

**MAYA
ANGELOU**
**TANT QUE
JE SERAI NOIRE**



*Je dédie ce livre à mon petit-fils,
Colin Ashanti Murphy-Johnson*

Merci à quelques-unes des innombrables amies et
sœurs qui, par leur amour, m'encouragent
à épeler mon nom :

FEMME

Ruth Beckford Doris

Bullard Rosa Guy

M. J. Hewitt

Ruth Love

Paule Marshall

Louise Merriwether

Dolly McPherson

Emalyn Rogers

Efuah Sutherland

Eleanor Traylor

Decca Treuhaft

Frances Williams

A.B. Williamson

« *The ole ark's a-moverin', a-moverin', a-moverin, the
ole ark's a-moverin along* »

Les États-Unis de 1957 étaient à l'image de l'arche ballottée par les flots de cet ancien spiritual. Comme elle, en effet, nous allions à gauche, à droite, en avant, en arrière, souvent en décrivant des cercles concentriques.

Nos contradictions formaient un véritable labyrinthe. Les Américains, blancs et noirs, exécutaient des pas de danse parallèles, complexes et souvent dangereux. À force d'avancées, de retournements et de marches arrière, nous fûmes les architectes de notre propre confusion. Le pays acclama Althea Gibson, joueuse de tennis grande et élancée qui fut la première Noire à remporter le simple dames aux championnats des États-Unis. Le président Dwight Eisenhower fit appel aux parachutistes des États-Unis pour protéger les élèves noirs de Little Rock, en Arkansas, et le sénateur de la Caroline du Sud, Strom Thurmond, prononça un discours de vingt-quatre heures et dix-huit minutes afin d'empêcher le Congrès d'adopter le projet de loi sur le droit de vote proposé par la Commission des droits civiques.

En quelques mois seulement, Sugar Ray Robinson, chouchou de l'Amérique, perdit son titre de champion des poids moyens, le récupéra, le perdit de nouveau. Cette année-là, *Sur la route*, roman de Jack Kerouac, dont le titre était le reflet fidèle de la psychologie nationale, connut un grand succès de librairie. Nous étions en mouvement, certes, mais nul ne connaissait notre destination ni notre date d'arrivée.

J'étais de retour en Californie après une tournée européenne d'une année comme première danseuse de l'opéra *Porgy and Bess*. Pendant des mois, j'avais chanté dans des boîtes de nuit de la côte ouest et d'Hawaï et mis un peu d'argent de côté. Nous nous joignîmes alors, mon jeune fils Guy et moi, à la brigade des beatniks. Au grand désarroi de ma mère et au grand plaisir de Guy, nous traversâmes le Golden Gate Bridge

pour nous établir dans une commune de péniches, où j'évoluais pieds nus et en jean, sans me donner la peine de repasser nos vêtements. Si Guy fréquentait un barbier de San Francisco, mes cheveux à moi, que j'avais cessé de défriser, ressemblaient désormais à une ample haie mal entretenue : de loin, je faisais penser à un haut arbre brun dont les branches auraient été coupées. Au sein de notre groupe, mes camarades – un ichtyologiste, un musicien, une épouse et un inventeur – étaient blancs. S'ils avaient été politisés (ce qui n'était pas le cas), ils se seraient situés quelque part entre l'extrême gauche et la frange révolutionnaire.

Bizarrement, notre petite communauté était à l'abri des tensions raciales, et mon fils vivait au contact de Blancs aux yeux de qui il n'était ni exotique (en cas d'incartade, ils ne se gênaient pas pour le remettre à sa place) ni banal (ils ne faisaient jamais comme s'il n'existait pas).

Pendant notre séjour à Sausalito, ma mère tâcha tant bien que mal de refouler son instinct maternel. À l'occasion de ses visites mensuelles – arborant des fourrures, des diamants et des talons aiguilles qui se prenaient sans cesse entre les planches branlantes de la péniche –, elle se forçait à sourire et à tenir sa langue. Dans ses yeux, toutefois, on lisait les craintes qu'elle nourrissait pour « son bébé » et le bébé de cette dernière. Elle laissait des liasses de billets sous mon oreiller ou me refilait un chèque en m'embrassant pour me dire au revoir. Elle aurait pu se rassurer en se rappelant le proverbe biblique : *Le fruit ne tombe pas loin de l'arbre.*

En effet, moins d'une année plus tard, j'avais envie d'un espace à moi, d'une moquette épaisse et d'ongles impeccablement manucurés. Guy devenait turbulent, s'ensauvageait à la façon d'un jeune animal. Il prenait si peu de bains que je craignais presque pour sa santé. Et comme mes amis le traitaient comme un jeune adulte, il oubliait la place qui lui revenait dans notre relation mère-fils.

Il était temps de passer à autre chose. Je pouvais revenir à la chanson et gagner assez d'argent pour subvenir à mes besoins et à ceux de Guy.

Je devais me fier à la vie : j'étais encore assez jeune pour croire qu'elle chouchoute ceux qui ont le courage de la vivre pleinement.

Je fis nos bagages, dis au revoir et pris la route.

Laurel Canyon, à dix minutes de la pharmacie Schwab's et à quinze de Sunset Strip, était le secteur résidentiel officiel de Hollywood.

Le quartier se distinguait surtout par sa sensualité. Des maisons au toit rouge, de style mauresque, se nichaient élégamment parmi les argousiers. L'air humide embaumait l'eucalyptus. Les fleurs coloraient les lieux d'une débauche de cramoisi, de cornaline, de rose, de fuchsia et d'or de toutes les teintes. Sur des branches dont les couleurs allaient du vert foncé sinistre au jaune saumâtre, les geais, les engoulevents, les hirondelles et les merles bleus pépiaient, sifflaient et chantaient à qui mieux mieux. Les stars, les starlettes, les producteurs et les réalisateurs qui vivaient dans les parages étaient aussi voluptueux que leur cadre de vie, paradis à la fois naturel et artificiel.

Les rares Noirs qui vivaient dans Laurel Canyon, notamment Billy Eckstein, Billy Daniels et Herb Jeffries, étaient riches et célèbres. En outre, ils avaient la peau assez claire et passaient pour, disons, des Portugais. Moi, en revanche, j'étais une chanteuse de cabaret peu connue, réputée posséder plus de détermination que de talent, mais j'aspirais par-dessus tout à vivre dans un milieu glamour. Les récits d'amateurs découverts dans des snacks tenaient à mes yeux de la fiction. Pourtant, je jugeais important d'être au bon endroit au bon moment. Et en 1958, aucun lieu ne m'attirait autant que Laurel Canyon.

Je répondis à une petite annonce. La maison, m'informa le propriétaire, avait été louée le matin même. Je demandai alors à Atara et Joe Morheim, Blancs sympathiques à ma cause, de répéter la même démarche. Affaire conclue.

Le jour de mon déménagement, les Morheim, mon ami et professeur de chant Frederick « Wilkie » Wilkerson, Guy et

moi fîmes notre apparition sur les marches d'un modeste bungalow de deux chambres à coucher, au loyer scandaleusement élevé.

Le proprio serra la main de Jœ et lui souhaita la bienvenue. Puis il jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de mon ami et me reconnut. Sous l'effet du choc et de la répulsion, il eut un mouvement de recul. Il retira aussitôt sa main.

– Espèce de salaud ! Je vois clair dans votre jeu. Vous mériteriez que je vous traîne devant les tribunaux !

La réaction de Jœ, toujours désinvolte au point de passer pour insouciant, me surprit.

– Me traîner devant les tribunaux, moi ? Saleté de fasciste ! C'est plutôt madame qui devrait vous poursuivre ! Je me ferai un plaisir de témoigner en sa faveur. Maintenant, poussez-vous. Nous avons du travail.

L'homme nous contourna. Sa colère remplissait l'air parfumé.

– J'aurais dû m'en douter, fit-il. Sale juif. Espèce de fumier.

Nous rîmes nerveusement et transportâmes mes meubles dans la maison.

Quelques semaines plus tard, j'avais repeint en blanc pimpant les murs de la petite maison et inscrit Guy à l'école du coin. Je n'avais reçu que quelques coups de fil de menace. J'avais aussi fait l'acquisition d'une splendide vieille voiture. L'auto, une Chrysler vert océan vieille de dix ans, avait un tableau de bord façon parquet et des portières en bois qui se fendillaient. Rien à voir avec le chrome éclatant des Cadillac et des Buick que se payaient mes voisins, mais le véhicule possédait une élégance surannée. Le toit baissé, je me faisais l'effet d'une artiste excentrique, et non d'une pauvre femme noire qui vivait au-dessus de ses moyens, en dehors de son milieu naturel, loin des siens.

Un matin de juin, Wilkie entra chez moi.

– Ça te dirait de rencontrer Billie Holiday ? demanda-t-il.

– Évidemment. Tu connais beaucoup de gens qui refuseraient une proposition pareille ? Elle chante en ville ?

– Non. Elle est de passage après un séjour à Honolulu. Je m'en vais de ce pas la chercher à son hôtel. Je l'emmène ici, si tu veux. Tu te sens à la hauteur ?

– À la hauteur ? Pas de problème. C'est une femme. Moi aussi. Des gloussements roulèrent dans la poitrine de Wilkie avant de jaillir de sa bouche.

– Hé ! Tu ne doutes de rien, toi. Tu vas peut-être plaire à Billie. Dans ce cas, tant mieux pour toi. Sinon, gare à tes fesses.

– À moins que ce soit le contraire. Qui te dit qu'elle me plaira, elle ? Wilkie rit de nouveau.

– Insolente, va. Tu as du gin ?

Dans une armoire, une bouteille solitaire accumulait la poussière depuis des mois. Wilkie se leva.

– File-moi tes clés, dit-il. Je suis sûr que Billie prendra plaisir à rouler en décapotable.

Je ne m'énervai qu'après son départ. Lady Day était sur le point de débarquer chez moi, révélation qui me heurta en plein visage. Je me mis à trembler. Il était notoire qu'elle consommait des drogues dures ; quant à moi, je m'octroyais à peine un peu de mari, de loin en loin. Comment lui interdire de se piquer ou de sniffer chez moi ? On racontait aussi qu'elle avait des penchants lesbiens. Comment repousser ses avances, à supposer qu'elle m'en fasse, sans lui donner l'impression de la rejeter, elle ? Dans le monde du show-business, ses sautes d'humeur étaient légendaires, et je ne voulais surtout pas lui donner de motifs de péter les plombs. Je passai l'aspirateur, vidai les cendriers et époussetai, tout en sachant que ce n'était pas une maison impeccable qui séduirait Billie Holiday.

Je l'entrevis d'abord par la porte moustiquaire, et ma nervosité se mua aussitôt en stupéfaction. Son visage bouffi ne gardait presque rien de sa beauté de naguère. Elle avait les yeux d'un noir éteint. Lorsque Wilkie fit les présentations, la

main de Billie Holiday resta un moment dans la mienne, pareille à un jouet en caoutchouc.

– Ça va, Maya ? dit-elle. C'est joli, chez toi. Elle n'avait même pas jeté un coup d'œil autour d'elle. Je reconnus toutefois la voix traînante, mince et geignarde qui, certains soirs de solitude, m'avait tenu compagnie.

J'apportai du gin et j'écoutai Wilkie et Billie se remémorer le bon vieux temps et leurs amis communs de Washington, DC. Les noms qu'ils évoquaient et les escapades qui les faisaient glousser ne voulaient rien dire pour moi, mais j'étais fascinée par leur conversation et par la complexité de la langue de Billie. La fréquentation des clochards, des arnaqueurs, des joueurs et des escrocs à la petite semaine m'avait exposée aux gros mots. Et pour avoir passé des années dans les loges des boîtes de nuit, des cabarets et des bastringues en tous genres, je croyais connaître tous les blasphèmes. Je n'avais encore rien entendu. La langue de Billie Holiday était un mélange de railleries et de vulgarité qui me prit complètement par surprise. Elle employait des mots courants, mais les arrangeait de façon inédite, en prenant un ton désinvolte et grinçant qui semblait mettre une éternité à franchir vos oreilles. Lorsqu'elle se tourna enfin vers moi pour m'inclure dans leur dialogue, je me rendis compte que je n'avais rien à dire qui pût l'intéresser.

– Alors, il paraît que t'es chanteuse ? Tu chantes du jazz, toi aussi ? T'es bonne, au moins ?

– Non, pas vraiment. Je n'ai pas le timbre qu'il faut.

– Tu veux être une grande chanteuse ? Tu veux rivaliser avec moi ?

– Non. Je ne cherche à dépasser personne. Je suis juste une amuseuse qui essaie de gagner sa vie.

– Une amuseuse ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Tu fais voir tes lolos ? Tu remues tes fesses ?

– Non, surtout pas. Je ne ferais jamais une chose pareille. Jamais de la vie.

– Faut jamais dire jamais, tu sais. Wilkie se porta à ma défense au moment où je m’interrogeais sur le moyen de me débarrasser de cette bonne femme hostile.

– Ne la juge pas avant de l’avoir entendue, Billie. Elle chante du folk, du calypso et du blues. Tu me connais. Si je te dis qu’elle a du talent, c’est qu’elle en a. Elle chante bien et elle a la gentillesse de nous recevoir chez elle. Alors lâche-la un peu, tu veux ? Sinon, t’as qu’à traîner ton sale cul jusqu’en bas de la colline. Tu sais que j’entends pas à rire avec les bonnes manières.

Elle éclata de rire.

– T’as pas changé un brin, Wilkie. Je savais bien que t’allais me jeter à la rue, tôt ou tard. Elle m’adressa un sourire fragile.

– Qu’est-ce qu’on mange, ma jolie ?

Je n’y avais pas réfléchi, mais j’avais un poulet au frigo.

– Je vais faire frire un poulet. Je vous propose du poulet frit, du riz et de la sauce comme en Arkansas.

– Du poulet et du riz ? C’est une combinaison imbattable. Mais fais-le frire à mort, ton poulet. Fais-le frire jusqu’à ce qu’il soit à point. J’ai horreur du poulet pas cuit.

– Je n’ai pas la prétention d’être une grande chanteuse, Billie, mais je me débrouille en cuisine. Et je n’ai encore jamais servi du poulet cru. Je devais défendre mon honneur, au risque de m’attirer les foudres de mon invitée.

– D’accord, ma jolie. D’accord. C’est juste que je supporte pas de voir du sang sur les os du poulet. Tu dis que tu sais faire la cuisine et je te crois sur parole. Je voulais pas t’offenser.

Je trouvai refuge dans la cuisine. Malgré le fracas des casseroles et le grésillement de l’huile, j’entendais les rires de Wilkie et de Billie.

J’étais incapable d’imaginer la conclusion de l’après-midi. J’aurais peut-être de la chance : ils finiraient le gin et Wilkie entraînerait Billie dans un bar de Sunset Boulevard.

Elle s'attabla avec précaution. On eût dit qu'elle devait répéter le moindre mouvement en pensée avant de l'exécuter.

– Tu mets une jolie table et t'as même pas de mari ?

Je lui appris que je vivais avec mon fils. Pour la première fois depuis qu'elle était entrée chez moi, elle réagit vivement.

– J'ai une sainte horreur des marmots... ces parasites qui vous mangent la laine sur le dos et s'en vont sans dire bonjour.

– Pas mon fils. Il est intelligent et poli.

– Ouais. En tout cas, je supporte pas les petits monstres. En passant, le poulet est pas mal du tout. Je me tournai vers Wilkie, qui hocha la tête.

– Tu sais quoi, Billie ? Je vais t'emmener dans un bistro sur Western, où tu choisiras ce que tu voudras. Elle avait la bouche pleine, mais ce détail ne l'empêcha pas de répondre :

– Pour qui tu te prends, pauvre nègre ? Si j'avais voulu aller dans un bistro, j'en aurais trouvé un sans ton aide. Je connais tous les restos du pays, t'as qu'à demander. J'ai choisi d'aller chez une gentille fille. En plus, elle fait bien la cuisine. Je suis heureuse comme une tapette dans un camp du CCC¹. File-moi ce pilon, tu veux ?

Pendant que je rangeais les restes du poulet, elle nous parla d'Hawaï.

– On n'entend parler que des îles. Les îles par-ci, les îles par-là. C'est pourtant rien que de l'eau et du sable, merde. Le soleil brille tout le temps, et alors ? Que veux-tu qu'il fasse d'autre ?

– Vous n'avez pas trouvé ça joli ? La douceur de l'air, les fleurs, les palmiers ? Sans parler des gens. Les Hawaïens sont si beaux.

– C'est jamais rien qu'une bande de nègres. Des nègres qui se promènent tout nus. Et leur musique... Beurk.

Elle imita le son d'un ukulélé.

– Non, merci. Je préfère encore New York. À New York, c’est que des enfants de salaud, mais au moins ils font pas semblant d’être autre chose.

De retour au salon, Wilkie consulta sa montre après m’avoir interrogée du regard.

– Je dois voir un élève dans une demi-heure. Allez,

Billie, je te ramène à ton hôtel. Merci, Maya. Il faut y aller. Billie leva les yeux de son verre.

– Parle pour toi. Tout ce qui m’attend, moi, c’est rester noire et ensuite mourir.

– Je t’ai emmenée ici, et là je te ramène. D’ailleurs, Maya a sûrement autre chose à faire.

Ils me fixèrent. Je réfléchis un moment.

– Non, ça va. Je suis libre. Je la raccompagnerai à son hôtel quand elle voudra.

Wilkie secoua la tête.

– Comme tu veux, Pooh.

« J’espère que tu sais dans quoi tu t’embarques », disait son visage. Il n’en était rien, évidemment. Disons simplement que la curiosité l’emportait sur la crainte.

Billie eut un geste de la tête.

– À la revoyure, Wilkie. J’espère qu’on se retrouvera dans moins de vingt ans.

Wilkie se pencha pour l’embrasser, puis il me jeta un drôle de regard avant de se diriger vers sa voiture.

Nous passâmes les instants suivants en silence. Billie m’examinait, et je cherchais désespérément un sujet susceptible de l’intéresser.

– T’es une fille *straight*, hein ?

Je voyais très bien ce qu’elle voulait dire.

– Oui.

– Pourquoi tu m’as invitée chez toi, alors ?

C’est Wilkie qui l’avait fait, mais je ne m’y étais pas opposée.

– Parce que vous êtes une grande artiste et que je vous respecte.

– Foutaise ! Tu voulais juste voir de quoi j’ai l’air de près.

Elle coupa court à mes protestations.

– Ça fait rien. Je m’offusque pas pour si peu. Aujourd’hui, y’a plus rien à admirer. Si tu m’avais vue dans le temps ! Une salope de première, une vraie splendeur ! Plusieurs me trouvaient jolie. C’est ce qu’ils disaient, en tout cas. Évidemment, on te raconte ce que tu veux entendre. Il y en a aussi qui te forcent la main, pas moyen de leur résister. J’en connais beaucoup des comme ça aussi.

Soudain, elle sembla se perdre dans ses pensées et je me gardai bien de la tirer de sa rêverie.

Elle leva la tête et se tourna vers la fenêtre. Lorsqu’elle reprit la parole, ce fut d’une voix murmurante de conspiratrice :

– Les hommes... les hommes vous font vraiment du mal. Les femmes ne s’en priveraient pas, si seulement elles osaient. Elles sont aussi voraces, mais elles ont peur de se laisser aller.

J’avais entendu toutes sortes d’histoires au sujet de Billie : les hommes la dévoraient toute ronde, les trafiquants la volaient, la brigade des stupéfiants la harcelait. Pourtant, j’avais le sentiment d’avoir sous les yeux la plus grande paranoïaque de la Terre.

– Vous n’avez pas d’amis, des gens en qui vous avez confiance ?

Brusquement, elle me fit face.

– Bien sûr que j’ai des amis. Des bons, à part ça. Ceux qui ont pas d’amis auraient intérêt à crever.

Elle s'était détendue. Par ma question, je l'avais remise sur ses gardes. Je me demandais comment m'y prendre pour la mettre à son aise. J'entendis des pas dans l'escalier.

– Tiens, ça, c'est mon fils, Guy.

– Ah, merde. Il a quel âge, déjà ?

– Douze ans. Il est très gentil.

Guy déboula dans la pièce, débordant d'énergie.

– Comment ça va, maman ? Qu'est-ce que tu fais ? Qu'est-ce qu'on mange ? Je peux aller jouer chez Tony ? Après mes devoirs ?

– J'ai une invitée, Guy. Je te présente Miss Billie Holiday.

En se tournant, il aperçut Billie. Il était si bien lancé qu'il ne vit pas le dégoût sur le visage de la femme.

– Billie Holiday ? Ah oui. Je vous connais, vous. Bonjour, Miss Holiday.

Il se planta devant elle et lui tendit la main.

– Heureux de faire votre connaissance. J'ai lu un article sur vous dans un magazine. Il paraît que la police vous fait des misères et que vous avez eu une vie très difficile. C'est vrai ? Qu'est-ce qu'on vous a fait ? Vous pourriez riposter ? Je ne sais pas, moi. Poursuivre les fautifs en justice, par exemple ?

Devant un tel déluge de mots, Billie était trop interdite pour desserrer les lèvres.

Guy saisit sa main et la serra sans marquer une pause.

– On attend peut-être trop de vous. J'en sais un bout sur la question. À mon retour de l'école, la première chose que je dois faire, après m'être changé, c'est arroser la pelouse. Nous vivons sur le flanc d'une colline, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué. Le vent souffle l'eau dans mon visage. Après, si je suis mouillé, ma mère me soupçonne d'avoir joué avec le tuyau. Je ne suis pas maître du vent, vous savez. Viendrez-vous bavarder avec moi, lorsque je me serai changé ? Je veux tout savoir de vous.

Il lâcha la main de Billie et sortit en courant.

– Je reviens dans une minute, cria-t-il.

La stupéfaction se lisait sur le visage de Billie. Au bout d'un moment, elle se tourna vers moi.

– Merde. Quel personnage ! Futé avec ça. Qu'est-ce qu'il veut faire, quand il sera grand ?

– Médecin ou pompier. Ça dépend des jours.

– Tant mieux. Ne le laisse pas tenter sa chance dans le show-business. Pour les hommes noirs, c'est la merde. Quand les choses vont pas assez vite à leur goût, ils s'en prennent aux femmes. Comment t'as dit qu'il s'appelle, déjà ?

– Guy. Guy Johnson.

– Tu t'appelles Angelou et lui Johnson ? T'es pourtant trop jeune pour avoir été mariée deux fois.

Quand Guy est né, j'étais adolescente et célibataire. Je lui avais donc donné le nom de mon père. Mais je ne tenais pas à ce que Billie sache tous les détails.

– Que voulez-vous ? dis-je. C'est la vie.

Elle hocha la tête.

– Ça, c'est sûr. La vie est une salope. Une salope de première.

Guy fit irruption dans la pièce, vêtu d'un vieux jean et d'un t-shirt élimé.

– Vous êtes prête, Miss Holiday ? Vous me donnez un coup de main ? Allez ! Je vous promets de ne pas vous arroser. Billie se leva lentement, au prix d'efforts considérables.

Je décidai que le moment était venu d'intervenir.

– Miss Holiday est là pour voir maman, Guy. Occupe-toi de tes corvées. Tu parleras avec elle ensuite.

Billie était debout.

– Nan, nan. Je sors avec lui. Mais veux-tu bien me dire pourquoi diable tu le laisses porter des guenilles pareilles ? C’est un quartier de Blancs, ici. Tout le monde va le regarder de travers. Demain, Guy, si ta maman est d’accord pour me conduire, je vais aller dans un magasin t’acheter de belles affaires. C’est pas parce que tu fais un peu de jardinage que tu dois avoir l’air d’un ramasseur de coton. Allez, je te suis.

Guy tint la porte ouverte tandis que Billie traversait lentement le salon pour s’engager dans l’escalier. Une minute plus tard, je vis mon fils diriger le boyau d’arrosage vers mon jardin de roses. Tant bien que mal, Billie conservait son équilibre, en dépit de ses talons hauts qui s’enfonçaient dans le sol.

Elle resta avec nous pour le repas du soir. Je n’aurais qu’à la déposer à son hôtel en me rendant au travail, dit-elle. Pendant que je faisais la cuisine, elle bavarda avec Guy. À mon grand étonnement, il l’écouta tranquillement évoquer les villes du Sud, la police, les agents, les bons musiciens et les mauvais hommes qu’elle avait connus. Elle évitait scrupuleusement les gros mots. Chaque fois qu’elle s’oubliait, elle présentait ses excuses à Guy.

– Encore une de mes mauvaises habitudes.

Plus tard, après l’arrivée de la baby-sitter, elle insista pour chanter une chanson à Guy. Sa façon à elle de lui souhaiter bonne nuit.

Je les suivis dans sa chambre. Guy s’installa au bord du lit et elle interpréta, *a cappella*, *You’re My Thrill*, une vieille chanson lourde de sous-entendus. On aurait dit qu’elle était en chaleur et que seul le garçon qui la regardait d’un air ennuyé aurait pu la satisfaire.

Je l’observai depuis l’embrasure de la porte en consignait dans ma mémoire la moindre intonation de sa voix éraillée, l’inclinaison de son corps et le regard tolérant que Guy portait sur elle (même s’il aurait préféré faire la lecture ou jouer à un jeu de lettres).

Lorsque je la déposai au Sunset Colonial, elle m'ordonna de venir la chercher tôt le lendemain matin. Puisqu'elle avait du mal à dormir, dit-elle à ma grande surprise, autant passer son temps avec moi. Son chihuahua l'accompagnerait.

Au cours des quatre journées suivantes, Billie arriva chez moi dès l'aube, discourut toute la journée et, le soir venu, chanta une chanson pour Guy. Elle restait jusqu'à l'heure de mon départ pour le travail. J'étais si foutrement ringarde, dit-elle, qu'elle se reposait à mon contact. Elle jurait comme une charretière en l'absence de Guy. Dès qu'il était de retour, cependant, elle modifiait son langage et déployait même des efforts considérables pour s'exprimer correctement. La veille de son départ pour New York, elle dit à Guy que la dernière chanson qu'elle interpréterait pour lui s'intitulait *Strange Fruit*. Nous nous assîmes à la table de la salle à manger, tandis que mon fils restait campé dans l'embrasure de la porte.

Billie dit et chanta le célèbre hymne protestataire sur un ton rauque et sec. Sa voix râpeuse et son phrasé m'enchantèrent. En imagination, je voyais les corps noirs se balancer aux arbres du Sud, le sang des victimes de lynchage dégouliner sur les feuilles, couler le long des troncs et s'enfoncer dans les profondeurs des racines.

Guy l'interrompit :

– Du sang dans les racines ? Comment est-ce possible ?

Je lui fis les gros yeux.

– Chut, Guy, dis-je. Écoute.

Billie n'avait pas cessé de chanter d'une voix vibrante, aux accents durs.

Elle brossa le tableau d'une terre exquise, pastorale et bucolique, puis évoqua les yeux exorbités et les bouches tordues. Guy interrompit de nouveau la chanson.

– C'est quoi, une scène pastorale, Miss Holiday ?

Levant lentement les yeux, Billie étudia mon fils pendant un instant. Son visage se durcit. Lorsqu'elle reprit la parole, sa

voix était remplie de mépris :

– Ça veut dire que les culs-terreux de Blancs tuent les nègres. Ça veut dire qu'ils prennent les petits négillons comme toi, leur coupent les couilles et les fourrent dans leur putain de gueule. Voilà ce que ça veut dire.

Cet éclat de rage repoussa Guy et me laissa pantoise.

– C'est ça qu'ils font, poursuivit Billie. Une putain de scène pastorale, c'est ça.

Mon fils posa sur nous deux un regard glacial.

– Excusez-moi, mais je vais me coucher, dit-il.

Il s'éloigna.

Je mentis et déclarai que je devais me rendre au travail. Billie semblait perdue dans ses pensées.

J'allai trouver Guy dans sa chambre et le priai d'excuser le comportement de Billie. Il m'adressa un sourire sarcastique, exactement comme si c'était moi qui avais crié. Quand je voulus l'embrasser, il me tendit froidement la joue.

Dans la voiture, je tentai d'expliquer à Billie qu'elle avait mal agi, mais elle ne voulait rien entendre.

– C'est la vérité, non ? C'est pas vrai ce que j'ai dit à propos des culs-terreux de Blancs ? C'est mal de dire la vérité ? Depuis quand ? Elle décida qu'elle n'avait pas envie de rentrer à son hôtel. Elle préférait m'accompagner à la boîte de nuit pour entendre mon tour de chant. Rien à faire pour l'en dissuader.

Je lui trouvai une place tout près de la scène avant de gagner ma loge.

Jimmy Truitt de la Lester Horton Dance Troupe avait enfilé son costume en prévision du premier numéro.

– Dites donc, fit Jimmy en se fendant d'un large sourire enfantin, Billie Holiday est dans la salle. Et vous n'en croirez pas vos yeux...

Les autres danseurs s'agglutinèrent autour de lui.

– La grande Billie Holiday est assise à l'avant et un petit chien boit dans son verre.

J'étais désormais si habituée à la présence de Pepe que j'avais oublié que Billie ne se déplaçait presque jamais sans lui. Les danseurs entrèrent en scène et exécutèrent un numéro enlevé de danse latine. Puis on me présenta aux spectateurs. Après ma première chanson, je m'adressai directement à eux.

– Mesdames et messieurs, il est contraire à la politique de la maison de souligner la présence de célébrités, car on risquerait d'en oublier quelques-unes. Ce soir, cependant, je fais une exception, car tout le monde sera ravi d'apprendre que Miss Billie Holiday est parmi nous.

La foule accueillit mon annonce en rugissant son approbation. Les spectateurs acclamèrent Billie en la cherchant du regard. Après m'avoir fixée droit dans les yeux, elle saisit Pepe, se leva et, tournée vers les spectateurs, inclina la tête à deux ou trois reprises, comme pour leur donner raison de lui faire une ovation. Puis elle se rassit sans sourire.

Je chantai ensuite un vieux blues. Pendant les premières mesures, seule la contrebasse m'accompagnait. La musique était lugubre, les paroles tragiques. J'avais les paupières closes lorsque, soudain, la voix de Billie retentit. On aurait dit une grande vitre qui se fracassait.

– Arrêtez-moi cette salope. Arrêtez-la, merde. Arrêtez-la. On croirait entendre ma putain de mère.

Je m'interrompis. Ouvrant les yeux, je vis Billie fendre la foule en direction des toilettes pour femmes, Pepe sous le bras. Je remerciai les spectateurs et demandai au chef d'orchestre de continuer de jouer. J'emboîtai le pas à Billie. Cette fois, elle n'allait pas s'en tirer si facilement. Elle allait voir de quel bois une « putain de ringarde » se chauffait.

J'avais la main sur la poignée lorsque la porte s'ouvrit violemment. Une Blanche d'âge moyen, très pâle, passa près de moi.

À l'intérieur, je trouvai Billie en train de s'examiner dans la glace.

– Laissez-moi vous dire une chose, Billie, commençai-je.

Sans perdre de vue son reflet dans le miroir, elle dit :

– Bah, t'en fais pas pour la chanson. C'est pas ta faute, va. C'est exactement comme ça que chantent la plupart des femmes de couleur. À moins qu'elles essaient de passer pour des Blanches.

Elle se mit à rire.

– T'as vu la vieille salope qu'est sortie d'ici en courant ?

– Elle a failli me renverser.

– C'était elle. Elle était assise dans les chiottes. Quand j'ai ouvert, elle a crié : « Fermez cette porte ! » Je lui ai répondu sur le même ton : « Si tu veux qu'elle reste fermée, grosse salope, t'aurais intérêt à la verrouiller. » En sortant, elle m'a demandé : « Vous seriez pas Billie Holiday, par hasard ? » J'ai fait ni une ni deux : « Je t'ai pas sonnée, salope. » T'aurais dû la voir foutre le camp !

Elle rit de nouveau, puis sourit dans la glace.

– Vous savez, Billie, c'était peut-être une admiratrice de longue date.

Elle se tourna en serrant son sac, Pepe et son blouson.

– Tu veux savoir pourquoi tous ces sales Blancs se sont levés quand tu m'as présentée ? demanda-t-elle. Hein ?

Je répondis que c'était pour lui rendre hommage.

– Mon cul, oui. Tu comprends rien à rien. S'ils m'ont cherchée des yeux, c'était juste pour voir une négresse qu'avait fait de la prison pour une affaire de drogue. Tu veux que je te dise autre chose ? Tu rêves d'être célèbre, pas vrai ?

J'en convins.

– Tu vas l'être. Mais pas comme chanteuse. Non, non, écoute-moi jusqu'au bout. Tu sais déjà que t'es pas terrible

comme chanteuse. Mais tu vas devenir célèbre, très célèbre. T'as donc intérêt à te poser une question : « Quand je serai célèbre, à qui est-ce que je pourrai me fier ? » Les Blancs, ils sont tous méchants et les Noirs valent pas beaucoup mieux. Occupe-toi seulement de ton fils. Garde-le près de toi et répète-lui tous les jours qu'il est le plus futé des sujets de la Création. Avec un peu de chance, il te haïra pas en vieillissant. C'est Billie Holiday qui te le dit : « Plus t'es grand, plus tu tombes de haut. »

Je hélai un taxi pour elle. Quelques mois plus tard, elle mourait dans un hôpital new-yorkais. Dans les stations de jazz et de blues, des animateurs à la voix onctueuse portèrent aux nues une chanteuse qui n'aurait jamais sa pareille. Des mordus de jazz au vocabulaire ampoulé écrivirent de longs et souvent ennuyeux éloges à la gloire de la sémillante Lady Day, de son phrasé et de ses harmoniques d'une incroyable complexité. Quant à moi, je n'oublierai jamais le conseil que m'avait donné cette femme mal embouchée, seule et malade, qui chantait de jolies chansons pour un garçon de douze ans.

Au cours des semaines qui suivirent la visite de Billie, Guy me battit froid. Nous ne fîmes ni l'un ni l'autre allusion au bruyant épisode, mais il se comportait comme si je l'avais trahi. J'avais laissé une étrangère l'apostropher et l'insulter sans me porter à sa défense. Comme l'année scolaire tirait à sa fin, je lui demandai s'il voulait suivre des cours d'été, aller dans un camp ou rester à la maison pour explorer les canyons environnants. Des confins de l'indifférence, il me répondit qu'il n'avait pas encore pris sa décision.

Je compris que notre vie domestique ne reviendrait à la normale que lorsque nous aurions enfin crevé l'abcès.

- Comment as-tu trouvé Billie Holiday, Guy ?
- C'est quelqu'un de bien, je suppose.
- C'est tout ?
- Ben, elle jure beaucoup. Si elle est toujours comme ça, pas étonnant que les gens ne l'aiment pas.

– Donc, elle ne t’a pas plu.

– Jurer tout le temps, c’est bête.

Je l’avais entendu utiliser lui-même quelques mots défendus en jouant dans la cour avec son ami Tony.

– Il ne t’arrive jamais de dire des gros mots ? demandai-je.

– Je suis un garçon. Nous disons des choses. Au gym ou quand nous faisons de la randonnée. Des choses qu’il ne faut pas dire devant les filles. Mais c’est différent.

Je jugeai le moment mal choisi pour lui expliquer l’injustice du principe des deux poids, deux mesures. Il se dirigea vers sa chambre et, sans se tourner vers moi, me lança :

– Ah oui, j’oubliais. Quand je serai grand, je ne laisserai pas les gens – qu’ils soient célèbres ou pas – crier après mes enfants.

Il claqua la porte.

L’incident avec Billie Holiday avait laissé des cicatrices plus profondes que je ne l’avais imaginé. Je mis au point un plan de redressement. D’abord, je lui présentai mes excuses, puis, au cours des semaines suivantes, je lui parlai doucement, je lui préparai ses petits plats favoris et je l’emmenai au cinéma. Avant de partir travailler, je jouais avec lui des parties de Scrabble acharnées. Nous réalisions des progrès, lorsque je reçus un coup de fil de l’école.

– Je suis conseillère pédagogique à l’école Marvelland, Miss Angelou. Je vous téléphonais pour vous dire que nous sommes d’avis que Guy ne devrait pas prendre l’autobus scolaire au prochain semestre.

– Vous ne pensez pas que... Qui ça, « nous » ? Et pourquoi pas ?

– La directrice, quelques enseignants et moi. Nous avons discuté de ses agissements et...

– Quels agissements ? Qu’est-ce qu’il a fait ?

– Eh bien, on lui reproche de dire des gros mots dans l'autobus.

– J'arrive.

– Pas la peine de...

Je raccrochai.

À la vue du comité d'accueil qui m'attendait dans le bureau de la directrice, j'eus l'impression de mesurer six mètres et d'être noire comme le charbon. Deux Blanches et un Blanc minuscule, au crâne dégarni, se levèrent à mon entrée.

Je leur dis bonjour avant de me présenter.

– Vous savez, Miss Angelou, la situation ne nécessitait pas un déplacement de votre part.

Le petit bonhomme me tendait la main.

– Je m'appelle M. Baker, et je suis le conseiller pédagogique de Guy. Je sais qu'il n'est pas un mauvais garçon. Pas vraiment.

Je me tournai vers la femme qui n'avait pas encore ouvert la bouche. Il valait mieux les laisser déballer leur sac.

– J'enseigne l'anglais, et c'est à moi que, ce matin même, une élève a rapporté l'incident.

– J'aimerais savoir ce qui s'est passé.

La femme parlait avec délibération, comme pour vérifier le goût des mots.

– Si je comprends bien, la conversation tournait autour d'un sujet... délicat. Une fois monté à bord, Guy a ajouté son grain de sel. Il a fourni des détails explicites sur le sujet en question. À l'arrivée de l'auto bus, deux ou trois filles pleuraient. Ce sont elles qui l'ont dénoncé.

– Et qu'a dit Guy pour sa défense ? La deuxième femme rompit le silence.

– Nous ne lui avons pas parlé. Nous n'avons pas jugé utile de le plonger dans l'embarras.

– En réalité, vous présumez de sa culpabilité. Et vous êtes disposés à le priver de son droit d'utiliser l'autobus, service que je paie à même mes impôts, sans entendre sa version des faits ? Je veux le voir. Sur-le-champ. Je me demande comment j'ai pu penser que des éducateurs blancs se montreraient justes envers un enfant noir. Je veux savoir ce qu'il a à dire. Tout de suite.

Ma réaction provoqua une singulière métamorphose. Les trois éducateurs – qui, jusque-là, m'avaient semblé petits et faibles – se fondirent en une masse compacte : trois corps commandés par un seul cerveau. Leurs visages se durcirent, leurs yeux se blindèrent.

– Nous ne dérangeons pas les élèves pendant leurs cours. Sous aucun prétexte. Et nous n'allons pas faire une exception dans le cas de votre fils, simplement parce qu'il est noir. Et nous ne permettons pas aux garçons de couleur d'utiliser un langage ordurier en présence de nos filles.

Debout, les deux femmes gardaient le silence d'un air approbateur.

M. Baker était leur porte-parole – et celui des Blancs de partout.

Devant cette situation impossible, j'eus un goût amer dans la bouche. Comment expliquer un jeune garçon de couleur à un homme blanc ? Comment expliquer à mes deux interlocutrices une mère noire n'ayant à offrir à son fils qu'une arrogance de façade ? Je n'aurais pas eu assez de l'éternité et des ressorts poétiques des anciens *spirituals* pour leur faire comprendre les moments difficiles que je vivais chaque fois que je m'efforçais de convaincre mon fils que la couleur de sa peau était non pas une plaisanterie cruelle, mais au contraire une réalité parfaitement saine. Me jugeraient-ils blasphématoire si je leur disais que Dieu, dans les descriptions que j'en faisais à Guy, ressemblait à John Henry² ? Si mon fils avait la tête dure, c'était parce que je l'avais voulu ainsi. Et si, du haut de sa suffisance adolescente, il se considérait comme le plus illustre représentant de la race humaine, c'était grâce à

moi et je n'avais nullement l'intention de m'en excuser. De mille façons, la radio et les affiches, les journaux et les instituteurs, les chauffeurs d'autobus et les vendeurs lui répétaient chaque jour qu'il n'était rien et qu'il n'allait nulle part.

– Je vous reçois cinq sur cinq, monsieur Baker. Maintenant, j'aimerais voir mon fils.

Je me forçais à parler d'une voix basse, pondérée.

– S'il sort de sa classe, vous devrez le ramener à la maison. Nous n'interrompons pas les cours. C'est notre politique.

– Très bien. Il rentrera avec moi.

– On lui comptera une journée d'absence. C'est sans importance, je suppose.

– Mon fils partira avec moi, monsieur Baker.

Je devais le voir, l'entendre. Je ne tirerais rien de plus de l'entretien. Il retournerait à l'école, bien sûr, mais, pour l'heure, je n'avais qu'un seul désir : m'assurer qu'il n'était ni cassé ni meurtri.

– Je l'attendrai dehors. Merci.

Guy monta dans la voiture avec précipitation, le visage préoccupé.

– Qu'est-ce qu'il y a, maman ?

Je lui fis part de ma rencontre avec les éducateurs. Il se détendit.

– C'est pour ça que tu es venue jusqu'ici ? Ce n'est rien, maman. Les autres sont tellement bêtes. Ils se demandaient d'où viennent les bébés. Ils disaient des choses tellement tordantes... Je me suis dit que je devais faire leur éducation. J'ai mentionné le pénis, le vagin et l'utérus. Mon livre sur les origines de la vie, tu sais bien ? En entendant ce que leur père avait fait à leur mère, certaines filles se sont mises à chialer.

Au souvenir de leurs larmes, il s'esclaffa.

– C’est tout ce que j’ai dit. J’ai bien fait, non ?

– Tu connais le dicton *Toute vérité n’est pas bonne à dire* ?

Il m’examina du regard soupçonneux propre à son jeune âge.

– C’est toi qui le répètes toujours : « Exprime le fond de ta pensée. Dis la vérité en toutes circonstances. » C’est ce que j’ai fait.

– Oui, mon chou. Tu as dit la vérité.

Deux jours plus tard, Guy rapporta de l’école un message qui me plongea dans une colère indicible. Mon fils était raisonnablement doué, mais il n’avait jamais été qu’un élève moyen. Dans la lettre, cependant, on affirmait que, en raison de ses résultats exceptionnels, on lui permettrait d’avancer d’une année. À partir du semestre suivant, il fréquenterait donc une autre école.

Et mon fils et moi fûmes offensés par ce mensonge éhonté. Malgré tout, je jugeai sage de retirer Guy de cette école le plus rapidement possible. Je ne tenais pas à ce que des enseignants et des administrateurs déjà pleins de préjugés fassent de lui un bouc émissaire.

Je me mis en quête d’une autre école et d’un autre logis. Nous devions nous établir dans un lieu où la peau noire n’était pas considérée comme une des erreurs les plus voyantes de la nature.

De ce point de vue, le district de Westlake constituait le compromis idéal. Des familles mexicaines, noires, asiatiques et blanches vivaient côte à côte dans de vieilles maisons vastes et chaotiques. Les voisins bavardaient en tondant la pelouse ou en faisant leurs courses dans des épiceries établies depuis longtemps.

Je louai l’étage d’une maison victorienne. En voyant des enfants noirs jouer dans sa nouvelle rue, Guy se mit à trembler d’excitation. Je compris jusqu’à quel point la fréquentation des siens lui avait manqué.

– Chouette !

Il trépignait.

– Chouette ! Je vais enfin pouvoir me faire des amis !

Au cours des dix-huit mois suivants, nous vécûmes dans les environs, sauf pendant mes brèves tournées. Guy s'associa à une bande de jeunes dont les mauvais coups étaient suffisamment extravagants pour assouvir leur goût de la rébellion sans pour autant user la patience des habitants du quartier, du reste plutôt tolérants.

Je commençai à écrire. Je me limitai d'abord à de brèves saynètes et à des chansons, puis j'osai des nouvelles. Je rencontrai John Killens au moment où il s'installait à Hollywood pour écrire le scénario tiré de son roman *Youngblood*, et je lui fis lire ce que j'appelais mes « travaux en cours ». J'avais composé et enregistré six chansons pour Liberty Records, mais, avant d'avoir reçu les commentaires de John, je n'avais jamais vraiment songé à écrire. Après, je ne pensai quasiment à rien d'autre. C'était le premier auteur noir publié à qui je parlais. (Dans les années 1950, j'avais rencontré James Baldwin à Paris, mais je ne le connaissais pas vraiment.)

– La plupart de tes textes ont encore besoin de travail. En fait, les écrits de presque tous les écrivains gagneraient à être réécrits. Mais tu as indéniablement du talent. Tu devrais venir à New York, ajouta-t-il. La

Guilde des écrivains de Harlem t'accueillerait les bras grands ouverts.

L'invitation, bien qu'oblique, était séduisante.

Quelques années auparavant, j'avais fait la connaissance de la chanteuse Abbey Lincoln ; pendant mon séjour dans le district de Westlake, nous étions devenues amies. Puis elle était partie à New York. Chaque fois que je lui parlais au téléphone, après avoir fait l'éloge de Max Roach, qui incarnait son idéal amoureux et romantique, elle me chantait les louanges de New York. C'était le noyau de tout, le centre névralgique du monde. Le seul lieu où une personne intelligente pouvait vivre et s'épanouir.

À New York, me dis-je, je trouverais peut-être ma voie. Qui sait ? Je parviendrais peut-être même à me faire une place au soleil.

J'avais une autre raison de vouloir quitter Los Angeles. Guy, naguère si amusant, était devenu un étranger, grand et distant. Pour lui, les douces soirées que nous passions à jouer au Scrabble et aux charades n'étaient plus que de lointains souvenirs. Il n'arrivait plus à s'intéresser à ces passe-temps puérils, disait-il. Et s'il se conformait aux règles de la maison, c'était uniquement pour éviter de se donner le mal de les contester.

Je ne m'en doutais pas, à l'époque, mais l'adolescence avait pris possession de mon fils et déposé en lui son lot habituel d'insécurités et d'appréhensions. L'homme que je voyais par intermittence était trop pieux et manquait trop de consistance pour m'aider à comprendre ce qui arrivait à mon fils. La vénération que lui inspiraient les religions orientales, le végétarisme et l'abstinence sexuelle le rendait incapable de tout, ou presque, sinon d'avoir des discussions profondes sur le sens de la vie.

Je téléphonai à ma mère. Elle répondit dès le premier coup.

– Allô ?

– Lady ?

– Tiens, bonjour, mon bébé !

Elle avait l'élocution précise d'une Blanche.

– J'aimerais qu'on se voie. J'ai l'intention d'aller vivre à New York et j'ignore quand je reviendrai en Californie. Nous pourrions peut-être nous retrouver quelque part et passer deux ou trois jours ensemble. Si tu veux, je roule vers le nord et nous...

Elle n'hésita pas un instant.

– Entendu, c'est d'accord. Je me réjouis à l'idée de te voir, mon bébé.

Je faisais un mètre quatre-vingt-trois et j'avais un fils de quatorze ans. Pourtant, j'étais toujours son « bébé ».

– Que dirais-tu de Fresno ? C'est à mi-chemin. Nous pourrions descendre à ce fameux hôtel, tu sais bien, celui dont on a parlé dans les journaux.

– Oui, à condition qu'il n'y ait pas de grabuge. J'ai seulement envie de passer un bon moment avec toi.

– Du grabuge ? Du grabuge ?

Sa voix avait le tranchant que je connaissais bien.

– Tu sais bien, mon bébé, que j'adore le grabuge. Quoi qu'il en soit, la loi oblige l'hôtel à accueillir les Noirs. Je suis prête à jurer devant Dieu et cinq messieurs que ma fille et moi sommes des Noires en bonne et due forme. Si, par la suite, ils décident de nous refouler...

Elle laissa entendre un rire haut perché en signe d'espoir.

–... eh bien, nous allons leur botter le cul.

Le sujet était clos. Vivian Baxter avait senti le vent de la confrontation et rien ne la ferait plus changer d'idée. Trop tard, je me rendis compte que j'aurais dû prendre le train du Southern Pacific de Los Angeles à San Francisco et passer les deux jours chez ma mère, dans sa maison de Fulton Street. Je n'aurais eu qu'à rentrer ensuite pour préparer le grand déménagement.

D'une voix radoucie, elle me fit part des ragots familiaux. Nous convînmes du moment de nos retrouvailles au centre de l'État.

En 1959, Fresno était une ville de taille moyenne aux accents résolument méridionaux, où les palmiers abondaient. La plupart de ses habitants blancs semblaient descendre en droite ligne des Joad de Steinbeck, tandis que les Noirs étaient des ouvriers agricoles qui avaient simplement troqué les routes

poussiéreuses de l'Arkansas et du Mississippi contre celles, tout aussi poussiéreuses, du centre de la Californie.

Je garai ma vieille Chrysler dans une rue transversale et, ma petite valise à la main, me dirigeai vers le Desert Hotel. Ma mère m'avait donné rendez-vous à trois heures, signe certain qu'elle entendait arriver une heure plus tôt.

Le hall était décoré de bannières annonçant la tenue d'un congrès de vendeurs. Sous des chandeliers bas, de gros hommes au teint rubicond riaient en compagnie de femmes corpulentes.

Mon arrivée les coupa net dans leur élan. Tout ce beau monde se tourna de mon côté et darda sur moi des regards dubitatifs, puis furieux. J'avais envie de retourner à ma voiture en courant et de filer à Los Angeles, où m'attendait ma maison aux murs tapissés d'affiches. Redressant le dos, je m'efforçai d'adopter un air indifférent et fonçai vers la réception. L'horloge indiquait deux heures quarante-cinq.

– Bonjour. Le bar, je vous prie ?

Un homme au visage lunaire baissa les yeux et, du bout du doigt, indiqua une porte derrière moi.

– Merci.

La foule se fendit et je m'avançai dans un silence de mort, certaine que, d'un instant à l'autre, on me planterait un couteau dans le dos ou qu'on me passerait un nœud coulant autour du cou. Ma mère était assise au bar, coiffée de son chapeau Dobbs et vêtue de son tailleur en daim brun clair. Je posai mon sac et vins m'asseoir près d'elle.

– Bonjour, mon bébé, dit-elle, ses dents formant un croissant tout blanc. Tu es un peu en avance.

Elle l'aurait parié.

– Jim ?

Je compris qu'elle connaissait le prénom du barman et qu'elle avait droit à toute son attention. L'homme lui sourit.

– Jim, je vous présente mon bébé. N'est-ce pas qu'elle est jolie ?

Jim opina du bonnet sans quitter maman des yeux. Elle se pencha et m'embrassa tendrement.

– Servez-lui un scotch à l'eau. Et profitez-en pour vous resservir.

Elle surprit son hésitation.

– N'allez surtout pas refuser, Jim. Aucun homme n'arrive à marcher sur une seule jambe.

Elle sourit. Il se tourna pour préparer les verres.

– Tu m'as l'air en pleine forme, mon bébé. Tu as fait bonne route ? Tu as toujours ta vieille Chrysler ? Tu as vu tous ces gens dans le hall ? Ils sont si moches qu'on en a le souffle coupé. Comment va Guy ? Pourquoi New York ? Guy est heureux à l'idée de déménager ?

Jim apporta mon scotch et trinqua en silence en soulevant son verre.

Maman s'empara du sien.

– À votre santé, Jim.

Elle se tourna vers moi.

– À la tienne, mon bébé.

Elle sourit et je constatai une fois de plus que je n'avais encore jamais vu de femme plus belle qu'elle.

– Merci, maman.

Elle saisit mes mains, les pressa l'une contre l'autre et les frotta.

– Tu as froid. Il fait une chaleur à crever, ici, et toi tu grelottes ? Tu es sûre que ça va ?

Ma mère n'avait peur de rien, à part le tonnerre et la foudre. Comment lui dire que, malgré mes trente et un ans, les Blancs réunis dans le hall m'avaient flanqué la frousse ?

– Ça va, maman. La climatisation, je suppose.

Elle laissa passer le mensonge.

– Finissons nos verres et montons à notre chambre. Il faut que je te parle.

Elle cueillit les petits papiers, fit le total et déposa deux billets d'un dollar sur le comptoir.

– À quelle heure commencez-vous, Jim ?

Le barman se retourna en souriant.

– C'est moi qui ouvre. À onze heures pile, tous les matins.

– Dans ce cas, je me chargerai de briser la glace. Scotch à l'eau, n'oubliez pas. À onze heures. En attendant, voici pour vous.

– Ce n'est pas nécessaire, vous savez.

Maman était descendue de son tabouret.

– Je sais. C'est pour cette raison que c'est facile. À demain matin.

Je ramassai ma valise et, sur les traces de ma mère, quittai le bar sombre pour regagner le hall bruyant. Une fois de plus, le bourdonnement des conversations s'estompa, mais maman ne remarqua rien. Elle s'avança jusqu'à la réception.

– Mrs. Vivian Baxter Jackson et sa fille. Nous avons réservé.

Ma mère s'était mariée à quelques reprises, mais elle tenait beaucoup à son nom de jeune fille. Mariée ou non, elle se faisait souvent appeler Vivian Baxter.

C'était une affirmation.

– Veuillez sonner le chasseur. Ma valise est dans ma voiture. Voici les clés. Pose ton sac, mon bébé.

Elle se retourna vers le réceptionniste.

– Dites-lui aussi de monter le sac de ma fille à la chambre.

Lentement, l'homme poussa un formulaire sur le comptoir. Maman ouvrit son sac, sortit son stylo Sheaffer en or et signa le registre.

– La clé, je vous prie.

Au ralenti une fois de plus, le réceptionniste tendit l'objet.

– Deux cent dix, à l'étage. Merci. Allez, viens, mon bébé.

L'interdiction de l'hôtel aux personnes de couleur avait été levée à peine un mois auparavant. Pourtant, maman se comportait comme si elle le fréquentait depuis des années. À droite du comptoir, il y avait un escalier en colimaçon et un ascenseur à côté duquel s'agglutinaient des congressistes bouche bée.

– Prenons l'escalier, maman.

– Nous prenons l'ascenseur, trancha-t-elle en appuyant sur le bouton.

Les gens qui attendaient près de nous donnaient l'impression d'avoir été dépossédés du sel même de la vie.

À la sortie de l'ascenseur, maman hésita un moment, puis elle mit le cap sur la chambre 210. Elle déverrouilla la porte. Une fois à l'intérieur, elle lança son sac à main sur le lit et se dirigea vers la fenêtre.

– Assieds-toi, mon bébé. Ce que je vais te dire maintenant, tu ne dois jamais l'oublier.

Je m'installai sur une chaise pendant qu'elle tirait les rideaux. La lumière du soleil encadrait sa silhouette, et son visage demeurait indistinct.

– Les animaux détectent la peur. Ils la sentent. Or tu sais comme moi que les humains sont des animaux, eux aussi. Ne laisse jamais les autres voir que tu as peur. Sous aucun prétexte. À plus forte raison lorsqu'ils sont nombreux. La peur fait ressortir ce qu'il y a de plus vil chez l'humain. Dans le hall, tu tremblais comme un lapin traqué. Je le sentais et tous ces Blancs aussi. Si je n'avais pas été là, ils se seraient peut-être transformés en meute. À ma vue, ils ont compris qu'ils

avaient intérêt à ne pas nous embêter. Sinon, ils auraient besoin d'un nouveau derrière pour remplacer celui que leur maman leur a donné.

Elle eut un rire de jeune fille.

– Regarde dans mon sac, dit-elle.

J'obéis.

– Le Desert Hotel a avantage à être prêt à l'intégration raciale. Moi, en tout cas, je le suis. Fin prête.

Sous le portefeuille de ma mère, à moitié caché par sa trousse de maquillage, il y avait un Luger allemand bleu foncé.

– Le service aux chambres ? fit ma mère. Je vous téléphone de la chambre 210. Des glaçons, deux verres et une bouteille de scotch Teacher's, je vous prie. Merci.

Le chasseur avait monté nos bagages. Nous avions pris une douche et enfilé des vêtements frais.

– Après l'apéro, nous descendrons manger. Pour l'instant, causons un peu. Pourquoi New York ? Tu as séjourné là-bas en 1952 et il a fallu aller te chercher d'urgence. Qu'est-ce qui a changé ?

– J'ai rencontré un écrivain. Il s'appelle John Killens. Je lui ai dit que j'avais envie d'écrire et il m'a invitée à New York.

– Il est noir, au moins ?

Depuis la dissolution de mon premier mariage avec un Grec, maman attendait impatiemment un gendre de couleur.

– Il est marié, maman. Tu n'y es pas du tout.

– Quelle horreur ! D'abord, quatre-vingt-dix-neuf pour cent des hommes mariés refusent de quitter leur épouse légitime pour leur maîtresse. Celui qui le fait va sans doute quitter sa nouvelle épouse au profit d'une plus jeune encore.

– Ça n'a rien à voir, je t'assure. J'ai rencontré sa femme et ses enfants. J'ai l'intention d'habiter chez eux pendant deux ou

trois semaines, le temps de trouver un appartement, puis je vais faire venir Guy.

– Qui va s’occuper de lui pendant ton absence ? Tu n’as tout de même pas l’intention de le laisser seul dans cette grande maison ? Il a seulement quatorze ans.

Si je lui avais dit que j’entendais le confier à l’homme que je me proposais de quitter, elle aurait piqué une sainte colère. Vivian Baxter devait sa survie à un scepticisme de bon aloi. Jamais elle n’aurait compté sur un amant repoussé pour traiter correctement son petit-fils.

– Je me suis arrangée avec une amie. Après tout, c’est juste pour deux semaines.

Nous savions l’une et l’autre qu’elle nous avait abandonnés, mon frère et moi, aux bons soins de notre grand-mère paternelle. Nous étions restés chez elle pendant dix longues années. Nous nous dévisageâmes pendant un moment et c’est ma mère qui rompit le silence.

– Tu as raison. Deux semaines, c’est vite passé. Parlons de moi, maintenant. Je prends la mer.

–... L’amer ?

– Je m’engage dans la marine marchande.

Je n’avais jamais encore entendu parler d’une femme appartenant à cette confrérie masculine.

– Comme membre du Syndicat des cuisiniers et des stewards de navire, en fait.

– Pourquoi ? demandai-je d’une voix incrédule. Pourquoi ?

Elle était infirmière en chirurgie, agente d’immeubles, titulaire d’une licence de coiffeuse et propriétaire d’un hôtel. Au nom de quoi souhaitait-elle prendre la mer et mener l’existence rude et sans prestige d’un marin ?

– Parce qu’on m’a dit que le syndicat n’admettrait jamais de femmes de couleur. Tu sais ce que j’ai répondu ?

Je secouai la tête même si je connaissais déjà la réponse.

– Je leur ai dit : « Vous voulez parier ? » J’ai l’intention de mettre le pied dans la porte et de le laisser là jusqu’au jour où les femmes de toutes les couleurs pourront marcher dessus, faire partie du syndicat, monter à bord et prendre la mer.

On cogna à la porte.

– Entrez !

Un Noir en uniforme ouvrit et, à notre vue, ne put cacher sa surprise.

– Posez ça là, je vous prie. Merci.

L’homme obéit et se tourna vers nous.

– Bonsoir. Vous m’avez pris au dépourvu. Ça, pour sûr. Je m’attendais pas à vous trouver là. Ça non.

Maman s’approcha de lui en brandissant quelques billets.

– Qui vous attendiez-vous à trouver ? La reine Victoria ? – Non, bien sûr que non, m’dame. Seulement... Trouver des gens comme moi... ici... C’est nouveau, vous comprenez...

– Voici pour vous.

Elle lui donna son pourboire.

– Nous sommes des clientes comme les autres. Merci et bonsoir.

Elle ouvrit la porte et attendit. Lorsqu’il se retira en bredouillant quelques mots de salutations, elle referma sèchement.

– Tu as été presque grossière, maman.

– Voici comment je vois les choses, mon bébé. Il est noir. Je suis noire. Mais ça ne fait pas de nous des cousins. Et maintenant, buvons, dit-elle en souriant.

Au cours des deux journées suivantes, maman me fit fièrement rencontrer quelques-unes de ses amies, des femmes avec qui elle avait joué aux cartes, vingt ans auparavant.

– Je vous présente mon bébé. Elle a visité l’Égypte, l’Espagne et la Yougoslavie et elle a parcouru Milan, en Italie,

en tous sens. Elle est danseuse et chanteuse, vous savez.

Une fois les femmes dûment impressionnées par mon carnet de route, maman les achevait en déclarant :

– Quant à moi, je prends la mer dans quelques jours.

Nous nous dûmes au revoir dans le hall. Le congrès avait pris fin la veille.

– Soigne-toi bien. Occupe-toi de ton fils et n'oublie pas : New York est exactement comme Fresno. La seule différence, c'est que les immeubles sont plus grands. Sinon, les gens sont pareils. Et les Noirs ne peuvent pas changer parce que les Blancs refusent de changer. Exige ce que tu veux et sois prête à payer ce que tu obtiens.

Elle m'embrassa.

– Laisse-moi partir la première, mon bébé. Je ne supporte pas de voir le dos des gens que j'aime. Nous nous étreignîmes encore une fois, puis je la vis s'engager dans la rue inondée de lumière en se déhanchant.

De retour chez moi, je pris mon courage à deux mains et fis venir Guy. Il entra dans le salon et en ressortit aussitôt pour s'appuyer contre le chambranle de la porte.

– Il faut que je te parle, Guy. Assieds-toi.

À cette étape de sa vie, il ne s'asseyait jamais s'il pouvait rester debout. Dans cette position, il dominait la vie et l'ennui qu'elle distillait. Il obéit dans l'intention manifeste de m'amadouer.

– Nous allons déménager, Guy.

Ah, ah ! J'avais aperçu une lueur d'intérêt dans son œil, même s'il avait eu vite fait de la cacher.

– Encore ? Entendu. J'ai besoin de vingt minutes pour faire mes bagages. J'ai vérifié.

Je m'efforçai de contenir la grimace qui, tout naturellement, menaçait d'affleurer à la surface.

Depuis neuf ans qu'il fréquentait l'école, nous avons habité dans cinq quartiers de San Francisco et dans trois municipalités de Los Angeles de même qu'à New York, à Hawaï et à Cleveland, en Ohio. Je suivais les engagements et, contre l'avis d'un psychologue scolaire aux grands airs, entraînaï Guy avec moi. Le psychologue en question était blanc, doté d'une solide éducation et donc bien nanti. Que savait-il des besoins d'un jeune garçon de couleur dans un monde raciste ?

Lorsque j'avais de l'argent, nous vivions dans des hôtels chic et faisions monter nos repas. À d'autres moments, nous habitions des pensions tout ce qu'il y a de plus modeste. J'accrochais des draps pour diviser l'espace et je préparais nos repas, en toute illégalité, sur une plaque chauffante double. En raison de nos fréquents déplacements, Guy n'avait pas le temps de se faire des amis et encore moins la possibilité de les conserver. Seulement, nous étions ensemble et, de façon générale, nous riions beaucoup. Depuis que la puberté avait mis le grappin sur lui, nos badinages amicaux n'étaient plus qu'un souvenir. Et je menaçais encore une fois de le transplanter.

– C'est la dernière fois. La dernière, je pense. Son visage indiquait clairement qu'il ne me croyait pas.

– Nous allons vivre à New York.

Une fois de plus, ses yeux s'illuminèrent avant de se ternir aussitôt.

– Je pars samedi. John et Grace Killens nous cherchent un appartement. Je vais habiter chez eux. Dans deux semaines, tu viendras me retrouver. D'accord ?

La tyrannie vient aux parents de façon si naturelle que seuls les enfants la remarquent. Je ne lui demandais pas son avis et il en était conscient. Aussi tint-il sa langue.

– J’ai pensé demander à Ray de rester avec toi ici. Juste pour te tenir compagnie. D’accord ?

– Ça va, maman.

Il se déplaça. Il était si grand que ses jambes donnaient l’impression de prendre naissance à la hauteur de ses épaules.

– Je peux me retirer ?

Notre conversation prit fin sur cette note peu concluante. Il me restait à prévenir l’homme qui partageait ma vie.

Nous étions assis dans la lumière du petit matin. Le beau visage jaune de Ray affichait son calme coutumier.

– Je pars pour New York samedi.

– Ah bon ? Un nouvel engagement ?

– Non. Pas encore.

– Je ne suis pas certain d’avoir envie d’affronter New York sans un contrat en poche...

Nous y étions.

– Seulement Guy et moi. Nous allons rester là-bas.

Son corps tout entier tressaillit, et les muscles de son visage frissonnaient sous sa peau. Pour la première fois, j’eus l’impression qu’il tenait à moi. Je le vis se ressaisir peu à peu. Au bout de longues minutes, ses poings se desserrèrent, ses longs doigts se détendirent et le rictus qui lui pinçait les lèvres s’estompa.

– Tu as besoin d’un coup de main ?

Il accepta de rester à la maison et d’envoyer Guy me rejoindre dans deux semaines. Après, libre à lui de garder la maison ou de la fermer. Évidemment, nous resterions bons amis.

2

Les Killens habitaient un spacieux bâtiment de grès brun de Brooklyn en compagnie de leurs deux enfants et de la mère de John. Ils m'accueillirent comme une amie rentrée au bercail après un long voyage. Ce fut John qui m'ouvrit.

– Tiens, tu as enfin renoncé à ta campagne ! Essuie la boue de tes pieds, entre et fais comme chez toi.

Grace se montra plus discrète.

– Bienvenue à New York. Je suis heureuse que tu sois venue.

Leur hospitalité était toute simple, dénuée du flafla qui, souvent, plonge l'invité dans l'embarras. Je consacrai les premiers jours à l'étude des occupants de la maison et de leurs habitudes. John aimait donner libre cours à sa nature passionnée. Il était bel homme, avec des yeux brun foncé dans un visage brun pâle, capables de vous séduire comme de vous transpercer. Il parlait avec animation en agitant ses mains, comme s'il avait l'intention d'en faire cadeau à ses interlocuteurs.

Délicate et jolie, Grace ne laissait ni la réussite de John ni le fait qu'elle était son grand amour s'opposer à son indépendance d'esprit.

La mère de John, Mémé Willie, femme robuste d'une soixantaine d'années, portait ses origines sudistes comme un magnolia frais au corsage. C'était l'une de ces fameuses femmes noires qui, après avoir élevé leurs enfants, trimé dur et défendu les principes qui leur tenaient à cœur, conservent malgré tout le sens de l'humour. Il lui arrivait souvent de captiver sa famille en racontant des histoires ayant pour cadre un Sud menaçant, raciste. Invariablement, les méchants étaient des Blancs, et les héros des Noirs probes, courageux et futés.

Barbara, la plus jeune des enfants, était un garçon manqué à l'esprit vif qui parlait vite et parcourait la maison à la manière d'un vent couleur cannelle. Plus grand et plus doux, son frère,

Jon, se déplaçait lentement, ouvrait rarement la bouche et donnait l'impression d'avoir hérité du lourd fardeau de réfléchir aux mystères du monde.

À part Jon, surnommé Chuck, tous les Killens babillaient inlassablement. J'avais beau prendre plaisir à ces échanges, leur thème me tombait sur les nerfs. Mes hôtes fustigeaient sans cesse les Blancs, les Blanches, les enfants blancs et l'histoire des Blancs, surtout les épisodes où il était question des Noirs.

Dans des escaliers urbains, des cours de campagne, des cuisines, des salons et des chambres à coucher, j'avais passé ma vie à bavarder avec des Noirs et à les écouter, mais jamais encore je n'avais été témoin d'une telle importance accordée aux Blancs.

Lorsque j'étais petite, en Arkansas, les enfants noirs – conscients que les égreneuses à coton, les scieries, les belles maisons et les rues pavées appartenaient aux Blancs – ciblaient tout naturellement des atouts dont ils croyaient ceux-ci dépourvus. Cette volonté d'affirmation coïncidait avec l'éveil de leur sexualité. En cachette des adultes, les enfants, d'une voix nostalgique, entonnaient les vers suivants :

Les Blancs ont pas la peau

Ils ont pas le poteau

Ils ont pas ce qu'i' faut

Pour faire ça bien... jouer jusqu'à demain.

Au cours des années suivantes, que je passai en Californie, les blagues devinrent plus rares et les emplois plus minables. Lorsqu'il était question des Blancs, la colère faisait invariablement surface. Nous discussions du traitement réservé au révérend Martin Luther King, du meurtre d'Emmett Till au Mississippi, des grandes humiliations et des petites rebuffades qui, nous le savions, avaient pour but de saper notre moral. En ma présence, les Blancs avaient été tournés en ridicule, maudits et envies, mais jamais encore ils n'avaient entièrement dominé les conversations privées d'une famille noire.

Supposons que, chez les Killens, il soit question du milieu du spectacle. Vite, quelqu'un s'empressait de préciser que Harry Belafonte, un proche de la famille, travaillait avec une chanteuse sud-africaine, Miriam Makeba, et que, au fond, l'Afrique du Sud et le sud de Philadelphie, c'était du pareil au même. Si la conversation tournait autour des Antilles, de la religion ou de la mode, nous entreprenions séance tenante une étude approfondie de la nature de l'oppression raciale, du progrès racial et de l'intégration raciale.

Intérieurement, ces diatribes constantes me faisaient grimacer, non pas parce que j'étais en désaccord, mais bien parce que les Blancs ne me semblaient pas assez importants pour occuper toutes mes pensées ni assez puissants pour entraver tous mes mouvements.

Je trouvai un appartement dans le quartier des Killens. Je passai des jours à repeindre les murs des deux chambres à coucher et à retaper les meubles d'occasion que j'avais achetés. Après, je rentrais chez mes hôtes pour dormir.

Un soir, une fois tous les occupants de la maison au lit, John et moi décidâmes de prendre un dernier verre. Je profitai de l'occasion pour lui demander pourquoi il ne décolerait jamais. J'étais d'accord avec les Noirs de l'Alabama qui boycottaient les sociétés de transport en commun et protestaient contre la ségrégation, lui dis-je, mais les Noirs de la Californie se trouvaient à des milliers de kilomètres, au propre et au figuré, des maux qui hantaient le Sud.

– C'est là que tu trompes, ma fille. La Géorgie, c'est le Sud d'en bas ; la Californie, c'est le Sud d'en haut. Les Noirs du pays vivent tous dans une plantation. Ils ont tous affaire aux mêmes patrons. Les Blancs ne sont peut-être pas tous brutaux, mais ils se considèrent tous comme les maîtres... Dans ces conditions, qu'est-ce qui les empêche de te prendre pour une esclave ? Une esclave intelligente, une esclave jolie, une bonne esclave peut-être, mais une esclave quand même.

Je rappelai à John que j'avais déjà passé une année à New York.

– Pour danser, riposta-t-il. Les danseurs n'ont d'yeux que pour les autres danseurs. Ils ne voient pas ; leur but, c'est d'être vus. Cette fois-ci, je te conseille d'observer New York avec les yeux, le nez et les oreilles d'un écrivain. Là, tu verras la ville pour vrai.

Il avait raison. Lors de mon premier séjour, sept ans plus tôt, j'avais réparti inégalement mon attention entre mes études subventionnées, mon fils et un premier mariage qui battait de l'aile. Il est vrai que je n'avais eu ni le temps ni l'envie de découvrir la ville.

John avait le regard incendiaire. Il avait beau ne s'adresser qu'à moi, il s'exprimait avec la même intensité que s'il avait discoursé dans une salle bondée.

– Voici ce que je te propose. Demain, va te promener dans Manhattan. Commence par Times Square. Les Blancs que tu verras sont les mêmes que ceux que tu côtoyais en Arkansas. Ils ont un accent et des vêtements différents, d'accord, mais les Américains blancs sont tous des satanés Blancs du Sud. Après, va faire un tour à Harlem. C'est la plus vaste plantation du pays. Tu rencontreras des avocats en costume trois-pièces, des agents d'immeubles en manteau de vison et des proxénètes qui roulent en Cadillac blanche, mais, au bout du compte, ils ne sont jamais que des métayers. Des métayers au service d'une plantation sinistre.

J'avais l'intention de visiter Harlem en tenant compte des recommandations de John, mais sur ces entrefaites, Guy arriva. Je passai le prendre à l'aéroport. Lorsqu'il entra dans l'appartement, je constatai qu'il était déjà trop grand pour le salon. Nous avions été séparés pendant un mois, et il donnait l'impression d'avoir grandi de plusieurs centimètres. Je le sentais à des années-lumière de moi. Il examina les murs blancs peints à la hâte et les reproductions de Van Gogh que j'avais choisies et encadrées.

– Ça va. Ça ressemble à nos autres maisons.

Pour un peu, je l'aurais giflé.

– C’est mieux que la rue, non ?

– Voyons, maman. Pourquoi le prends-tu sur ce ton ?

Son air supérieur indiquait clairement la profondeur de la blessure que notre séparation avait provoquée en lui. Je souris.

– Bon, d’accord. Que penses-tu du bureau ? Tu as toujours eu envie d’un grand bureau. Il te plaît ?

– Ouais, mais tu sais, ça, c’est quand j’étais petit. Maintenant...

Son dédain et son indifférence saturaient l’atmosphère. Mieux que quiconque, je le comprenais.

Quand j’avais trois ans, mes parents divorcèrent à Long Beach, en Californie, et ils nous envoyèrent fin seuls, mon frère de quatre ans et moi, chez notre grand-mère paternelle. Nous portions au poignet une étiquette informant qui de droit que nous étions Marguerite et Bailey Johnson et que nous nous rendions chez Mrs. Annie Henderson à Stamps, en Arkansas.

Hormis les rencontres catastrophiques et heureusement brèves que nous avons eues avec chacun d’eux lorsque j’avais sept ans, nous n’avons revu nos parents qu’à l’époque de mes treize ans.

Nos retrouvailles avec maman, en Californie, furent un festival joyeux entrecoupé de larmes, d’étreintes et de baisers qui tachaient nos joues de son rouge à lèvres. Pendant et après les effusions, j’avais la douloureuse conscience qu’elle avait passé des années sans avoir besoin de nous.

Mon fils en colère composait à présent avec la même certitude. Nous avions été loin l’un de l’autre pendant un peu moins d’un mois, durant lequel Guy avait été traité comme un invité importun dans sa propre maison, tandis que moi je savourais chaque instant de notre séparation.

Il dissimulait sa douleur sous des dehors insouciant, mais je connaissais son visage mieux que le mien. J’en avais examiné en détail les plis et les surfaces ; l’ombre et la lumière de ses yeux n’avaient plus de secret pour moi. Je l’avais mis

au monde à l'époque où j'étais une jeune fille aventureuse de dix-sept ans. Nous avons grandi ensemble. Comme il avait été sans père pendant la majeure partie de ses quatorze années d'existence, l'éclair de panique que je lisais dans ses yeux se muait en mépris chaque fois que j'accueillais un nouvel homme dans notre vie. Je sentais le soulagement qu'il éprouvait lorsqu'il se rendait compte que le nouveau venu avait de la tendresse pour moi et le respectait, lui. Et chaque fois que l'homme faisait ses bagages, la confusion déformait ses traits. « Elle l'oblige à partir. Que fera-t-elle de moi, le jour où j'aurai le malheur de lui déplaire ? » Là, debout, les mains dans les poches, il attendait la preuve de mon amour éternel. Les mots étaient impuissants.

– Ta nouvelle école est à trois pâtés de maisons d'ici. Il y a un grand parc presque aussi beau que celui de Fulton Street. À l'évocation du parc de San Francisco où nous avons l'habitude de pique-niquer et où il avait appris à faire du vélo, il esquissa un mince sourire. Il se ressaisit rapidement et l'effaça aussitôt.

–... sans compter que tu t'entends bien avec les enfants des Killens. Ils habitent au coin de la rue.

Il hocha la tête et, avec l'aplomb d'un vieux sage, déclara :

– En visite, les gens se comportent parfois autrement qu'à la maison. Est-ce qu'ils seront à New York comme ils étaient en Californie ? On verra.

Le cynisme juvénile est d'autant plus désolant qu'il s'explique non pas par les leçons tirées d'expériences amères, mais bien par une foi insuffisante en l'avenir.

– Tu sais que je t'aime, Guy. J'essaie d'être une bonne mère. Je fais de mon mieux, mais je ne suis pas parfaite...

Par son silence, il me donna raison sur ce point.

–... et j'espère que tu te rappelles, chaque fois que je te fais du mal, que je t'aime et que je n'ai pas l'intention de te...

Il étudiait mon visage, analysait le ton de ma voix.

– M’man...

Je me détendis un peu. « Maman » était plus formel, plus froid et plus réprobateur. « M’man » était synonyme d’intimité et de pardon.

– Je sais, m’man. Je sais bien que tu fais de ton mieux. Je ne suis pas vraiment fâché. C’est juste que, à Los Angeles...

– Quoi ? Ray t’aurait-il... maltraité ?

– Mais non, maman. Il est parti une semaine après ton départ.

– Tu es resté tout seul ?

Le choc déclencha en moi un furieux accès d’énergie. Toutes mes fonctions vitales s’accéléraient. Des larmes jaillirent et embrouillèrent ma vision. Guy perdit instantanément la moitié de ses quatorze ans. Il redevint le petit garçon de sept ans qui, dans un camp d’été, avait dormi avec un couteau de boucher sous son oreiller. Qu’avait-il glissé sous son oreiller pendant que, insouciant, je faisais la fête à New York ?

– Mon pauvre bébé... Pourquoi ne m’avoir rien dit au téléphone ? Je serais rentrée tout de suite.

D’une voix désormais apaisante, il répondit :

– Tu cherchais une maison et du travail. Je n’avais pas peur.

– Tu as seulement quatorze ans, Guy. S’il t’était arrivé quelque chose...

Il me regarda en silence, s’efforçant de prendre la mesure de mon désarroi. Sans crier gare, il traversa la pièce et se planta près de ma chaise.

– Je suis un homme, m’man. Je peux me débrouiller tout seul. Ne t’en fais pas. Je suis jeune, mais je suis un homme.

Il se pencha et m’embrassa sur le front.

– Je vais déplacer les meubles. J’aimerais mieux que mon bureau soit face à la fenêtre.

Il s'engagea dans le couloir.

La mère de couleur appréhende la destruction derrière toutes les portes, la ruine derrière toutes les fenêtres ; elle se méfie de tous, y compris d'elle-même. Elle se demande si elle aime assez ses enfants – ou, éventualité encore plus terrible, si elle les aime trop ; elle se demande si son apparence les plonge dans l'embarras ou, pire, si elle est séduisante au point où son fils la désire et où sa fille commence à la détester. Si elle est célibataire, les défis lui semblent encore plus insurmontables. Son statut indique qu'elle a quitté son partenaire ou qu'elle a été abandonnée par lui. Pourtant, elle élève des enfants qui, un jour, seront en couple à leur tour. Dans le monde extérieur, les enseignants, les médecins, les vendeurs, les bibliothécaires, les policiers et les travailleurs sociaux, tous blancs, régissent les humeurs, les conditions de vie et la personnalité de sa famille : à la maison, pourtant, elle doit exercer une autorité qu'un coup de fil ou une visite impromptue risque à tout moment de compromettre. Confrontée à de telles contradictions, elle doit assurer une stabilité qui reconforte sans suffoquer et dire toute la vérité au sujet du pouvoir des Blancs, sans laisser entendre que l'ordre actuel est immuable.

– Viens voir, m'man !

Tous les meubles avaient été déplacés. Pourtant, la chambre semblait identique.

– Ça te plaît ? On se fait un Scrabble, après le repas ? Où est le dico ? Qu'est-ce qu'on mange ? La télé fonctionne ? Je crève de faim, moi.

Mon fils était de retour. Nous formions de nouveau une famille.

La Guilde des écrivains de Harlem se réunissait chez John. J'avais les paumes moites et la langue sèche. L'association informelle, qui ne percevait pas de cotisations et ne délivrait pas de cartes de membre, appliquait une seule règle : on pouvait assister à trois réunions comme invité, mais, par la

suite, il fallait lire à voix haute un extrait de ses travaux en cours. Mon tour était venu.

Sara Wright et Sylvester Leeks bavardaient doucement dans un coin. John Clarke examinait les livres alignés sur une étagère. Mary Delany et Millie Jordan tendaient leur manteau à Grace et échangeaient des civilités. Les autres écrivains formaient déjà un demi-cercle dans le salon.

John Killens passa près de moi, me tapota l'épaule, s'assit et déclara la séance ouverte.

– Tout le monde est là ? Nous allons commencer. Les chaises raclèrent le sol et le bruit résonna jusque dans mes aisselles.

– Comme vous le savez, notre membre le plus récent, notre chanteuse californienne, va lire un extrait de la pièce à laquelle elle travaille. Ça s'intitule comment, Maya ?

– *Un amour. Une vie.*

Habituellement basse, ma voix, faible, faible, se perdait dans les aigus.

Un écrivain me demanda combien d'actes comptait ma pièce.

– Jusqu'à présent, un seul, répondis-je de la même voix stridente.

Tous les participants éclatèrent de rire. Ils croyaient que je plaisantais.

– Si tout le monde est prêt, nous pouvons commencer.

John saisit son calepin. Il y eut un bruissement de feuilles : les écrivains se préparaient à prendre des notes.

Malgré la révolte soudaine de tout mon corps, je lus la description des personnages et des lieux. Le sang tambourinait dans mes oreilles, mais pas assez pour noyer ma voix fluette. Mes mains tremblaient tant que je dus poser les feuilles sur mes genoux. Mauvaise idée, car mes genoux aussi me jouaient des tours : mous comme de la gelée qu'on secoue, ils se

soulevaient involontairement et entraînaient mes talons à leur suite. Avant d'entreprendre la lecture de la pièce, je parcourus le salon des yeux, sûre que mon embarras amusait mes auditeurs au plus haut point, même si j'espérais le contraire. Je ne trouvais que des visages sans expression. Au cours de l'année suivante, j'apprendrais que chacun avait une histoire d'horreur à raconter au sujet de sa première lecture devant les membres de la Guilde.

Le temps s'entortillait autour de chaque mot, me ralentissait. J'étais incapable d'accélérer mon débit. Les pages semblaient se multiplier au moment même où je tentais d'en réduire le nombre. La pièce était ennuyeuse, les personnages invraisemblables. Les dialogues étaient du calibre de l'étiquette d'une boîte de soupe Campbell. C'était la première et la dernière fois que je lisais devant ces gens. De cela, j'étais certaine. Même si je n'avais pas l'élégance de me retirer de mon propre chef, ils avaient sûrement le moyen de séparer le bon grain de l'ivraie.

– Fin.

Il n'était pas trop tôt.

Les autres posèrent leurs calepins et quelques-uns se levèrent pour aller aux toilettes. Personne ne dit rien. En lisant, je m'étais moi-même rendu compte de l'ineptie de ma petite pièce. Tout de même, ils auraient pu mentir un peu, non ? Tout le monde revint. Le froissement des feuilles m'indiqua que le jury était prêt à rendre son verdict.

John Henrik Clarke, petit homme tendu issu du Sud, se racla la gorge. S'il prenait la parole en premier, la condamnation, je le savais, serait impitoyable. Dans le groupe, il était réputé pour sa vive intelligence et sa langue caustique. Un jour, racontait-on, il avait déclaré à des agents du FBI qu'ils avaient tort de le croire capable de « vendre » la Géorgie, l'État où il était né. En fait, il était disposé à la donner et, au cas où il ne trouverait pas preneur, il irait jusqu'à payer quelqu'un pour l'en débarrasser.

– *Une vie. Un amour ?* Sous l'effet de l'incrédulité, il avait la voix râpeuse.

– Du début de l'acte jusqu'à sa fin déplorable, j'ai trouvé peu d'amour dans cette pièce et encore moins de vie.

Faisant appel à des pouvoirs surhumains, je tins ma langue, les yeux rivés sur mes feuilles jaunes.

Il poursuivit à voix plus haute :

– Par une soirée de mars 1879, Alexander Graham Bell réussit à faire voyager la voix humaine par le truchement d'un petit fil. Le lendemain, un dramaturge frustré et trop paresseux pour bâtir une intrigue commence sa pièce par un coup de téléphone.

Des murmures réprobateurs parcoururent l'assemblée. « Allons, John. » « Ne sois pas si vache. » « Tu devrais avoir honte, John. »

Ces protestations de pure forme masquaient en fait le ravissement de leurs auteurs.

Grace invita tout le monde à boire un verre. Les participants se levèrent en bloc, tandis que je restais clouée sur ma chaise.

Grace m'interpella.

– Allez, Maya. Bois quelque chose. Tu en as bien besoin, on dirait.

Je souris, consciente que le moindre mouvement était exclu.

Killens s'approcha.

– Tu as bien fait de rester. Les commentaires des membres de la Guilde te seront précieux.

Qu'il aille au diable, lui aussi.

– Et ne reste pas plantée là. S'ils te jugent trop sensible, les autres risquent de ne pas te faire de critiques constructives, la prochaine fois.

La prochaine fois ? Il n'était pas aussi futé qu'il en avait l'air, celui-là. Tant que je serais noire et que leur derrière

pencherait vers le sol, jamais je ne reverrais ces fumiers prétentieux. Je plaquai un sourire rageur sur mon visage et hochai la tête.

– Tu m’as bien compris, Maya Angelou. Montre-leur que tu es capable d’encaisser toutes les méchancetés qu’ils te balanceront à la figure. Et laisse-moi te dire une chose.

Il allait s’asseoir à côté de moi lorsque, par chance, un autre écrivain l’interpella.

Je mesurai du regard l’espace qui me séparait de la porte. Dix enjambées à peine et je serais ailleurs.

– Vous avez une histoire à raconter, Maya. Le visage solennel de John Clarke se dressait devant moi.

– Je crois pouvoir m’exprimer au nom de la Guilde. Nous sommes heureux de vous compter parmi nous. Depuis qu’il est rentré de Californie, John Killens loue votre talent. Eh bien, dans ce groupe, nous nous rappelons mutuellement que le talent ne suffit pas. Il faut travailler. Récrivez chacune de vos phrases jusqu’à ce que vous ayez épuisé toutes les combinaisons possibles, puis recommencez. Les éditeurs n’ont pas beaucoup d’égards pour les écrivains blancs.

Il toussa ou rit, allez savoir.

– Alors imaginez un peu comment ils traitent les Noirs. Venez. Buvons ensemble.

Je me levai pour le suivre, l’esprit vide.

Dans la cuisine, dix conversations avaient cours en même temps.

Les écrivains faisaient la fête. Fini les mines d’enterrement et les regards graves. John Clarke et moi entrâmes dans la danse. Un écrivain m’apostropha :

– Vous avez survécu à votre baptême, Maya. Vous faites maintenant partie de la bande.

Sarah, jolie petite femme d’une scrupuleuse politesse, posa la main sur mon bras.

– Ce soir, ils vous ont ménagée, ma chère. On pourrait même dire qu’ils vous ont réservé un traitement de faveur parce que c’était la première fois. Attendez de voir le sort qui attend Sylvester, la semaine prochaine. Il risque d’y goûter.

Paule Marshall, auteur de *Fille noire, pierre sombre*, roman dont on allait tirer un film pour la télévision, m’adressa un sourire complice.

– Voyez, ce n’était pas si terrible, après tout, dit-elle.

Ils m’avaient déshabillée, rossée et démolie. Et ils étaient à présent gais comme des pinsons.

En sirotant mon vin frais, je songeai aux leçons à tirer de la soirée. Comme je possédais un vocabulaire relativement riche et que je lisais sans arrêt depuis ma plus tendre enfance, j’avais sous-estimé la difficulté de l’art qui consiste à manier les mots. Les écrivains s’en étaient pris à mon approche désinvolte et m’avaient obligée à interroger mes motivations. Si je voulais vraiment écrire, je devrais acquérir le genre de concentration qu’on observe principalement chez les condamnés à mort, assimiler les rudiments de mon art et admettre mon ignorance.

John Killens interrompit mes réflexions.

– Combien de temps te faudra-t-il pour récrire ta pièce, Maya ?

Allais-je la récrire ? En fait, j’allais peut-être lâcher la Guilde.

– Je dois le savoir pour programmer ta prochaine lecture, insista-t-il.

– Je ne sais pas. Laisse-moi y penser.

– Il y a de nombreux auteurs prêts à lire. Fais vite, sinon tu risques d’attendre longtemps.

– Je te téléphone demain.

John hocha la tête et s’éloigna. Il éleva la voix :

– Bon, écoutez-moi, tous. Que faisons-nous à propos de Cuba et de Castro ? Allons-nous rester les bras croisés pendant que les États-Unis bottent le cul de Castro comme ils bottent le nôtre ?

La question de John fut suivie d'un silence de mort. Puis des voix s'élevèrent.

- Tous les Noirs devraient soutenir Castro.
- Cuba est bien. Castro aussi.
- On jurerait qu'il a grandi à Harlem.
- Il parle espagnol, mais il pourrait tout aussi bien parler négro.

John attendit le retour du silence.

– Mieux vaut battre le fer pendant qu'il est chaud. Vous connaissez l'histoire de l'esclave qui décide d'acheter sa liberté ?

Les visages noirs, bruns et jaunes se fendirent de minces sourires. Grace ricana en mordillant le bout de son porte-cigarettes.

– Eh bien, le nègre en question était un esclave, mais son maître l'autorisait à travailler à son compte le soir, le week-end et les jours fériés. Il a donc travaillé. Très dur, à part ça. Après une journée de labeur sur la plantation, il se tapait vingt-cinq kilomètres à pied pour aller jusqu'en ville, où il travaillait, puis il revenait sur ses pas, dormait deux heures et se levait à l'aube pour recommencer. Il économisait le moindre sou. Pas question de se marier. Pas question non plus de profiter de la présence des dames qui l'entouraient puisqu'il aurait fallu pour ça puiser dans son pécule durement gagné. Il a fini par épargner mille dollars. Une fortune. Là, il va trouver son maître et lui demande combien il vaut. « Pourquoi cette question ? » demande le Blanc. « Je suis juste curieux de connaître le prix des esclaves », répond le nègre. Le Blanc explique qu'il paie en général de huit cents à mille deux cents dollars pour un esclave de qualité. Tom, cependant, se fait vieux et ne peut pas avoir d'enfants. S'il souhaite se racheter,

déclare le Blanc, six cents dollars suffiront. Tom remercie le maître et retourne à sa case. Il déterre son argent pour le compter. Il caresse les pièces avant de les remettre dans leur cachette. Puis il retourne auprès de l'homme blanc et dit : « Vous savez, patron, la liberté coûte trop cher, en ce moment. Je vais attendre que le prix baisse un peu. »

Nous rîmes, mais notre hilarité dissimulait un embarras au goût amer. À différentes étapes de notre vie, nous avons tous été comme Tom. Par moments, j'avais moi-même refusé de payer le prix de la liberté. À voir les visages des autres invités, je compris que tous étaient plongés dans leurs souvenirs.

– Une organisation appelée Justice pour Cuba va faire paraître une déclaration dans les quotidiens. Une telle initiative coûte cher. Vous souhaitez signer la déclaration ? Il y a un formulaire dans le salon. Inscrivez votre nom. Si vous en avez les moyens, je vous invite à mettre un peu d'argent dans le bol posé sur la table.

Quelques-uns s'élancèrent de ce côté, mais John leur barra la route.

– Pas si vite. Je tiens à vous rappeler un petit détail : si votre nom paraît dans le journal de cet après-midi, vous pouvez parier dix mille dollars et votre chemise que vous serez fiché au FBI et considéré comme suspect. Ne l'oubliez pas. John Clarke poussa de nouveau son rire si semblable à un accès de toux.

– Pff. Si vous êtes né noir aux États-Unis, on vous soupçonne déjà de tout. Sauf d'être blanc, bien entendu.

Nous éclatâmes de rire, soulagés d'entendre cette vérité énoncée avec l'humour amer qui nous caractérisait. Je songai aux vers du poème *Strong Men* de Sterling Brown :

We followed away, and laughed as usual.

They heard the laugh and wondered¹.

Juste avant mon départ, je signai le formulaire déjà complet.

Paule Marshall m'intercepta à la porte.

– Je tiens absolument à entendre votre texte lorsque vous l’aurez récrit, dit-elle. Il y a des tas de gens beaucoup plus doués que vous et moi, vous savez. La différence, c’est le travail. Le travail dur, acharné.

La réunion était terminée. Les invités se donnaient l’accolade, s’embrassaient sur les joues ou sur la bouche et se tapaient dans le dos. John Killens proposa de me raccompagner en voiture.

Grace me serra dans ses bras.

– Tu t’en es bien tirée, petite. Je sais que tu étais morte de trouille.

Lorsque John se gara devant chez moi, je lui demandai :

– Quel est le genre littéraire le plus difficile, John ?

– Ils ont chacun leurs difficultés. Le roman est impossible. Je suis payé pour le savoir. La poésie aussi. Parles-en à Langston ou à Countee. Et Baldwin affirmera que l’essai est impossible. Tout le monde s’entend cependant pour dire que c’est la nouvelle qui est le genre le plus difficile. Pas moyen d’en écrire une bonne, ou presque.

J’ouvris la portière.

– J’aimerais lire de nouveau dans deux mois. Inscris mon nom, s’il te plaît. Et ce sera une nouvelle. Bonne nuit.

En grim pant les marches, je réfléchis à mon affirmation. De ma soirée, je retenais la leçon suivante : écrire, c’est décider de se jeter dans les eaux d’un lac glacé. Comme j’étais résolue à plonger, je me dis qu’il valait mieux embrasser ce qui, selon John Killens, représentait le plus grand défi : la nouvelle. Survivre serait un exploit ; nager, un miracle. En déverrouillant ma porte, je songeai à ma mère qui s’était rajeunie de quinze ans pour entrer dans la marine marchande. Il fallait que je tente le coup. En cas d’échec, je me consolerais en me disant que j’avais au moins essayé. Après tout, vaincre les obstacles faisait partie de la tradition honorable des Noirs.

3

Le jour du loyer constitue une réalité inexorable. Avant son arrivée tonitruante, le temps s'accélère follement. Chez moi, l'échéance semblait revenir tous les deux jours, et Guy avait perpétuellement besoin d'un nouveau jean. Mes vêtements à moi m'attendaient toujours chez le teinturier. Dans ma cuisine, les denrées de base s'envolaient avec une affolante régularité.

J'aurais pu trouver du travail comme chanteuse, mais je n'avais pas d'agent. Pour leurs revues itinérantes, les théâtres de Harlem étaient à la recherche de beautés à la peau claire comme on en voyait au Cotton Club. Les agents blancs du centre-ville ne retenaient des artistes noirs inconnus que pour des enterrements de vie de garçon, des soirées entre hommes et des concerts organisés en dehors de la ville ou tard le soir. Je connaissais un Blanc propriétaire d'une boîte de nuit qui avait toujours été pour moi un ami fidèle, mais, compte tenu de ma toute nouvelle dignité noire, je répugnais à l'idée de le supplier de me donner du travail.

Je trouvais du boulot par mes propres moyens. Dans le Lower East Side, il y avait un petit cabaret où les gens se rendaient quand ils n'avaient nulle part où aller : le long bar, les cocktails dilués, les tables de la taille d'une assiette et l'absence de loges (je me changeais dans les toilettes), sans parler du boulot lui-même, me plongeait dans un profond embarras.

Je chantais à cet endroit pendant deux longs mois. Mes idoles multipliaient les réalisations marquantes. Abbey et Max Roach donnaient des concerts de jazz qui avaient pour thème la libération. On présentait sur Broadway une pièce de Lorraine Hansberry, dans laquelle elle assénait quelques vérités de toujours sur la famille négro-américaine à un nouvel auditoire composé de Blancs. *Avec La prochaine fois, le feu*, James Baldwin tenait le pays dans le creux de sa main. Dans *And Then We Heard the Thunder*, John Killens rappelait quelques faits gênants au sujet de la vie des soldats noirs au sein d'une

armée blanche. Belafonte associait la chanteuse sud-africaine Miriam Makeba à ses concerts, perfectionnait son art et dénonçait de plus en plus vertement les mauvais traitements raciaux. Quant à moi, j'interprétais sans grand brio de plaisantes ritournelles. Je décidai de quitter le show-business. De renoncer aux robes moulantes, aux sourires maquillés, à la tristesse feinte des chansons sentimentales. Plus jamais je n'essaierais de faire naître des sourires niais. J'obligerais plutôt les gens à réfléchir. Il était temps de prouver mon sérieux.

Deux semaines après que j'eus pris cette résolution irrévocable, on me proposa de chanter au théâtre Apollo, à Harlem. L'idée de refuser une telle invitation ne m'effleura même pas l'esprit. Pour les artistes noirs, l'Apollo, c'était le Met, la Scala et le Royal *Command Performance*¹ réunis. Pearl Bailey, Dizzy

Gillespie, Count Basie et Duke Ellington s'y étaient produits.

Dans la salle plongée dans la pénombre, Frank Schiffman, le directeur, écoutait les répétitions. Accompagné de Willie Bobo et de Mongo Santamaria, le grand orchestre de Tito Puente égrenait des notes dansantes pareilles à des particules de poussière poussées par la bourrasque.

Assis dans la première rangée, Schiffman ne bougeait pas. Je répétai mes chansons, stimulée par les timbales de Willie Bobo et les congas de Mongo Santamaria. J'enrichis mon interprétation et chantai mieux que j'en étais habituellement capable. Schiffman ne s'agita et ne desserra les dents que lorsque je commençai *Uhuru*, chanson exigeant la participation des spectateurs que je faisais en rappel.

– Pas de participation des spectateurs à l'Apollo, dit-il d'une voix aussi rouillée qu'une vieille tige de fer.

– Je vous demande pardon ?

En cas de frayeur, j'avais pour politique de trouver refuge dans une politesse glaciale.

- Est-ce à moi que vous parlez ?
- Pas de participation des spectateurs à l’Apollo.
- Ça fait partie de mon tour de chant. J’interprète toujours *Uhuru* en rappel. C’est un mot qui veut dire « liberté » en swahili. Babatunda Olatunji, le célèbre batteur nigérian, me l’a apprise.
- Pas de participation des spectateurs...
- C’est la politique de la maison, monsieur Schiffman ? Le cas échéant, je...

Quelques musiciens agitaient leurs partitions ; d’autres conversaient en espagnol.

– Absolument pas. La seule politique en vigueur à l’Apollo, c’est celle-ci : « Que ce soit bon ». Si je vous dis qu’il n’y a pas de participation des spectateurs à l’Apollo, c’est que nos clients n’entreront pas dans le jeu. Essayez de les faire chanter avec vous et vous y laisserez votre peau.

Il laissa fuser un petit rire avant de poursuivre :

– De toute façon, la plupart d’entre eux chantent mieux que vous.

Les musiciens qui comprenaient l’anglais s’esclaffèrent. Bon, beaucoup de gens chantaient mieux que moi. Schiffman ne m’avait rien appris que je ne savais déjà.

- Merci du tuyau. Je vais quand même chanter la chanson.
- S’ils ne vous obligent pas à descendre de la scène à force de se tordre de rire, ce sera un miracle.

Il se bidonna de nouveau.

– Merci.

Je me tournai vers l’orchestre.

- Je n’ai pas de partition, mais la chanson va comme suit...

Schiffman ne pouvait pas savoir que ma vie, à l’instar de celle d’autres Américains noirs, était faite d’expériences miraculeuses. De toute évidence, il ignorait autre chose aussi.

Les Noirs de Harlem étaient en train de changer, et l'auditoire de l'Apollo se composait de Noirs. En 1959, l'écho des tambours africains était moins lointain qu'au cours des cent années qui avaient précédé.

La 125^e Rue était à Harlem ce que le Mississippi était au Sud : un long fleuve toujours en mouvement qui charriait on ne savait quoi. Un magasin de meubles offrant des canapés aux couleurs voyantes et des chaises recouvertes de faux léopard côtoyait la librairie de M. Micheaux, qui se vantait d'avoir en stock tous les livres écrits par des Noirs depuis 1900 ou d'être en mesure de les obtenir. Il est vrai que des dandys aux habits criards campés au carrefour de la 125^e Rue et de la 7^e Avenue vous accostaient en disant : « J'ai de la blanche pour la route et de la coke pour l'espoir. » De l'autre côté de la rue, cependant, des hommes vêtus de façon conventionnelle mettaient les passants intrigués en garde contre la nature satanique des Blancs et louaient la divinité d'Elijah Muhammad². Des femmes et des hommes noirs avaient pris l'habitude de porter des vêtements africains aux imprimés multicolores. Ils parcouraient les rues de Harlem à la manière de voiles aux couleurs vives sillonnant une mer sombre.

Je savais aussi que les gens étaient de moins en moins nombreux à rigoler, seuls ou à plusieurs, à la vue de mes cheveux au naturel.

D'astucieux propriétaires de boutiques d'appareils domestiques réglaient leurs téléviseurs sur les chaînes présentant des nouvelles de l'ONU. J'avais vu des Noirs campés devant des vitrines, captivés par la vue des diplomates étrangers. Même si, de la rue, on n'entendait rien, l'intérêt des passants était palpable. Un soir, j'avais fait le pied de grue en compagnie d'un groupe d'inconnus près de St. Nicholas Avenue. Il y avait de l'optimisme dans l'air, comme si une promesse allait bientôt être tenue. La foule se resserra et s'agglutina devant la fenêtre au moment où une petite

silhouette noire apparaissait sur tous les postes en même temps. C'était celle d'un Africain vêtu d'une toge à motifs.

Imbu d'une dignité toute théâtrale, il s'avança vers la caméra. Sur le trottoir, les spectateurs étaient silencieux, mais tendus. Lorsqu'on discerna enfin le visage de l'homme et la raie qui séparait ses cheveux, les badauds se mirent à parler.

– Hé, Alex ! Hé, mon frère.

– Il est beau garçon.

– Cet Africain-là, il marche comme Dieu le Père en personne.

– Dis donc... Ça fait plaisir à voir.

L'homme parla et la foule se tut, comme pour lire sur ses lèvres. Impossible de saisir son message, mais son air de dédain n'échappait à personne.

Une grosse femme sourit et se mit à ricaner.

– Je donnerais cher pour savoir ce que raconte ce joli nègre-là.

À l'arrière, un homme grogna :

– Pff. Il invite tous les enculés de Blancs du monde entier à baiser son cul noir.

Des rires sonores envahirent la rue. Des rires spontanés et satisfaits.

Schiffman était à Harlem depuis l'ouverture de l'Apollo. Il avait donné leur première chance à un certain nombre d'artistes noirs qui s'étaient par la suite illustrés sur la scène internationale. Dans le quartier, plusieurs le disaient correct en affaires, et il avait des amis de couleur. Il connaissait les gars du loto et des jeux de hasard, savait qui était réglo et respectable. Mais il n'était pas noir. Et il était trop embourbé dans le Harlem qu'il avait contribué à façonner pour comprendre que le quartier était en voie d'échapper à son contrôle et même de dépasser son entendement.

Je chanterais *Uhuru* en rappel, un point c'est tout.

Heureusement, je donnai mon premier spectacle un lundi après-midi, à treize heures. Une quarantaine de personnes avaient pris place çà et là dans la salle, qui pouvait en accueillir sept cents. Le grand orchestre de Tito Puente résonnait avec la force d'un orchestre symphonique amplifié. Le comique débita ses plaisanteries pour son propre plaisir, et le petit auditoire réagit comme s'il avait affaire à un neveu favori s'exécutant dans le salon familial. Sur la pointe des pieds et sur les talons, le danseur à claquettes transmit un message codé auquel l'auditoire répondit par des applaudissements nourris. Le chanteur, dont les arrangements rappelaient ceux de Billy Eckstein, fut également bien reçu.

J'entrai en scène, vêtue de ma robe de mousseline bleu azur et chaussée d'escarpins à talons hauts assortis.

Les spectateurs réservèrent un accueil poli à mes premières chansons, des calypsos. Lorsque j'enchaînai avec des blues du Sud, longs, lancinants et chargés de sens, ils commencèrent à crier : « C'est ça, dis la vérité, bébé » ou « Vas-y, ma grande maigrichonne. Chante-la, ta chanson. » J'étais à eux et ils étaient à moi. Je chantai la mémoire de notre race, et nous fûmes réunis par des siècles d'appartenance. Je finis par *Baba Fururu*, chant religieux cubain que m'avait enseigné Mongo Santamaria, un an plus tôt, à l'époque où j'avais fait la tournée de six théâtres de l'Est en compagnie de l'orchestre de Puente. Mongo, qui ne possédait que quelques mots d'anglais, m'avait appris la chanson une syllabe à la fois. Il n'avait pas été en mesure de traduire les paroles, mais la chanson, disait-il, faisait partie des rites religieux des Noirs de Cuba.

À l'Apollo, mon premier auditoire se composait de grands-parents qui élevaient les enfants de leurs enfants absents, de jeunes femmes vivant de l'aide sociale – trop honnêtes pour voler et trop timides pour se prostituer – et de jeunes gens désœuvrés.

Le chant afro-cubain respirait le désespoir. Les notes bleues se pressaient, faisaient revivre le « passage du milieu », la traversée de l'Atlantique à bord des navires négriers. Elles s'aplatissaient, parlaient d'une voix gémissante de la pauvreté

et de la certitude d'être haï. Les spectateurs criaient. Ils avaient saisi. Quand, à mon retour sur scène, j'annonçai mon intention d'interpréter en rappel un autre chant africain – dont le titre, en swahili, voulait dire « liberté » –, ils m'applaudirent, prêts à entreprendre avec moi le voyage jusqu'à cette terre tant convoitée.

– Si vous croyez mériter la liberté, si vous la voulez vraiment et que vous êtes d'avis qu'elle vous revient de droit, expliquai-je, vous devez chanter :

U hu uhuru oh yea freedom

*U hu uhuru oh yea freedom*³

Uh huh Uh hum

Sur leurs congas, leurs timbales et leurs maracas, Willie Bobo, Mongo et Juliano jouaient en quatre-quatre, en cinq-quatre et en six-quatre. Portée par les rythmes, je me mis à chanter :

O sawaba huru

O sawaba huru

O sawaba huru

J'entonnai le refrain avec les spectateurs :

Oh yea, oh yea freedom

uh huh

uh hum

uh hum

uh hum

Ils chantaient avec passion. Sous ma voix, avant elle. Leur compréhension dépassait la mienne. J'étais la chanteuse, l'artiste, eux le peuple tenace. Ils m'acceptaient parce que je chantais l'hymne et que je portais le drapeau.

Le soir venu, je compris la puissance du bouche à oreille chez les Noirs. Pendant la représentation de six heures,

quelqu'un cria :

– Chante la liberté, chante la liberté !

Comme c'était mon rappel, j'interprétai d'abord les autres pièces de mon tour de chant. Les spectateurs battirent des mains jusqu'à mon retour.

– Si vous croyez mériter la liberté, si...

Uh huh uhuru yea freedom

uh huh uhuru yea freedom

uh huh uhuru yea freedom

uh huh, oh yea free-dom.

Les spectateurs, qui connaissaient déjà les paroles, étaient lancés.

– Pas si vite. Certains d'entre vous connaissent la chanson, mais laissez-moi l'expliquer aux autres.

Depuis la salle, une voix cria :

– D'accord, mais grouille-toi. Tant pis pour ceux-là. Nous, on veut chanter.

Je poursuivis mon petit exposé et les tambours résonnèrent. Les spectateurs battaient la mesure, la portaient, la maîtrisaient et la possédaient. Ils s'approprièrent la musique, l'orchestre et moi.

Uh, uh, oh huh.

Oh yea, freedom,

Uh huh. Uh huh.

Au moment où la chanson prenait fin, ils manifestèrent leur appréciation par un tonnerre d'applaudissements. En saluant, je savais que seule une toute petite partie de ces acclamations m'était destinée. Je n'avais été qu'une étincelle ; ils étaient le feu. C'était notre histoire, notre pénible traversée et notre présent marqué par l'inégalité qui embrasaient le théâtre plongé dans l'obscurité.

Pendant six jours, à raison de trois spectacles par jour, j'obtins la même réaction délirante. Le dernier jour, John et Grace Killens assistèrent à mon spectacle en compagnie de Guy et de leurs enfants, Barbara et Chuck. J'observai les trois adolescents par un trou dans le rideau. Le numéro du comique leur passa pardessus la tête, tandis que les gémissements du chanteur, aux prises avec un amour non partagé, étaient à des années-lumière de leurs préoccupations. Le danseur à claquettes exécuta son numéro avec un tel brio qu'il leur parut trop facile. J'entrai en scène : la sensation exotique de voir quelqu'un qu'ils connaissaient bien dans un contexte inhabituel ne monopolisa leur attention que pendant quelques minutes. Avant d'avoir terminé ma première chanson, je baissai les yeux et les surpris en train de bavarder doucement entre eux. Pour *Uhuru*, cependant, les enfants unirent énergiquement leurs voix à celles des spectateurs. Ils ne chantaient pas les mots ; ils les criaient plutôt. Les notes perçantes de la voix de Guy, que la mue avait rendue grinçante, dominaient l'ensemble. Schiffman avait eu tort et raison à la fois : certains chantaient mieux que moi, mais personne ne m'avait fait descendre de scène à force de rire.

Lorsque les Killens quittèrent ma loge en compagnie de Guy, je me préparai pour mon dernier tour de chant. Je savais que je ne me produirais plus jamais comme chanteuse. Il n'y avait qu'un seul Apollo, et aucun autre endroit n'avait assez de prestige pour vaincre ma résolution. Si la série de spectacles avait contribué à redorer mon image parmi mes connaissances new-yorkaises, elle avait surtout fait des merveilles pour ma confiance en moi. Je n'avais ni acquis une gloire interplanétaire ni gagné une fortune, mais je quittais le show-business au moment opportun, c'est-à-dire auréolée du prestige de l'Apollo. Pendant toute la semaine, j'avais eu dans le regard un éclat espiègle qui clamait : « Je vous l'avais bien dit. » Les spectateurs de l'Apollo avaient chauffé les oreilles de Frank Schiffman à coups de « *Oh yea, oh yea, freedom* » ; depuis le soir de la première, il ne m'avait pas adressé la parole. Lorsqu'il me remettrait mon chèque, ce serait comme

un alléluia. Je terminai mes chansons et attendis en coulisse le bis des spectateurs. Puis je me dirigeai vers le micro.

– Merci, mesdames, merci, messieurs, commençai-je. La prochaine chanson exige votre participation. C’est un chant qui nous vient d’Afrique. Il s’intitule *Uhuru*, ce qui veut dire « liberté ». J’aimerais que ceux qui sont assis de ce côté chantent « *uh uhuru, oh yea freedom* »...

La promesse des tambours roula aussitôt.

–... et que ceux qui sont de ce côté...

– Pourquoi tu chantes pas, cocotte ? Si t’es pas capable, reviens mercredi : c’est la soirée des amateurs.

Venue du balcon, la voix de l’homme, forte et perçante, avait traversé la salle plongée dans la pénombre à la manière d’un éclair inattendu. Mon cœur bondit. Je ne trouvais rien à répondre. Quelques ricanements donnèrent du courage à l’attaquant.

– Si t’aimes tellement l’Afrique, poursuivit-il d’une voix plus dure et plus cinglante, pourquoi tu y retournes pas ?

Tout ce que je savais, c’était que je ne quitterais plus jamais cette scène. À la fin des temps, je serais encore plantée devant ce micro muet, les pieds collés au sol. Le faisceau bleu layette d’un projecteur m’aveuglerait et me clouerait sur place pour l’éternité. Au balcon, un grondement se fit entendre, suivi d’un murmure de mécontentement en provenance du parterre. Je demeurais pétrifiée. Soudain, venue des premières rangées, une voix acidulée retentit :

– Tais-toi, ’spèce de malotru. J’ai payé mon billet, moi.

Des « ouais » et des « exactement » explosèrent à gauche et à droite.

Mon détracteur redoubla de colère.

– Ta gueule, vieille salope. J’ai payé pour entendre cette merde, moi aussi.

– Du calme, bordel, du calme. Laissez donc chanter la dame, ordonna un homme à la voix de basse, assis au fond.

– Ouais, répondit une voix au balcon, dangereusement près de celle de mon critique. Ça te plaît pas ?

Alors bouge ton gros cul et descends sur scène nous montrer ce que tu sais faire.

Les dés étaient jetés. Il y aurait un combat sanglant, avec lacérations et coups de feu à la clé, ou le perturbateur viendrait sur scène, s'emparerait du micro et me ferait passer pour plus ridicule encore que je l'étais. J'eus la surprise de constater que les percussionnistes n'avaient pas cessé de jouer.

La femme qui avait été la première à prendre ma défense entonna :

– Liberté, liberté, liberté...

Bon pour le tempo, zéro pour la mélodie.

D'autres voix s'unirent à la sienne.

– Liberté, liberté...

Les tambours roulèrent à la manière d'une rivière déchaînée.

– Liberté, liberté...

Dans la salle, les chanteurs étaient de plus en plus nombreux.

– Liberté...

Tout le parterre semblait désormais accompagner les tambours. Les spectateurs avaient pris mon parti et s'étaient approprié la chanson.

Par-dessus la musique, la voix de basse retentit de nouveau :

– Allez ! Chante-la ta chanson, merde. Chante ta putain de chanson. J'obéis :

– *O sawaba huru, O sawaba huru. Oh yea. Oh yea, freedom.*

Ce soir-là, nous ne chantâmes pas la chanson que m'avait enseignée Olatunji, mais nous chantâmes fort et divinement, comme si l'objet de l'hymne était déjà à portée de main. Mon dernier spectacle me rappela le conseil de ma mère : « Quand on est noir, on doit espérer que tout se passera pour le mieux. Alors prépare-toi au pire et n'oublie jamais que tout peut arriver. » Lorsque Schiffman me tendit mon chèque, nous arborions tous les deux un sourire béat.

4

De tous les hommes que j'avais vus dans ma vie, Godfrey Cambridge était certainement l'un des plus beaux. Ses traits avaient l'impassibilité d'un masque béninois, et ses dents blanches faisaient penser aux drapeaux qu'on agite en signe de paix. La couleur de sa peau rappelait la riche terre noire des bancs de la rivière Arkansas. Grand et fort, il parlait l'anglais avec l'accent saccadé d'un New-Yorkais né de parents antillais. C'était celui qu'il me fallait. Aucun doute à ce sujet.

On me le présenta à l'occasion d'une fête organisée dans Greenwich Village. Il était acteur, mais sans travail, dit-il. Ayant pris à tort sa curiosité pour de l'empressement romantique, je persévérerai. Nous échangeâmes nos numéros de téléphone. Je l'invitai à venir manger à la maison et il accepta. Guy et Godfrey mirent à peine une dizaine de minutes à devenir complices. Mon fils raffolait des histoires drôles de Godfrey, qui conduisait un taxi et avait connu toutes sortes de mésaventures en auditionnant pour des comédies musicales montées par des Blancs. Nous nous offrîmes un repas de quatre services (j'avais l'habitude d'utiliser mes aptitudes culinaires pour faire mousser mon sex-appeal) pendant lequel nous rîmes beaucoup. Lorsque Guy fut couché, nous écoutâmes des disques au salon en buvant du café arrosé de cognac. À ma grande déception, Godfrey raconta d'autres anecdotes à propos de passagers à moitié fous, d'acteurs égocentriques et de metteurs en scène tyranniques. Chacune avait sa chute. Il ne manquait que les fous rires. Il forçait de plus en plus la note et le temps s'éternisait. Malgré ma disponibilité, ma cuisine et ma bonne volonté, il n'y eut pas la moindre étincelle entre nous.

En s'en allant, Godfrey m'offrit un baiser fraternel. Je le rayai de la liste des soupirants potentiels.

L'église de Harlem était bondée. Il y avait même, au fond, des gens debout. Quelques Blancs avaient pris place dans les

rangées du milieu. Pétrifiés, ils évitaient de regarder les Noirs, qui bourdonnaient comme un essaim d'abeilles. Godfrey et moi étions venus entendre le révérend Martin Luther King. Tout juste libéré de prison, il était à New York afin de recueillir des fonds pour la Southern Christian Leadership Conference (SCLC)¹ et sensibiliser les habitants du Nord aux luttes en cours dans les États du Sud.

À la file indienne, cinq hommes noirs montèrent à la tribune. Leur air solennel contrastait vivement avec les acclamations tapageuses de la foule.

Le pasteur de Harlem présenta Wyatt Walker, prêcheur baptiste que je jugeai trop beau pour être vertueux et trop jeune pour posséder la vraie sagesse.

D'une voix qui résonnait dans la plus pure tradition baptiste, il évoqua l'Alabama et la lutte qu'on y menait au nom de la justice. Puis ce fut au tour de Fred

Shuttlesworth, autre pasteur au physique attrayant. Je me demandai si la SCLC avait pour politique de garder à la maison ses prêcheurs moches et de ne dépêcher dans le Nord que les beaux garçons. Son corps mince en appui sur le lutrin, Shuttlesworth projetait au-dessus de l'auditoire son visage noir aux traits aquilins. Ses mots étaient incisifs, son ton accusateur. On aurait dit une hache qui nous taillait en pièces, nous et le faux sentiment de sécurité que nous conférait notre situation géographique. On lâchait les chiens sur des enfants noirs, on violait des femmes noires, on mutilait et on assassinait des hommes noirs. Et que faisions-nous à New York, pendant ce temps-là ? Croyions-nous que la ville échapperait au juste courroux du Créateur ? Nous avions l'occasion de nous associer à la sainte croisade, de relever le gant qu'on nous jetait à la figure dans un geste de haine et de traverser le champ de bataille sanglant pour gagner enfin le jardin où règnent la paix, la justice et l'égalité pour tous. L'auditoire se leva d'un bloc et le révérend s'assit.

On annonça ensuite Ralph Abernathy. Il s'avança lentement et posément. Pendant un moment, il contempla ses mains,

posées sur le lutrin. Sa voix nous prit par surprise, son ton aussi. Il n'avait ni la flamme de Walker ni la fougue colérique de Shuttlesworth. Son message, cependant, était clair et concis. De façon assez troublante, ce fut aussi le plus percutant. Le Sud se métamorphosait, dit-il. Et puisque tout le monde en tirerait des bénéfices, tout le monde devait aussi en payer le prix. En tant que chrétiens, nous devons nous y préparer. Jésus n'avait-il pas été le plus grand réformateur de tous les temps ? Il avait transformé l'ancienne morale. Oeil pour œil, dent pour dent ? Terminé. Il avait chassé les vendeurs du temple parce qu'ils escroquaient les gens et prêché le pardon en toutes circonstances, même vis-à-vis des ennemis. Le révérend Abernathy nous rappela que seul Dieu était en mesure de nous donner la force de changer ce qui ne pouvait l'être. Puis il regagna sa place d'un pas lent, pesant. Pendant un moment, l'église resta silencieuse. Parce que ses paroles n'étaient enrobées ni de passion ni d'éloquence, nous avions besoin de plus de temps pour les assimiler. Le pasteur hôte se leva de nouveau et l'assemblée retint son souffle.

Il rappela ce que nous savions déjà au sujet de Martin Luther King, des dangers qu'il avait courus et des victoires qu'il avait remportées. Les spectateurs ne bougeaient pas. Cette immobilité dissimulait une attente immense. Il était parmi nous. Noir, intelligent, intrépide. Il était des nôtres. Dans un moment, il viendrait au monde parmi nous. De toute sa hauteur, il se dresserait derrière le lutrin et justifierait les années de sacrifices et les jours d'humiliation. Il était ce que nous avions de plus précieux, de plus brillant et de plus beau. Peut-être au moment de son apparition serions-nous enfin libérés.

Les présentations terminées, Martin Luther King se leva. La foule se déchaîna. Les bancs raclèrent le sol : nous nous étions levés en bloc. Certains se penchaient vers l'avant, d'autres vers l'arrière. Tous criaient.

– Oui, Seigneur. Venez, révérend King. Venez.

Debout près de moi, une femme trapue, vêtue de rouge, agrippa mon poignet et le serra très fort. En me regardant

comme si nous étions de vieilles amies, elle chuchota :

– Si je meurs maintenant, je mourrai heureuse.

Elle saisit le bras de l'homme sur sa droite et l'attira contre sa poitrine, où elle le berça comme un bébé.

– Tout va bien maintenant, murmura-t-elle. Il est ici. Tout va bien.

Debout sur l'estrade, loin du lutrin, Martin Luther King s'offrait à la vue des spectateurs. Il contemplait l'auditoire en souriant, acceptait l'adulation des gens en même temps qu'il s'en distanciat. C'était bizarre. Au bout d'une minute, il prit position derrière le lutrin et souleva ses deux mains en un geste de reddition et d'appel au calme. Le silence se fit, mais les spectateurs restèrent debout à le boire des yeux.

Il eut un sourire chaleureux et baissa les bras. Nous nous assîmes immédiatement, comme si des fils invisibles nous reliaient aux bouts de ses doigts.

Il se mit à parler d'une voix riche et sonore. Il apportait les salutations de nos frères et sœurs d'Atlanta et de Montgomery, de Charlotte et de Raleigh, de Jackson et de Jacksonville. Nous étions nombreux à venir du Sud et à entretenir des liens avec cette terre, nous rappelat-il. Quelque part, une vieille grand-mère, des oncles, des cousins et des amis s'accrochaient tant bien que mal. Le Sud dont nous gardions le souvenir n'existait plus. Il avait été remplacé par un nouveau Sud. Un Sud violent et hideux, un pays où nos frères et sœurs de race blanche étaient terrifiés à l'idée du changement, pourtant inévitable. Ils préféreraient gratter le sol du bout de leurs doigts sanguinolents et jeter leur document le plus précieux, la *Déclaration d'indépendance*, dans l'océan le plus profond, l'enterrer sous la plus haute montagne ou le brûler dans le brasier le plus incendiaire – tout cela plutôt que d'admettre la justice à la table du partage ou de lui faire une place dans une auberge déserte.

Nous nous rapprochâmes, Godfrey et moi. Nos épaules et nos cuisses se touchaient. En me tournant vers lui, je vis ses

joues sombres ruisselantes de larmes.

Le révérend King poursuivait, récitait d'une voix chantante sa litanie prophétique. Nous formions un seul peuple, indivisible devant Dieu. Nous étions responsables les uns des autres, redevables à chacun.

C'était à nous, les Noirs – c'est-à-dire les plus déracinés, les plus pauvres, les plus diabolisés et les plus maltraités d'entre tous –, qu'incombait la tâche glorieuse de ressusciter l'âme et de sauver l'honneur du pays. Nous, les plus honnis d'entre tous, devons prendre la haine dans nos mains et, par le miracle de l'amour, la transformer en espoir. Nous, qui mourrions chaque jour de grande et de petite façon, devons tirer la Vie de la mort diabolique.

Le révérend avait la tête penchée vers l'arrière et les mots jaillissaient de sa bouche, pareils à des roulements de tonnerre. Nous devons prier sans cesse et travailler sans relâche. Le mal ne triompherait pas à jamais. La justice, foulée aux pieds, se redresserait, encore et encore.

Lorsqu'il eut fini de nous baigner de ses mots et d'oindre nos corps meurtris du baume de son optimisme, il nous entraîna dans un chant, *Oh Freedom*.

Des inconnus s'étreignaient tendrement ; des hommes et des femmes pleuraient sans retenue, avalant leurs sanglots. D'autres riaient, terrassés par les vagues du courage et les marées délicieuses de l'émotion.

Dans un silence quasi total, Godfrey et moi effectuâmes à pied le trajet entre Harlem et l'Hudson. De temps à autre, il passait son bras autour de mes épaules ou je prenais sa main et la serrais comme pour attester la vérité du moment. Nous nous assîmes sur un banc au bord du fleuve aux eaux paresseuses.

– Et maintenant ? Qu'allons-nous faire maintenant ?

La même question me brûlait les lèvres, mais je n'avais pas de réponse à lui fournir.

– Nous devons faire quelque chose, poursuivit-il. Le révérend King a besoin d'argent. Tu sais aussi bien que moi

que nous ne descendrons pas au pays du lynchage pour qu'un petit shérif blanc fasse des conneries avec nos têtes. Et nous n'irons pas non plus moisir dans une prison du Sud. Alors quoi ?

La question s'adressait au vent, au fleuve sombre et à lui-même. Je répondis :

– Nous pourrions réunir une troupe d'acteurs, de danseurs et de chanteurs.

Des années auparavant, les comédies musicales hollywoodiennes avaient montré que de jeunes inconnus bourrés de talent pouvaient, sans moyens, obtenir de retentissants succès. J'avais beau avoir franchi le cap de la trentaine, je croyais fermement à ce beau fantasme enfantin.

– Nous pourrions monter un spectacle, dit Godfrey, et le présenter tout l'été.

Il sourit à l'évocation du tabac à venir et je compris qu'il était aussi juvénile et rêveur que moi.

Godfrey avait un ami acteur, Hugh Hurd, qui connaissait tout le monde et possédait de fabuleuses qualités d'organisateur. Godfrey lui toucherait un mot du projet. Depuis la fin de *Porgy and Bess*, de nombreux artistes étaient au chômage. Je promis de communiquer avec eux.

Puis une idée nous vint : il fallait demander à la SCLC la permission de recueillir des fonds en son nom. Puisque j'étais chrétienne, moi, Godfrey estima que c'était à moi de faire les premiers pas.

En moins d'une heure, nous avons arrêté un plan d'action. J'écrirais un spectacle, Godfrey présenterait un sketch satirique et nous nous chargerions tous deux de la production. Hugh Hurd, s'il était d'accord, s'occuperait de la mise en scène. Les artistes toucheraient le cachet prévu par la guilde, comme Godfrey et moi, et tout le reste serait versé à la SCLC. Où le spectacle serait-il présenté ? Qui y participerait ? Quel serait le prix des billets ? L'association religieuse accueillerait-elle favorablement notre initiative ? Nous n'en avons aucune

idée. Il y avait beaucoup à faire. Nous devions nous mettre au travail.

Les bureaux de la SCLC se trouvaient en plein cœur de Harlem, au coin de la 125^e Rue et de la 8^e Avenue. Par téléphone, j'avais pris rendez-vous avec Bayard Rustin. En gravissant les marches poussiéreuses qui conduisaient à l'étage, je répétais le petit laïus dont j'avais déjà fait l'essai sur John Killens. « Je tiens à vous dire, monsieur Rustin, que mon collègue Godfrey Cambridge et moi apprécions et applaudissons les activités du révérend Martin Luther King et de la SCLC, mais aussi que nous admirons le travail que vous avez vous-même effectué dans le domaine des relations raciales et des droits de la personne. »

Par John, j'avais appris que Bayard Rustin avait organisé des manifestations en faveur des droits civiques dans les années 1940, qu'il avait lutté pour l'obtention de meilleures conditions de vie pour les intouchables en Inde et qu'il était membre de la Ligue des résistants à la guerre. « Nous tenons à signifier notre appui et notre admiration en montant un spectacle, ici même, à New York. Nous ferons connaître les enjeux de la lutte et recueillerons des fonds pour l'organisation. » Comment refuser une offre pareille ?

Au sommet de l'escalier, une réceptionniste assise derrière un bureau branlant m'apprit que M. Rustin avait dû s'absenter pour prendre part à une mission urgente et que je serais reçue par Stanley Levison. Je m'arrêtai, interdite. Mon petit discours s'appliquait-il toujours ? Levison était un nom juif, non ? Mais bon, John Levy et Billy Eckstein étaient des Noirs au nom juif.

La femme prononça quelques mots dans un combiné et m'indiqua une porte.

— M. Levison vous attend.

Il était petit, râblé, bien habillé et blanc. J'étais venue pour parler à un Noir de ce que Godfrey et moi, noirs aussi, pouvions faire pour venir en aide à d'autres Noirs. Que raconter à un Blanc ?

Stan Levison me contempla sans un mot. Son visage carré était inexpressif ; son regard franc ne traduisait aucune gêne. Je me lançai.

– Je suis chanteuse. Euh... c'est-à-dire que je l'étais. À présent, j'écris. Enfin, je veux écrire...

Ma belle assurance avait disparu et je m'en voulais à mort. Comment pouvais-je rêver d'attaquer de front un pays de racistes quand la vue d'un seul homme blanc me plongeait dans la confusion ?

– Je vois. En quoi la SCLC peut-elle vous être utile ?

Il devinait mon indécision. En désespoir de cause, je me lançai dans le baratin que j'avais répété.

– Je tiens d'abord à vous dire que mon collègue Godfrey Cambridge et moi...

– Ah oui, le comique... Je l'ai vu en spectacle.

Levison se cala sur sa chaise.

–... signifier notre appui et notre admiration...

Je laissai tomber les passages où il était question de Bayard Rustin.

–... recueillerons des fonds pour l'organisation.

Levison se pencha vers l'avant.

– Et où le spectacle sera-t-il présenté ? demandat-il.

– Euh...

Merde. J'étais encore coincée. Si seulement Bayard Rustin avait été là... Pendant quelques minutes, il m'aurait remerciée de l'avoir reconnu, d'avoir dûment salué ses efforts.

– Nous n'avons pas encore de salle, mais nous en aurons une. Vous pouvez compter là-dessus.

L'insécurité me mettait en colère.

– Laissez-moi vous présenter quelqu'un, dit Levison. C'est un écrivain. Il pourra peut-être vous aider.

Il décrocha son téléphone.

– Dites à Jack Murray de venir dans mon bureau, voulez-vous ?

Il raccrocha et, sans grand intérêt, me demanda :

– Que savez-vous de la SCLC ?

– J’étais à l’église hier. J’ai entendu le révérend King.

– Ah bon ? Très bonne assemblée, en effet. Hélas, nous n’avons pas recueilli autant d’argent que nous l’espérions.

La porte s’ouvrit et un homme de petite taille, vêtu d’un pantalon brun et d’une chemise au col ouvert sous un veston sport, entra en coup de vent. « Jack Murray » m’avait fait l’effet d’un nom de Noir, mais l’homme en question était au moins aussi blanc que Stanley Levison.

– Oui, Stanley, qu’est-ce que c’est ?

Levison se leva et, en gesticulant de mon côté, déclara :

– Je te présente Miss Angelou. Maya Angelou. Elle avait rendez-vous avec Bayard, mais il a dû s’absenter. Elle a une idée. Maya, je vous présente Jack. Il travaille à la SCLC, lui aussi.

Je me levai et tendis la main à Murray, dont le visage d’homme d’âge moyen se fendit d’un grand sourire d’écolier.

– Heureux de faire votre connaissance, Miss Angelou, dit-il. Qu’avez-vous en tête ?

Je lui expliquai que nous envisagions la présentation d’un spectacle, d’une sorte de revue. Misant sur les talents disponibles, nous entendions développer le thème de la libération.

Stanley Levison rit pour la première fois.

– J’ai bien fait de faire venir Jack. Avez-vous déjà entendu parler de *Pins and Needles* ?

Devant mon ignorance, Levison m’expliqua qu’il s’agissait d’une pièce sur la condition ouvrière dont on avait tiré une

comédie musicale dans les années 1930. Jack Murray y avait été mêlé.

– Vous avez un théâtre ? demanda ce dernier. Une fois de plus, je dus avouer que mon collègue et moi n'en étions pas encore là.

– De quelle taille sera la distribution ? Combien de temps vous faudra-t-il pour les répétitions ?

Son ton était aimable. Si j'admettais que notre projet reposait uniquement sur une conversation chargée d'émotion tenue sur la rive de l'Hudson, les deux Blancs me prendraient pour une enfant.

Je répondis donc :

– Nous avons quelques acteurs et un certain nombre de chanteurs à notre disposition. Mon ami s'occupe des contacts.

Je pérorai sur la nécessité de faire appel à une distribution réduite, mais de qualité, afin de recueillir le plus d'argent possible pour la SCLC.

Lorsque je lui laissai enfin l'occasion de placer un mot, Jack Murray répéta sa question :

– Combien de temps vous faudra-t-il pour les répétitions ?

Je citai le premier chiffre qui me passa par la tête.

– Deux semaines.

Stanley s'étouffa.

– C'est un peu court, non ?

Je le fixai. Il m'apparaissait aussi solide qu'une banque. Il avait peut-être raison. Deux semaines ne suffiraient pas, mais mon honneur était en jeu.

– Nous miserons sur des artistes noirs. Des professionnels.

Mon intention était de mettre un terme à cet interrogatoire assommant et de renvoyer ces deux hommes chez les Blancs, là où ils seraient à leur place.

Stanley s'éclaircit la voix en ricanant un peu.

– Êtes-vous en train de nous dire, Miss Angelou, que les artistes de couleur possèdent un talent inné et que, à ce titre, ils ont besoin de moins de temps que les artistes blancs pour se préparer ?

C'était en plein ce que j'avais dit et ce que je voulais dire. Dans la bouche d'un Blanc, cependant, l'affirmation semblait moins sensée. L'arrogance m'empêcha de revenir sur mes paroles et je me laissai entraîner dans un coin, sans issue.

– Depuis toujours, les artistes noirs doivent être dix fois supérieurs à leur...

Tout doucement, la voix de Jack Murray interrompit ma tirade.

– Vous prêchez à des convertis, Miss Angelou. Traditionnellement, les membres des groupes minoritaires, les exploités et les asservis, ont dû travailler plus fort et faire état de compétences plus grandes à seule fin d'être pris en considération. Stanley et moi en sommes parfaitement conscients. C'est pour cette raison que nous travaillons ici comme bénévoles à plein temps. Nous comprenons.

Je lui sus gré de la justesse de ses mots et de son ton apaisant. Au cours des dix-huit mois suivants, Jack Murray allait me tirer à de nombreuses reprises de l'océan de confusion et de frustration dans lequel je me débattais.

– Vous connaissez le Village Gate ? Tous les artistes des États-Unis avaient entendu parler de la boîte de nuit de Greenwich Village où, certains soirs, Lenny Bruce, Nina Simone et Odetta s'étaient partagée la vedette.

Murray ajouta :

– La boîte de nuit appartient à Art D'Lugoff. C'est un type bien. En général, l'été, il dispose de quelques soirées libres. Lorsque votre projet sera un peu plus avancé, nous pourrions peut-être aller lui rendre visite. Quand serez-vous prêts ? – Tout ce qu'il nous manque, c'est votre permission. Nous serons prêts dans quelques jours. Quand puis-je voir M. Rustin ?

Demander à des Blancs la permission de travailler pour ma propre cause me semblait absurde.

Levison me regarda et, sans mot dire, souleva le combiné.

– M. Rustin est-il rentré ? Ah ! Très bien. Passez-le-moi, je vous prie.

J’attendis.

– Bayard ? J’ai ici une jeune femme qui va monter un spectacle afin de recueillir des fonds pour l’organisation... Voilà. Elle avait rendez-vous. Je te l’envoie tout de suite.

Je serrai la main des deux hommes et sortis du bureau. Stanley Levinson avait dit « va monter un spectacle » et non « veut monter un spectacle ». Permission tacite, d’accord, mais c’est ce que j’étais venue chercher.

Bayard Rustin se leva, me serra la main et me souhaita la bienvenue.

– Miss Angelou ? Euh... Excusez-moi de vous avoir fait faux bond. Stanley me dit que vous préparez un spectacle. Assoyez-vous. Un café ? Vous avez des fonds pour votre projet ? Des liquidités ? Un théâtre ? Quel est le message que vous entendez faire passer ? Nous accueillons avec gratitude les efforts déployés en notre nom. En même temps, ce que la pièce dit – ou ce qu’elle passe sous silence – revêt parfois plus d’importance que les sommes recueillies. Vous comprenez ?

Il parlait vite et sèchement, du ton brusque d’un sergent de l’armée britannique. Il était grand, mince, brun foncé et bel homme.

Je repris mon histoire depuis le début en levant davantage le voile sur mes intentions que je ne l’avais fait devant Stanley et Jack. Ni Godfrey ni moi n’avions l’expérience de la production de spectacles, mais nous avions tous deux des relations. Nous n’attendions que l’accord de la SCLC pour nous mettre au travail. J’ajoutai que Jack Murray avait proposé d’intercéder auprès d’Art D’Lugoff et que nous pourrions peut-être utiliser le Village Gate.

Bayard hocha la tête et me dit qu'il devrait d'abord lire la pièce. Si elle la jugeait acceptable, la SCLC approuverait le projet et irait jusqu'à nous prêter sa liste d'adresses.

Le téléphone sonna avant que j'aie le temps de remercier mon interlocuteur avec effusion. Ayant dit quelques mots dans le combiné, il se leva en me tendant la main.

– Un appel important en provenance d'Atlanta. Excusez-moi, Miss Angelou. Faites-moi suivre le texte le plus rapidement possible. Merci et bonne chance.

Il se rassit pendant que nous nous serrions encore la main, toute son attention tournée vers l'appareil.

Je sortis dans la rue, impatiente de parler avec Godfrey. Nous avons le feu vert et peut-être un théâtre ; par-dessus tout, nous avons du talent et de la bonne volonté. Tout ce qu'il nous manquait à présent, c'étaient une distribution, des musiciens et un texte. Merde ! Comment s'y prenait-on pour écrire une pièce de théâtre ?

Godfrey et moi avons pris rendez-vous dans un restaurant de Broadway. Il arriva en compagnie de Hugh. La confiance de Godfrey me sembla justifiée. Hugh respirait l'efficacité. Il avait la peau de la couleur d'une coquille de noix de coco et donnait l'impression d'être au moins aussi coriace.

Son attitude semblait en contradiction avec son jeune âge, mais Godfrey m'expliqua par la suite que les parents de Hugh, des Antillais, possédaient des boutiques de vins et spiritueux. En grandissant, Hugh avait dû s'occuper de stocks, de vendeurs rapaces, d'employés malhonnêtes et de clients fin soûls 101

Bien sûr, il soutenait Martin Luther King. Tout homme noir qui pense autrement, laissa-t-il entendre, mériterait d'être jeté dans un fossé et recouvert de purin.

Il acceptait de mettre le spectacle en scène, à condition d'avoir les coudées franches. Il se contenterait du cachet standard. Si tout se passait bien, il le céderait même à la SCLC. Et où était le texte, bordel ?

Au bout d'une semaine, notre projet commençait à prendre forme. Godfrey avait recruté des acteurs. J'étais entrée en contact avec des chanteurs et des danseurs. Hugh s'était entendu avec des musiciens, mais il n'avait toujours pas de texte. J'avais travaillé jusqu tard dans la nuit dans l'espoir de tirer des intrigues du néant. Il nous fallait une histoire ayant la complexité de *Hamlet* et la pertinence d'*Un raisin au soleil*. Les idées faciles venaient sans effort et je les repoussais sans regret. Mes personnages étaient aussi prévisibles que ceux des westerns de série B et aussi naïfs que ceux des pièces présentées à l'école du dimanche.

Godfrey, Hugh et moi rencontrâmes Jack Murray au Village Gate. Art D'Lugoff, qui me fit penser à un ours californien apprivoisé, nous dit que nous pourrions utiliser son théâtre les dimanches, les lundis et les mardis soir. Il faudrait rémunérer l'éclairagiste, à moins de recruter le nôtre. D'Lugoff prêterait sa salle gratuitement. À son tour, il demanda de quoi la pièce parlait et voulut la lire.

Guy avait trouvé un travail à temps partiel dans une boulangerie du quartier. Il prenait sa douche et s'habillait dès l'aube, tandis que, installée devant ma machine à écrire, j'échafaudais des scénarios tous plus mauvais les uns que les autres et inventais des personnages si invraisemblables qu'ils plongeaient jusqu'à leur créatrice dans un ennui mortel.

Un matin, Guy se posta derrière moi et, par-dessus mon épaule, examina la page blanche insérée dans la machine à écrire.

– Tu essaies peut-être d'en faire trop, maman.

Je me tournai brusquement.

– C'est important, bredouillai-je. Je travaille pour Martin Luther King, la SCLC et les Noirs de partout. Comment veux-tu que j'en fasse trop ?

Blessé par ma saute d'humeur, il eut un mouvement de recul.

– Je voulais juste te rappeler une phrase que tu me répètes à tout bout de champ : « Inutile d’insister. Il faut laisser les choses venir naturellement. » À bon entendeur, salut. Je m’en vais travailler.

La dernière fois que je lui avais donné la fessée, il avait sept ans. C’était à présent un grand gaillard de quinze ans. À cette occasion-là, pourtant, je résistai difficilement à la tentation de le rouer de coups jusqu’au lendemain matin.

John Killens se montra compréhensif, comme à son habitude, mais, hélas, inutile.

– Tu as un théâtre, mais pas d’argent, une cause, mais pas de pièce. Je vois. Tu as beaucoup de pain sur la planche. Bonne chance. Continue.

Le temps et la nécessité me pressaient de toutes parts. Les artistes retenus téléphonaient à Hugh et à Godfrey tous les jours. À leur tour, ces derniers m’appelaient pour me demander quand débuteraient les auditions. Je ne travaillais pas. À quinze ans, Guy était l’unique pourvoyeur de la maison. Son salaire nous permettait de manger. Pour m’éviter de puiser dans mes maigres économies, John et Grace Killens me prêtaient de l’argent pour le loyer. J’avais désespérément besoin du cachet prescrit par la Guilde américaine des artistes de variétés, que je toucherais une fois les représentations amorcées.

Le désespoir l’emportait le jour où Godfrey sonna à ma porte. Après avoir déposé un client dans l’immeuble voisin, il avait songé venir voir si j’étais chez moi.

À la vue de son visage, je fondis en larmes. Il entra dans le vestibule et me prit dans ses bras.

– Des femmes ont crié en me voyant, d’autres ont ri en m’apercevant par hasard, mais c’est la première fois qu’une représentante de ton sexe éclate en sanglots à ma seule vue.

Il me tapotait l’épaule.

– C’est une première, bébé. Je te suis reconnaissant. Une première, je te dis. Vas-y. Pleure tout ton soûl. Je suis aux

anges.

Je ne pus me retenir de rire.

– Mais non, continue de chialer. Tu auras droit à une entrée dans mon journal intime. Je connais des femmes qui pleurent en voyant un homme partir, mais toi tu...

Le rire eut raison de mes larmes. Je le conduisis au salon, puis j'allai préparer du café. Je me lavai la figure et me ressaisis. Tout autant que Godfrey, j'avais été surprise par ma crise de larmes.

– Je n'arrive pas à écrire la pièce, Godfrey. Je ne sais même pas par où commencer.

– C'est pourtant facile, merde. Tu débutes par la première scène du premier acte. Comme Shakespeare avant toi.

J'avais une boule dans la gorge. Mes yeux se liquéfièrent une fois de plus.

– Je ne peux pas écrire cette foutue pièce. C'est au-dessus de mes moyens.

– Dans ce cas, ne l'écris pas. La Terre ne va pas s'arrêter de tourner, tu sais. En fait, ça vaut peut-être mieux. Il y a un tas de gens qui te seront reconnaissants de leur épargner une énième pièce. Personnellement, je donnerais cher pour que plus de dramaturges déclarent comme toi : « Je ne peux pas écrire cette foutue pièce. »

Et il rit de sa propre tirade.

– Qu'allons-nous faire ? demandai-je. La SCLC attend. Art D'Lugoff attend. Hugh et les artistes sont prêts. Le goulot d'étranglement, c'est moi.

Il but du café en réfléchissant.

– Nous allons laisser les artistes faire leur numéro, dit Godfrey. La plupart d'entre eux sont en chômage depuis si longtemps qu'ils vont sauter sur l'occasion comme des campagnardes sur la piste à une danse de village. Pas la peine d'écrire une pièce. Si tu as un sketch ou deux, refile-les aux

acteurs. Nous allons présenter une sorte de spectacle de cabaret. C'est tout.

En me rendant compte que l'idée de Godfrey se tenait, je sentis la tension abandonner mon corps et, pour la première fois depuis des semaines, je respirai. Mon cerveau en profita pour se remettre en marche.

– Nous n'avons qu'à leur demander des chansons, des danses et des numéros qui ont trait aux Noirs.

– Les bons vieux numéros qu'on voyait à l'Apollo. Comme ceux de Redd Foxx et Slappy White. Deux Noirs se rencontrent. « Lebrun », dit le premier pour se présenter. « Leblanc », répond le second. « Leblanc ? Vous vous foutez de moi ? Vous êtes cinglé ou daltonien, oui ! » Tu vois le genre ?

Les idées jaillissaient. Nous n'avions plus de motif d'inquiétude. Le spectacle aurait bel et bien lieu. Nous recueillerions des fonds. Mon absence de réputation était donc sauve.

Godfrey consulta sa montre.

– Il faut que j'y aille. Il y a sûrement quelque part un taré sans le sou qui attend que je le conduise dans le Bronx.

Il se leva.

– Je ne regrette pas de m'être arrêté ici. Je suis venu en aide à une gentille demoiselle en détresse. Mon prochain client me paiera peut-être en argent canadien.

À la porte, je vis son taxi rouillé et tout cabossé garé illégalement devant chez moi.

– Tu aurais pu avoir une contravention.

– Je n'ai rien reçu d'autre aujourd'hui, répondit-il. Tout va bien, maintenant. Le spectacle aura lieu. Ce sera un spectacle de cabaret.

Il ouvrit la portière.

– On l'appellera *Le Cabaret de la liberté*, d'accord ? criaï-je.

– Ouais, ça fait sérieux. Sérieux et divertissant. En plein ce qu'il nous faut. À bientôt.

On se serait cru dans un film. Nous étions des inconnus bourrés de talent. Misant sur notre bon cœur et celui de nos amis, nous monterions un spectacle que même les professionnels envieraient. Notre réussite ouvrirait les yeux des bornés et nous rendrait célèbres. Nous libérerions notre race des liens qui l'entravaient. Tant qu'à faire, peut-être sauverions-nous la planète tout entière.

Le soir de la générale, Guy, Chuck et moi nous assîmes dans la salle obscure du Village Gate. Les chanteurs et les danseurs arpentaient la scène, se familiarisaient avec les planches et les micros. Godfrey se tenait sous les projecteurs, à proximité, tandis que Hugh Hurd, imbu de son importance de metteur en scène, était assis au fond.

Jay « Flash » Riley présenta d'abord son numéro comique. Son visage et son corps tressautaient et sautillaient, tandis que ses yeux s'ouvraient et se fermaient en cadence. Ses répliques étaient drôles et inattendues ; à côté de moi, les deux garçons hurlaient de rire. Plus tard, Leontyne Watts interpréta un chant sensuel et gémissant sur un homme qu'elle avait aimé et perdu, et je m'identifiai à elle.

Sans avoir vraiment aimé et perdu, je me sentais seule, et il m'arrivait même de penser avec nostalgie à l'histoire d'amour banale que j'avais laissée derrière moi à Los Angeles. Godfrey et moi étions campés dans une amitié où l'amour n'avait pas sa place. Le mariage de John Killens était solide comme le roc ; John Clarke s'intéressait à quelqu'un d'autre et, de toute façon, il était trop dur à mon goût. Sylvester Leeks m'avait fréquemment serrée dans ses bras, mais il ne m'avait jamais demandé mon numéro de téléphone. Si on m'en avait donné l'occasion, j'aurais pu roucouler quelques chansons salaces. Je vivais les bras vides et dormais dans un lit bourré de pierres. J'avais été sauvée de l'abstinence totale par la rencontre

fortuite d'un musicien qui m'avait vue en tournée. Il habitait l'Upper West Side. Une fois par semaine, je lui rendais visite dans son studio. Comme son travail l'obligeait à se coucher tard, il ne se levait qu'à deux heures de l'après-midi. Il préférait que je le surprenne au saut du lit. Ainsi, il s'épargnait la corvée de déplier le canapé-lit une seconde fois et de prendre une douche deux fois le même jour. Comme je repartais toujours comblée, je me faisais un devoir d'obéir. Nous n'étions pas amoureux ; à peine si nous nous tolérions mutuellement. Pour un peu, nos féroces rendez-vous hebdomadaires auraient laissé des cicatrices.

Le soir de la première, l'énorme théâtre Village Gate était rempli à craquer. Les membres de la Guilde des écrivains de Harlem, leurs proches et leurs amis étaient là : après m'avoir dit « merde », ils avaient gagné leurs places. Je les imaginai, une fois les lumières de la salle tamisées, en train de prendre des notes abondantes et impitoyables. John et Grace Killens étaient venus en compagnie d'amis célèbres, qui avaient accaparé plusieurs tables : Sidney et Juanita Poitier, Danny Barajanos, Lorraine Hansberry, Bob Nemiroff, Ossie Davis et Ruby Dee, un rédacteur de l'*Amsterdam News*, le quotidien noir de New York, un avocat de Brooklyn et quelques politiciens de Harlem.

Dans les coulisses, les artistes s'assemblèrent. Déjà aux prises avec le trac des soirs de première, ils étaient fébriles à la pensée de toutes les vedettes réunies dans la salle. Du ton sec et tendu qui lui était habituel, Bayard Rustin leur rappela l'importance du projet et les remercia de leur talent et de leur générosité. Godfrey fit quelques plaisanteries au sujet de la chance qui leur était donnée de gagner leur vie et de faire le bien en même temps. Je citai Martin Luther King : « La vérité, aujourd'hui foulée aux pieds, se relèvera. » Puis Hugh Hurd nous demanda de nous retirer, histoire de fouetter ses troupes une dernière fois.

Le spectacle débuta et les artistes, illuminés par la grâce, brûlèrent les planches. Les comiques, qui possédaient leur numéro à fond, ravirent les spectateurs en les faisant hurler de rire ; les chanteurs les régalerent d'airs romantiques connus. La revue, c'est-à-dire la forme ultime prise par le spectacle, alla bon train. Puis une scène tirée de *The Emperor of Haiti* de Langston Hughes introduisit une première note de gravité. Dans le rôle-titre, Hugh Hurd nous rappela que la dignité et l'amour de la vie des Noirs étaient des qualités qu'il fallait défendre à chaque instant.

Orson Bean, seul acteur blanc de la distribution, s'avança vers le micro en se traînant les pieds et se livra à ce qu'on prit d'abord pour des radotages empreints de nostalgie. Au bout de quelques minutes, les spectateurs comprirent où il voulait en venir et manifestèrent leur appréciation en éclatant de rire. Leontyne Watts interpréta *a cappella* un chant traditionnel intitulé *Sometimes I Feel Like a Motherless Child*¹. Le message était limpide : en forçant les Noirs américains à vivre comme des parias dans le pays qu'ils avaient contribué à bâtir, l'oppression avait fait d'eux des orphelins.

Puis tous les artistes s'alignèrent sur la scène pour chanter : « *Lift every voice and sing*²... »

En signe de soutien et de respect, les spectateurs se levèrent. Ceux qui connaissaient les paroles les reprirent en chœur. La salle était remplie du chant qu'on considère souvent comme l'hymne national des Noirs américains.

Après le troisième rappel, Godfrey me serra contre lui.

– Un tabac, dit-il. Un putain de tabac.

Hugh Hurd ajouta :

– Il est debout.

– Tous ceux qui ont des jambes sont debout, mon vieux, répondit Godfrey.

– Je sais bien, mon vieux. Je veux parler de Sidney. Sidney Poitier est debout sur la table.

Nous fûmes quelques-uns à nous précipiter vers les côtés, mais, à cause de la foule qui se pressait autour de la scène, nous ne voyions rien.

Le lendemain après-midi, Levison, Godfrey, Hugh, Jack Murray et moi nous réunîmes dans le bureau d'Art D'Lugoff. Forts de la réussite du *Cabaret de la liberté*, nous prîmes fièrement place sur les chaises bancales.

Non seulement Art nous laissait-il utiliser sa salle sans frais pendant cinq semaines, il mettait désormais sa liste d'adresses à notre disposition. Stanley accepta la proposition, mais il

l'assortit d'un bémol : à la SCLC, il n'y avait personne pour préparer un envoi aussi important. Les quelques salariés, qui s'occupaient de la publicité postale et de la promotion des tournées des pasteurs venus du Sud, étaient déjà débordés. Dommage puisque, sur la liste d'Art, figuraient les noms d'habitants de Long Island et de New Rochelle, des gens qui n'entendraient sans doute pas parler du spectacle autrement, mais qui seraient susceptibles de le soutenir et peut-être même de faire un don à la SCLC. Nous nous regardâmes, Godfrey, Hugh et moi. Nous avions devant nous des hommes blancs disposés à se fendre en quatre pour la défense de notre cause. Quant à moi, je n'étais prête qu'à chanter et à danser ou, au mieux, à encourager d'autres personnes à le faire. La situation me rappelait un passé pénible. Traditionnellement, les miens avaient eu recours à la musique pour alléger les tourments de l'esclavage, amadouer Dieu ou décrire les délices de l'amour et les tourments de la solitude, mais je savais qu'aucune race ne pouvait s'affranchir en chantant et en dansant.

– Je m'en occupe, dis-je avec autorité.

Stanley ne parvint pas à cacher son étonnement.

– Vous vous proposez comme bénévole ? Nous n'avons pas les moyens de vous verser un salaire, vous savez.

– Je ferai mon possible, moi aussi, ajouta Hugh.

Nous ne pouvions pas laisser les hommes blancs s'occuper de tout.

– Même chose pour moi, lança Godfrey, tout sourire.

– Vous devrez rédiger un communiqué de presse et en faire des copies, dit Jack. Nous avons une machine à ronéotyper.

– Nous fournirons le papier et les enveloppes, reprit Stanley, mais il faudra écrire les adresses à la main. Pour les timbres, utilisez une partie des profits du spectacle. Nous ne pouvons pas mettre la machine à affranchir à votre disposition, hélas, mais nous vous aiderons du mieux possible.

Je n'avais aucune idée du fonctionnement des machines en question, et les stencils étaient pour moi une notion étrangère.

Tout ce que j'avais compris et que je me sentais capable de faire, c'était écrire les adresses. Selon ma vilaine habitude, je m'étais lancée sans réfléchir.

Art nous serra la main et nous invita à passer prendre la liste le lendemain dans un bureau du centre-ville.

Dehors, dans la lumière vive de l'après-midi, Stanley et Jack nous remercièrent une fois de plus. Nous nous reverrions le lendemain. Ils hélèrent un taxi.

Godfrey, Hugh et moi allâmes boire un verre dans un bar en face.

– Tu as bien fait, ma grande, dit Hugh. Je suis fier de toi. Et je pensais ce que j'ai dit : j'ai l'intention de faire tout ce que je peux pour t'aider.

– Ouais, renchérit Godfrey en payant nos consommations. Seulement, mets-toi une chose dans la tête : pas question que je prépare les enveloppes, moi. J'écris tellement mal que la poste enverrait les lettres en question à la Bibliothèque du Congrès pour l'édification des générations futures. Je vais te conduire où tu voudras. Je t'aiderai à insérer les feuilles dans les enveloppes. Je viendrai même manger chez toi.

Je leur avouai ne jamais m'être servie d'une machine à ronéotyper. Hugh me demanda si j'arriverais à taper un stencil. J'admis que mon expérience de la machine à écrire se limitait à de rares lettres tapées laborieusement à deux doigts. Ils me dévisagèrent d'un air à la fois inquiet et ironique.

– On peut dire que tu ne doutes de rien, toi. Tu t'engages à t'occuper de quelque chose alors que tu n'as pas la moindre idée de ce dont il s'agit.

Dans les paroles de Hugh, il y avait plus d'admiration que de colère.

– Elle sait qu'elle n'a pas le choix. Rien ne peut l'arrêter. Ni les feux de l'enfer ni la Grande Muraille de Chine. Il faut qu'elle y arrive. Je parie sur toi, ma grande. Une autre tournée pour mes amis et moi, s'écria Godfrey en direction du barman.

J'écrivis une annonce toute simple dans laquelle je nommais les acteurs, les producteurs et le metteur en scène. La ronéo était beaucoup moins compliquée que je ne l'avais craint. Le premier jour, je me fis accompagner par Guy, qui m'en expliqua les rudiments. Les stencils étaient un peu plus difficiles. Au bout d'un moment, cependant, je compris qu'il suffisait de prendre le temps qu'il fallait – beaucoup de temps, en l'occurrence – pour taper les mots. Bientôt, Godfrey apportait des centaines d'enveloppes au bureau de poste, matin et soir.

Le Village Gate ne désemplassait pas. Les artistes étaient enchantés. Après avoir été payés, certains tiraient des billets de banque de leur portefeuille dans l'intention d'en faire cadeau à la SCLC.

– J'ai donné un spectacle la semaine dernière. King a bien plus besoin de ce billet de cinq dollars que moi.

– Ce n'est pas grand-chose, mais...

L'air du temps, l'occasion et le dévouement : heureuse convergence. Des acteurs noirs, découragés par des années de chômage et las de jouer de mornes personnages cinématographiques et théâtraux sortis tout droit de *La Case de l'oncle Tom*³, avaient l'occasion de prouver qu'ils étaient capables de mieux et, en même temps, de lutter contre la discrimination.

Après *Le Cabaret de la liberté*, d'honorables producteurs, soudain conscients des capacités de ces gens et respectueux de leur talent, les embaucheraient. Et lorsque Martin Luther King nous aurait tous libérés, les artistes noirs toucheraient des cachets décents et auraient droit à la reconnaissance médiatique que leur talent commandait.

– Donnez-moi ce chèque. Je le cède à la SCLC, tiens.

L'été de 1960 fut celui du grand réveil, et tout le pays était en effervescence. Une naissance merveilleuse se préparait, et nous serions tous les parents dévoués de l'enfant tant attendu, qui s'appellerait Liberté.

Puis l'été et le spectacle prirent fin, beaucoup trop tôt. Les artistes retournèrent à leur boulot habituel de garçon d'ascenseur ou de serveuse. Quelques-uns gonflèrent les rangs des chômeurs ou des assistés sociaux. Aucun d'eux ne fut embauché comme acteur principal par une grande compagnie théâtrale, comme acteur de soutien par une petite troupe ni même comme choriste par une production en marge de la marge de Broadway. Godfrey conduisait toujours son taxi bringuebalant, et Hugh agissait comme bouche-trou dans l'une ou l'autre des boutiques de vins et spiritueux de sa famille. Quant à moi, j'étais de nouveau sur la paille. Je m'étais initiée au fonctionnement des appareils de bureau et à l'art d'assurer la cohésion d'un groupe disparate d'artistes talentueux. Entre-temps, l'été avait filé. J'étais sans travail et Guy avait besoin de vêtements.

Tant qu'avait duré le spectacle, mon fils avait été libre de flamber en divertissements estivaux les gains que lui procurait son travail à temps partiel. Chuck Killens et lui avaient dépensé une petite fortune à Coney Island. Ils s'étaient attaqués aux mystères des flippers et avaient profité de l'absence des adultes pour assouvir leurs fantasmes juvéniles, qui tournaient autour des hot-dogs et de la barbe à papa.

Même si Godfrey me conduisait à Harlem ou me ramenait à Brooklyn le plus souvent possible, mes déplacements et les repas que je prenais chez Frank's, dans la 125^e Rue, eurent vite épuisé mes économies. Le jour du loyer était de nouveau imminent.

Sur ces entrefaites, Grossman, un propriétaire de boîtes de nuit à Chicago, me téléphona. Accepterais-je de chanter dans son nouveau cabaret, le Gate of Horn ? J'eus peine à dissimuler mon soulagement. Il m'offrait deux semaines de travail qui me permettraient de payer le loyer pendant deux mois et d'acheter à Guy les vêtements dont il avait besoin pour la rentrée.

Après avoir accepté l'offre avec une gratitude abjecte que je pris bien soin de cacher, je me demandai quoi faire de Guy.

Grace et John proposèrent de l'héberger, mais mon fils refusa catégoriquement. Il avait un chez-lui. Il était un homme. Enfin, presque. Il était tout à fait capable de veiller sur lui-même. Va travailler et arrange-toi pour rentrer sans encombre, me dit-il en substance.

Je composai un numéro de téléphone que j'avais dégoté dans le journal noir de Brooklyn. Une certaine Mrs. Tolman décrocha. J'aurais besoin d'elle l'après-midi pour une période de trois heures, lui expliquai-je. Elle n'aurait qu'à préparer les repas d'un garçon de quinze ans, à ranger la cuisine et sa chambre.

Pour vaincre ses réticences, j'ajoutai que j'élevais seule mon fils et que je devais m'absenter pendant deux semaines pour des raisons professionnelles. Je l'invitai à nous rendre visite pour faire la connaissance de mon fils. Je laissai entendre qu'il était respectueux et bien élevé, sans l'affirmer en toutes lettres. À mon retour de Chicago, avec un peu de chance, c'étaient les mots qu'elle emploierait elle-même.

J'ai maintes fois constaté que les femmes noires âgées, malgré la misère qu'elles ont connue, sont des parangons de générosité. La plus affamée d'entre elles, pour peu qu'on le lui demande gentiment, partagerait son dernier bout de pain.

Lorsque je précisai que, sans l'engagement qui m'était offert à Chicago, je n'arriverais ni à payer mon loyer ni à offrir des chaussures à mon fils, Mrs. Tolman déclara :

– C'est d'accord, mon enfant. Tu dis que ton fils est un bon garçon et je vais te croire sur parole.

Convaincre Guy qu'il avait besoin d'une gardienne exigea beaucoup plus de doigté. Je l'informai de l'entente que j'avais conclue avec Mrs. Tolman, puis, pendant quelques minutes, je l'écoutai m'expliquer en long et en large qu'il pouvait très bien se débrouiller tout seul, qu'elle serait dans ses jambes, qu'il savait faire la cuisine et qu'il refuserait de toucher aux petits plats de cette vieille peau. Pour qui le prenais-je ? Un bébé ?

– Je t’en prie, maman. C’est tellement ennuyeux, tout ça.

– Si j’ai demandé à Mrs. Tolman de venir, Guy, c’est à cause des habitants du quartier. Je les ai bien étudiés.

Il ne put s’empêcher de manifester de l’intérêt.

– Je suis persuadée qu’il y a des cambrioleurs parmi eux. Il y a trop de meubles neufs qui vont et viennent. S’ils se rendent compte qu’aucun adulte ne vit ici, ils risquent de venir nous dévaliser pendant que tu seras à l’école.

La possibilité d’un crime l’excita au plus haut point.

– Tu crois ? Qui sont ces gens ? Où habitent-ils ?

– Je préfère ne pas lancer d’accusations à tort et à travers. Mais j’ai ouvert l’œil, et le bon. Mrs. Tolman viendra vers trois heures et elle repartira avant six heures. Puisqu’elle sera là, elle préparera tes repas et fera ta lessive. C’est seulement une couverture, tu comprends ? En fait, elle sera là uniquement pour faire croire aux voleurs que la maison est habitée en permanence.

Il accepta cette histoire à boire debout.

John dit comprendre les velléités d’indépendance de Guy. Selon lui, c’était tout à fait naturel. Il m’encouragea à aller à Chicago, à gagner de l’argent, puis à rentrer à New York, où j’étais chez moi. Il aurait mon fils à l’œil.

Modeste établissement du Near North Side de Chicago, le Gate of Horn se trouvait à quelques pâtés de maisons seulement du chic Mr. Kelly’s. L’ambiance chaleureuse qui se dégageait du premier valait bien l’élégance du second. J’arrivai au beau milieu des répétitions des frères Clancy. Campé devant le micro, Mike vérifiait la sonorisation.

– C’est assez fort ? Trop fort ? Vous nous entendez juste bien ou le son risque de vous faire tomber le cul par terre ? Son accent irlandais avait l’épaisseur de la purée de pommes de terre et la complexité de la dentelle.

Une fois les derniers détails réglés, les frères Clancy et Tommy Makem chantèrent pour le plaisir. Leur passion n'avait d'égale que celle de leurs chansons révolutionnaires :

... *The shamrock is forbid by law
to grow on Irish ground.*

Interdit au trèfle de pousser en sol irlandais... Il aurait suffi de remplacer les mots « trèfle » et « irlandais » par « Noirs » et « américain » pour décrire la situation aux États-Unis.

Lorsque je fis leur connaissance dans les coulisses, les frères Clancy avaient déjà toute mon admiration.

Amanda Ambrose, Oscar Brown Jr. et Odetta assistèrent au spectacle d'ouverture. Assis ensemble, nous accompagnâmes gaiement les chanteurs irlandais qui racontaient leurs histoires.

Je ne vis pas passer les deux semaines, ponctuées de coups de fil à Guy, qui, naturellement, déclarait que « tout allait très bien », et à John Killens, qui confirmait que je n'avais pas à m'inquiéter. Oscar Brown et moi passâmes de longs après-midi à bavarder. Il préparait une pièce pour Broadway, *Kicks & Co.*, et je me vantai d'avoir coproduit et écrit en partie *Le Cabaret de la liberté*, qui avait connu beaucoup de succès.

Nous nous embrasions sous l'effet de la colère et nous nous félicitions de notre talent. Nous étions destinés à faire de grandes choses. Nos dons étaient à la mesure de la taille et du pouvoir de nos adversaires. Puisque l'esclavage et son rejeton, la discrimination inscrite à même la loi, équivalaient à une déclaration de guerre, Oscar, nos amis et moi étions des généraux, et nous ferions partie des officiers qui accepteraient la capitulation de l'autre camp. Inspiré par la fièvre des protestations, le mari d'Amanda, Buzz, me confectionna des vêtements aux motifs africains. Mariée de fraîche date et irradiant le bonheur d'être amoureuse, Odetta partait pour le Canada. Avant son départ, elle me prodigua des conseils pendant tout un après-midi.

– N'arrête jamais de dire la vérité, Maya. Et reste sur la scène. Pas celle des boîtes de nuit et des théâtres. Je veux

parler de celle de la vie.

Dieu qu'elle était belle !

– Encore une chose, mon chou : ne laisse personne t'emmerder. Personne, t'entends ?

Le dernier soir fut marqué par des célébrations hilarantes. Les fans des frères Clancy trouvèrent le moyen d'aimer mes chansons, et les Noirs venus m'entendre eurent droit à une surprise de taille : non seulement appréciaient-ils la colère des Irlandais, ils la comprenaient. Chaque groupe saluait le combat de l'autre.

Dans le hall de l'hôtel, le lendemain matin, j'attendais de régler ma note en compagnie d'Oscar lorsqu'un Noir en uniforme s'approcha de moi.

– Miss Angelou ? Vous avez un coup de fil en provenance de New York.

Oscar proposa de garder ma place dans la queue pendant que je prenais l'appel.

– Maya ?

La voix de John Killens me cloua sur place, à la manière d'un pieu.

– Il est arrivé quelque chose.

– Quoi ? Déjà, je sentais mes jambes flageoler.

– Guy va bien ?

Plus intime qu'un démon familial aux dons prophétiques se nourrissant de ma chair, une terreur m'habitait : qu'il arrive quelque chose à mon fils unique. Il serait volé, kidnappé par un être solitaire qui, ayant reconnu sa perfection, le voudrait pour lui seul. Il serait heurté par un autobus égaré, une voiture hors de contrôle. Il marcherait le long d'une haute balustrade pour faire admirer sa beauté et son adresse à une fille qui feindrait l'indifférence, puis il perdrait pied et son corps se plierait en deux, plongerait et s'écroulerait quinze mètres plus bas. On trouverait mon numéro. Je serais en train de vaquer à

mes occupations lorsque le téléphone sonnerait. « Allô ? dirait un inconnu. Il est arrivé quelque chose. »

Le cauchemar n'allait jamais plus loin. La gravité de l'accident et ma réaction demeuraient un mystère. Et à présent la vraie vie s'imposait par la voie du téléphone.

– Guy va bien.

On aurait dit que la voix de John Killens venait de plus loin que New York.

– Il est ici avec nous. Je téléphonais simplement pour te demander de ne pas rentrer chez toi. Viens directement ici.

La maison avait donc brûlé.

– Il y a eu un incendie ? Tout y est passé ?

Je n'étais pas assurée.

– Mais non. Ne t'en fais pas. À ton arrivée, passe chez moi. Je te raconterai. Il n'y a pas de quoi fouetter un chat.

Il raccrocha.

Oscar Brown était à mes côtés. Ses yeux verts étaient empreints de gravité. Il posa la main sur mon épaule.

– Ça va ?

– C'était John Killens. Il est arrivé quelque chose.

– Guy va bien ? Qu'est-ce qu'il y a ? – Guy va bien. Sinon, John n'a rien voulu me dire.

– Ben merde. Ça, c'est le bouquet. Téléphoner à quelqu'un pour lui annoncer une mauvaise nouvelle et refuser de cracher le morceau...

Il alla récupérer mes bagages.

– Règle ta note. Pendant ce temps-là, je vais aller chercher la voiture.

Le trajet jusqu'à l'aéroport fut une aventure à haut risque doublée d'une leçon sur l'art de la conversation. Oscar tenait des propos décousus en conduisant d'une main. Dans les

courbes, la voiture se tassait d'un côté et dépassait les autres si vite que nous menacions à tout moment de quitter la route. À tout bout de champ, Oscar interrompait son monologue pour me dire :

– Guy va bien. Ne l'oublie pas.

Il se tourna vers moi. Son regard était intense, presque hypnotique. De loin en loin, se rappelant qu'il était au volant, il regardait devant lui et accordait à la route quelques bribes d'attention.

À l'aéroport, il me serra contre lui et murmura :

– Tout ira bien, petite mère. Téléphone-moi.

J'attendrai ton coup de fil.

Je redoutais le voyage en avion. Je craignais de me mettre à chialer, de m'effondrer. Et si l'avion s'écrasait ? Je ne serais plus là pour veiller sur Guy et m'occuper du mystérieux problème.

– Tiens, tiens, si ce n'est pas la merveilleuse Maya...

L'accent était reconnaissable entre tous. Je me levai pour jeter un coup d'œil derrière. Accompagné de Pat, Mike Clancy souriait au-dessus d'un verre de whisky. Liam et Tommy étaient assis de l'autre côté de l'allée.

– Tu croyais pouvoir nous semer, pas vrai ? Oublie ça, ma chérie. Nous avons prêté le serment de te suivre jusqu'aux confins de la Terre. Que dirais-tu d'une petite goutte pour conclure le marché ?

Je promis de commander un verre lorsque l'hôtesse passerait. Inutile d'attendre : Mike s'était prémuni contre le risque d'une employée radine ou d'un avion piloté par des abstinents. Il glissa la main sous le siège. L'instant d'après, il tenait une bouteille de whisky. Pat sortit un verre de la pochette devant lui.

– Si tu tiens à des raffinements superflus comme de l'eau et des glaçons, tu devras attendre le passage de la petite dame. Sinon, je verse et tu me dis quand arrêter.

Je décidai de ne pas attendre.

Le voyage fut très animé. À la vue de quatre hommes blancs et d'une Noire trinquant et rigolant ensemble, de nombreux passagers fulminaient, et leur déplaisir nous poussa à faire des sottises. Je demandai à Liam de traduire une chanson en gaélique que je l'avais entendu interpréter *a cappella*. Il proposa de la chanter d'abord.

Une pure voix de ténor s'éleva au-dessus de la tête des passagers déjà courroucés. Sans doute la lancinante beauté de la mélodie eut-elle pour effet de les apaiser. En tout cas, personne ne lui demanda de se la fermer.

Mike tenta en vain d'engager la conversation avec deux hommes au visage de pierre grise assis derrière lui. Durs comme le granit, ils préférèrent garder leurs distances.

Pendant l'atterrissage, nous entonnâmes *The Wearing of the Green*.

Les frères Clancy me proposèrent de partager un taxi jusqu'au centre-ville, mais je leur dis que je devais plutôt me rendre à Brooklyn.

Brooklyn où m'attendait Guy. Le découragement me dégrisa d'un coup. La bonne compagnie et l'alcool avaient effacé mon fils et son problème de mes pensées.

Je remerciai les Clancy et fourrai mes affaires dans un taxi avec un sentiment de culpabilité renouvelé.

Quelle piètre mère je faisais. Pendant que mon fils était dans le pétrin, j'avais bu et rigolé avec des inconnus. Des Blancs, par-dessus le marché.

Lorsque le taxi s'arrêta devant la maison de John, j'étais malheureuse et morte de peur.

Grace me serra dans ses bras.

– Bienvenue à la maison, Maya.

À son sourire, je compris que la catastrophe que j'appréhendais n'avait pas eu lieu.

– C’est elle ? demanda Mémé Willie depuis la salle à manger.

Je la saluai et elle entra dans le vestibule. Elle secouait la tête, l’air grave. Son expression et son geste signifiaient : « Les garçons, on ne les changera jamais. C’est comme ça. »

Soulagée, je demandai où était Guy. Grace répondit qu’il était à l’étage en compagnie de Chuck. John tenait à me dire un mot d’abord.

Mémé Willie me servit un café tandis que John me fournissait des explications. Une bande de garçons avait proféré des menaces à l’endroit de Guy. Mis au courant, John avait jugé plus prudent d’accueillir Guy chez lui en attendant mon retour.

Je faillis éclater de rire. Un simple différend entre jeunes...

– Les garçons en question font partie d’un gang qu’on appelle les Sauvages. Le mois dernier, ils ont tué un jeune. Après, ils ont fait irruption dans le salon funéraire et ont poignardé le cadavre trente-cinq fois.

Doux Jésus.

– Ils terrorisent tout le voisinage. Même les policiers tremblent devant eux. Lorsque j’ai appris que Guy se proposait de les affronter, je suis allé le chercher chez toi. Il n’a pas voulu me suivre. Il avait caché tous tes couteaux de cuisine dans le rideau de la porte. Il m’a dit qu’il les attendait de pied ferme. Je lui ai lancé : « Mon garçon, tu as intérêt à poser tes fesses dans ma voiture, et plus vite que ça. » Puis j’ai prévenu la dame d’en bas : « Si les membres du gang viennent chercher Guy, dites-leur qu’il est parti chez son oncle. »

Mémé Willie prit la parole.

– Tu sais, mon lapin, élever des garçons dans ce bas monde, c’est pas de la tarte. J’en sais quelque chose. Quand ils sont jeunes, on prie pour avoir de quoi les nourrir et pour qu’ils restent à l’école. Dès qu’ils grandissent, on prie pour qu’aucune Blanche à moitié folle crie au viol en les voyant et les fasse lyncher. Lorsqu’ils sont des hommes et que des

Blancs leur commandent de se battre, on prie pour qu'ils meurent pas dans une guerre de Blancs. Ouais, c'est moi qui te le dis, élever un garçon de couleur, ça donne matière à réflexion.

John attendit respectueusement que sa mère ait fini de se souvenir.

– Je vais appeler Guy.

Il se dirigea vers l'escalier.

– Descends, Guy. Ta mère est arrivée.

J'entendis des pas lourds dévaler les marches. Je voulais me lever, mais j'étais comme paralysée. Il déboula dans la cuisine. En le voyant, j'eus les larmes aux yeux.

– Salut, m'man. Tu as fait bon voyage ?

Il se pencha pour m'embrasser sur la joue.

– Content que tu sois de retour.

Il lut mon expression et cessa de sourire.

– Ah, je vois que M. Killens t'a parlé du petit incident. Rien de grave, tu sais.

Il me tapota l'épaule comme l'aurait fait un père soucieux de rassurer une enfant bouleversée.

– Qu'est-ce qui s'est passé, Guy ? Veux-tu bien me dire ce que tu fricotes avec des garçons pareils ? Que...

– Nous en discuterons. En privé, s'il te plaît.

Il s'était drapé dans sa dignité. Pas moyen de le faire bouger. Pour avoir le fin mot de l'histoire, je devrais attendre. Ayant tout de suite compris, John proposa de nous raccompagner. Guy secoua la tête.

– Merci, monsieur Killens, mais nous allons rentrer à pied.

Il se tourna vers moi.

– Où sont tes valises, m'man ?

J'indiquai l'entrée d'un geste de la tête et il s'éloigna.

– Mon Dieu qu’il a hâte d’être un homme, dit Grace. On aurait envie de rire si ce n’était pas aussi grave.

– Dans cette société, tout conspire à empêcher les garçons de couleur de devenir des hommes, ajouta John. Laisse-le chercher sa voie tout seul.

Je rejoignis Guy devant la porte et nous dîmes bonsoir aux Killens.

Guy m’interrogea sur Oscar Brown et d’autres amis de Chicago, tandis que nous parcourions les rues sombres, où je croyais distinguer les fantômes de garçons armés jusqu’aux dents : ils surgissaient du couvert des arbres, se tapissaient derrière des voitures, attendaient leur heure dans les ruelles glauques.

Je demandai à Guy de me raconter l’incident avant d’ajouter que Brooklyn était une ville plus dangereuse que New York.

– Je vais te raconter, maman. À la maison. Mais laisse-moi d’abord te dire une chose.

Je sentais une diatribe imminente.

– Je t’interdis d’envisager un déménagement. J’habite ici et je dois emprunter les rues du quartier. Si nous partons, tout risque de recommencer, et nous devons nous en aller de nouveau. Je refuse de me sauver. Quand on commence, on ne peut plus s’arrêter.

Nous effectuâmes le reste du trajet en silence.

Il me prépara du café. J’attendais qu’il vide son sac.

Dans le salon, nous nous installâmes l’un en face de l’autre. Je m’efforçais de garder une mine sereine et une main sur ma tasse.

Tout avait commencé avec la gardienne. Un jour de la semaine précédente, Mrs. Tolman était arrivée en compagnie de sa petite-fille. Jolie et animée, Susie avait quinze ans. Pendant que Mrs. Tolman faisait le ménage et la cuisine, Guy et elle commencèrent à bavarder. Le lendemain, Susie accompagnait de nouveau sa grand-mère. Les adolescents

parlèrent une fois de plus. Cette fois-là, ils firent jouer des disques. Le surlendemain, Susie arriva seule. Ils écoutèrent de la musique et dansèrent dans le salon. Susie dit à Guy qu'elle l'aimait beaucoup, vraiment beaucoup. Guy répondit qu'il voyait déjà quelqu'un, mais qu'il savait gré à Susie de sa franchise. Elle se mit en colère et Guy expliqua que son amie et lui avaient convenu de ne fréquenter personne d'autre. Susie rétorqua qu'il était snob, mais qu'elle le trouvait beau garçon. Ils se disputèrent et Guy la mit dehors.

Lui avait-il simplement demandé de sortir ? Non. Il l'avait accompagnée jusqu'à la porte avant de lui intimer l'ordre de déguerpir.

Plus tard, on avait sonné. Sur le seuil, Guy avait trouvé un gaillard d'environ dix-huit ans. Il s'appelait Jerry, dit-il, et Susie était sa petite amie. Il était le chef des Sauvages. Il affirma que Guy avait frappé Susie. « C'est faux », répondit mon fils. Il serra le poing. « Quand je cogne quelqu'un, ça se voit, ajouta-t-il. Pas besoin de poser de questions. » Susie était en colère en raison d'un léger désaccord entre eux, expliquait-il à Jerry. « Tu sais ce qu'on dit à propos de la fureur d'une femme dédaignée... » Jerry ne saisit pas la référence. Ses amis et lui seraient de retour dans l'après-midi et Guy n'aurait qu'à se justifier à ce moment-là.

Dès le départ du visiteur, Guy téléphona à Chuck Killens et lui demanda de venir, armé de son bâton de base-ball. Dans la cuisine, il réunit tous mes couteaux et les dissimula stratégiquement dans les plis du rideau de dentelle qui recouvrait la fenêtre de la porte de devant. Si Chuck jouait du bâton et que lui-même balançait un gros couteau et un hachoir, ils réussiraient à repousser les assauts d'au moins huit Sauvages.

Je lui demandai s'il avait déjà entendu parler du gang.

– Tout le monde le connaît. Certains de ses membres fréquentent mon école.

– Combien sont-ils ?

– Il y a seulement une quinzaine de membres en règle. Mais en cas de bagarre, ils peuvent être jusqu'à une trentaine. Penser que ce jeune fou avait menacé mon fils... Guy discerna mes appréhensions.

– Je vais me débrouiller, m'man. Nous allons rester ici et je vais arpenter les rues du quartier quand j'en aurai envie. Personne ne va me faire fuir. Je suis un homme.

Il m'embrassa en me souhaitant bonne nuit, puis il me débarrassa de ma tasse. Je l'entendis s'activer dans la cuisine. Quelques minutes plus tard, la porte de sa chambre se referma. Pour ma part, je restai au salon, clouée à mon fauteuil. Au bout d'une heure environ, les images sanglantes commencèrent à s'estomper. J'allai à la cuisine, où je remplis un seau de glaçons et m'emparai d'une carafe d'eau et d'une bouteille de whisky. Je transportai mon butin au salon.

Je devais d'abord comprendre la mentalité des Sauvages. C'étaient de jeunes Noirs qui s'en prenaient à d'autres jeunes Noirs. On avait réussi à les convaincre de leur insignifiance. Quiconque leur ressemblait ne valait pas mieux qu'eux. Chaque jour, le soleil se levait sur une journée sans espoir et se couchait sur une journée sans succès. Maîtres de l'air, de la nourriture, des emplois, des écoles et des règles du jeu, les Blancs refusaient de partager avec eux ces biens de première nécessité – et, au plus profond de leur inconscient, ces garçons leur donnaient raison. Eux, les jeunes Noirs, les seigneurs de rien du tout, étaient nés sans valeur. Pareils à des taupes aveugles, ils passeraient leur vie à ramper sous terre et à ronger des racines, loin de la lumière du soleil. Je comprenais les Sauvages.

Je comprenais et je honnissais le système qui les avait façonnés. Ils n'avaient pas pour autant le droit de passer leur colère et leur frustration sur mon fils. Guy n'accepterait jamais de se planquer. Si j'insistais, je risquais de perdre son ami et donc son amour. C'était exclu. Pourtant, il fallait neutraliser ces adolescents sans foi ni loi.

Au moment où les premiers rayons du soleil traversaient les rideaux, je téléphonai à mon amant musicien de Manhattan. Sans perdre de temps, je lui exposai la situation et lui dis ce dont j'avais besoin. Je l'avais réveillé. Au son de ma voix, il sentit toutefois mon profond désarroi. Il serait chez moi dans moins d'une heure, promit-il.

Il resta dans l'embrasure de la porte, refusa le café que je lui proposais. En se fendant d'un large sourire, il me tendit une petite boîte et me souhaita bonne chance. Guy se leva, prit sa douche et s'habilla. Il but un verre de lait, ne voulut rien manger. Il sortit de la maison au pas de course : il devait s'échauffer avant un match de basket matinal. Il semblait avoir oublié que les Sauvages étaient à ses trousses. Je calmai mes appréhensions en me disant que les êtres de cet acabit étaient des créatures nocturnes. Tôt le matin, on était en sécurité dans les rues.

À neuf heures, je téléphonai à Mrs. Tolman. Je voulais passer la payer. Elle déclara qu'elle m'attendait.

Je sortis le pistolet de sa boîte et le glissai dans mon sac. En route vers la maison de Mrs. Tolman, située à trois coins de rue, je croisai des hommes qui se rendaient au travail, d'autres qui briquaient leur voiture et des enfants qui couraient en s'époumonant. Bref, tout était normal. J'eus le sentiment d'avoir perdu la raison et de vivre dans une autre dimension, détachée du monde richement texturé qui m'entourait. J'étais invisible.

Mrs. Tolman me présenta sa fille bien en chair, en train d'allaiter un bébé. Oui, confirma la femme : Susie était sa fille.

Je pris tout mon temps pour compter à Mrs. Tolman la somme que je lui devais. Mon intention était de calmer ma gorge en feu : le moment venu, je tenais à m'exprimer d'une voix naturelle.

– Susie est-elle à la maison, Mrs. Tolman ?

– Oui, bien sûr. Ils viennent de se lever. Je les ai entendus rigoler dans sa chambre.

Mrs. Tolman n'avait rien à cacher.

Susie s'encadra dans l'embrasure de la porte de la cuisine, son joli visage encore bouffi de sommeil. Si j'avais eu le bonheur de donner naissance à un deuxième enfant, elle aurait pu être ma fille.

– On m'a parlé de toi, Susie. Je suis heureuse de te rencontrer.

– Ouais, bredouilla-t-elle sans grand intérêt. Moi aussi.

Elle allait s'éloigner, mais je la pris de vitesse.

– Dis-moi, Susie, ton petit ami serait-il un certain Jerry, par hasard ?

Elle s'anima légèrement.

– Ouais, c'est lui.

– Alléluia, fit Mrs. Tolman en rigolant.

– Où est-ce qu'il habite, ce Jerry ?

– Au bout de la rue. Dans le pâté de maisons suivant.

Elle faisait de nouveau la moue, indifférente.

Je mis rapidement de l'ordre dans mes pensées.

– On pourrait y aller ensemble ? J'ai quelque chose pour lui.

Elle sourit pour la première fois.

– Il n'est pas chez lui. Il est ici, dans ma chambre.

Sa mère s'esclaffa.

– On dirait qu'il s'est installé ici.

– Il peut sortir ? J'aimerais lui dire quelques mots.

– D'accord.

Sommairement vêtue d'un baby doll, le visage auréolé de cheveux, elle était mignonne comme tout.

Je m'assis en arborant un sourire niais. Je regardais la mère en train d'allaiter et la grand-mère qui déplaçait les billets sur ses genoux.

– Voici Jerry.

Dans la porte, un jeune homme se tenait à côté de Susie. Un t-shirt trop petit comprimait ses épaules brunes. Son pantalon était déboutonné et il était nupieds. Je ne mis qu'une seconde à me faire une idée du personnage, mais les traits de son visage retinrent mon attention. Ses yeux étaient beaucoup trop jeunes pour haïr. L'éclat d'une promesse brillait en eux. En souriant, il découvrit deux rangées de dents étincelantes. Je dus m'arracher à l'enjôlement.

– Je m'appelle Miss Angelou, Jerry. Je suis la mère de Guy.

Il serra les lèvres et le sourire disparut.

– Si je comprends bien, tu es le chef des Sauvages et vous avez un différend, mon fils et toi. Il paraît aussi que les policiers ont peur de toi. Moi, je suis venue t'avertir. Si Guy rentre à la maison avec ne serait-ce qu'un œil au beurre noir ou une chemise déchirée, je ne téléphonerai pas à la police.

Du regard, il suivit ma main, que je glissai dans mon sac.

– Je vais venir ici et je vais descendre d'abord la grand-mère de Susie, puis sa mère et enfin le mignon petit bébé que voici. Tu m'entends ? Si les Sauvages touchent à un cheveu de mon fils, je vais aller chez toi et tirer sur tout ce qui bouge, les rats et les cafards compris. Tu saisis ?

Je lui fis voir l'arme que j'avais empruntée avant de la remettre en place.

Tous les membres de la smala restèrent pétrifiés pendant un moment. Pour ma part, je n'avais pas poussé ma préparation au-delà de ce petit laïus. Par mesure de précaution, je me contentais de garder la main dans mon sac.

– C'est d'accord, dit Jerry. Je comprends. Mais pour une mère de famille, vous êtes vraiment une enculée sans cœur. Viens, Susie.

Ils tournèrent les talons et, serrés l'un contre l'autre, disparurent.

Pendant quelques minutes, j'entretins Mrs. Tolman de mon voyage, de la pluie et du beau temps.

Jusqu'à mon départ, il ne fut plus question de mon fils, de la petite-fille de la vieille femme ni du Beretta de poche qui attendait docilement au fond de mon sac à main.

Guy rentra un peu plus tard, dans la chaleur de l'après-midi, avec des vêtements de sport à me faire laver. Il souriait.

– Nous avons gagné. J'ai réussi dix paniers.

Je feignis l'intérêt.

– Je me débrouille plutôt bien. L'entraîneur dit que je suis un de ses meilleurs éléments.

Il esquissa une feinte, sauta.

– C'est bien, mon chéri. Au fait, as-tu croisé des Sauvages, aujourd'hui, à l'école ?

Il cessa de dribbler un ballon imaginaire pour se tourner vers moi, étonné. Autant lui avoir demandé s'il avait aperçu un extraterrestre.

– Ouais, évidemment. J'en ai vu quelques-uns ce matin. Même que nous avons fait le trajet ensemble. Nous avons discuté.

Il se dirigea vers sa chambre dans l'intention de préserver ses secrets virils.

– Excuse-moi, mais j'aimerais savoir de quoi vous avez parlé. Ça m'intéresse.

– Bah, tu sais, m'man...

Il était embarrassé.

– J'ai inventé une histoire à dormir debout. Je leur ai dit que les membres du gang auquel j'appartenais, en Californie, se battaient toujours à mort, mais jamais pour du ouï-dire. J'ai ajouté que j'étais prêt à affronter Jerry et un de ses acolytes en terrain neutre. Couteaux ou armes à feu, à son choix. Mais je

n'allais pas me sauver. Je t'avais dit que je m'en occuperais, m'man.

Il sourit.

– Qu'est-ce qu'on mange ?

Je ne pus me retenir d'éclater de rire. C'était mon fils, à n'en pas douter. Il marchait sur mes traces, en bluffeur invétéré. Je m'étais contentée de menacer les jeunes vautours qui tournaient au-dessus de mon fils. Lui avait plutôt choisi de combattre le feu par le feu. On nous avait pris au sérieux. Heureusement. Peut-être ne bluffions-nous pas, après tout. Le magazine *Revolución* avait accepté ma nouvelle. Qu'elle ne paraisse qu'à Cuba, et vraisemblablement en espagnol, ne changeait rien à l'affaire : je faisais désormais partie du groupe d'élite des auteurs publiés. La Guilde des écrivains de Harlem organisa une célébration. Rosa Guy, une des fondatrices de l'association, qui se trouvait à la Trinité au moment de mon adhésion, était de retour. Cette semaine-là, elle proposa de tenir chez elle la séance de lecture et la fête donnée en mon honneur.

Rosa avait la peau brun foncé : elle était grande, belle et flamboyante. Elle dansait, discutait, criait et riait avec une détermination stimulante. Rapprochées par notre audace commune, nous devînmes rapidement bonnes amies. Elle était née à la Trinité. Même si elle vivait à New York depuis l'âge de sept ans, son élocution conservait des traces de ses origines antillaises.

6

J'avancais dans les rues animées de Harlem. Je m'étais mise sur mon trente et un et maquillée avec discernement. Chemin faisant, je suscitai du reste des commentaires encourageants de la part de flâneurs et de passants.

- T'as besoin de compagnie, ma jolie ?
- Dis donc, poupée, t'es un vrai régal pour les yeux...
- Laisse-moi être ton petit chien jusqu'au retour du gros.

Je souris sans ralentir. Les compliments m'aidaient à redresser l'échine et à me déhancher un peu. J'avais bien besoin de ces marques d'approbation.

J'avais rendez-vous avec Bayard Rustin dans les bureaux de la SCLC. Aux lendemains du *Cabaret de la liberté*, je l'avais croisé à quelques reprises au cours d'activités de collecte de fonds, mais, depuis notre première rencontre, je ne l'avais pas vu en privé. Pour expliquer les motifs de ma convocation, j'échafaudais mille et un scénarios.

La réceptionniste annonça que M. Rustin m'attendait. Il se leva et, penché sur son bureau encombré, me tendit la main.

– Merci d'être venue, Maya. Asseyez-vous. Je vais inviter Stan et Jack à se joindre à nous.

Je passais toutes les possibilités en revue dans ma tête. Il y avait des erreurs dans le bilan du *Cabaret de la liberté*. On avait l'intention de me proposer une nouvelle revue. On m'inviterait à écrire une pièce de théâtre sur Martin Luther King et la lutte qu'il menait. Ne sachant pas que j'étais incapable de taper à la machine, on m'offrirait un poste de secrétaire. Ils cherchaient des bénévoles et...

Stan et Jack entrèrent en souriant (ce qui voulait sans doute dire que les chiffres que nous avions fournis étaient exacts, mais je ne pouvais jurer de rien).

Nous nous serrâmes la main et échangeâmes les civilités d'usage avant de prendre place.

– Toi d’abord, Stanley, dit Bayard.

Stanley Levison se racla la gorge pour la débarrasser d’un chat inexistant.

– Euh, Maya... Nous sommes heureux et fiers, vous savez, de la façon dont vous avez dirigé *Le Cabaret de la liberté*... Jack l’interrompit : – Le contenu était brillant, simplement brillant. Et les artistes... Stanley s’éclaircit la voix une fois de plus et enchaîna : – Nous vous croyons investie d’un talent administratif considérable.

Il se tourna vers Bayard. En plein ce que je pensais, me dis-je. Ils cherchent une dactylo.

– Nous allons procéder à une réorganisation, expliqua Bayard, et nous sommes à la recherche d’une personne fiable, digne de confiance et capable de travailler avec toutes sortes de gens.

Il se tourna vers Jack, qui poursuivit :

– Nous vous avons vue composer avec les membres de la distribution. Vous avez fait régner l’ordre et la discipline. Si quelqu’un a une idée de la susceptibilité des artistes, c’est bien moi. Vous n’avez jamais élevé la voix, mais chaque fois que vous avez ouvert la bouche, on vous a écoutée avec respect.

Il fit signe à Stanley, qui prit le relais sans la moindre hésitation.

– Vous comprenez les sens de notre lutte. Vous avez grandi dans le Sud, non ?

Je confirmai d’un geste de la tête. Avec sa poussière, sa haine et son étroitesse d’esprit, la petite ville de Stamps, en Arkansas, était aussi ancrée dans le Sud que possible.

– Nous sommes au regret de vous annoncer le départ de Bayard.

Je le regardai. Son beau et long visage était parcouru de rides, ses yeux légèrement inquiets. Il était malade, j’en étais sûre. Sinon, pourquoi abandonnerait-il une organisation qui lui était si chère et à laquelle il avait tant donné ? Attristée par

mes sombres spéculations, je ne fis pas le lien entre le départ de Bayard et ma convocation.

– Je vais m’octroyer une brève période de repos.

La voix de Bayard trahissait déjà une certaine distance, ce qui confirmait mes soupçons.

– Puis je vais m’associer à A. Phillip Randolph et à la Fraternité des wagons-lits.

À son visage, on devinait qu’il était déjà parti.

– Désolée de l’apprendre, Bayard. Je peux faire quelque chose pour vous ?

– Oui.

De retour avec nous, Bayard participait de nouveau à la conversation.

– Nous cherchons quelqu’un pour me remplacer. J’ai pensé à vous.

Seule la surprise – qui me tenait en étau – m’empêcha de bondir et de sortir du bureau au pas de course pour m’enfuir dans la rue. Prendre la place de Bayard Rustin... Il avait travaillé pour les Quakers, dirigé des manifs à Washington, DC au cours des années 1940 et travaillé en Inde avec des intouchables. Il était instruit et célèbre. Sans compter qu’il était un homme.

Si je ne disais rien, c’est parce que j’étais bouche bée.

– Lorsque Bayard a mentionné votre nom, nous avons d’abord été étonnés, avoua Stanley. Puis nous avons réfléchi et nous avons dû lui donner raison. Nous aimerions que vous preniez la tête du bureau.

Jack hocha la tête en me souriant timidement.

– Nous vous proposons de devenir coordonnatrice de la SCLC, Maya. Évidemment, expliqua Bayard, c’est un poste « général » auquel se rattachent de nombreuses tâches.

– Je ne sais pas taper à la machine, ânonnai-je bêtement.

Les hommes s'esclaffèrent. À la pensée de l'occasion que je leur avais donnée de se montrer condescendants, j'aurais pu me botter les fesses.

– Une secrétaire s'en chargera, dit Jack.

Il rit de nouveau.

– Et du téléphone, ajouta-t-il.

– Parlons maintenant salaire, dit Stanley. Comme vous le savez, Maya, la SCLC a besoin d'argent et il en sera toujours ainsi. Nous ne pouvons vous offrir que le minimum vital.

J'étais déchirée. D'un côté, je ne pouvais penser à rien de plus satisfaisant que de travailler pour Martin

Luther King, et Dieu sait que j'avais besoin du minimum vital. De l'autre, la témérité risquait de m'entraîner à des hauteurs où j'aurais du mal à respirer. Un malaise tempérerait du reste mon enthousiasme : et si on se servait de moi pour chasser Bayard de son poste ?

Après avoir mis de l'ordre dans mes idées, je me levai.

– Merci de votre proposition, messieurs. Je suis très honorée. J'aimerais y réfléchir. Je vous rappelle demain.

Puis je franchis la porte, dévalai l'escalier et trouvai refuge dans les rues de Harlem.

John Killens accepta de me voir dans le restaurant d'un hôtel du centre-ville, où il avait pris une chambre pour récrire un livre.

– Si tu as cette impression, téléphone à Bayard. Pose-lui directement la question. C'est un homme. Personnellement, je ne vois pas pourquoi il aurait suggéré ta candidature s'il préférerait rester en poste.

– Bon, d'accord. Maintenant, veux-tu bien me dire ce que fait un coordonnateur ? Tu crois que je serais à la hauteur ? J'aimerais mieux m'abstenir que de risquer le coup et d'échouer.

– Tu dis n’importe quoi, Maya. On ne réussit pas toujours. Mais si tu as l’intention de vivre, de vivre à fond, tu dois essayer, essayer encore. Supposons que tu te plantes. Qu’est-ce que ça peut bien faire ? Tu sais ce qu’on dit : *Qui ne risque rien n’a rien*. Tu échoues, tu retrousses tes manches et tu recommences.

Il avait beau jeu de parler, lui dont le succès était déjà assuré. J’avais mes doutes, moi.

– Quoi qu’il en soit, « coordonnateur » est un joli mot pour désigner un collecteur de fonds. Tu prépareras des événements, tu posteras des envois, tu prononceras des discours et tu organiseras des conférences. Ce n’est pas sorcier. Si tu as vraiment l’intention de ne plus jamais chanter « de ta vie », c’est peut-être ta chance.

Bayard me vit entre deux rendez-vous.

– Que vous acceptiez le poste ou non, dit-il, moi, je m’en vais. N’allez surtout pas vous méprendre : Martin aura toujours mon appui. Je donnerais ma vie pour lui. Mais il est temps pour moi de passer à autre chose.

Il était debout à côté de mon tabouret, chez Frank’s, dans la 125^e Rue.

– J’ai travaillé avec Randolph pendant des années et il souhaite maintenant fonder une nouvelle organisation pour les syndiqués. La guerre se poursuit. Je vais simplement livrer une nouvelle bataille. Dites oui. Vous ferez du bon travail.

Il me tapota l’épaule et m’abandonna à mon indécision en emportant son mystère.

Par la radio, ce matin-là, j’appris que de jeunes Noirs s’étaient assis au comptoir d’un snack pour Blancs de la Caroline du Nord et que Martin avait été de nouveau emprisonné. Les téléphones sonnaient sans arrêt et le bureau bourdonnait d’activité. À mon arrivée, je trouvai Hazel Grey,

mon adjointe, en train de répartir les tâches entre les bénévoles. Elle leva la tête.

– Les documents sont revenus de l'imprimerie, Maya. Cet après-midi, des jeunes de Long Island viendront les insérer dans des enveloppes.

– Bien.

J'entrai dans mon bureau, Hazel sur les talons.

– Ils viennent d'une école uniquement fréquentée par des Blancs.

– Pourquoi ? Qui les a invités ? Quel âge ont-ils ?

– Ce sont des garçons et des filles du secondaire. Leur conseiller a téléphoné. Il les accompagnera.

Que de jeunes Blancs soient décidés à affronter Harlem était en soi étonnant ; qu'un adulte blanc accepte de les accompagner dans cette mission pour le moins inhabituelle était proprement renversant. On aurait dit que le monde que nous croyions immuable changeait sous nos yeux.

J'eus une brève rencontre avec les bénévoles de couleur.

– D'ici une heure ou deux, on viendra vous aider à terminer ce que vous avez commencé.

– Dieu soit loué, s'écria une grand-mère venue d'une église voisine.

– Une trentaine de jeunes sont en route pour venir nous donner un coup de main, poursuivis-je, et nous devons déterminer ce que nous voulons leur faire faire. Une telle occasion risque de ne pas se représenter de sitôt. Dites-moi ce dont vous avez besoin.

– Il faut déplacer la machine à ronéotyper. Elle est trop près de la fenêtre. Le soleil fait fondre l'encre.

– J'aimerais bien qu'on nous débarrasse de toutes les cochonneries qui encombrent le bureau du fond.

– Il faut classer les documents qui sont entassés dans le couloir.

– Les marches ont besoin d’un bon coup de brosse. Il faut gravir un escalier crasseux pour venir dans les bureaux de Martin Luther King. Une vraie honte.

Le conseiller ressemblait à Burgess Meredith en plus vieux. Vêtu de gris, il faisait penser à un ciel d’hiver. Il affichait une désinvolture étudiée, et son pas traînant, autre affectation, était attachant. Il était moins grand que la majorité des jeunes dont il avait la charge.

– Miss Angelou, les élèves que voici ont obtenu congé. Pour manifester leur appui à l’initiative des jeunes de la Caroline du Nord, ils ont décidé de donner leur journée à l’organisation de Martin Luther King. Nous sommes là pour effectuer les tâches que vous voudrez bien nous confier.

Il tranchait au milieu de toute cette énergie juvénile comme un canard au plumage terne dans une couvée de canetons tout blancs.

Je convoquai les responsables des bénévoles et les présentai aux nouveaux arrivants. Hazel et moi passâmes l’heure du lunch dans mon bureau. Nous rigolions à la pensée des jeunes Blancs qui décrotaient notre escalier, passaient le balai et effectuaient pour nous des travaux dont des femmes et des hommes noirs se chargeaient dans leurs maisons et dans leurs rues. Une telle occasion ne se représenterait jamais. Nous étions donc déterminés à en profiter.

Les jeunes et leur conseiller passèrent me dire au revoir. Ils acceptèrent mes remerciements et ceux de la SCLC. Je prononçai un petit discours sur l’unité de la vie et sur la responsabilité qui nous incombait de rendre le monde habitable pour tous. Ils s’en allèrent et je montai le volume de la radio. Martin était encore en prison. La police avait sorti les jeunes du snack *manu militari*. Les Noirs de la Caroline du Nord étaient en colère, mais rien n’était encore arrivé. Le bureau revenait à la normale lorsque Hazel me téléphona.

– Dites donc, Maya, j’ai encore quelque chose pour vous. Vous êtes bien assise ?

– Oui.

– Demain, nous attendons deux groupes de Blancs et une classe d’une école intégrée. Nous avons du travail pour eux ?

J’encaissai la nouvelle, bouche bée.

– Je vous ai demandé si vous étiez bien assise, dit Hazel en riant.

Les jours, les semaines se précipitaient. Les Noirs comme les Blancs changeaient, tandis que, sous l’œil des médias nationaux, Martin Luther King sillonnait le pays en tous sens, au gré des emprisonnements et des libérations. Aux actualités du soir, on voyait Malcolm X fermer le clapet de reporters de la télévision. À Harlem, l’Association universelle pour l’amélioration de la condition nègre, créée par Marcus Garvey dans les années 1920, reprenait du service, et l’Association éthiopienne renaissait de ses cendres.

Attirés par Harry Belafonte et Sidney Poitier, des Blancs vedettes de cinéma prêtaient leur nom à la lutte, et leur sincérité résistait à l’examen le plus tatillon. Chez Belafonte, un soir, Shelley Winters expliqua pourquoi elle se faisait un plaisir de donner de son temps et de son argent à la SCLC.

– Ce n’est pas parce que j’aime le révérend King, les Noirs ou même Harry Belafonte. Seulement, j’ai une fille. Elle est blanche. Aujourd’hui, elle est encore petite. Quand elle grandira et qu’elle se rendra compte que le monde se compose majoritairement de femmes et d’hommes noirs, bruns et jaunes opprimés depuis des siècles par des gens comme elle, elle va me demander ce que j’ai fait. Je tiens à pouvoir lui répondre : « Mon possible. »

Je me méfiais encore de la plupart des Blancs dits « libéraux », mais Shelley Winters avait un point de vue pragmatique et je lui fis immédiatement confiance.

Après tout, elle était mère, comme moi, et s’occupait de son enfant.

À la maison, Guy parlait du mouvement. Pour mon plus grand plaisir, Chuck et lui avaient rejoint les rangs d'un groupe de jeunes associé au mouvement antinucléaire. Je l'autorisai à prendre part à une manifestation.

Pour éviter l'affluence dans le métro, je m'arrêtais toujours dans un bar situé près de la station de la ligne A dans la 125^e Rue. C'était un lieu plus ou moins mal famé, dont le barman et les habitués ne menaient pas une vie de tout repos. Pendant que les glaçons fondaient dans mon verre, des hommes ayant l'habitude de la rue et des femmes ayant l'habitude du monde s'émerveillaient de l'effervescence nationale.

– Les nègres de la Caroline du Nord... Ceux-là, on peut dire qu'ils n'entendent pas à rire...

– Charlie a intérêt à filer doux. On en a ras le bol de cette merde.

– Et ce Martin Luther King, mon vieux. On ne dirait pas qu'il est fait de chair et de sang.

– C'est un illuminé. Aimer ses ennemis ? Jésus-Christ s'y est essayé et regardez où ça l'a mené.

– Ouais, il s'est fait lyncher.

– Les Noirs auraient intérêt à écouter Malcolm X. C'est lui qui a raison. Les Blancs ne sont jamais que des démons aux yeux bleus.

– Je n'aime pas le discours de la haine. Les Noirs n'ont pas le temps de haïr qui que ce soit. Nous devons plutôt nous serrer les coudes.

Je rentrai au bureau après le lunch. À la réception, Millie Jordan était penchée sur une pile de papiers. Hazel était au téléphone. J'entrai dans mon bureau. Dos à moi, un homme était assis à ma table de travail. Il se retourna et me sourit.

– Bonjour, Miss Angelou. Vous êtes ponctuelle, à ce que je vois, dit Martin Luther King.

Je fus si saisie que je mis un moment à serrer la main qu'il me tendait.

Depuis deux mois que je travaillais à la SCLC, j'avais envoyé des dizaines de milliers de lettres et d'invitations portant sa signature et fait des centaines de déclarations en son nom, mais je ne l'avais encore jamais vu de près. Il était moins grand que je m'y attendais. Plus jeune, aussi. Il avait une amabilité naturelle, légèrement déstabilisante. Le trouver seul dans mon bureau, c'était comme découvrir un lion en train de dévorer des feuilles de moutarde sautées dans ma salle à manger.

– Nous vous sommes infiniment reconnaissants du travail que vous faites ici dans le Nord, commençat-il. Votre action confirme que nous sommes sur la bonne voie, en bas, sur la ligne de feu.

Je trouvai enfin le moyen de lui dire que j'étais enchantée de le rencontrer.

– Allez, reprenez votre place et parlez-moi de vous.

Avec gratitude, je m'installai dans mon fauteuil et il se percha sur l'accoudoir du vieux canapé posé au fond de la pièce.

– Stanley dit que vous êtes originaire du Sud. D'où venez-vous, exactement ?

Il n'avait pas la voix qu'il avait prise pour parler à l'église. J'avais devant moi un jeune homme posant une question à une jeune femme. En l'examinant, je songeai à l'athlète beau et sexy qui finit invariablement dans les bras de la majorette à la peau brun clair.

– Stamps, en Arkansas, répondis-je. À une quarantaine de kilomètres de Texarkana.

Il connaissait Texarkana, Pine Bluff et, bien entendu, Little Rock. Il s'informa de la taille et de la population de Stamps, voulut savoir si les miens étaient paysans. Non, en fait. Je lui parlai de ma grand-mère et de l'oncle infirme qui m'avaient élevée. Il hocha la tête comme s'il les connaissait

personnellement. Lorsque je décrivis les routes de terre, les baraques et la petite école au sommet de la colline, il sourit d'un air entendu. Je mentionnai mon frère Bailey. Le révérend demanda ce qu'il faisait dans la vie.

La question me laissa interdite. Il était aimable et compréhensif. Si je lui révélais que mon frère était en prison, n'allait-il pas changer d'attitude ? Je risquais de perdre mon emploi et, plus encore, le respect de M. King. Qui se ressemble s'assemble, et tout ça... Je me lançai quand même et lui avouai que Bailey était à Sing Sing.

Il baissa les yeux sur ses mains.

– Il n'a pas commis de crime contre la personne, expliquai-je.

J'aimais mon frère. Il avait beau être emprisonné, je tenais à ce que Martin Luther King ne voie pas en lui un criminel ordinaire.

– Recel d'objets volés, c'est tout.

– Quel âge a-t-il ? – Trente-trois ans. C'est un garçon brillant. Pas un mauvais bougre. Je vous jure.

– Je comprends. Les désillusions conduisent notre jeunesse à des gestes désespérés.

Il parlait tout bas, d'une voix empreinte de sympathie et de tristesse.

– Voilà pourquoi nous devons nous battre et vaincre. Nous devons sauver les Bailey de ce monde. Ne cessez jamais de l'aimer, Maya. Ne désespérez jamais de lui. Ne le reniez jamais. N'oubliez pas non plus qu'il est plus libre que ses geôliers.

La rédemption par la souffrance était l'un des credo de Martin que j'avais du mal à admettre. J'avais vu la détresse empoisonner les âmes et gauchir les corps, mais je n'avais encore jamais été témoin du sauvetage d'un misérable par la misère.

On frappa à la porte. Stanley Levison apparut.

– Bonjour, Maya. Salut,

Martin. Quand tu voudras... Martin se leva et la tendresse s'évapora aussitôt. Il était redevenu le prêcheur enflammé, fin prêt à descendre dans l'arène.

Il se pencha sur mon bureau.

– Je vous prie d'accepter mes sincères remerciements. Et n'oubliez pas que nous ne sommes pas seuls. Le pays regorge de gens honnêtes, de Blancs qui ont le cœur à la bonne place et qui sont disposés à assumer leurs responsabilités.

Sa voix avait retrouvé ses accents baptistes mélodieux, voués à la recherche du bien commun.

Nous nous serrâmes la main et je me demandai si la déclaration concernant les Blancs de bonne volonté était destinée à Stanley.

À la porte, Martin se retourna :

– Nous devons toutefois rester vigilants, car derrière chaque Américain blanc et juste se cache un Bull Connor armé d'un fusil de chasse et flanqué de chiens d'attaque.

Je réfléchissais à l'expérience que je venais de vivre lorsque Hazel et Millie entrèrent en souriant.

– Nous vous avons bien eue, pas vrai ?

Je leur demandai si c'était leur idée. Non, répondirent-elles. Martin avait demandé à me rencontrer. Ayant appris que j'étais sortie manger, mais que j'étais une maniaque de la ponctualité, il avait proposé de me jouer un tour en m'attendant seul dans le bureau.

Millie rit.

– Il a le sens de l'humour, mais on n'en entend jamais parler, pas vrai ?

Hazel ajouta :

– D'une certaine façon, ça le rend plus humain. J'aime bien qu'un homme sérieux soit capable de rire. Je trouve que ça lui

fait une personnalité plus complète.

Depuis que Godfrey et moi l'avions entendu et qu'il nous avait entraînés vers la gloire sur les ailes de l'espérance, Martin King était pour moi un héros et un modèle. Mais quand je lui avais parlé de mon frère, il avait ressenti de la tristesse. Pour cette raison, mon cœur lui appartiendrait à jamais. Je résolus aussi de repousser le souci léger mais constant que ma mère m'avait laissé en guise de cadeau d'adieu : les Noirs ne peuvent pas changer parce que les Blancs refusent de changer.

Au cours des mois suivants, je pensai d'ailleurs de moins en moins souvent à la mise en garde servie par ma mère. L'esprit de Harlem était à la fois nouveau, ancien et dynamique. Des enfants noirs et des enfants blancs envahissaient les rues, en route vers des manifestations ou des bureaux voués à la libération, où ils s'acquittaient de tâches menues mais importantes. Au coin des rues, des nationalistes noirs haranguaient les passants, exigeaient la liberté. Les Musulmans noirs accusaient les Blancs de génocide et réclamaient la ségrégation immédiate et absolue d'avec les démons aux yeux bleus. Le Wells Restaurant et le Red Rooster offraient la meilleure cuisine *soul* ; le soir venu, des Noirs, des Blancs et des diplomates africains de passage s'y entassaient pour écouter de la bonne musique. Le Baby Grand, où Nipsy Russell avait joué pendant des années, avait fermé ses portes, mais le Palm Café était le paradis des buveurs invétérés et des joueurs compulsifs. *L'Amsterdam News* lançait chaque semaine de nouvelles salves contre les « forces du mal », et G. Norwood, l'un de ses chroniqueurs sociopolitiques, tenait la communauté au courant des faits et gestes de chacun.

Dans l'ensemble du pays, l'humeur était à l'action, et les groupes les plus anciens, comme la National Association for the Advancement of Colored People (NAACP) et la Ligue urbaine, perdaient du terrain au profit des plus progressistes. De jeunes Noirs qualifiaient Roy Wilkins¹ d'oncle Tom vendu et Whitney Young² d'espion dangereux. Seuls Martin et Malcolm commandaient le respect. Eux-mêmes avaient pourtant leurs détracteurs.

Tenue chez Sarah Wright, la réunion de la Guilde des écrivains de Harlem tirait à sa fin. Nous nous disions au revoir lorsque le téléphone de Sarah sonna. Elle nous fit signe d'attendre et alla répondre. Après avoir raccroché, elle nous apprit sur un ton animé que la délégation cubaine aux Nations unies, dirigée par le président Castro, avait été expulsée d'un hôtel du centre-ville. On accusait les membres du groupe d'avoir apporté des poulets vivants dans leurs chambres pour s'adonner à des rites vaudous. L'hôtel Teresa de Harlem avait décidé de les accueillir.

Nous poussâmes des hourras. Les rares écrivains publiés ou en herbe qui ne faisaient pas partie du mouvement Justice pour Cuba se réjouissaient néanmoins de la résistance courageuse que Castro opposait aux États-Unis.

Nous descendîmes aussitôt dans la rue. Sous la pluie, certains hélèrent un taxi ou sautèrent dans leur voiture. D'autres se rendirent à la station de métro. Nous allions souhaiter la bienvenue aux Cubains.

C'était un lundi soir, vers onze heures. À notre grande surprise, nous ne pûmes pas nous approcher de l'hôtel : des milliers de badauds avaient pris d'assaut les trottoirs et les carrefours, et la police avait fermé des rues principales et transversales.

Dans l'air humide de la nuit, mes amis et moi écoutâmes avec plaisir les chants espagnols, les acclamations (*Viva Castro !*) et les congas.

Pour les habitants de Harlem, l'heure était aux « olé » et aux « alléluia ».

Deux jours plus tard, Khrouchtchev vint rendre visite à Castro au Teresa. Les policiers, blancs et nerveux, montaient toujours la garde au coin de la 125^e Rue et de la 7^e Avenue. Même en temps normal, on considérait en général qu'il s'agissait d'un des carrefours les plus populaires et les plus dangereux, peut-être, de l'Amérique noire.

Au milieu d'une foule exubérante, Hazel, Millie et moi franchîmes en jouant des coudes le pâté de maisons qui séparait le bureau de l'hôtel. Nous vîmes Khrouchtchev et Castro se donner l'accolade en pleine 125^e Rue : les Cubains applaudissaient et les Russes souriaient, révélant leurs dents métalliques. Des Noirs se joignirent aux célébrations. Certains Blancs n'étaient pas si mauvais, finalement. Les Russes étaient des types bien. Évidemment, Castro ne se qualifiait jamais lui-même de Blanc. Pas de problème, donc. De toute façon, l'Amérique haïssait les Russes, et les Noirs disaient souvent : « C'est pas les cocos qu'ont réduit mon grand-papa à l'esclavage ; c'est pas eux non plus qu'ont lynché mon papa et violé ma maman. »

– Allez, Khrouchtchev, quoi. Laisse-toi aller !

Sans permission, Guy quitta l'école pour venir à Harlem en compagnie d'une ribambelle de camarades.

Une fois les délégations russe et cubaine parties pour le siège des Nations unies, les garçons envahirent les bureaux de la SCLC. Au téléphone, Millie m'apprit que mon fils était derrière, en train de coller des timbres.

Sous l'effet de la surprise, j'eus l'indélicatesse de le prendre à partie devant ses amis.

– Qu'est-ce que tu fabriques ici ? Qui t'a autorisé à quitter l'école ?

Laissant tomber les papiers, il lâcha, d'une voix froide et méprisante :

– Tu souhaites me parler en privé, maman ?

Pourquoi n'avais-je pas saisi avant ce que je devinai aussitôt que la question eut franchi mes lèvres ? Je tournai les talons sans lui présenter d'excuses et il me suivit.

Nous nous fîmes face dans le couloir.

– Je suppose que tu ne comprendras jamais, maman. Pour moi, en tant qu'homme noir, la rencontre de Cuba et de l'Union soviétique à Harlem est un événement d'une

importance capitale. De mon vivant, j'aurai vu de grandes puissances se liguier contre le capitalisme. Je ne sais pas comment les choses se passaient dans le bon vieux temps, le tien, je veux dire, mais nous vivons aujourd'hui dans l'Amérique moderne. Il fallait que je voie ça. Cette rencontre aura une influence décisive sur mon avenir.

Je le regardai. Je ne trouvais rien à redire. Guy avait toujours su qui il était. C'en était presque troublant. Jeune, je m'étais souvent interrogée sur la perception que les autres avaient de moi, mais je ne m'étais jamais positionnée par rapport à la situation internationale. Je hochai la tête et, sans rien dire, regagnai mon bureau.

Abbey, Rosa et moi décidâmes de créer une nouvelle organisation, soit un regroupement de Noires de talent qui se mettrait à la disposition des autres groupes. Pour tenir une collecte de fonds, les intéressés – de la SCLC à la Ligue urbaine – n'auraient qu'à faire appel à nous, et nous pourrions nous produire, présenter un défilé de mode, réciter de la poésie, chanter ou écrire.

Depuis six mois, je coordonnais les activités de la SCLC. Je connaissais les philanthropes les plus fiables, le prénom de leurs secrétaires et les restaurants qu'ils fréquentaient le midi. Je me baladais avec une serviette et, dans le métro, je lisais des documents juridiques d'un air sévère. Au bureau, on m'appelait Miss Angelou. Dans les conférences auxquelles j'assistais en compagnie de Stan Levison et de Jack Murray, je prenais d'abondantes notes. Martin Luther King était sacré ; la collecte de fonds, ma vocation. Mes journées étaient un tourbillon de coups de fil, de courses en taxi et de lettres empreintes de gravité dans lesquelles je rappelais aux destinataires que la liberté coûte cher et que leurs dons, petits ou grands, contribuaient à ébranler la citadelle de l'oppression où une multitude d'infortunés étaient retenus prisonniers.

Au terme d'une journée bien remplie d'actes exaltants, je rentrais chez moi. Après le coucher du soleil et avant Brooklyn, la glorieuse magie s'évanouissait. En descendant du métro à la station Park, je n'avais plus rien d'une jeune cadre brillante vouée à la justice, en particulier pour Cuba, ni d'une membre à part entière de la Ligue des écrivains de Harlem. J'étais une célibataire qui avait un loyer à payer et un fils de quinze ans persuadé qu'il n'y avait rien de plus terrible au monde qu'une morne soirée passée en compagnie de sa maman. En secret, je lui donnais raison. Tony's Restaurant and Bar, situé dans la place Sterling voisine, devint mon sanctuaire. L'établissement n'était ni ennuyeux au point de n'attirer que des familles pratiquantes ni tapageur au point de mettre les femmes seules en présence d'hommes potentiellement dangereux.

La première fois que j'y entrai, je choisis un tabouret au comptoir, puis, en brandissant ma plus grosse coupure, je commandai à boire et invitai le barman à se servir. (Quand, à dix-sept ans, j'avais décidé de voler de mes propres ailes, Vivian Baxter m'avait appris qu'une femme seule installée

dans un bar peut toujours compter sur la protection du barman, à condition de l'avoir choyé au préalable.)

Il me resservit généreusement, laissant le gin déborder du doseur, puis il se présenta.

Teddy était un petit homme à l'apparence soignée, à la peau brun pâle tirée sur le visage. Il promenait ses grands yeux lents sur le bar, tandis que ses mains rapides s'occupaient des bouteilles, des verres et des glaçons. Il parlait avec tous les clients en même temps, abandonnait et réintérait les conversations sans oublier un nom ni se tromper de cocktail.

– Vous êtes nouvelle dans le quartier ? demandat-il.

Il transporta un verre jusqu'à l'autre bout du zinc, encaissa la monnaie et poursuivit :

– D'où êtes-vous ? Vous êtes une professionnelle ou vous avez un emploi ?

Au son de sa voix, jamais on aurait pensé qu'il voulait savoir si je me prostituais. J'eus la présence d'esprit de ne jouer ni les vierges offensées ni les ignorantes. Je lui dis que je m'appelais Maya. J'étais californienne, je travaillais à Manhattan et je vivais seule avec mon fils adolescent, à trois pâtés de maisons du bar.

Il s'avança, un verre à la main.

– Celui-ci, c'est moi qui vous l'offre, Maya. Je veux que vous vous sentiez ici comme chez vous. Revenez quand vous voulez

Je le remerciai, lui laissai un pourboire généreux et décidai de revenir le lendemain.

Au bout d'un mois, nous nous taquinions gentiment, Teddy et moi. Les habitués me saluaient froidement, mais sans hostilité.

Contrairement à ce qu'on pourrait penser, les rapports entre les Noirs du Sud (et, que nous le voulions ou non, nous appartenions presque tous à cette catégorie) sont régis par un code de comportement aussi strict et singulier qu'un menuet

du XVII^e siècle ou un rite initiatique africain. Tout est réglé comme du papier à musique : le moment de parler, le ton de la voix, les mots, les situations où il convient de baisser les yeux et l'instant fulgurant au cours duquel il est permis de toucher l'épaule, le bras ou même le genou d'un inconnu sans signifier autre chose qu'une amabilité respectueuse. Confrontée à une situation nouvelle, la femme seule sait d'instinct qu'il est admis de sourire légèrement aux autres femmes (seules les amies et celles qui sont en voie de le devenir sont autorisées à se sourire largement) et de saluer d'un geste de la tête des inconnus. Un tel comportement indique que la nouvelle venue est disposée à se montrer aimable, mais qu'elle ne convoite pas le compagnon d'une autre. Elle doit se montrer sensuelle, soigner son apparence, mais faire l'impossible pour mettre sa sexualité en veilleuse.

Nous nous étions aperçus à quelques reprises, le gros homme et moi, mais, même s'il était seul, il ne m'avait jamais adressé la parole. Un soir, j'entrai dans le bar et pris place sur un tabouret dans un coin. Teddy me servit mon premier verre et m'appela la Miss Vendredi de Harlem.

Assis à l'autre bout du bar, l'homme lança : – Mettez ça sur mon compte, barman. Teddy se tourna vers l'homme, puis vers moi. Je secouai la tête.

Teddy ne broncha pas, mais ses yeux se portèrent vers l'homme qui, d'un signe de la tête, encaissa mon refus.

Accepter du premier coup le verre offert par un inconnu, c'est comme une jeune fille bien qui accepterait de coucher avec son cavalier au premier rendez-vous.

– Je m'appelle Tom, Maya. Pourquoi refusez-vous de prendre un verre avec moi ?

Je ne l'avais pas entendu bouger. Pourtant, il était là, soudain, si près que je sentais la chaleur de son corps. Il chuchotait presque.

– Je ne vous connais pas. Je ne sais même pas votre nom. Comment voulez-vous qu'une honnête femme boive avec un

homme sans nom ?

Je souris en serrant les muscles de mes joues pour faire apparaître une fossette. Il avait la peau brunroux, le visage parsemé de taches de son et le sourire d'un blanc éclatant.

– Eh bien, dans ce cas, je m'appelle Thomas Allen. J'habite rue Clark, près d'Eastern Parkway. Quarantetrois ans, célibataire. Je travaille dans Queens. Je n'ai rien d'un paresseux et je gagne bien ma vie. Voilà. Maintenant, vous savez tout de moi.

Il éleva la voix :

– Barman, veuillez nous resservir, je vous prie.

Puis, sur un ton confidentiel, il ajouta :

– Comment se fait-il que vous soyez seule ici ? Les hommes seraient-ils devenus aveugles, par hasard ?

J'avais beau savoir que cela faisait partie du jeu, le flirt m'inspirait un profond malaise. Face aux remarques convenues, je me faisais l'effet d'être une menteuse.

Je me trémoussai sur le tabouret.

– Allons donc, dis-je en ricanant.

Thomas était un beau parleur. Il menait la danse ; je le suivais. Au moment approprié, il effectuait un pas en arrière et je m'avançais. À la fin du rituel d'approche, je lui avais donné mon adresse et j'avais accepté une invitation à dîner. Nous nous vîmes deux fois. J'appris qu'il était chasseur de primes¹ et divorcé. Je me rendis chez lui et en ressortis comblée. Après quelques nuits de plaisir, je l'emmenai chez moi pour le présenter à mon fils.

Ses amis l'appelaient Tom. Pour bien montrer que je n'étais pas comme eux, je m'en tins à Thomas. Il était gentil avec moi, me parlait avec douceur et se montrait généreux envers Guy. Au zoo, au cinéma et à Coney Island, nous formions un trio séduisant. Les membres de sa famille me traitaient avec gentillesse, mais ils donnaient l'impression de se méfier. Qu'est-ce que je voulais à leur frère ? Une femme dans la fleur

de l'âge, pour l'amour du ciel, et qui avait trempé dans le show-business et Dieu sait quoi d'autre. Son fils adolescent, dont la conversation était émaillée de mots difficiles, prônait une politique radicale et participait à des marches de protestation. Que fabriquait Tommy avec des individus pareils ? Elle n'était même pas jolie !

S'ils m'avaient posé la question, au lieu de se livrer à des spéculations en catimini, je les aurais éclairés par ces deux mots : bouffe et sexe.

Au début, l'enthousiasme dont je faisais preuve dans la chambre à coucher déstabilisa un peu Thomas, mais il comprit vite que je n'avais rien d'une dépravée. J'étais simplement une femme saine dotée d'une libido à l'avenant et il acceptait avec joie de me donner satisfaction. Je lui fis découvrir les cuisines française et mexicaine en garnissant la table de ma salle à manger de splendides petits plats. Nous apprécions nos dons respectifs ; nous étions bien ensemble. Je n'avais qu'un seul regret. Nous ne parlions pas. Au cours de nos soirées, il n'amorçait jamais la conversation et se contentait de répondre à mes questions par des monosyllabes.

Après les salutations d'usage les plus banales, nos conversations se résumaient aux cris que je poussais dans sa chambre et aux grognements qu'il laissait entendre dans ma salle à manger. À ses yeux, mon travail à la SCLC n'était qu'un boulot comme les autres.

Après un don substantiel ou une campagne de financement particulièrement fructueuse, je sortais du bureau en proie à une ébullition fiévreuse. Thomas accueillait la nouvelle avec un geste de la tête, puis il tapait sur son journal pour bien montrer qu'il était en train de lire. Interrogé sur sa journée de travail, il répondait en général d'une voix monocorde :

– Pas mal.

Des gens intéressants avaient-ils été arrêtés ?

– Non. C'est toujours les mêmes crapules. De vieilles putes, des maquereaux et des meurtriers. Ces personnages-là

n'étaient-ils pas dangereux ?

– Ce qui est dangereux, c'est de marcher dans la rue.

N'avait-il donc pas peur des criminels armés jusqu'aux dents ?

– J'ai une arme, moi aussi, et j'ai un permis pour la porter.

Sans mon arrogance, notre relation en serait restée au stade de l'assouvissement des appétits charnels.

Un soir que la Guilde s'était réunie chez Rosa, les écrivains se répartirent dans des voitures pour aller assister à une fête nocturne donnée à Harlem. Je déclinai l'invitation. J'attendais Thomas, qui me raccompagnerait chez moi.

Quelqu'un laissa entendre que je n'avais qu'à l'inviter. Avant que j'aie eu le temps de répondre, un autre auteur me demanda s'il faisait bien le métier qu'on lui prêtait. Oui, et alors ? La femme se récria :

– Aïe. J'espère que ce n'est pas sérieux entre vous. Une chose est sûre, il ne sera jamais le bienvenu chez moi. Ces gens-là sont aussi vils que les policiers. Ils se nourrissent de la misère des pauvres.

Je n'eus pas le temps de peser les conséquences de ma réponse. La femme n'était pas mon amie, bien entendu, mais même une simple connaissance n'avait pas le droit de m'apostropher et de me défier en public. La politesse la plus élémentaire aurait dû l'en dissuader. Je ne lui devais rien et je n'avais surtout pas à rougir en face d'elle. Grosse péteuse, va.

– J'ai l'intention de l'épouser, dis-je. En pensée, je viens de déchirer ton invitation aux noces.

John Killens se retourna.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

Rosa, qui connaissait tous mes secrets, écarquilla les yeux.

– Depuis quand ?

J'accueillis la question avec une froideur feinte.

Après tout, Thomas ne m'avait pas demandée en mariage, et Guy ne le portait pas particulièrement dans son cœur. Je n'étais pas amoureuse de lui, mais je me sentais seule et je ferais une parfaite petite épouse. Je savais cuisiner et tenir la maison. Je n'avais jamais été infidèle. Même pas à mes petits amis. Nous mènerions une existence sans histoire.

Je m'habituais à l'idée qui, en fait, me plaisait de plus en plus. Nous achèterions une jolie maison à Long Island, où Thomas avait de la famille. Je deviendrais membre d'une église et d'un groupe de femmes bénévoles. Guy s'accommoderait d'un autre déménagement, à condition que ce soit le dernier. Je laisserais pousser mes cheveux et je les ferais défriser pour pouvoir porter de jolis chapeaux à fleurs. J'achèterais de petits gants. J'aurais l'air d'une jolie femme de couleur de San Francisco.

Lorsque je lui fis part de mon désir de me marier, Thomas hocha la tête et dit :

– J'y pensais justement, moi aussi. C'est peut-être le moment.

Guy accueillit la nouvelle d'un air grave. Au bout de quelques secondes de silence, il déclara :

– Je te souhaite beaucoup de bonheur, maman.

Il tourna les talons, puis se ravisa aussitôt.

– Ça veut dire que nous allons encore déménager, non ?

Je mentis à propos de mes rêves éveillés et lui rappelai que Thomas occupait un vaste appartement situé à quelques pâtés de maisons de chez nous. Il n'aurait pas à changer d'école pour la énième fois. Je me dis que nous attendrions peut-être que Guy soit à l'université pour acheter notre maison à Long Island.

Au bureau, on accueillit l'annonce avec jubilation.

– Rien ne vaut un honnête homme, dit Hazel en me serrant dans ses bras.

Comme elle était heureuse en ménage, je m'attendais à une telle réaction de sa part.

Abbey m'examinait d'un air interrogateur.

– J'espère que tu sais ce que tu fais, Maya Angelou, dit-elle.

– Absolument pas, mais j'ai l'intention de prier beaucoup.

Elle rit et promit de prier avec moi. Elle était toute au mariage qu'elle venait de contracter, entretenait son luxueux appartement avec un soin maniaque et enregistrait de la musique compliquée avec Max.

Rosa adopta une approche pragmatique :

– Il n'est pas jaloux, au moins ? Si tu épouses un homme jaloux, ta vie sera un enfer.

Je répondis que je ne lui donnerais aucun motif de se montrer jaloux.

Rosa écrivait tous les jours, s'occupait de sa famille nombreuse et exubérante, était courtisée par des diplomates africains et travaillait en usine pour payer son loyer.

Mes deux amies les plus proches, emportées par le tourbillon de l'époque et de leur vie, n'eurent pas le temps de me parler de ma décision irréfléchie.

Thomas m'offrit une bague de fiançailles et déclara que nous nous marierions trois mois plus tard. La cérémonie aurait lieu en Virginie, l'État où il était né, dans l'église où ses parents s'étaient mariés. Ensuite nous irions en voiture jusqu'à Pensacola, en Floride, parce qu'il avait toujours eu envie de pêcher dans le golfe du Mexique. Pendant notre absence, Guy resterait dans la famille de Thomas.

Il ne me demanda pas mon opinion, d'où je déduisis qu'il pouvait s'en passer. Sa décision de m'épouser lui avait instantanément conféré le droit de planifier chaque détail de notre vie commune. J'ignorai le petit pincement qui me disait que j'aurais intérêt à mieux mûrir ma décision.

Je ne connaissais ni la Virginie ni la Floride. J'étais enchantée à l'idée de voyager.

Le temps et la chance remodelaient mon existence. Investie d'une toute nouvelle docilité, je serrai les lèvres et acquiesçai à tout.

8

Un lundi matin, Hazel m'apprit qu'elle avait entendu un discours prononcé par un combattant sud-africain pour la liberté. Il était si éloquent et si brillant que même le plus grand idiot de la terre aurait compris qu'il fallait abolir l'apartheid à tout prix. Il s'appelait Vusumzi Make (prononcé Ma-ké).

Quelques bénévoles, réunis dans les bureaux voisins, l'avaient aussi entendu. Ils se joignirent à la conversation. Eux non plus ne tarissaient pas d'éloges.

– C'est l'Africain le plus futé et le plus posé que j'aie jamais vu.

– Un peu grassouillet, mais mignon comme tout.

– Il m'a beaucoup fait penser au révérend King.

Je demandai qu'on me répète son nom.

Hazel l'avait noté par écrit. L'homme était aux États-Unis pour demander aux Nations unies de dénoncer la politique raciale sud-africaine. Quelques jours plus tard, il prononcerait une autre allocution. Peut-être pourrions-nous y assister ensemble. Je promis d'y réfléchir.

Le long du mur de mon bureau s'empilaient des boîtes en carton. Chacune renfermait une superbe valise. « Tous mes vœux à ma splendide promesse. » Je m'assis derrière ma table de travail en souriant d'aise.

Frank Sinatra, Peter Lawford, Joey Bishop et Sammy Davis Jr. avaient accepté de donner à Carnegie Hall un concert au profit de la SCLC. Jack O'Dell, organisateur réputé qui s'était joint à nous, analysait le plan de la salle. Stanley, Jack, Jack Murray et moi avions pour tâche de déterminer les différentes sections et de fixer le prix des billets. Il fallait réserver des chambres d'hôtel pour les membres du célèbre « Rat Pack » et leur entourage, communiquer avec des représentants de la Guilde des musiciens, concevoir les billets et les commander,

inviter les mécènes fortunés et les groupes religieux à réserver des places.

Tard, ce vendredi après-midi-là, nous travaillions encore lorsque Hazel vint nous informer de son départ. Make prononçait son discours et elle devait retrouver son mari à l'autre bout de la ville. Ils tenaient à arriver tôt pour avoir de bonnes places. (Elle savait qu'il était hors de question que je puisse les accompagner.)

Je lui demandai de prendre des notes et de me faire rapport le lundi suivant. Je consacrai tout le week-end au travail. Le samedi, je vis Guy pendant quelques heures : il était venu au bureau en compagnie d'autres jeunes bénévoles blancs et noirs. Thomas effectuait un quart de nuit. Tard le soir, je pris donc le métro pour Brooklyn, puis je rentrai à pied par les rues paisibles. Guy m'avait laissé un mot sur la table de la salle à manger. Il était parti à une fête. « Serai de retour à 12 h 30. » C'était la limite absolue. Après tout, il avait à peine quinze ans. J'étais sévère ; il était en général docile. J'avais l'intention de lire dans mon lit pour m'assurer qu'il tiendrait parole.

Le matin venu, je m'éveillai dans la même position. Guy dormait sagement.

Make s'était montré encore plus éloquent que la première fois. Selon le compte rendu que me fit Hazel, un trouble-fête avait demandé à l'orateur pourquoi seize millions d'Africains laissaient trois millions de Blancs les dominer. Les Noirs américains, qui comptaient pour seulement dix pour cent de la population des États-Unis, se tenaient debout et résistaient depuis le jour où ils étaient arrivés comme esclaves.

La réponse de Make, au dire de Hazel, avait été implacable. D'abord, il évoqua l'histoire de la lutte des Noirs d'Amérique. Il la connaissait mieux que la plupart des Noirs des États-Unis. Il fit allusion à Denmark Vesey et à Gabriel, leaders reconnus de la révolte des esclaves. Il cita Frederick Douglass et Marcus Garvey. Il déclara que le Dr Du Bois était le véritable père du panafricanisme. À l'occasion du Congrès panafricain de 1919,

tenu à Paris, celui-ci avait en effet énoncé clairement l'idée d'une Afrique libre et unie. Ensuite, Make montra méthodiquement que l'esclavage avait affaibli le continent, dont les éléments les plus forts étaient enlevés et forcés de construire, loin de chez eux, le pays des esclaves. Il mentionna le colonialisme, deuxième coup dur qui avait acculé l'Afrique à la misère. L'esprit de l'Afrique est toujours vivant, expliqua-t-il, mais il est à son plus fort chez les descendants qui luttent en dehors de la patrie. Chez lui, en Afrique du Sud, les Noirs avaient besoin de l'aide et des encouragements de ceux qui, ayant fait de première main l'expérience de l'esclavage, savaient que l'opresseur était un ennemi puissant, mais nullement invincible.

Mentalement, je décidai d'aller entendre Make à la première occasion. Une fois de plus, mes responsabilités l'emportèrent sur mes intentions. Le jeudi matin, je reçus un coup de fil de John Killens.

– J'ai entendu Make hier soir, Maya. Je m'attendais à ce que tu sois là.

Je me justifiai en invoquant l'imminence du concert de Carnegie Hall.

– Si tu es libre demain soir, dit-il, viens chez moi. Grace et moi avons invité quelques personnes à venir faire sa connaissance.

– Demain soir aussi, je vais finir tard.

– Viens quand tu veux. La réception commence vers huit heures, mais elle ne se terminera pas avant une ou deux heures du matin. Make représente le Congrès panafricain (PAC). C'est l'organisation radicale, mais il est accompagné par Oliver Tambo, chef du Congrès national africain. Le Congrès national africain est au Congrès panafricain ce que la NAACP est aux Musulmans noirs. Les deux s'entendent malgré tout. Essaie d'être là.

Avant de partir au travail, le lendemain matin, je réveillai Guy et lui demandai d'aller manger chez John, ce soir-là. Je le

retrouverais là-bas à neuf heures trente.

La tristesse que j'éprouvais à l'idée d'être une mère fantasque et trop souvent absente me forcerait à sonner chez les Killens à l'heure dite

Je quittai donc le bureau un peu plus tôt que d'habitude. John m'ouvrit et je traversai la foule épaisse, composée de connaissances et d'inconnus. Dans la cuisine, je trouvai Guy, Chuck, Barbara et Mémé Willie. Mon fils leva les yeux, consulta sa montre et sourit.

Mémé Willie me proposa à manger, mais je refusai poliment : je devais aller serrer la main des invités d'honneur.

– Il va te décoiffer, m'man. Nous avons discuté un moment. Il est plus reveneure que les slictueux toves¹.

Guy se donnait tellement de mal pour avoir l'air d'un adulte que je fus étonnée de l'entendre utiliser une des expressions favorites de son enfance. En présence de Make, il s'était détendu et était redevenu un petit garçon.

Dans le salon, je saluai Paule et John Clarke, Sarah Wright et Rosa. L'atmosphère était électrique. John Killens me conduisit auprès d'un petit homme mince à la peau foncée.

– Maya, je te présente Oliver

Tambo, guerrier sud-africain. Tambo me serra la main et s'inclina.

– Et voici Vusumzi Make, poursuivit John, autre guerrier sud-africain.

Je fus surprise par l'apparence de Make. Je l'imaginais très grand et plus vieux. En réalité, je mesurais près de huit centimètres de plus que lui et il avait un visage poupin. Ses épaules étaient larges, sa taille épaisse, et il portait un costume à rayures magnifiquement taillé. Il avait trente ans à peine.

– Heureux de faire votre connaissance, Miss Angelou. Vous représentez Martin King, un héros noir, et je représente Robert Sobukwe, un héros noir sud-africain. Hazel Grey m'a

beaucoup parlé de vous. Sans même vous avoir rencontrée, je vous aurais reconnue. J'ai bavardé avec Guy.

Son accent, produit de la nette diction britannique transformée par les rythmes d'une langue africaine et la grâce de lèvres africaines, était délicieux. Je souris et m'éloignai. J'avais besoin de m'asseoir un peu à l'écart pour recouvrer mes esprits. Je n'avais encore jamais rencontré un homme pareil. Il était à la fois intense et réservé. Ses mouvements étaient sobres et délicats. Et il n'était manifestement pas conscient de souffrir d'embonpoint. John avait sans doute eu raison. C'était un guerrier qui connaissait ses ennemis et avait confiance en ses armes.

Rosa abandonna son diplomate africain pour venir me retrouver sur le canapé.

– Tu as rencontré Make ? Il a demandé à te voir. Tout doux, ma belle.

Elle sourit pour moi seule et retourna auprès de son cavalier.

Paule Marshall se planta devant moi.

– Veux-tu bien me dire ce que tu as fait à Make ? demanda-t-elle. Il dit qu'il aimerait te connaître mieux.

Je répondis que je ne l'avais que salué.

– C'étaient de sacrées salutations, j'aime autant te le dire. Il a voulu savoir si je te connaissais bien et si tu étais mariée. Paule rit et me fit un clin d'œil.

– Je n'ai rien dit. À toi de voir.

John et Grace réunirent leurs invités au salon, et tout le monde s'assit. Une fois les chaises et les fauteuils occupés, certains se laissèrent tomber sur des tabourets et d'autres s'installèrent par terre, entre deux canapés. John présenta Oliver Tambo, qui, animé d'une colère sèche et pondérée, parla de l'Afrique du Sud, de l'ANC et de son leader, le chef Albert Luthuli.

Nous applaudîmes l'homme et la cause qu'il défendait aux États-Unis. Puis ce fut au tour de Make. Déjà, mon cœur

n'appartenait plus à Thomas Allen.

Quand Make commença à parler, il était assis, mais vite la passion éleva sa voix et le tira de sa chaise. Lors des procès tenus dans la foulée du massacre de Sharpville, il avait dû répondre à des accusations de haute trahison. Les Africains – des membres de l'ANC et du PAC ainsi que des personnes n'appartenant ni à l'une ni à l'autre de ces organisations – s'étaient réunis en 1958, inspirés par Martin Luther King et la SCLC, pour protester contre l'oppression à laquelle ils faisaient face dans leur pays. (Make me gratifia alors d'un geste de la tête.) Malcolm X et les Musulmans noirs les avaient encouragés à se distancier de leurs oppresseurs.

Une fois son discours terminé, il nous invita à poser des questions en s'épongeant le visage avec un mouchoir blanc fin comme un nuage.

Là, tout de suite, j'ai eu envie d'être le linge blanc qu'il tenait dans ses mains foncées, de toucher son front, de me blottir dans les commissures de ses lèvres. L'intelligence avait toujours eu sur moi un effet pornographique.

Il voulait des questions et nous lui donnâmes satisfaction.

« Quelle était l'organisation la plus populaire d'Afrique du Sud ? » Flirtait-il réellement avec moi ?

« Luthuli et Sobukwe s'entendaient-ils bien ? » Les hommes grassouillets faisaient-ils l'amour comme les maigres ?

« À quel âge le Sud-Africain moyen découvrait-il la politique ? » Était-il marié ?

« Que pouvons-nous faire, en tant que Noirs américains, pour appuyer la lutte ? » Combien de temps passerait-il à New York ?

Make et Tambo répondirent tour à tour, renvoyant les réponses avec l'aisance de tennismen professionnels.

Make se tourna vers moi.

– Miss Angelou n'a donc aucune question à poser ?

Seule mon expérience de la scène m'empêcha de me tortiller de honte. J'étais soudain devenue le centre d'attention. Je ravalai les questions que je me posais vraiment.

– Croyez-vous, monsieur Make, qu'il soit possible de régler le problème sud-africain grâce à la non-violence ?

Il se leva et s'avança vers moi.

– La méthode qui sert si bien le révérend King serait inopérante en Afrique du Sud. Ici, il existe une Constitution, qu'on la respecte ou non. Vous disposez au moins de lois qui prescrivent la justice et la liberté pour tous. L'arrêt de la Cour suprême de 1954 en est la preuve. En Afrique du Sud, nous, Africains, sommes exclus de tout ce qui concerne la justice. Les dispositions qui définissent les principes de l'équité ne s'appliquent pas à nous. On nous brutalise et on nous opprime *de facto* ; on nous ignore *de jure*.

Il trônait au-dessus de moi et je me sentais chanceuse. Privilégiée d'être une Noire américaine et, par rapport à lui et aux siens, à peine légèrement entravée par le racisme. Mais ma veine ne s'arrêtait pas là. Il avait les yeux rivés sur moi, et il aurait fallu que je sois bouchée à l'émeri pour ne pas remarquer que quelque chose en moi le fascinait.

Je croisai les bras et me rencognai sur ma chaise pendant qu'il développait son argumentation. Après, on lui fit un triomphe et il fut rapidement submergé par une marée d'admirateurs exaltés.

Au milieu de la foule, nous nous vîmes de loin à quelques reprises, mais il ne s'approcha plus de moi. Après un dernier verre, j'allai chercher Guy. Je me levais tôt, le lendemain, et mon fils avait recommencé à travailler à la boulangerie. Make nous intercepta devant la porte.

– Un instant, Miss Angelou. Je serais honoré, Guy, si tu me laissais raccompagner ta mère.

Il avait compris qu'il nous ferait plaisir à tous les deux en adressant sa requête à mon fils. Guy sourit, enchanté par ces

manières de l'Ancien Monde, dignes des *Trois Mousquetaires* et des *Frères corses*.

– Merci, monsieur Make, répondit mon fils, mais je m'en charge.

Pour un peu, je l'aurais pincé jusqu'au sang.

– Bien entendu, répondit Make. Je comprends.

Le gros bêta faillit se plier jusqu'à terre.

– J'espère avoir le plaisir de vous revoir, Miss Angelou. Bonsoir à vous. Bonsoir, Guy.

Il s'éloigna.

Chemin faisant, Guy papota sans arrêt.

– Il ne sait sûrement pas que tu es fiancée. Sinon, il ne t'aurait jamais fait une proposition pareille. Mais il est drôlement futé. Il appartient à la tribu xhosa. Tu connais la chanson que Miriam Makeba interprète en claquant la langue ? C'est du xhosa. Avant d'être condamné à l'exil et de fuir l'Afrique du Sud, il était avocat.

– Quand est-ce qu'il t'a raconté tout ça ?

– Nous étions dans la cuisine, Chuck, Barbara et moi. Il est entré, il s'est présenté et il a commencé à nous parler.

À l'exception de Martin Luther King, la plupart des politiciens que j'avais rencontrés étaient persuadés que le fait de parler à des enfants constituait un gaspillage de leur précieux temps d'adulte. Décidément, l'Africain me plaisait de plus en plus. Mais je ne le reverrais jamais. Dans le cas contraire, Thomas et mon mariage imminent feraient obstacle entre nous.

Le lendemain matin, Paule me téléphona. Elle organisait une petite réception, le soir même. Elle comptait absolument sur ma présence. Je devais travailler tard, une fois de plus. De retour à Brooklyn et changée, je n'aurais aucune envie de revenir à Manhattan. Elle m'invita à passer en rentrant du travail. C'était une soirée sans cérémonie. Je promis de venir.

En fin d'après-midi, je téléphonai à John Killens pour lui dire que j'étais heureuse d'avoir fait la connaissance de Make. J'ajoutai qu'il était effectivement très impressionnant. Il me donna raison et précisa que je le reverrais le soir même. Oliver Tambo et lui étaient les invités d'honneur de la fête. Je réfléchis aux possibilités pendant des heures. S'il revenait à la charge, aurais-je la force de résister ? Le souhaitais-je vraiment ? La soirée de la veille, c'était du passé, bien sûr. Peut-être viendrait-il chez Paule en compagnie d'une femme. S'il persistait et que je cédaï à ses avances, je devrais rompre avec Thomas et, du même coup, renoncer à mes rêves de sécurité et de tranquillité. Puis Make quitterait le pays et je me retrouverais au même point qu'avant, voire dans une situation encore plus précaire. Je serais seule, et j'aurais le cœur brisé.

Je rentrai directement à Brooklyn. C'était un vendredi soir. Guy dévora son repas et m'embrassa. Il se rendait à une fête, mais il serait de retour à minuit trente.

Après avoir pris ma douche, je me mis au lit avec un livre, un verre et un paquet de cigarettes. Le spectre de la fête de Paule hantait ma chambre. Autour de mon lit, des fantômes noirs riaient, criaient et discutaient. Make se trouvait au milieu de la mêlée avec son joli visage lunaire si grave, sa logique imparable et son accent qui donnait aux mots une forme nouvelle. Si j'allais à la fête... Je téléphonai à Thomas. Pas de réponse. J'avais un ensemble relativement neuf et des sandales à talons hauts. Je n'aurais besoin que de quelques minutes pour m'habiller. Si j'allais en métro jusqu'à Times Square, je pourrais prendre la ligne AA et descendre à trois pâtés de maisons de l'immeuble de Paule. Moins d'une demi-heure plus tard, je sonnais à sa porte.

À l'intérieur, la fête battait son plein. Le tourne-disque jouait doucement, et des notes de jazz se mêlaient à la rumeur des conversations.

Je me dirigeai vers le salon en me faufilant parmi les invités agglutinés dans le couloir. En passant devant la cuisine, sur ma gauche, j'entendis la voix de Make :

– Miss Angelou !

Il s’avança vers moi en souriant de toutes ses dents étincelantes.

– J’avais perdu tout espoir de vous voir. Il me serra la main.

– Paule m’a dit que vous viendriez directement du travail. J’ai plutôt l’impression que vous êtes passée chez vous pour vous refaire une beauté.

Je hochai la tête et le priai de m’excuser sous prétexte que je devais voir Paule. En fait, je devais m’éloigner de cet homme, qui m’électrisait. Je sentais des étincelles dans mes mamelons et mes oreilles. J’avais des picotements sous les aisselles. J’eus l’impression que le contenu de mon estomac descendait entre mes jambes. Je ne m’étais jamais évanouie, mais, à ce moment, j’eus la sensation de sombrer dans un étang aux eaux tièdes, noires et accueillantes.

À ma vue, Paule éclata de rire.

– Ne viens pas me dire que c’est l’ensemble que tu portais au bureau. Tu as l’intention de mettre le grappin sur lui, n’est-ce pas, Maya Angelou ?

Je me vexai et repoussai vertement l’accusation.

– Je suis à la veille de me marier, Paule. Pour qui me prends-tu ? Une saleté de poufiasse ?

Paule avait le tempérament vif.

– Excuse-moi de te demander pardon, dit-elle sur un ton acerbe avant de partir rejoindre ses autres invités.

Quelle idiote je faisais. Je mentais et offensais mes amis en même temps. Make ne s’approcha plus de moi.

La musique se tut. La voix de Tambo s’éleva au-dessus des conversations, qui s’éteignirent une à une. Il parla brièvement, répétant le discours de la veille. Ken Marshall invita Make à dire quelques mots. Il s’avança au centre du salon. Au lieu de l’écouter, je profitai de l’occasion pour l’inspecter de plus près. Il avait des cheveux crépus, coupés ras, la peau d’un brun

foncé uni. De ses grands yeux ronds et noirs, il balayait lentement l'assistance. Il avait au menton quelques poils que, en parlant, il triturait de ses petites mains. Sa large poitrine trônait sur sa taille plus fine, puis ses hanches s'élargissaient avec une sensualité quasi féminine. Sous le pantalon repassé avec soin, ses grosses cuisses se frottaient, et ses pieds menus étaient emmaillotés dans des chaussures parfaitement luisantes. Au terme de mon examen, je conclus que Make était l'homme idéal.

Je lui décochai quelques œillades langoureuses, puis, dès qu'il eut le dos tourné, je descendis dans la rue et hélai un taxi. Je justifiai la dépense en me disant que je devais sauver mon honneur.

La Société américaine pour la culture africaine tenait son gala annuel le samedi soir suivant. À titre de coordonnatrice de la SCLC, je devais y assister. Comme Thomas travaillait jusque tard en soirée, Rosa et son cavalier passèrent me prendre dans Manhattan. Le diplomate africain portait un pantalon brodé et une volumineuse tunique assortie dont la queue descendait jusqu'à terre. Bleu-noir, l'homme était spectaculaire. À elle seule, son indéniable dignité contredisait l'idée selon laquelle les Noirs étaient par nature inférieurs. À le voir, personne n'aurait pu maintenir que nous descendions de sous-hommes qui, trois siècles auparavant – au moment où les Blancs les avaient arrachés au continent africain –, vivaient dans des arbres. Une telle élégance ne s'acquerrait pas en trois petits siècles.

La salle de bal débordait de femmes noires maquillées et coiffées avec soin, somptueusement vêtues de robes longues signées Dior ou Balenciaga ou conçues par des couturières de la ville. Des Africaines en costume national coloré donnaient l'impression de flotter, le visage empreint de sérénité. Quelques Blancs s'entretenaient avec des Noirs arborant le smoking ou une tenue semblable à celle de la conquête de Rosa.

J'abandonnai mes amis pour me diriger vers la table réservée à la SCLC. Les Grey admiraient les couples qui

évoluaient sur la piste de danse. Je les saluai et Hazel bondit.

– Ah ! te voilà ! Tu l’as donc enfin rencontré.

Je sus immédiatement de qui elle voulait parler.

– Il est passé il y a quelques minutes. Il a demandé où tu étais.

Je le vis s’avancer sur la piste, pareil à un paquebot s’approchant du quai au milieu des remorqueurs. Il m’invita à danser.

Pour un homme de sa taille, il bougeait étonnamment bien. Le plaisir qu’il prenait à la danse atténuait son air grave. Il m’attira vers lui et je sentis la dureté sous les couches de graisse. Il rit.

– Vous avez peur de moi, pas vrai ? Imaginez... Une grande fille comme vous, une femme du monde, une Américaine effrayée par un petit bonhomme issu du continent noir.

– Pourquoi est-ce que j’aurais peur de vous ?

Il riait toujours.

– Vous avez peut-être peur que je vous prenne pour une missionnaire et que je vous dévore.

– Vous n’y êtes pas du tout. D’ailleurs, si les Africains avaient mangé plus de missionnaires, le continent se porterait beaucoup mieux aujourd’hui.

Il s’arrêta de danser pour m’observer d’un air approbateur.

– Vous avez raison d’avoir peur, Miss Angelou. J’ai l’intention de changer votre vie. Je vais vous emmener en Afrique. Je me redressai et plaquai sur mon visage un masque hostile.

– Je me marie dans deux mois, monsieur Make. Votre projet est donc voué à l’échec.

– C’est ce que je me suis laissé dire, en effet. Mais où est donc l’insaisissable futur marié ? Je vous rencontre pour la

troisième fois. Exception faite de votre fils, vous n'êtes jamais en galante compagnie.

Je défendis Thomas.

– Mon fiancé travaille.

– Et que fait donc cet infatigable gaillard ?

Il affichait un petit sourire moqueur, signe qu'il connaissait parfaitement la réponse.

– Il est chasseur de primes. Et je vais le retrouver après la soirée de danse.

Make saisit ma main et me raccompagna à ma table. Il tira ma chaise. Lorsque je fus assise, il se pencha et murmura à mon oreille :

– Je dois aux nôtres de vous sauver. Dites à votre satané fiancé que je vous poursuis de mes attentions et que, avec moi, c'est la fête tous les jours. Dites-lui aussi que je suis noir et dangereux.

Il s'éloigna et je sentis mon cœur s'arrêter.

Je rentrai tôt. Et seule. Guy dormait. La maison me sembla énorme.

Cette fois, Thomas décrocha le téléphone. M'étais-je bien amusée à mon gala ? Non, il était trop fatigué pour venir me chercher. Pas la peine non plus que j'appelle un taxi. Après tout, nous nous verrions le lendemain. Il m'emmenait au cinéma.

Je ne trouvais pas facilement le sommeil. Les pensées fusaient, se bouscullaient dans ma tête comme des enfants turbulents qui jouent au chat. Épouser un homme avec qui je n'avais pas fait l'amour et partir en Afrique avec lui... Quitter Martin King et la lutte que je menais chez moi... Les luttes noires, cependant, étaient partout les mêmes. Il n'y avait qu'un seul ennemi et un seul objectif. Thomas me descendrait avec son arme de service. Pourquoi Make tenait-il à moi ? Il ne me connaissait pas, ne savait pas d'où je venais. D'ailleurs, je ne le connaissais pas, moi non plus. Et Guy, dans tout ça ?

Make ne s'attendait tout de même pas à ce que je parte sans lui. Mon fils finirait de grandir en Afrique. Et si l'homme était trop gras pour faire l'amour ? Des femmes noires de ma connaissance avaient mutilé leurs maris simplement parce que ces derniers avaient refusé de les baiser. Je n'irais pas jusque-là. En revanche, je me croyais incapable de rester avec un homme qui ne me satisferait pas. Ces spéculations n'étaient qu'une perte de temps. J'allais épouser Thomas et nous mènerions une petite vie paisible à Brooklyn.

Le film du lendemain soir fut d'un ennui mortel. Je me levai sous prétexte d'aller chercher à boire et je m'assis dans le foyer. Je grillai une cigarette en me demandant ce que faisait Make. Patrice Lumumba était à New York. Rosa allait le rencontrer en compagnie de son adjoint Thomas Kanza. Abbey et Max se produisaient sur une scène de Greenwich Village. Malcolm X prononçait un discours à Harlem et, quelque part, Make faisait pleuvoir sur ses interlocuteurs des mots étincelants. Guy participait à une manifestation de jeunes dans le parc de Washington Square. Le monde s'embrasait.

Thomas mit le cap sur sa rue.

– Je n'ai pas envie d'aller chez toi, dis-je. Il se tourna vers moi, mais mon visage demeura impassible.

– Ça ne va pas ? Tu as tes règles ?

– Non. Je veux juste rentrer chez moi.

Non, il n'avait rien fait pour m'offenser. Non, je n'étais pas malade.

Je lui expliquai que nous vivions une époque extraordinaire et que, en raison de la présence des Nations unies, les Africains et les autres opprimés de la terre choisissaient New York comme théâtre de leur lutte pour la justice.

– Je n'ai rien perdu en Afrique et ils n'ont rien perdu en Amérique, répliqua Thomas. En ce qui me concerne, les Africains n'ont qu'à retourner d'où ils viennent. De toute façon, mon travail me procure toutes les sensations fortes dont

j'ai besoin. Je n'ai surtout pas envie d'entendre parler de politique chez moi.

Jamais Thomas ne s'était montré aussi volubile. Il porta ainsi un coup fatal à notre relation. Impossible pour moi d'imaginer un avenir fait de conversations avortées. Je me voyais réduite au silence. Des jours, des semaines et des mois se perdraient en babillages insignifiants.

Chez moi, je préparai à manger et j'attendis le retour de Guy.

Au cours des jours suivants, je trouvai mon bureau couvert de bouquets de fleurs et de vases remplis de roses rouges. Je me sentais comme une courtisane attisant le désir des hommes. Sur les cartes était écrit : « De Vusumzi Make pour Maya Angelou Make ». Hazel avait l'air inquiète tandis que Millie affichait un sourire entendu, comme si elle et moi partagions un secret.

Thomas choisit ce moment pour me faire livrer d'autres cadeaux de noces. De jeunes hommes mal habillés hissèrent des boîtes jusqu'en haut des marches et les déposèrent à la réception. « Pour Maya de Tom. » J'y trouvai un coûteux tourne-disque recouvert de cuir lisse et deux autres valises assorties. J'étais flattée, mais c'était plus fort que moi : je n'arrivais pas à me sortir de la tête qu'il s'agissait d'objets volés.

Je déclinai les invitations au restaurant que Make me faisait chaque jour et refusai de rendre visite à Thomas chez lui. Sous l'effet de la confusion, j'étais écartelée, indécise.

La politique interne du bureau était pour moi une source d'irritation supplémentaire. Malgré les longues heures de travail que je m'imposais et un engagement que je jugeais indéfectible, on avait recruté deux hommes pour m'aider à diriger l'organisation. Je n'avais pas eu mon mot à dire à leur sujet.

Après un repas pris en compagnie de la présidente d'une association de femmes noires où il avait été question de la

vente d'un grand nombre de billets, quelqu'un laissa entendre que je devrais rendre compte des résultats de la rencontre aux deux nouveaux venus. Je refusai, invoquant mon autonomie professionnelle. Je sentis alors un glissement des allégeances. Les sourires de bienvenue s'estompèrent ou brillèrent au contraire de tous leurs feux. De petits groupes de travailleurs s'agglutinaient autour des bureaux des nouveaux, tandis que Hazel et Millie profitaient du moindre prétexte pour entrer dans mon bureau et m'apporter des nouvelles ou du café, des journaux ou du courrier.

9

Le jeudi matin, j'acceptai de manger avec Make dans un établissement situé à quelques pâtés de maisons du bureau. J'allais lui expliquer pourquoi il devait accepter ma décision.

Au coin de la 132^e Rue et de la 7^e Avenue, le Wells Restaurant, populaire depuis les années 1920, faisait la fierté de Harlem. À l'époque, c'était une des étapes favorites des Blancs, qui l'appelaient le « paradis des nègres ».

La cuisine continuait de se distinguer, et le menu proposait encore de la nourriture de Blancs – des steaks et des côtelettes d'agneau, par exemple –, mais on y trouvait surtout du poulet frit, des côtelettes de porc à l'étouffée, des bouts de côtes et des petits pains à la mode du Sud, mieux adaptés aux palais des habitants du cru.

Make se leva à mon approche. Il portait un autre costume à la coupe irréprochable et une chemise taillée sur mesure. Je n'eus pas besoin de jeter un coup d'œil à ses chaussures pour savoir qu'elles étincelaient. Il prit la parole avant même que je sois assise.

J'avais réussi à surmonter ma timidité, et il s'en déclara ravi. Le seul fait que je sois venue était déjà une preuve de courage, et nous savions l'un et l'autre que c'était un préalable à la lutte. Il avait téléphoné à

Paule Marshall pour lui faire part de ses intentions : m'épouser et m'emmener avec lui en Afrique. Je n'arrivais pas à me concentrer sur le menu. Nous commandâmes quand même. Il continua de parler, tandis que je portais à ma bouche des aliments que je n'arrivais ni à voir ni à goûter.

En Afrique du Sud, son militantisme lui avait valu la prison. Lorsqu'il fut libéré, des policiers le conduisirent dans une région désertique isolée, non loin de l'Afrique du Sud-Ouest, et l'abandonnèrent là, à des centaines de kilomètres des humains les plus proches. Citadin jusqu'au bout des ongles, ignorant tout de la vie en pleine nature, il parcourut au hasard

les crêtes rocheuses et trouva de l'eau. Il tirait des chenilles d'arbustes et les gobait vivantes (leur saveur rappelait la crevette). Il tomba sur des chasseurs hottentots. Parce qu'il baragouinait leur langue, ils lui donnèrent de la viande séchée et une petite gourde d'eau. En évitant les grandes agglomérations et en se guidant sur les étoiles, il quitta l'Afrique du Sud et entra au Bechuanaland. Comme les Boers y avaient des espions et y exerçaient de l'influence, il ne quittait pas le couvert de la forêt. À l'aide d'un lance-pierres de sa fabrication, il tuait de petits animaux qu'il mangeait crus ou – s'il pouvait faire du feu sans courir de risques inutiles – grillés. Il plaçait leurs peaux dans ses chaussures usées ou les plaquait contre son corps pour se protéger du froid. Pendant des jours à la fois, il ne voyait rien ni personne, sinon les vautours qui, haut dans le ciel, tournaient au-dessus de sa tête. Il traversa les Rhodésie du Sud et du Nord à pied et entra sporadiquement en contact avec des révolutionnaires dont il avait entendu parler. Eux-mêmes avaient pris le maquis. Il eut son premier avant-goût de la liberté en arrivant en Éthiopie.

– J'ai été le premier membre du Congrès panafricain à m'enfuir. En partant en exil, sans eau ni nourriture, j'avais pour but de me rendre en Éthiopie, Miss Angelou. Puis j'ai appris que je viendrais aux États-Unis. J'y suis venu dans l'intention d'épouser une Noire américaine, une femme forte et belle. Elle serait ma compagne, comprendrait les enjeux de la lutte et n'aurait pas froid aux yeux. J'ai entendu parler de vous et je me suis dit que vous étiez celle que je cherchais. J'ai rencontré Guy, qui m'a impressionné par sa maturité et son intelligence. Grâce à vous, de toute évidence. Puis je vous ai vue.

Il se pencha sur la table et me saisit la main. Ses doigts fins se terminaient en pointe sur de petits ongles blancs. J'essayai de me représenter ces mains délicates en train de porter des chenilles grouillantes à la bouche de l'homme que j'avais devant moi.

– Vous êtes la femme dont j'ai rêvé pendant ma longue marche. Grande et clairvoyante, mais avide d'amour. Prête à

lutter, mais ayant besoin de protection. Et je ne parle pas de celle que peut vous offrir un satané chasseur de primes. Fallait-il vraiment qu'il remette ce sujet sur le tapis ?

– Si j'ai accepté votre invitation, monsieur Make, c'est justement pour vous dire que j'ai l'intention d'épouser ce satané chasseur de primes.

De tout son poids, il se cala sur sa chaise. Son visage s'assombrit sous l'effet de la résignation.

– Vous me fendez le cœur. Je suis un Africain appelé à accomplir de grandes choses. J'ai laissé mon père et ma mère à Johannesburg. Étant donné le cours normal du temps, je ne les reverrai jamais. À moins

que la révolution n'ait lieu de mon vivant, je ne remettrai plus jamais les pieds dans mon pays. Pour un Africain, la famille et la terre sont... J'ai besoin de vous. Je veux vous épouser.

– Je suis désolée.

Dieu sait que j'étais sincère !

– Je termine demain mes engagements aux Nations unies. Après-demain, je prends l'avion pour Amsterdam, une ville ouverte, dit-on, où le whisky est bon marché et où un homme seul trouve de quoi se changer les idées.

Je vis les mains délicates de mon interlocuteur glisser sur le corps de femmes blanches, s'emmêler dans leurs cheveux longs et raides. Impossible, toutefois, de l'imaginer en train d'embrasser des lèvres blanches.

– Je resterai à Amsterdam pendant quatre ou cinq jours, puis j'irai à Copenhague. Encore une ville ouverte. Je vous veux tout entière, Miss Angelou. Corps et âme. J'ai beau être un Africain investi d'une mission, je n'en suis pas moins homme. Dans dix jours, je prononce un discours à Londres. Mais auparavant, je devrai vous chasser de mon esprit.

Il se tut et nous restâmes en silence pendant un instant. Puis je m'excusai et me dirigeai vers les toilettes.

L'élégance du restaurant s'arrêtait aux portes des cabinets. Il y avait deux petits box et une sorte d'infime vestibule où deux personnes tenaient à peine.

Une femme buta contre moi en sortant. Elle vit les larmes sur mes joues.

– Ça ne va pas ? Vous êtes malade ?

Je secouai la tête et m'engageai dans la petite pièce. Elle y avança la tête.

– Vous êtes sûre que vous n'avez pas besoin d'aide ?

Je fis de nouveau signe que non et la remerciai.

Le petit miroir accroché au-dessus du lavabo était couvert de crasse. Un seul coup d'œil révéla cependant toute ma détresse. Si j'épousais Thomas, je chargerais notre mariage d'un tel poids de déception que les fondations ne tiendraient pas le coup. Il était trop bon pour que je profite de lui. Pourtant, je lui en voudrais toujours et, surtout, jamais je n'oublierais. À cause de lui, j'aurais renoncé à Make et à une grisante vie d'aventure en Afrique. En Afrique ! Comment lui pardonner ? Et Make, dans tout ça ? Il avait besoin de moi. Je le soutiendrais. J'avais du courage à revendre. Abbey avait un jour dit que j'étais trop dingue pour avoir peur. Seule une parfaite idiote laisserait Make aller se perdre dans les bras des putes blanches d'Amsterdam. En agissant de la sorte, je porterais un dur coup à notre lutte. C'était impensable. Et puis Guy... Guy aurait la chance de vivre avec un père africain. Pour assurer l'avenir d'un jeune Noir américain, rien ne surpassait la présence d'un père fort, noir et politisé. Que Make soit africain conférerait à mon fils un atout de plus.

Assumant pour la première fois la décision que j'avais prise lors du gala, je décidai de dire oui à Make.

Je téléphonai à Abbey depuis une cabine. Elle décrocha.

– Je voulais juste voir si tu étais là.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Rien, pour le moment. Je te rappelle.

– Ça va ?

– Ouais, je t’assure. On se reparle dans quelques minutes.

Je revins à la table et Make se leva de nouveau. Je m’assis et tortillai la serviette entre mes mains. Les mots refusaient de se présenter dans le bon ordre.

– C’est d’accord, monsieur Make. C’est d’accord. Je vous accompagne.

Son visage s’épanouit. Une lune brune se fendit en deux sous mes yeux, révélant son noyau blanc. Soudain, de grandes dents égales et des yeux ronds tout brillants envahirent la salle.

– Je vais vous épouser, Miss Angelou. Vous serez heureuse. On nous considérera comme la famille la plus heureuse d’Afrique.

Il contourna la table, me prit les mains et m’obligea à me lever dans l’intention de m’embrasser. Prenant conscience de la présence des autres clients pour la première fois, j’eus un mouvement de recul.

Make rit et se tourna vers les autres tables, où les clients noirs nous observaient sans se gêner.

– Tout va bien, dit-il. Elle vient d’accepter de m’épouser.

La déclaration déclencha une salve d’applaudissements et de rires. Tout le monde aime les histoires qui finissent bien.

Il souleva mon bras, comme si je venais de gagner une course.

– Voici l’union de l’Afrique et de l’Amérique africaine ! Deux grands peuples réunis !

Je voulus me rasseoir. Make avait l’intention de prononcer un discours. Un rire roula dans sa poitrine avant de surgir entre ses dents parfaites.

– Et maintenant, je réclame mon baiser de fiançailles.

Il avait les lèvres charnues et douces. Ébranlés par ce contact physique, nous nous rassîmes tous les deux. La femme

qui m'avait proposé son aide s'approcha.

– J'aurais dû me douter que tu ne pleurais pas des larmes de chagrin, ma jolie, dit-elle en souriant. Vous allez trinquer avec mon mari et moi. Nous sommes ensemble depuis dix-huit ans. Parmi les meilleurs de ma vie.

Une voix d'homme retentit à l'autre bout de la salle.

– Offre-leur à boire et reviens t'asseoir, Ernestine.

La femme sourit.

– Vous voyez comme nous nous entendons bien ? Il ordonne et j'obéis. Des fois.

Make et moi éclatâmes de rire et elle retourna à sa place en se pavanant.

Pendant quelques minutes, je cherchai nerveusement le moyen de dire à Make tout ce qui devait être dit. Je finis par lui demander s'il était libre dans l'après-midi. Il l'était. Je le priai de m'excuser et me dirigeai vers le téléphone.

– Ça y est, Abbey.

– De quoi tu parles ?

– C'est fait. J'ai dit à Vusumzi Make que j'allais l'épouser.

– Qui ?

Dans sa voix, on sentait la stupéfaction.

– C'est un Sud-Africain qui se bat pour la liberté. Il est brillant, Abbey, et mignon. Beau, même. Et nous sommes tombés amoureux l'un de l'autre.

– Et Thomas, dans tout ça, merde ?

– C'est justement de ça que je veux te parler.

– J'ai plutôt l'impression que tu devrais en parler à Thomas.

À ce moment, la tâche ne me semblait pas insurmontable.

– J'aimerais que tu viennes chez Wells pour faire sa connaissance. Après, tu pourrais le ramener chez toi. Il faut

que je retourne au bureau, mais je viendrai vous rejoindre après le travail. D'accord ?

Elle n'hésita pas un seul instant.

– Bien sûr. Faut-il que je demande l'Africain qui va épouser Maya Angelou ou tu seras encore là ?

Je dis à Make que mon amie, Abbey Lincoln, passerait le prendre. Il reconnut immédiatement le nom. Les disques du duo composé de Max Roach et d'Abbey Lincoln, m'apprit-il, étaient introduits sous le manteau en Afrique du Sud où, à juste titre, on les considérait comme du matériel révolutionnaire. Il connaissait le titre et les paroles de la plupart de leurs chansons. L'homme était décidément une source d'émerveillement sans fin.

Par la fenêtre, je vis Abbey garer sa berline Lincoln en double file, et nous sortîmes du restaurant. Elle descendit de sa voiture et serra la main de mon plus récent fiancé. Je les vis s'éloigner. Le reste de l'après-midi me fit l'effet d'un film au ralenti mettant en vedette une inconnue. Je répondis au téléphone, signai des lettres et parlai à des bénévoles, mais mon esprit vagabondait quelque part entre les plaines du Serengeti, l'appartement de Thomas, à Brooklyn, et le doux parfum de patchouli qui embaumait l'air chaque fois que M. Make bougeait un muscle.

Lorsque j'arrivai à l'appartement de Columbus Avenue, Max et M. Make bavardaient au salon pendant qu'Abbey préparait le repas. Elle me souhaita la bien venue depuis la cuisine tandis que les deux hommes m'embrassaient.

– Ah, voici ma belle épouse, s'écria fièrement Make.

Max hocha la tête.

– Cette fois, ça y est, Maya. Tu as trouvé un homme, un vrai.

Je pris part au repas dans un état second. La maison de Max et d'Abbey était aussi immatérielle que le bureau l'avait été. En face de moi, un homme que je connaissais depuis tout juste une semaine souriait d'un air possessif. Max, qui avait assez

vécu pour contempler le monde avec un sain scepticisme, approuvait manifestement mon futur époux. Pendant que j'essuyais la vaisselle, Abbey déclara que, à son avis, j'étais faite pour le Make que nous ne connaissions pas, bien plus en tout cas que pour le Thomas que nous connaissions bien. De toute façon, j'étais assez cinglée pour que ça marche.

Sur le velours côtelé du canapé, Make s'approcha de moi.

– Je suis fatigué et j'aimerais prendre un peu de repos. Max m'a proposé de m'allonger dans la pièce, là-bas.

J'étais censée lui signifier mon accord, prendre sa main et l'entraîner vers le lit. Et ce n'était pas l'envie qui manquait.

– Monsieur Make, je...

– Nous allons nous marier. Appelle-moi Vus, tu veux bien ?

– Il faut d'abord que je parle à Thomas, Vus.

Make se tassa sur le canapé et resta silencieux pendant quelques minutes.

– Je suis d'accord. Le moment venu, je tiens à être présent. Il risque de mal réagir.

– Je vais le voir seule demain soir. Et puis...

– Ne vaudrait-il pas mieux que je t'accompagne ? Ce sera peut-être dangereux.

Je déclinai son offre. C'était à moi d'informer Thomas. Je m'étais mise dans le pétrin par ma propre faute, mue par la bêtise et l'orgueil, et des émotions brutes compliquaient encore la situation. À l'idée de la confrontation, je ressentais même une certaine fièvre.

– Dans ce cas, je me charge d'annoncer la nouvelle à Guy. Je vais être son père. Autant faire les choses dans les formes. Vus héla un taxi et je rentrai à Brooklyn.

Guy me fit la tête. Il avait téléphoné au bureau, où on lui avait appris que j'étais partie tôt. Il était allé chez les Killens, qui n'avaient aucune idée de l'endroit où je me trouvais. Thomas n'avait pas eu de mes nouvelles et Paule Marshall ne

savait pas où j'étais. Il n'avait pas réussi à mettre la main sur le numéro d'Abbey. Il me réprimanda. Pourquoi l'obliger à se montrer prévenant envers moi et à téléphoner à la maison en cas d'imprévu si, de mon côté, je le traitais avec insouciance ? Il était presque onze heures.

Trois hommes comptaient sur moi pour les inonder de preuves d'amour.

Mon fils escomptait de la chaleur, de la nourriture, un toit, des vêtements et de la stabilité. Quoi que le destin me réserve, je répondrais toujours à la plupart de ses besoins. Dans mon monde, la stabilité était toutefois une utopie ; Guy ne pouvait donc pas la connaître. Trop souvent, j'avais dû rejeter les mauvaises cartes que m'avait attribuées une vie fantasque et en prendre d'autres à seule fin de rester dans la partie. Mon fils pouvait compter sur mon amour, mais pas sur une vie sans changement.

Thomas souhaitait l'équilibre, lui aussi. Il se cherchait une gentille petite femme, bonne cuisinière, pas trop jolie ni laide au point de se faire remarquer. Je composai une nouvelle fois son numéro. Il fallait lui dire qu'il n'avait pas encore trouvé l'âme sœur. Il ne répondit pas.

Vus voyait en moi l'incarnation charnelle d'un rêve juvénile. Je lui apporterais la vitalité du jazz et l'endurance d'un peuple ayant survécu à trois siècles et demi d'esclavage. Ma présence dans son lit l'aiderait à supporter la solitude de l'exil. Grâce au surcroît de courage que je lui procurerais, il réussirait à stopper l'ignominieux règne des Blancs sur l'Afrique du Sud. Et si je ne possédais pas encore les qualités qu'il recherchait, c'était à moi de les cultiver. J'étais si éperdue d'amour que je me croyais capable de me transformer au gré du désir de mon bien-aimé. Pour une danseuse, c'était facile.

À l'aube, Thomas décrocha enfin. Il passerait me prendre après le travail, dit-il. Je pourrais en profiter pour rapporter mes cadeaux de noces à la maison. Nous mangerions chez

moi, en compagnie de Guy, puis nous irions chez lui pour une petite séance de « tu sais quoi ».

Par à-coups, la journée finit par passer : le temps s'immobilisait ou au contraire s'affolait comme sous l'effet d'une tornade.

Thomas s'encadra enfin – mais trop tôt – dans l'embrasure de la porte. Son sourire révéla ses dents blanches comme la mort.

– Salut, mon lapin. Où sont tes affaires ?

Je le saluai à mon tour et, du bout de l'index, montrai les boîtes empilées le long du mur. Tandis que je disais bonsoir à mes collaborateurs, il descendit mes cadeaux. Quand j'arrivai dans la rue, il était en train de les entasser dans le coffre de sa voiture.

Il souriait toujours. Comment quitter un homme qui sourit ? me demandai-je.

– Tu aimes les valises, mon lapin ?

– Oui. Où les as-tu achetées ?

La question effaça son sourire aussi sec.

– Pourquoi ?

– J'aurai peut-être envie de compléter l'ensemble.

Il se détendit et le sourire réapparut sur son visage, aussi radieux qu'avant.

– Elles viennent d'un type que je connais. Si tu en veux d'autres, tu n'as qu'à me le demander.

En voyant les valises arriver dans des boîtes en carton du supermarché, je m'étais dit qu'elles étaient volées, et Thomas venait de confirmer mes soupçons. En prévision de la scène d'adieu qui se préparait, je devais mobiliser le plus de griefs possible. Je tins donc ma langue et attendis mon heure.

Guy regarda la télévision et Thomas lut les pages sportives pendant que je préparais le repas. Si je ne mettais pas mon

scandaleux projet à exécution, c'était, je le sentais, le portrait même de ce que l'avenir nous réservait. Dans sa chambre, Guy rirait en regardant *I Love Lucy*, tandis que Thomas soupèserait les chances d'un athlète ou d'une équipe nationale de baseball. Penchée sur la cuisinière, je concocterai des petits plats appétissants. Jusqu'à la fin des temps.

Nous mangeâmes sans enthousiasme, puis Guy nous dit bonsoir et se retira dans sa chambre.

Thomas se leva pour aller chercher les valises dans la voiture, mais je le retins.

– Il faut que je te parle. Je te sers à boire ?

Je commençai d'une voix lente et pondérée.

– J'ai rencontré un Sud-Africain. Il a fui son pays en traversant le désert. Pour survivre, il a mangé des vers. Les Blancs ont voulu le faire crever, mais il s'en est sorti. Il est venu aux États-Unis et il a besoin de notre soutien.

Je regardai Thomas, qui s'était transformé en tortue d'eau douce : il avait rentré sa grosse tête dans ses épaules, et il me fixait calmement, sans ciller.

Je poursuivis mon récit. L'homme, inspiré par l'action de Martin Luther King, était venu demander l'intervention des Nations unies au nom de son peuple. J'utilisais des mots simples et des phrases courtes, comme si je racontais un conte de fées à un enfant. Thomas ne semblait pas captivé.

– On organise à Londres un important congrès, dis-je. Des exilés d'Afrique du Sud se rencontreront et formeront une association de combattants pour la liberté.

Jusque-là, je m'en étais tenue à la stricte vérité. Comme je n'avais pas le courage d'annoncer à Thomas que je le quittais, je préparais un gros mensonge.

L'homme qui me faisait face s'était métamorphosé en pierre, en gros rocher rouge. Sur son visage, les taches de son viraient au brun foncé.

– Le Congrès des Indiens d’Afrique du Sud de même que les Africains de l’Afrique du Sud et de l’Afrique du Sud-Ouest travailleront pendant deux semaines à l’élaboration d’une charte commune. *L’union fait la force*, comme chacun sait. Dans les yeux de Thomas, pas la moindre lueur.

Le silence s’éternisa, menaçant.

Je pris mon courage à deux mains.

– Ils... Quoi qu’il en soit, l’Africain en question m’a proposé d’assister à ce congrès. Les organisateurs ont besoin d’une Noire américaine capable d’expliquer les principes de la non-violence.

Je venais enfin au fait.

Thomas haussa les épaules, souleva son corps de quelques centimètres, puis s’enfonça encore plus profondément dans le fauteuil. Je ne lisais toujours rien dans ses yeux.

– J’ai décidé d’accepter son invitation et de présenter une communication sur Martin Luther King.

Le mensonge constitua pour moi une merveilleuse surprise. Toute la journée et pendant la préparation du repas, j’avais cherché en vain une façon de dire ce qu’il fallait. De toute évidence, la crainte avait aiguisé mon imagination.

– J’ignore pendant combien de temps je serai absente. Après, il est possible que j’aie en Afrique.

Avec une étonnante rapidité, Thomas se redressa. Il me dévisagea d’un air sagace et impitoyable.

– Tu t’es trouvé un autre nègre.

Il n’avait pas élevé la voix.

– Toute cette merde pour m’annoncer que tu t’es trouvé un autre nègre.

Le moment que je redoutais et que j’avais voulu éviter en mentant était arrivé.

– Allez, dis-le. Dis-le carrément. « Thomas, fit-il en imitant ma voix, je me suis trouvé un autre nègre. » Vas-y.

Il était l'interrogateur, moi la suspecte.

– D'abord, ce n'est pas un nègre.

– Il est africain, non ? Dans ce cas, c'est un nègre comme toi et moi. Sauf que toi, tu te comportes comme une chienne de Blanche. Nous sommes des nègres, toi et moi, ne l'oublie pas. Même chose pour ton putain de saint Martin Luther King. Encore un nègre au cul noir.

Il savait que j'avais horreur de ce mot et que j'en interdisais l'usage chez moi. Il prononçait le mot « nègre » en l'affûtant un peu plus chaque fois et en l'enfonçant plus profondément dans ma chair, à la façon d'une rapière.

– Thomas, dis-je en m'efforçant au calme, j'ai l'impression qu'il n'y a rien à ajouter.

Il répliqua que ni notre conversation ni notre relation n'étaient terminées. Je pétai plus haut que mon cul, je me donnais de grands airs à force de fréquenter des prétentieux qui parlaient de liberté à tout propos et écrivaient des livres idiots que personne ne lisait. Je me prenais pour une Blanche, j'encourageais mon fils à utiliser des mots savants et à agir comme un Blanc. Sa sœur lui avait bien dit de se méfier de moi. Je me moquais de lui. Je méprisais sa famille.

Je ne fis pas un geste. J'évitai même de toucher mon verre. Il se défoula, laissa les blasphèmes et sa haine pour moi emplir la pièce.

L'Africain me laisserait probablement tomber à Londres ou en Afrique, et je rentrerais, le cul par terre, prête à tout pour que lui, Thomas, me remercie à genoux de me laisser baiser. Je ne devais surtout pas compter sur lui. Je devais oublier son numéro de téléphone. En fait, il allait en changer dès le lendemain.

Je remarquai avec soulagement qu'il évoquait déjà le lendemain. Ses épaules s'affaissèrent et il s'appuya contre le dossier du fauteuil, vidé. Je restai immobile.

Il se leva et sortit de la pièce. Je le suivis. Il était si massif qu'il bloquait le passage. D'un geste brusque, il écarta le rideau qui masquait la fenêtre ovale de la porte.

– Viens là.

Comme j'avais peur de refuser, je me glissai près de lui.

– Regarde cette femme.

De l'autre côté de la rue, une femme noire chargée de deux gros sacs de provisions marchait dans la lueur diffuse d'un lampadaire. Je ne la connaissais pas. Thomas glissa la main sous son veston et sortit son arme.

– Tu veux que je te dise ? Je pourrais faire sauter la tête de cette poufiasse sans me faire coffrer. Pas de prison. Même pas une journée.

Il rengaina, ouvrit la porte et descendit les marches jusqu'à sa voiture.

Je me versai un autre verre en remerciant Dieu de m'avoir sauvée encore une fois. J'avais blessé Thomas dans son orgueil, mais je ne lui avais pas brisé le cœur. Il n'avait pas assez mal pour s'en prendre à moi, mais il ne m'adresserait plus jamais la parole.

Stanley et Jack Murray accueillirent la nouvelle sans surprise. Ils ne s'attendaient pas à ce que je m'éternise. Comme j'étais une artiste, ils avaient toujours pensé que je tirerais ma révérence le jour où on m'offrirait un contrat alléchant dans une boîte de nuit ou un rôle dans une comédie musicale sur Broadway. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'ils avaient fait appel à d'autres travailleurs acharnés pour se charger de mes fonctions. Je ne me donnai même pas la peine de leur dire qu'ils s'étaient trompés sur toute la ligne.

Grace Killens se moqua de moi.

– Tu l'as rencontré chez nous la semaine dernière, non ? Et tu as l'intention de l'épouser ? Décidément, tu es la femme la

plus folle du Far West !

Elle rit encore et encore, sans pouvoir s'arrêter.

John accueillit la nouvelle d'un air solennel. L'inquiétude, qui tirait les traits de son visage, conféra à sa voix un ton tranchant.

– C'est un combattant qui a fait ses preuves, mais que savons-nous de lui ? Seras-tu sa deuxième ou sa troisième épouse ? Comment entend-il veiller sur toi ? Il ne faut pas non plus oublier Guy. Tu l'installes sous le toit d'un homme qu'il ne connaît pas au moment où il est presque devenu un homme. Que pense-t-il de tout ça ?

Parce qu'il était le plus important, j'avais gardé Guy pour la fin. Vus avait insisté pour lui faire part de notre projet, et je m'étais fait un plaisir de m'incliner devant la primauté de la camaraderie masculine, dont on faisait sans cesse l'éloge. Laisse les hommes discuter entre eux, me dis-je. Une femme – même une mère – a intérêt à rester à l'écart, à tenir sa langue et à laisser les hommes régler entre eux leurs problèmes virils.

Guy passait la nuit chez Chuck, tandis que Max et Abbey se produisaient quelque part. Vus et moi avions donc l'appartement à notre disposition. Il prépara un repas compliqué – rosbif et légumes sautés – et servit un vin délicieux. Ce soir-là, j'appris qu'il était passé maître dans l'art de faire durer le plaisir.

À la table de la salle à manger, il leva le voile sur l'ombre et la lumière du continent africain. Des figures glorieuses et saisissantes se dressèrent. Des reines guerrières ornées de colliers de perles bleues et blanches commandaient des armées lancées contre des Européens en maraude. Des filles nubiles dansaient pour célébrer les victoires du roi zoulou Shaka. La terre de l'Afrique était « noire et forte comme les filles de chez nous », parsemée d'or et de diamants. Les hommes couvraient leur promesse de pierres précieuses et d'étoffes fines. Make me pria d'excuser la pauvreté des présents qu'il avait à m'offrir. De retour dans le giron de notre mère l'Afrique, il me parerait de richesses pour moi inimaginables. Il me conduisit dans la

chambre d'amis plongée dans la pénombre et fit glisser un collier de perles autour de mon cou. Tous mes sens étaient en émoi. À ce moment, l'idée de passer un mois dans le Sahara, sans eau, m'aurait semblé non seulement acceptable, mais enthousiasmante. Sur ma peau noisette, les perles ambrées s'embrasèrent. Dans la glace, je trouvais exactement l'image que je souhaitais, c'est-à-dire celle d'une jeune vierge africaine ornée pour le plaisir de son chef.

Le lendemain après-midi, j'appris à Guy que le Sud-Africain que nous avions rencontré chez les Killens viendrait manger avec nous le soir même. Il accueillit la nouvelle avec une insouciance telle que je me demandai s'il avait oublié qui était Make. Il alla écouter de la musique dans sa chambre tandis que je m'activais autour de la table.

Lorsqu'on sonna à la porte, Guy sortit de sa chambre avec la célérité d'un bouchon de champagne et traversa la cuisine en coup de vent.

– J'y vais !

Avant même d'avoir eu le temps de baisser l'intensité des ronds de la cuisinière, j'entendis la rumeur de voix inintelligibles.

Je fis mon entrée dans le salon au moment où Vus s'installait dans le fauteuil favori de Guy. Il se releva pour me serrer la main. Je lui proposai de s'asseoir sur le canapé, beaucoup plus confortable. Guy secoua faiblement la tête.

– Tu sais, m'man, le fauteuil est confortable, lui aussi.

Dès sa plus tendre enfance, Guy s'était approprié certains meubles. Jusqu'à huit ou neuf ans, il avait l'habitude, avant de se mettre au lit, d'attraper au « lasso » des chaises ou des tables et d'ordonner à ses « chevaux » de ne pas bouger de leur paddock. S'il avait renoncé à cette lubie enfantine, son sens de la propriété était demeuré intact, et tout le monde le respectait.

Vus prit donc place dans le fauteuil de Guy. Mauvais départ, dis-je.

Guy proposa de nous servir à boire. Aussitôt qu'il eut quitté la pièce, Vus déclara :

– Tu n'as aucune raison de te faire du souci. Nous sommes des hommes, lui et moi. Il comprendra.

Je hochai la tête. Vus était certain d'avoir la situation bien en main. Pour ma part, j'avais l'impression que certains aspects du tempérament de mon fils lui échappaient complètement.

J'étais assise bien sagement à l'autre bout du salon. Guy fit son entrée avec un plateau recouvert d'une serviette sur laquelle s'entassaient un seau à glaçons, des verres et une bouteille de scotch.

– On dirait qu'il y a quelque chose qui brûle, m'man.

Il s'avança vers Vus.

– Comment prenez-vous votre scotch ?

Vus se leva et prépara son propre verre. Les deux hommes semblaient plongés dans une sorte de rituel atavique. Ils m'avaient oubliée.

– Je vais m'occuper du repas, dis-je.

Vus leva les yeux.

– Bonne idée. De toute façon, il faut que nous causions, Guy et moi.

Guy hochait la tête, comme s'il se doutait déjà de quelque chose.

– Je peux te voir dans la cuisine, Guy ?

Il hésita, réticent à l'idée d'abandonner notre invité.

– Tout de suite ?

– Oui. S'il te plaît.

Devant la cuisinière, je lui ouvris les bras. Il fit un pas en arrière, sur ses gardes.

– Viens. Je veux juste te serrer contre moi.

Il regardait autour de lui, l'air jeune et vulnérable. À contre-cœur, il se blottit contre moi.

– Je t'aime. Ne l'oublie pas. Je n'avais pas eu l'intention de murmurer.

Il s'extirpa de mes bras et se dirigea vers la porte. Soudain, son visage semblait vieux et las.

– Tu sais, m'man, on dirait que tu me fais tes adieux.

La sensualité qui marque les rapports entre les parents et leurs enfants est souvent telle que seule la vigilance que la société exerce depuis toujours freine le passage à l'acte sexuel. Lorsqu'une mère célibataire a un garçon, la tension monte encore d'un cran. Comment aimer et se montrer affectueux sans faire naître des pensées lascives dans des esprits jeunes et innocents ? Par crainte de susciter des désirs incestueux chez leurs enfants, de nombreux parents se mettent en quelque sorte en retrait et refusent tout contact physique, au risque de laisser leurs rejetons en proie au désir et convaincus d'être indignes d'amour.

Depuis des années, Guy et moi évoluions sur ce terrain glissant.

Au cours de l'été de ses douze ans, nous assistâmes à une fête donnée à Beverly Hills. Les enfants étaient regroupés à une extrémité d'une piscine olympique. Je buvais des margaritas à l'autre bout, en compagnie des adultes.

À notre retour dans la maison de Laurel Canyon, ce soir-là, Guy me prit totalement par surprise.

– Tu sais, m'man, on parle toujours des courbes de Marilyn Monroe. Nous t'avons bien observée, aujourd'hui, et tous les garçons sont d'accord pour dire que tu es bien mieux faite qu'elle.

Lorsqu'il fut au lit, je réfléchis à la conduite à tenir. Il était assez vieux pour se masturber. Si je commençais à figurer dans ses fantasmes sexuels, il resterait marqué pour la vie et j'aurais ajouté au lourd fardeau d'une vie déjà difficile.

Le soir même, je passai en revue le contenu de ma garde-robe et séparai les robes provocantes des tenues plus sages et donc plus maternelles. Le lendemain, je déposai à l'Armée du Salut un volumineux ballot de vêtements. Je n'achetai plus de robes moulantes ni de chemisiers au décolleté plongeant

Je terminai la préparation du repas prénuptial en me disant que Guy accueillerait la nouvelle avec sérénité.

Pendant que je mettais la table, je fredonnai à haute voix pour éviter d'entendre la conversation des deux hommes. J'étais sur le point de prendre un mari, c'est-à-dire quelqu'un avec qui partager les responsabilités et la culpabilité.

Ils s'approchèrent et je compris à l'expression de Guy que Vus ne lui avait pas encore fait part de nos intentions.

Nous nous attablâmes et j'eus l'impression de manger de la paille.

La conversation bourdonnait autour de moi sans m'atteindre. Le football européen était un sport aussi violent que le football américain. Sugar Ray Robinson était un gentleman, et Ezzard Charles un homme du commun. Malcolm X voyait juste, tandis que Martin Luther King prônait des tactiques qui n'avaient fait leurs preuves qu'en Inde. L'Afrique formait le véritable « Ancien Monde ». Quant aux États-Unis, George Bernard Shaw avait eu raison de les décrire comme « le seul pays à être passé directement de la barbarie à la décadence sans avoir connu la civilisation ».

Détendu, Guy mettait son esprit juvénile au service de la conversation. Les deux hommes riaient de bon cœur. Pour ma part, j'avais l'estomac retourné.

Je ramassai la vaisselle. Guy se leva pour m'aider à débarrasser, mais Vus le retint.

– Laisse, Guy. Je dois te parler de l'avenir. Sans plus attendre. Nous pouvons aller dans ta chambre ?

Un éclair de panique traversa les yeux de mon fils. Il se tourna vers moi dans l'espoir de déchiffrer rapidement mes pensées. Il mit une seconde à peine à se ressaisir.

– Oui, bien sûr. Volontiers. C’est par ici.

Pour assourdir mes réflexions et les sons qui risquaient de passer sous la porte de Guy, de ramper jusqu’à la cuisine et de monter à mes oreilles, j’entrechoquais les assiettes, les casseroles et les couverts. Naquit ainsi une sorte de symphonie cacophonique.

Et si Guy rejetait l’homme et notre projet ? C’était son droit. Parce que le monde des Blancs lui avait montré de toutes les façons possibles qu’un garçon noir comme lui devait vivre à l’intérieur de limites assassines imposées par les restrictions raciales, je lui avais inculqué le principe suivant : il vivrait comme il l’entendait et, à moins d’un accident, mourrait de la même manière. Ainsi équipé, il avait le pouvoir de façonner non seulement son avenir, mais aussi le mien.

La cuisine était étincelante de propreté, les verres essuyés et la vaisselle rangée. Je bus un café à table, aux prises avec des forces contraires : j’avais envie d’entrer dans la chambre sans frapper et aussi de prendre mon sac pour courir chez Ray’s, où je m’offrirais une triple rasade de scotch avec des glaçons.

Des rires retentirent derrière la porte, et je fus ramenée à la réalité. Guy avait accueilli Vus dans sa vie. Autant dire que j’étais mariée et en route vers l’Afrique.

Ils sortirent de la chambre en arborant tous deux un sourire radieux. L’excitation colorait de rouge la peau brun pâle de Guy et Vus avait l’air enchanté.

– Félicitations, m’man.

Cette fois, il ouvrit les bras et je trouvai un refuge sûr dans son étreinte.

– Je te souhaite tout le bonheur du monde.

Je restai blottie contre Guy et Vus éclata de rire.

– Tu auras désormais deux hommes forts dans ta vie. Nous trois, nous serons les seuls envahisseurs que notre mère l’Afrique acceptera de plein gré dans son giron.

La soirée fut remplie de rires et de projets. Lorsque Vus partit pour Manhattan, Guy me parla avec franchise.

- Tu n’aurais pas été heureuse avec M. Allen.
- Qu’est-ce qui te fait dire ça ?
- Je le sais, c’est tout.
- Oui, mais pourquoi ? C’est à cause de son travail ?
- Non. Il ne t’aimait pas d’amour.
- Et M. Make m’aime, lui ?
- Il te respecte. De la part d’un Africain, le respect est peut-être préférable à l’amour.
- Tu en sais des choses, pas vrai ? dis-je sans chercher à dissimuler ma fierté.
- Ouais. Je suis un homme.

Les jours suivants furent mouvementés. Mes amis, remis du choc que leur avait causé ma décision précipitée, avaient décidé d’organiser une série de fêtes. Rosa donna une soirée antillaise, au cours de laquelle ses amis africains, noirs américains et blancs libéraux discutèrent et rirent en dégustant son fameux riz aux haricots rouges. Connie et Sam Sutton, couple d’intellectuels sans prétention, invitèrent des universitaires à un repas paisible qui se mua peu à peu en rassemblement tapageur. Dans toute la ville, des inconnus me serraient dans leurs bras, me caressaient la joue et louaient mon courage. De vieux amis dirent que j’avais perdu la tête en s’efforçant tant bien que mal de réprimer leur admiration et leur envie.

À la fin de ce chapelet de célébrations, Vus et moi partîmes pour l’Angleterre. Guy, quant à lui, s’installa chez Pete et T. Beveridge, qui habitaient à quelques pâtés de maisons de mon appartement de Brooklyn.

Nous nous assîmes dans l’avion en nous tenant la main et en nous embrassant. Nous entrevoyions un avenir parsemé de

luttres et de victoires éternelles. Vus déclara son intention de m'épouser à Oxford, une si jolie petite ville. Comme je tenais à ce que ma mère et mon fils soient présents, je lui demandai si nous pouvions attendre. Il me caressa la joue et dit :

– Bien sûr. À Londres, nous dirons que nous nous sommes mariés à New York. Lorsque nous serons de retour à New York, nous dirons que nous nous sommes mariés à Londres. Nous nous marierons à tes conditions, au moment que tu voudras. Je t'épouse là, maintenant. Tu es d'accord ?

Je répondis que oui.

– Dans ce cas, nous sommes mari et femme, dit-il.

Il ne fut plus jamais question de mariage entre nous.

Londres était une ville à l'air froid et humide, aux immeubles de pierre vieux et gris. Les Africaines vêtues de robes colorées que je croisais sur ma route me faisaient penser à des oiseaux tropicaux apparaissant soudain au cœur d'une forêt d'arbres noirs. Vus et moi emménageâmes dans le studio du PAC, près de Finsbury Park.

Les premiers jours, je fus heureuse de rester au lit après le départ de Vus pour le congrès. Je lisais et je me reposais, ravie de voir la chance me sourire enfin. J'avais un homme brillant qui me comblait et je menais une vie de pacha à Londres, à des années-lumière de Harlem ou du quartier Fillmore à San Francisco. Le soir, Vus me régalaient d'un concert d'histoires. Son accent musical, ses mains éloquentes et son after-shave musqué m'hypnotisaient : j'étais sur les bords du Nil, dont les eaux me chantaient les vêpres. Dans le cratère du Ngorongoro, aux côtés de bergers massais, j'éloignais les lions de mes moutons à l'aide d'un fouet en poils d'éléphant. Les ébats amoureux du matin et les récits du soir conservèrent tout leur attrait, mais le temps entre les deux commença à s'étirer. Lorsque je lui dis que je n'avais pas l'habitude d'avoir autant de temps libre, Vus déclara qu'il me ferait rencontrer quelques-unes des épouses des combattants pour la liberté qui assistaient au congrès.

Mrs. Oliver Tambo, femme du chef du Congrès national africain, m'invita à déjeuner. La résidence du quartier Maida Vale était propre et lumineuse. Dans les vastes pièces, cependant, la sensation d'éphémère qui régnait était telle que même les fleurs coupées donnaient l'impression d'être en location. Mrs. Tambo nous accueillit cordialement, les autres invitées et moi, mais avec distraction. À l'époque, j'ignorais que toutes les femmes des combattants pour la liberté vivaient en permanence au bord d'un désespoir criant.

Nous nous attablâmes. Le téléphone sonnait constamment, interrompant la conversation que nous tentions d'établir. Mrs.

Tambo tendait l'oreille et, la plupart du temps, ne décrochait pas. Elle se leva à quelques reprises, et je surpris des bribes d'un dialogue à sens unique.

On nous servit du bœuf à l'étouffée et une sorte de porridge de maïs très épais appelé *mealy*. Mrs. Tambo s'était donné la peine de préparer un plat traditionnel sud-africain, me dit-elle, pour m'éviter la surprise la prochaine fois que je tomberais sur lui. Je me gardai bien de lui dire que nous mangions la même chose aux États-Unis, où les côtes de bœuf rôties et la purée de farine de maïs faisaient partie de l'ordinaire.

Une femme à la beauté saisissante s'approcha de moi. Sa peau bleu-noir était lisse comme du verre. À partir de son front pur et luisant, ses cheveux, repoussés sans ménagement vers l'arrière, formaient d'infimes ondulations. Elle avait de longs yeux haut perchés sur ses pommettes, et sa bouche décrivait un ample arc noir. En souriant, elle révélait une rangée de dents supérieures blanches et égales, mais une gencive inférieure édentée, et je sus qu'elle venait du Kenya. J'avais lu quelque part que les femmes de la tribu des Luos faisaient arracher leurs dents d'en bas pour accentuer leur beauté. Ma voisine décrivit la présence maléfique des Européens en Afrique avec intelligence et dureté. Mrs. Okalala, de l'Ouganda, femme trapue dont la silhouette rappelait celle d'un remorqueur, déclara qu'il était ironique, sinon franchement stupide, de discuter de la décolonisation dans la capitale du colonialisme. Elle cita un proverbe africain : *Seul un inconscient confie ses agneaux au léopard*.

Deux Somaliennes enveloppées dans d'amples robes roses souriaient et mangeaient délicatement. Elles ne parlaient pas l'anglais et étaient venues uniquement pour la forme. De loin en loin, elles se chuchotaient quelques mots à l'oreille dans leur langue et souriaient.

Dès la fin du repas, Ruth Thompson, journaliste antillaise, se chargea d'animer la conversation.

– Que faisons-nous ici ? Pourquoi des Africaines font-elles tranquillement la dînette en s'efforçant d'avoir l'air mignonnes

tandis que les hommes discutent de questions sérieuses et que des enfants africains crèvent de faim ? Sommes-nous donc venues à Londres uniquement pour répondre au bon plaisir de nos maris ? Ne sommes-nous donc que des chattes ambulantes ?

Moi seule fus choquée par pareil langage. Je me gardai donc de réagir.

La femme de la tribu des Luos rit.

– Tu as posé la question qui nous chicote toutes, ma sœur. Nous, du Kenya, sommes des femmes et pas seulement des utérus. Pendant la révolte des Mau

Mau¹, nous avons montré que nous avions des idées en plus d’avoir des enfants.

Opinant du bonnet, Mrs. Okalala ajouta : – Dans mon pays, nous nous battons. Même que certaines femmes y laissent leur peau.

Une avocate grande et maigre de la Sierra Leone se leva.

– Dans toute l’Afrique, des femmes ont souffert.

Elle saisit l’ourlet de sa robe et souleva le vêtement au-dessus de ses genoux.

– On m’a emprisonnée et battue. Voyez par vous-mêmes, mes sœurs. Parce que j’ai refusé de dire où étaient mes camarades, on m’a aussi tiré dessus.

Elle avait des porte-jarretelles. Sur sa jambe gauche, les élastiques blancs séparaient en deux parties égales une cicatrice profonde, lisse et noire comme le pavé humide.

– Tout ça parce que j’ai combattu l’impérialisme.

Nous nous réunîmes autour d’elle et, en poussant des gloussements de sympathie, touchâmes avec précaution la peau tendue.

– On m’a tiré dessus en disant que j’avais fini de me battre. Mais même si je suis paralysée et que je n’arrive plus qu’à

soulever les paupières, je chasserai les oppresseurs blancs d'Afrique par la seule force de mon regard.

Cet esprit conquérant m'était également familier. Dans mon église de l'Arkansas, nous avions l'habitude de chanter :

*I've seen starlight
I've seen starlight
Lay this hody down
I will lay in my grave
And stretch out my arms².*

Les esclaves qui composèrent cette chanson au siècle croyaient qu'ils trouveraient la liberté ; ils étaient convaincus non seulement que leurs âmes traverseraient le Jourdain et qu'elles marcheraient, auréolées de gloire, à côté de celles des autres saints, mais aussi que leurs tombes ne réussiraient pas à les contenir.

L'avocate laissa retomber le bas de sa robe et les autres femmes l'entourèrent de leurs bras, de tout leur corps et de leurs voix réconfortantes.

– Notre Mère l'Afrique est fière de toi, ma sœur.

– Tu es la digne fille d'une digne mère.

Les Somaliennes avaient elles aussi touché la cicatrice. En prononçant des mots incompréhensibles, empreints de tristesse, elles caressèrent le dos et les épaules de la femme de la Sierra Leone.

Mrs. Tambo produisit une grosse bouteille de bière.

– C'est tout ce que j'ai.

L'avocate saisit la bouteille et la souleva vers le ciel.

– La mère comprendra.

Puis elle la tendit à Mrs. Okalala.

– À vous l'honneur, ma tante, dit-elle. Vous êtes l'aînée.

Je suivis le mouvement général. Nous nous agglutinâmes au centre de la pièce. La femme nous faisait face d'un air solennel.

– Pour m'adresser à Dieu, je dois parler en lingala.

Toutes les participantes hochèrent la tête, sauf les Somaliennes et moi.

Elle se mit à murmurer très doucement. Puis le tempo et le volume augmentèrent, prirent les accents d'une mélodie. D'un pas rythmé, la femme fit le tour de la pièce en aspergeant les quatre coins de gouttes de bière. Les femmes la suivaient des yeux, l'encourageaient dans leurs langues respectives, et elle continua. Les Somaliennes se mirent de la partie et j'ajoutai moi-même quelques « amen » et quelques « alléluia ». J'avais très bien compris que, par-delà les distances et une cacophonie de langues digne de la tour de Babel, nous implorions Dieu d'agir, d'agir tout de suite. Mettez fin au bain de sang, lui demandions-nous. Nourrissez les enfants. Libérez les prisonniers. Soutenez les opprimés. Je leur parlai d'organisations de Noires américaines, des « filles élans » et des « étoiles de l'Est », des « filles d'Isis » et des « pythies », regroupements secrets au code moral des plus stricts. Toutes les femmes de ma famille en étaient membres ou l'avaient été. Ma mère et ma grand-mère avaient été des « souveraines filles » et des « dirigeantes suprêmes ». Elles avaient prêté serment, juré de respecter les articles de la foi et de se soutenir les unes les autres, jusqu'à la mort.

Les Africaines répondirent par des récits de reines et de princesses, de jeunes filles et de marchandes qui déjouaient les Britanniques, les Français ou les Boers. À mon tour, je racontai l'histoire de Harriet Tubman, appelée Moïse, femme de petite taille et esclave, sans oublier les circonstances de son évasion. Libre enfin, sous un ciel libre, à des centaines de kilomètres des chaînes et des coups de fouet de l'esclavage, elle se dit : « Il faut que j'y retourne. Avec l'aide de Dieu, j'en libérerai d'autres. » Malgré les lésions au cerveau qu'elle avait subies aux mains d'un esclavagiste, elle fit à maintes reprises l'aller-

retour entre le pays de la liberté et le pays de l'esclavage et affranchit des centaines des siens.

Les Africaines, ravies, m'écoutèrent aussi parler de Sojourner Truth. Au XIX^e siècle, l'esclave libérée, qui faisait plus d'un mètre quatre-vingts, prit la parole à l'occasion d'un rassemblement de Blanches qui luttèrent pour l'égalité. Ce soir-là, un groupe d'hommes blancs, déjà fâchés d'entendre leurs femmes dénoncer le sexisme, devinrent fous furieux lorsqu'une femme noire osa se lever. Assis dans la foule, un des notables de la petite ville cria :

– Je constate la haute taille et la férocité de la personne qui parle. J'entends le timbre grave de sa voix. Messieurs, je ne suis pas du tout convaincu d'avoir affaire à une femme. Avant de daigner l'écouter, j'exige que les Blanches de l'assistance conduisent cette personne dans une pièce fermée et lui fassent subir un examen approfondi. À cette condition seulement, je consentirai à l'entendre.

Les autres hommes signifièrent bruyamment leur approbation, mais les Blanches refusèrent de se prêter à une telle ignominie.

Sojourner Truth, cependant, prit les choses en main. D'une voix retentissante qui tonna jusqu'à la dernière rangée de la vaste salle, elle déclara :

– Attelée comme un bœuf, j'ai labouré vos champs. Et je ne suis pas une femme, peut-être ? À coups de hache et de hachette, j'ai défriché vos forêts. Et je ne suis pas une femme, peut-être ? J'ai donné naissance à treize enfants que vous avez vendus à des étrangers, et ils retournent d'autres terres. Et je ne suis pas une femme, peut-être ? J'ai allaité vos bébés avec ses seins-là.

Elle posa ses grosses mains sur son corsage, puis tira. Les coutures cédèrent. Son chemisier et ses dessous s'ouvrirent, révélant deux énormes tétons qui se balançaient librement. Le visage imperturbable et la voix assurée, elle ajouta :

– Et je ne suis pas une femme, peut-être ?

Lorsque je finis mon récit, les doigts accrochés aux boutons de mon chemisier, les Africaines applaudirent en tapant du pied et en pleurant. Fières de la sœur qu'elles n'avaient pas connue, il y avait cent ans de cela.

Nous convînmes de nous rencontrer souvent, tant que durerait le congrès, afin d'échanger des récits. À notre retour dans nos pays d'origine, nous aurions donc, outre les souvenirs des peaux blanches, des rues pavées, des toilettes munies d'une chasse d'eau, des hauts immeubles et de la pluie glacée, de belles histoires à raconter.

Une autre année s'écoulerait avant mon arrivée en Afrique, mais, cet après-midi-là, dans l'appartement anglais d'Oliver Tambo, j'avais découvert le continent, entourée de ses dieux et de connivence avec ses filles.

Le congrès prit fin et Vus dut se rendre au Caire pour le compte du PAC. Il me conduisit à Heathrow et me tendit une liasse de billets de banque britanniques.

– Trouve un bon appartement dans Manhattan et meuble-le bien. Il faut que ce soit grand et central. J'étais mécontente à l'idée de rentrer seule à New York, mais Vus me promit d'être de retour dans deux semaines, un mois tout au plus. Après l'Égypte, il devrait peut-être se rendre au Kenya. L'évocation de ces destinations exotiques me remonta le moral et raffermi ma résolution. Dès lors, je fus heureuse de rentrer et de chercher un logis à la hauteur des goûts exquis de Vus.

Au bout d'une semaine, je dénichai un appartement dans l'avenue Central Park West, à Manhattan, emballai mes livres et retins une équipe de déménageurs. Le jour venu, Guy et moi nous assîmes dans le salon de notre appartement de Brooklyn, au milieu des cartons. Il voulut m'entendre une fois de plus lui parler de Londres. Je décrivis pour lui les orateurs s'égosillant sous la pluie dans Hyde Park Corner et les gardes solennels de Buckingham Palace, mais il ne s'intéressait qu'aux Africains.

– De quoi ont-ils l'air ? Comment bougent-ils ?

Comment s'appellent-ils ?

Les noms étaient magnifiques.

– Il y avait Kozonguizi et Make-Wane, Molotsi, Mahomo.

Immobile, Guy savourait les sonorités.

– Tu sais, m’man, dit-il au bout d’un moment, je songe à changer de nom. Qu’est-ce que tu en penses ?

J’en pensais que mon mariage avec Vus avait eu sur lui une influence profonde, mais je tins ma langue.

– Johnson, c’est un nom d’esclave, celui d’un Blanc à qui a appartenu mon arrière-arrière-grand-père. Non ?

Je hochai la tête, honteuse.

– Tu as choisi un nom ?

Il sourit.

– Non, pas encore. Mais j’y réfléchis. Tout le temps.

Guy occupa les semaines suivantes à s’adapter à sa nouvelle école. J’en profitai pour voir des amis et décorer l’appartement.

Abbey et les membres de la Guilde des écrivains de Harlem écoutèrent avec attention ma description des Africains de Londres. D’un hochement de la tête, ils approuvaient le dévouement des combattants pour la liberté. Ils me souriaient, fiers de savoir que je m’étais à ce point rapprochée de la mère patrie.

Avant le retour de Vus, je repeignis la cuisine et posai du papier peint de couleur vive dans la salle de bains. L’appartement était propre et élégant.

Vus rentra à la manière du soldat victorieux au champ d’honneur. Les histoires qu’il rapportait du Caire étaient proprement épiques. Il avait pris un café avec le président Nasser et eu un entretien privé avec son adjoint. Les dirigeants égyptiens soutenaient la lutte des Africains pour la liberté, et bientôt il nous emmènerait vivre au Caire, Guy et moi. L’excitation eut raison des airs d’adulte que mon fils affectait depuis peu. Il trépigna et s’agita comme un fou.

– Nous allons en Égypte ? Je vais voir les pyramides ? Dis donc, je vais monter à dos de chameau et tout et tout ! Heureux d’être la cause d’une telle joie, Vus rit. Guy finit par se calmer un peu et alla se coucher. Quant à moi, je me jetai dans les bras de Vus.

Le lendemain matin, mes efforts en matière de décoration se heurtèrent à une réprobation glaciale. Le vieux canapé était indigne d’un homme de la condition de mon mari. Pas question non plus de conserver les meubles d’occasion de la chambre.

– Je suis africain, moi. Même l’homme qui dort dans la brousse se fait chaque soir une nouvelle couche d’herbes fraîches. Je ne dormirai pas dans un lit utilisé par un autre homme.

Je m’abstins de lui demander ce qu’il faisait dans les hôtels. Je l’imaginai mal convoquer le directeur et lui déclarer tout de go : « J’exige un matelas flambant neuf. Je suis africain. »

Je dis :

– Pourquoi acheter des meubles neufs si nous partons en Égypte ?

– Les objets que nous nous procurerons seront d’une qualité telle qu’ils auront une valeur de revente élevée. D’ailleurs, nous sommes là pour un petit moment encore.

Je le suivis docilement dans un magasin de meubles où il choisit un lit cher, une table basse en tek et un monumental canapé en cuir brun.

Il paya comptant en tirant des billets d’une liasse volumineuse. La source de l’argent de Vus demeurerait pour moi un mystère. Il esquivait mes questions à ce sujet avec l’agilité d’un impala. Je n’avais d’autre choix que de tout accepter en bloc. Nous étions à sa charge, mon fils et moi, et il s’occupait bien de nous. Père attentif, il effectuait seul des visites à l’école de Guy ; il l’aidait avec ses devoirs jusque tard le soir.

Ils riaient souvent ensemble tous les deux, et l'affection entre eux était palpable. Lorsque des Africains nous rendaient visite, Vus tenait absolument à ce que Guy assistât à des débats sur la violence et la non-violence, le rôle de la religion en Afrique, la place et la force des femmes dans la lutte. J'essayais de suivre ces conversations passionnantes, mais, en général, j'étais trop accaparée par mes tâches domestiques.

J'avais l'impression de laver, de frotter, de balayer, d'épousseter et d'encaustiquer à fond tous les deux jours. Vus était exigeant. Il lui arrivait de tirer le canapé pour voir si je n'aurais pas oublié une couche de poussière. Si ses soupçons se confirmaient, je me fanais comme une fleur à le voir baisser les yeux et, sous le poids de la déception, secouer la tête d'un air affligé. Je lavais constamment les murs parce que les taches lui gâchaient sa journée et je repassais avec soin ses chemises amidonnées (il faisait cirer ses chaussures par un professionnel).

Les repas étaient toujours des créations culinaires : poulet à la Kiev, *feijoada*, œufs bénédictine ou dinde Tetrazzini. Une femme digne de ce nom repasse les draps et assortit le papier hygiénique à la couleur des carreaux de la salle de bains.

J'étais sans emploi, mais jamais je n'avais travaillé aussi fort. Les lundis soir de la Guilde des écrivains de Harlem me mettaient à rude épreuve. J'avais les paupières lourdes, et même les meilleurs textes n'arrivaient pas à retenir mon attention.

– Vous savez ce que c'est quand on est jeune mariée, disais-je en guise d'explication.

Tout le monde riait, sauf Rosa, qui était au courant des efforts que je déployais pour être une bonne épouse.

– Son Africain la tient sur le qui-vive.

C'était si drôle que les participants battaient des mains. Ils ne croyaient pas si bien dire. En dehors de la maison, où je traînais ma fatigue, j'étais un poing serré sous l'emprise de la

colère. Mes nerfs ressemblaient à des soldats défilant en grand uniforme ou bien droits, au garde-à-vous.

Nous vivions dans le luxe, mais j'ignorais combien d'argent nous avions, et je ne savais même pas si Vus payait les factures. Depuis l'âge de seize ans, à l'exception de mes trois années de mariage, j'avais toujours gagné et dépensé mon propre argent.

J'avais droit à une généreuse allocation pour la nourriture et la maison, et je recevais un peu d'argent de poche pour mes dépenses personnelles (taxis et tampons hygiéniques). Vus s'occupait des factures. Cette situation ne m'amusait pas et je n'avais pas le cœur en paix.

Des membres du Front uni sud-africain se rendirent en Inde pour rencontrer Krishna Menon. Après le départ de Vus, je déambulai sans but dans l'appartement pendant des jours. Hormis Guy, je ne voyais personne. Je m'accommodais de mon mieux du sentiment d'inutilité qui m'habitait. Lorsque tous les carreaux furent immaculés et tous les placards aussi bien rangés que les tablettes des grands magasins, je décidai d'aller voir

Abbey. Les amis ont le devoir sacré d'écouter.

– Il ne veut pas que je travaille, mais je ne suis au courant de rien et ça me rend complètement cinglée. Abbey lissa les longs poils de son canapé.

– Tu voulais un homme, Maya Angelou. Tu en as un.

Elle ne mesurait pas l'ampleur de ma détresse.

– Je n'ai pas fait vœu de renoncer à la vie, Ab. Tu sais bien que c'est mauvais.

Elle serra les mâchoires et me dévisagea pendant un long moment. Elle rouvrit enfin la bouche, prononça des paroles dures et chargées de colère :

– L'homme commande. C'est l'ordre naturel des choses.

Elle soulevait une question dont nous débattions depuis des années.

Pour ma part, j'avais toujours soutenu que j'étais seule responsable de mon existence. Je serais également responsable de Guy jusqu'à ce qu'il soit majeur. Après, il devrait se débrouiller tout seul. Naturellement, aucun homme n'avait tenté de me convaincre du contraire en m'offrant la sécurité de sa protection.

– Dans ce cas, je ne dois pas être naturelle, dis-je. Je ne supporte pas d'ignorer d'où vient l'air que je respire.

Abbey fit claquer sa langue.

– La pire iniquité de l'esclavage, c'est que l'homme blanc a privé l'homme noir de la capacité de subvenir à ses besoins, à ceux de sa femme et de sa famille. Vus est en train de te montrer que tu n'es pas un homme, aussi forte sois-tu. Il va faire de toi une Africaine. Crois-moi sur parole.

Fin de la conversation. Elle m'avait vertement rembarrée. Seulement, elle ne connaissait ni les Africaines que j'avais rencontrées à Londres ni les femmes légendaires des contes africains. J'avais envie d'être une bonne épouse et de combler mon homme en tenant une maison impeccable, mais la vie ne se résumait pas qu'à ces deux rôles : être une ménagère accomplie et une chatte ambulante.

L'Association culturelle des femmes de descendance africaine tint sa deuxième assemblée dans l'appartement qu'occupait Abbey au sommet d'un immeuble de Columbus Avenue. Quelques semaines auparavant, nous avions adopté nos statuts et règlements, une déclaration de principe et un nom, CAWAH¹, qui nous sembla exotique. La nouvelle organisation comprenait des danseuses, des institutrices, des chanteuses, des écrivaines et des musiciennes. Nous avions l'intention de soutenir tous les groupes qui se battaient pour la défense des droits civiques des Noirs. Dans les statuts et règlements, rédigés par Sarah Wright et signés par tous les membres, nous affirmions ceci : puisque les États-Unis avaient mobilisé toutes leurs forces pour nier l'existence même des Afro-Américains, nous, membres de la CAWAH, nous engageons à soutenir tout rassemblement visant de façon sincère l'édification d'une société juste, ainsi qu'à recueillir des fonds à son intention. Nous ajoutons que nos membres aux multiples talents, sous réserve d'un vote d'assentiment, pourraient exécuter des chorégraphies, donner des tours de chant, présenter des défilés de mode et organiser des marches de protestation.

Des voix stridentes résonnaient dans le salon d'Abbey. Devions-nous exiger que nos membres s'affirment comme Noires en cessant de se faire défriser ? Abbey, Rosa et moi avions déjà les cheveux courts, au naturel. C'étaient les autres femmes, celles dont la chevelure pendait comme une crinière de cheval, qui voulaient rendre le « naturel » obligatoire.

– J'ai pris rendez-vous chez le coiffeur vendredi prochain. J'ai l'intention de faire couper toute cette merde pour crier à la face du monde que je suis fière d'être noire.

Les mains sur la nuque, la femme souleva le produit d'années de patience.

– Je ne suis pas d'accord, dis-je.

Sa coupe au carré mi-longue me manquerait.

– Moi non plus, renchérit Abbey. Les cheveux sont un élément de la gloire féminine. Libre à chacune de les porter comme elle l'entend. Évitions simplement les excès. Si j'ai choisi cette coiffure,

c'est parce qu'elle me plaît, et à Max aussi. Mais je me teindrais en vert si je croyais que ça m'irait mieux.

Nous rîmes un bon coup et passâmes au projet suivant : un immense défilé de mode axé sur des thèmes africains, où les motifs africains seraient en vedette.

– J'en ai assez de voir des Noirs se réunir à Harlem dans des hôtels de Blancs pour dénoncer la méchanceté des Blancs, dit Abbey.

Rosa et moi héritâmes donc de la tâche de dénicher une salle convenable.

Lorsque je la rencontrai dans la 125^e Rue, Rosa me dit tout de suite :

– Lumumba est mort.

La gorge serrée par l'horreur, elle me raconta qu'elle avait été mise au courant de l'assassinat par des diplomates congolais. Il n'y aurait toutefois pas d'annonce officielle avant vendredi : à ce moment-là, Adlai Stevenson, délégué des États-Unis à l'ONU, ferait une déclaration.

Je ne dis rien. Aucun mot n'aurait pu meubler le vide que la nouvelle avait ouvert en moi. Patrice Lumumba, Kwame Nkrumah et Sékou Touré formaient le triumvirat africain sacré, celui auquel les Noirs américains vouaient un culte. Nous avions désespérément besoin de nos leaders. On nous maltraitait depuis si longtemps qu'un coup pareil risquait de nous décourager et d'affaiblir notre résistance.

Nous marchâmes sans but, dans le brouillard. Puis des éclats de voix et des mouvements nous sortirent de notre stupeur. Nous nous laissâmes entraîner jusqu'à un carrefour où Nation of Islam tenait une grande manifestation. L'endroit, où des policiers blancs patrouillaient d'un air nerveux, grouillait de monde. Une foule se pressait autour de l'estrade où l'on voyait Malcolm X, flanqué d'hommes solennels à la mise impeccable. Installées sur des plateformes de camion, des équipes de télévision braquaient leurs caméras sur la scène encombrée.

Malcolm X s'approcha du micro.

– Vous qui m’écoutez, vous êtes tous des soldats. Vous vous battez pour votre liberté, ou vous trahissez la lutte pour la liberté, ou encore vous êtes enrôlé dans l’armée afin de priver un autre de sa liberté.

Sa voix, grave et nuancée, parcourait la foule et portait jusqu’aux immeubles résidentiels délabrés alignés de l’autre côté de la rue, aux fenêtres desquels, dans l’air printanier, on voyait des spectateurs penchés.

– L’homme noir est programmé pour mourir. De sa main, de celle de son frère ou d’un diable aux yeux bleus formé pour une seule chose : prendre la vie de l’homme noir.

La foule hurla son approbation. Malcolm attendit le retour du silence.

– L’honorable Elijah Muhammad propose à l’homme noir la seule issue possible. Accepter Allah comme son créateur, Mahomet comme son messager et le Blanc américain comme le diable. Si vous doutez de la nature diabolique du Blanc, regardez l’enfer qu’il a fait de votre vie.

Les Noirs crièrent en se balançant d’un côté à l’autre. Les policiers blancs palpaient l’étui de leur revolver, qu’ils avaient pris la précaution d’ouvrir.

Rosa et moi hochions la tête. La tirade islamique était en plein ce dont nous avons besoin. Malcolm nous fascinait par son amour et sa compréhension des Noirs, sa haine des Blancs et de leur cruauté.

Incapables de nous approcher de l’estrade, nous entrâmes dans la librairie de M. Micheaux, d’où nous assistâmes à la suite.

– Parle, Malcolm.

Malcolm rugit, le visage d’un jaune cuivré sous le soleil, les cheveux couleur rouille.

– Si vous voulez survivre à tout prix, vous n’avez qu’à dire « oui, monsieur » et à vous incliner, vous écraser et vous agenouiller devant le démon. Mais si vous voulez la liberté, vous avez intérêt à prêter l’oreille aux enseignements de l’honorable Elijah Muhammad en commençant par respecter vos femmes. Faites de l’ordre chez vous et cessez de tromper vos femmes. Vous savez qui vous trompez, en réalité ?

À la manière de flèches, des voix féminines s'élevèrent au-dessus de la foule. « Fais entendre raison à ces imbéciles, frère Malcolm. » « Dis-leur de cesser de se comporter en petits garçons. » « Dis-leur ta façon de penser. » « Vas-y. Vas-y donc. » « Mets-leur les points sur les i. »

Malcolm prit une profonde inspiration et se pencha sur le micro.

– Vous trompez vos pères et vos mères, vos grands-pères et vos grands-mères, et surtout, vous trompez Allah.

Sur l'estrade, un homme souleva ses mains et fit voir ses paumes cuivrées, puis se mit à psalmodier en arabe.

Après une salve d'applaudissements, Malcolm marqua une pause et, d'un air grave, promena son regard sur la foule. Les gens se figèrent ; l'air lui-même était devenu immobile. Il reprit la parole sur un ton doux et suave :

– Certains d'entre vous pensent qu'il y a de bons Blancs, non ? De bons Blancs pour qui ou avec qui vous avez travaillé, avec qui vous êtes allés à l'école ou même avec qui vous vous êtes mariés. Non ?

Les spectateurs exprimèrent leur déni en grognant collectivement.

Malcolm poursuivit à voix basse, à la limite du chuchotement.

– Il y a des Blancs qui donnent de l'argent à la SCLC, à la NAACP et à la Ligue urbaine. Certains vont même jusqu'à marcher avec vous dans les rues. Mais laissez-moi vous dire qui ils sont. Tout Américain blanc qui se dit votre ami est soit un faible...

Il laissa le mot produire son effet avant de reprendre d'une voix grondante.

–... soit un agent d'infiltration. Ou bien il aura trop peur pour vous venir en aide quand vous aurez besoin de lui, ou bien il se rapproche de vous à seule fin de découvrir vos projets et de vous livrer, pieds et poings liés, à ses frères.

La colère et la prise de conscience entrèrent en collision, et le carrefour explosa. Lorsque Malcolm eut terminé, les spectateurs acclamèrent l'orateur enflammé. Rosa et moi attendîmes dans la librairie que la foule se disperse.

Sans un mot, nous nous rendîmes chez Frank's. Nul besoin de parler. Malcolm avait tenu des propos durs, mais si près de l'amère vérité qu'il n'y avait rien à redire. Nous étions seuls. Seuls, comme toujours. Il ne fallait rien attendre des Blancs, même de ceux qui faisaient partie de notre famille. Des maîtres blancs avaient vendu leurs filles et leurs fils noirs. Pour peu que l'offre soit assez généreuse, des Blanches avaient abandonné leurs sœurs noires enchaînées.

Au bar, Rosa et moi buvions en silence, sans nous regarder.

– Qu'est-ce qu'on peut faire ? demandai-je enfin.

Rosa me regarda tristement, comme si je l'avais personnellement laissée tomber. Elle avait compté sur moi pour faire preuve d'intelligence. Elle dit, les sourcils froncés :

– À ton avis, merde ? Il faut faire quelque chose. Laisser savoir aux Congolais et aux autres Africains que nous sommes avec eux. Qu'ils soient de New York, du Sud ou des Antilles, les Noirs forment un peuple, et nous sommes tous opprimés.

Je commandai un autre verre.

La seule solution qui me vint à l'esprit fut de convoquer une réunion de la CAWAH et d'y lancer la discussion. Ensemble, nous arrêterions un plan d'action. Il fallait sortir les Noirs new-yorkais de leur torpeur.

Bien que peu impressionnée par mon idée, Rosa accepta de jouer le jeu.

Une dizaine de femmes s'assemblèrent donc chez moi. Le ton fut d'emblée empreint de méfiance et de hargne. Comment Rosa savait-elle que Lumumba était mort ? Il n'y avait rien à ce sujet dans les journaux.

Rosa se contenta de dire qu'elle tenait l'information de source sûre.

Certaines femmes répliquèrent que l'organisation avait été fondée en soutien à la lutte pour les droits civiques des Noirs américains. L'Afrique ne représentait-elle pas un objectif trop ambitieux ? Hormis Sékou Touré et Tom Mboya, les Africains avaient-ils fait quoi que ce soit pour nous ?

Une femme, un mannequin, laissa entendre que nous avions un parti pris pour l'Afrique, Rosa et moi, elle en raison de son amoureux diplomate et moi de mon mari. Abbey répliqua qu'une telle attitude était stupide et que le sort de l'Afrique concernait tous les Noirs américains.

La seule chose que les Africains avaient faite pour nous, dit une femme, avait été de vendre nos ancêtres à des marchands d'esclaves.

Je rappelai aux éléments les plus conservateurs de notre groupe que Martin Luther King, après son récent voyage en Afrique, s'était déclaré inspiré et réconforté par le soutien fraternel des Africains.

Sèchement, Rose lança :

– Certaines d'entre nous vont agir. Nous ne savons pas encore comment. Si vous n'êtes pas avec nous, pourquoi ne pas foutre le camp ? Nous avons assez perdu de temps par votre faute.

Comme chaque fois qu'elle s'énervait, son accent antillais était ressorti, et la musique de sa voix contredisait la dureté de ses propos.

Abbey se leva et alla se planter près de la porte. On entendit un bruissement de vêtements et un raclement de semelles, puis la porte se referma avec fracas. Six femmes restaient dans le salon.

Abbey sortit une bouteille de brandy et nous nous mîmes au travail. Après une discussion brève et enflammée, nous arrêtâmes notre décision. Le vendredi, nous assisterions à la séance des Nations unies, munies de bouts de tissu noir. Lorsque Adlai Stevenson annoncerait la mort de Lumumba, nous épinglerions un voile mortuaire à nos cheveux et nous nous lèverions toutes les six ensemble au milieu de la grande salle. Ce n'était pas grand-chose, mais ce serait spectaculaire. Selon Abbey, certains hommes accepteraient peut-être de se joindre à nous. Max, par exemple, se ferait un plaisir de nous accompagner. Amece, la sœur de Rosa, connaissait deux révolutionnaires antillais qui nous suivraient volontiers. Pour eux, nous fabriquerions des brassards. Au moment opportun, les hommes n'auraient qu'à les enfiler et à se lever avec les femmes. Tel était notre projet. Rien à voir avec un mouvement de masse, mais le geste produirait quand même son effet.

La réunion tirait à sa fin lorsque je me remémorai un conseil que Vus avait donné à de jeunes combattants pour la liberté africains. « Ne vous éloignez jamais du peuple. Les prédateurs maîtrisent à merveille l'art de nous diviser. Si vous projetez une action radicale, adressez-vous au peuple. Dites-lui qui vous êtes. Lui seul peut vous protéger. »

Je citais les propos de Vus et proposai à mes compagnes d'informer quelques habitants de Harlem de nos intentions. Elles étaient toutes d'accord. Nous irions trouver M. Micheaux, qui ferait passer le mot dans Harlem plus vite encore qu'un orchestre de congas.

Le lendemain après-midi, nous retournâmes donc à la librairie, où des affiches représentant des Noirs tapissaient les moindres espaces entre les tablettes : sur un mur, Marcus Garvey, en grand uniforme militaire, se tenait pour l'éternité au volant d'une décapotable. W.E.B. Du Bois regardait avec morgue au-dessus de la tête des bouquineurs. Malcolm X, Martin Luther King et un assortiment de chefs africains nous fixaient d'un air féroce.

Homme de petite taille, M. Micheaux se déplaçait vite et parlait de même. Sa peau avait la couleur du papier kraft. Nous lui barrâmes la route dans une des allées. Il nous laissa exposer notre projet d'un air impatient avant de hocher la tête.

– Ouais. Il faut que les gens soient au courant. Parlez-leur, vous. Ouais, parlez-leur.

Les phrases courtes et saccadées sortaient de sa bouche comme des pétards qui explosent.

– Revenez ce soir. Ils seront là. Et pas à l'heure des nègres, hein ? Soyez ponctuelles. Sept heures et demie. Vous leur parlerez vous-mêmes.

Il pivota et s'éloigna en évitant adroitement les clients.

Peu après sept heures, nous nous frayâmes un chemin parmi la foule compacte qui encombrait les trottoirs au coin de la 7^e Avenue. Nous crûmes que les Musulmans ou l'Association universelle pour le progrès des Noirs tenaient une réunion ou encore que Daddy Grace et ses ouailles recrutaient des âmes pour

le Christ. Par ailleurs, c'était une chaude soirée de printemps, et déjà les appartements exigus étaient étouffants. Comment savoir ce

qui avait attiré les gens ?

Au moment où nous nous approchions de la librairie, la voix amplifiée de M. Micheaux retentit.

– Vous êtes nombreux à dire que le sort de l’Afrique ne vous fait ni chaud ni froid. Mais vous êtes des imbéciles. Des nègres et des imbéciles. En plein ce que veulent les Blancs. Vous les faites rigoler, les sales Blancs. Ha ! Ha !

Sa voix résonnait.

– Ha ! Ha ! Écoutez les Blancs rigoler.

Grâce à ma taille, je le vis juché sur une estrade devant la librairie. Agrippant un micro sur pied, il dardait la tête à gauche et à droite. Les pans de son veston battaient. Un chapeau à bord mince masquait son visage.

– Dis donc, Abbey...

Plus nous nous approchions de la librairie, plus la foule était dense.

–... ces gens sont là pour nous entendre.

Elle saisit ma main et le bras de Rosa.

– Certaines de vos sœurs vont vous parler, ce soir. Vous parler de l’Afrique. Dans quelques minutes, elles vont vous parler de Lumumba. Patrice Lumumba. Et des foutus Belges. Et des Nations unies. Vous êtes des nègres ignorants ? Rentrez chez vous. Ne restez pas. N’écoutez pas. Quant aux mouchards ici présents... retournez chez vos maîtres blancs et répétez-leur mes paroles. Répétez-leur ce que ces femmes noires vous diront. Parlez-leur des livres de J.A. Rogers qui prouvent que les Africains gouvernaient des royaumes avant que les Blancs apprennent à se laver. N’oubliez pas notre frère Malcolm. N’oubliez pas Frederick Douglass. Dites-leur. À part les nègres ignorants, tout le monde dit au Blanc : « Lâche-moi, mon vieux. Lâche-moi, merde. » Tiens, les voici justement.

M. Micheaux nous avait aperçues.

– Allez, Abbey, allez. Toi aussi, Myra. Toi aussi, Rosa. Allez, montez. À vous la parole. Ils vous attendent.

Des mains inconnues nous aidèrent à grimper sur l'estrade de fortune. Abbey s'avança vers le micro, posée et magnifique. Derrière elle, Rosa et moi parcourûmes la foule des yeux. Des milliers de visages noirs, bruns et jaunes me fixaient. Nous n'en demandions pas tant. J'avais les genoux tremblants, les jambes flageolantes.

– Nous sommes membres de l'Association culturelle des femmes de descendance africaine, ou CAWAH, si vous préférez. Nous avons appris que notre frère Lumumba a été tué au Congo. La foule laissa entendre un gémissement.

– Mon Dieu !

– Non.

– Qui a fait ça ?

– Qui ?

– Dis-nous qui.

Abbey se tourna vers Rosa et moi. Son visage trahissait la nervosité. M. Micheaux cria :

– Dis-leur. Ils veulent savoir. Abbey se tourna vers le micro.

– Je ne vais pas vous dire que ce sont les Belges. La foule hurla.

– Qui ?

C'était un cri sonore et affamé.

– Je ne vais pas vous dire que ce sont les Français ou les Américains.

– Qui ?

– Je vais vous dire que ce sont les Blancs qui ont tué un homme noir. Encore un.

M. Micheaux se pencha vers Abbey.

– Parle-leur de votre projet.

Abbey hocha la tête.

– Vendredi matin, des femmes de notre association et quelques hommes vont se rendre aux Nations unies. Nous allons assister à l'Assemblée générale. Lorsqu'on va annoncer la mort de

Lumumba, nous allons nous lever et rester debout jusqu'à ce qu'on nous expulse.

La foule exprima bruyamment son assentiment.

– Je viens.

– Je serai là.

– Moi aussi.

– Ouais. Faut nous tenir debout et nous faire entendre.

– Bien dit !

Quelques voix discordantes se firent entendre.

– C'est tout ? Quelle foutaise.

– On tue un type, et vous, les bonnes femmes, vous allez vous lever ? Merde alors.

Et aussi :

– Vous allez vous faire tirer dessus ! Ça oui, vous pouvez y compter.

L'opposition fut noyée sous les acclamations. M. Micheaux s'empara du micro.

– Viens là, Myra.

Le petit homme savait épeler mon prénom, mais il était incapable de le prononcer correctement.

– À toi la parole.

Il se tourna vers la foule.

– Voici une femme qui a épousé un Africain. Son mari a échappé de justesse aux chiens blancs d'Afrique du Sud. Allez, Myra. Dis quelque chose.

Je répétais ce qui avait déjà été dit. La répétition était un code compris et apprécié de tous. Nous avions un dicton : *Il faut tout dire deux fois. Ce que tu affirmes, tu as intérêt à pouvoir le répéter.* Les oreilles des Noirs avaient l'habitude des reprises, motif présent dans le jazz, le blues et la prose des prêcheurs noirs. M. Micheaux prit le micro et le tendit à Rosa.

Elle promena son regard sur les visages et parla très rapidement.

– Nous serons là. Bienvenue à ceux qui souhaitent nous accompagner. Rendez-vous à huit heures trente devant le siège des Nations unies. Nous aurons des voiles et des brassards supplémentaires. Venez tous. Venez et laissez savoir au monde qu'on ne peut plus tuer les leaders noirs en secret. Venez.

Elle rendit le micro à M. Micheaux et nous fit signe, à Abbey et moi. On nous aida à descendre. La foule, en s'ouvrant, forma une sorte de couloir sonore.

– Nous serons là.

– Huit heures et demie, vendredi matin.

– À bientôt, ma sœur. On se voit à l'ONU.

– Que Dieu vous bénisse. Nous montâmes dans un taxi.

Nous nous tenions la main en silence. La taille de la foule et sa réaction passionnée nous avaient laissées sans voix. Nous convînmes de nous retrouver le lendemain.

L'appartement était désert. La vaisselle du repas de Guy s'égouttait sur le buffet. Il avait laissé un mot sur la table de la salle à manger : il assistait à une réunion de SANE² et serait de retour à vingt-deux heures trente.

Rosa téléphona. Il fallait puiser dans les fonds de la Le lendemain matin, sa nièce Jean irait acheter du tulle noir et des élastiques dans une fabrique du centre-ville. Elle-même prendrait des pinces à cheveux chez Woolworth. Elle me donna rendez-vous chez elle pour fabriquer les brassards et piquer les pinces dans les voiles. Je signifiai mon accord et raccrochai. Abbey téléphona. Pouvais-je appeler les membres de l'association et prévenir la Guilde des écrivains de Harlem ? Par mesure de précaution, ne valait-il pas mieux prévoir cent voiles et brassards ? Je me déclarai d'accord. Guy rentra, survolté par sa réunion. SANE organisait une manifestation le samedi suivant au New Jersey. Si les Killens et moi les autorisions à rater l'école, Chuck et lui prendraient part à la marche qui partirait du pont George-Washington, le vendredi. Tout se passerait bien, m'man. Ils apporteraient des sacs de couchage et une grande quantité d'arachides. Après tout, c'est moi qui tenais à ce qu'il s'engage, non ? S'il n'était pas en Inde, « papa » serait sûrement d'accord. C'étaient des membres de ma génération qui avaient lâché la bombe sur Hiroshima, l'année de sa naissance. Il

pouvait donc se considérer comme un bébé atomique. Ils en avaient discuté, Chuck et lui. Il ne fallait plus jamais utiliser la bombe. Des centaines de milliers d'êtres humains avaient été tués, des millions d'autres mutilés. Voulais-je revoir les photos d'Hiroshima ?

Je lui donnai la permission d'aller au New Jersey.

Jean, Amece et Sarah taillèrent le rouleau de tulle noir. Rosa cousit des bandes élastiques sur la moitié des carrés de grande taille, tandis qu'Abbey et moi insérions des pinces à cheveux dans les autres.

Jean épingla un voile à ses cheveux, et le tissu raide se tint droit, froncé à la manière d'un éventail aux plis délicats. Derrière, on distinguait vaguement ses yeux et sa peau cuivrée. On aurait dit une jeune veuve séparée de son mari par un accident inopiné. Nous l'examinâmes d'un air approbateur. Notre action serait couronnée de succès.

Le vendredi matin, j'enjambai le sac de couchage de Guy, qu'il avait déroulé dans le salon. Comme il allait coucher à la belle étoile, ce soir-là, je le laissai dormir. Il savait que j'avais l'intention de partir tôt pour le siège des Nations unies. Je posai un billet de cinq dollars sur le sac de couchage et quittai l'appartement.

L'appartement d'Abbey bourdonnait d'activité. Les membres de la CAWAH s'affairaient : elles buvaient du café, rangeaient les voiles dans une boîte et les brassards dans une autre, bavardaient, mangeaient les brioches apportées par une institutrice, souriaient et flirtaient avec Max, qui déambulait à la manière d'un pacha au milieu de son harem animé. Fébriles, nous ramassâmes les boîtes et nous dirigeâmes vers l'ascenseur.

Il y avait quatre places dans la voiture de Max et d'Abbey. Les autres hélèrent des taxis. Nous convînmes de nous retrouver sur le trottoir devant l'immeuble. Comme Amece et Rosa avaient les voiles, elles montèrent avec Max. L'institutrice, le mannequin, Sarah et moi ferions le trajet ensemble. Jean et les autres trouveraient leur propre voiture. Si tôt un vendredi matin, en plein Upper West Side de New York, arrêter un taxi n'était pas une sinécure. Les hommes d'affaires avaient leurs voitures radio attitrées et, à la vue de Noirs, de nombreux chauffeurs blancs accéléraient, sûrs de devoir aller jusqu'à Harlem ou de recevoir un pourboire risible.

À huit heures cinquante, notre taxi quitta la 42^e Rue pour s'engager dans la 1^{re} Avenue. Sarah et moi nous exclamâmes à l'unisson. Le chauffeur pila et nous fûmes toutes projetées vers l'avant.

– Non mais qu'est-ce que c'est que ce bordel ? s'écria l'homme.

L'inquiétude du chauffeur n'avait d'égale que la nôtre. Des gens s'entassaient sur le trottoir et envahissaient la rue. Au-dessus de la foule flottaient des pancartes sur lesquelles on lisait : LA LIBERTÉ
TOUT DE SUITE, JE VEUX RENTRER EN AFRIQUE,
L'AFRIQUE AUX AFRICAINS, UN HOMME, UN VOTE.

Des milliers de manifestants, tous noirs, avaient pris la rue d'assaut. Nous réglâmes la course et nous frayâmes un chemin parmi eux.

– Tiens, en v'là une.

– On te l'avait bien dit qu'on serait là, hem, ma sœur ? Où tu étais ?

– Comment on fait pour entrer ? La police dit que...

– On nous bloque le passage.

Les cris et les questions s'adressaient à moi. Je me mis à psalmodier et j'en profitai pour progresser au milieu de la foule angoissée.

– Je vais voir. Je m'en occupe. Je m'occupe de tout. Je vais voir.

Sans avoir la moindre idée de qui je devais voir ni de ce que je pouvais faire.

Rosa m'attendait près des grandes portes de verre de l'immeuble au modernisme austère.

– Tu as vu ça ? Ils sont tellement nombreux...

L'énervement faisait ressortir son accent antillais.

– Et les gardiens nous refusent l'accès.

– Tu as dit que tu obtiendrais des laissez-passer de la délégation africaine, Rosa.

– Je sais, mais il n'y a que les Sénégalais et mon ami de la Haute-Volta qui sont venus.

À cause des slogans que les manifestants avaient commencé à scander, elle devait crier. Rosa se pencha sur moi, le front plissé.

– J’ai seulement sept places.

Sur le trottoir, les gens criaient :

– Liberté ! Liberté ! Lumumba ! Lumumba !

Rosa dit :

– Le petit Carlos est ici. Le Cubain, tu sais ? Il a pris les laissez-passer et il est entré avec Abbey, Max, Amece et d’autres. Il va rapporter les billets et en faire entrer six de plus. C’est le seul moyen.

Carlos Moore était un jeune homme en colère qui traversait le ciel politique de Harlem à la manière d’un météore enflammé.

Je balayai des yeux la foule composée de Noirs. Pour plusieurs, c’était une première incursion au centre-ville : ce qui se trouvait au sud de Harlem était pour eux un no man’s land dangereux, un territoire ennemi. À cause de nos encouragements irréfléchis, ils avaient risqué un périlleux voyage.

Carlos franchit les portes en trotinant.

– Tu es là, ma sœur.

Il sourit et son petit visage chocolat s’illumina.

– Aux suivants. Allons-y ! Tout de suite !

Je me tournai et, sans réfléchir, m’adressai aux premiers manifestants que je vis.

– Donnez-moi vos pancartes. Allez-y, entrez.

J’agrippai maladroitement les bâtons et Carlos cria à l’intention des heureux élus :

– Suivez-moi, mes frères, mes sœurs. Ne me perdez pas de vue.

Ils disparurent dans le hall sombre et je redistribuai les pancartes.

Rosa s’était enfoncée dans la foule. Je suivis son exemple et me mêlai aux gens agglutinés près de l’immeuble.

– Qu’est-ce qui se passe, ma sœur ?

– Les sales Blancs nous empêchent d’entrer, hein ?

– Nous pourrions les défoncer, leurs saloperies de portes.

– Merde, la mort, c’est tout ce qui nous reste. Il faut entrer, coûte que coûte.

Je m’arrêtai au milieu de ce groupe.

– Rien ne plairait davantage aux Blancs que d’abattre des Noirs innocents. Ne leur faites surtout pas ce plaisir.

Une vieille femme m’agrippa par la manche.

– Que Dieu te bénisse, mon ange, dit-elle. Tâche de garder nos enfants en vie.

Elle avait environ l’âge de ma grand-mère et semblait posséder une grande sagesse.

– Oui, madame. Merci.

Je la pris par la main et la fis sortir de la masse grouillante. Elle ferait partie de la délégation suivante. Nous grimpâmes les marches ensemble. Je me retournai et élevai la voix pour expliquer ce qui s’était produit.

Des informateurs avaient prévenu la police que Harlem allait débarquer à l’ONU. On avait donc resserré les mesures de sécurité. Pour être autorisés à entrer, nous devons faire preuve de retenue. Les policiers donnaient déjà des signes de nervosité. Nous devons garder notre calme pour éviter qu’un idiot à la gâchette facile ne tire sur nous.

Les gens donnèrent leur assentiment avec une grâce que je jugeai rassurante. La vieille dame et moi arrivions au sommet des escaliers lorsque Carlos surgit de nouveau.

– Encore six. Il faut y aller. Vite !

Carlos rassembla cinq personnes en plus de la vieille dame et les entraîna dans l’immeuble.

Pendant la demi-heure suivante, tandis que Carlos faisait entrer des contingents de six, d’autres policiers arrivèrent sur les lieux. Armés et désorientés, ils montaient la garde sur le trottoir et de l’autre côté de la rue, tandis que des hommes blancs habillés en civil prenaient des photos.

Un manifestant me saisit par la manche.

– À quoi vous jouez ? Vous nous faites venir ici et vous n’êtes même pas foutues de nous trouver des places.

L’homme était furieux.

– Ouais, c’est bien les Noirs, ça, poursuivit-il. Ils tournent en rond, mal rasés et souriants.

J’allais me retourner pour lui expliquer qu’un mouchard nous avait vendus quand Rosa agrippa mon autre manche.

– Allez, viens, Maya. Vite.

Le ton de sa voix était si impérieux que je ne pus qu’obéir.

En lui emboîtant le pas, je me tournai vers l’homme en colère.

– Je reviens tout de suite, dis-je.

C’était un mensonge.

Dans le hall étincelant, des gardiens de sécurité non armés tenaient le fort d’un air anxieux. Près du grand escalier qui conduisait à l’étage, Carlos était encerclé par un autre groupe de gardiens.

– J’ai des laissez-passer. Ils sont à moi.

Des bouts de papier froissés sortaient de son poing noir.

– C’est un délégué qui me les a donnés.

Rosa et moi entrâmes dans le cercle en repoussant les gardiens.

– Allons, Carlos. C’est l’heure.

Nous marchâmes droit devant nous d’un pas mesuré, résistant à grand-peine à l’envie de courir et d’entrer à l’Assemblée générale en entonnant une mélodie funèbre.

Dès que les gardiens furent hors d’atteinte, Carlos chuchota :

– L’assemblée a débuté. Stevenson prendra bientôt la parole.

À l’étage, d’autres gardiens nous regardèrent passer. Deux hommes noirs attendaient dans l’entrée, le visage congestionné par l’angoisse.

– Carlos ! Nous pensions qu’ils t’avaient coincé, mon vieux.

– Moi ? Ils ne m’auront jamais. Foi de Carlos, mon vieux.

Il avait retrouvé sa belle assurance. Rosa me sourit, et nous entrâmes dans la grande salle sombre et silencieuse. À des kilomètres, au bas d'une pente raide, les délégués étaient assis devant des micros, au centre d'un carré de lumière, mais le balcon supérieur était si mal éclairé que je n'y voyais rien.

Au bout de quelques secondes, l'obscurité se dissipa, et je distinguai l'auditoire. Environ soixante-quinze Noirs étaient mêlés aux Blancs. Certaines femmes avaient déjà le voile devant leur visage. Amece, Jean et l'institutrice étaient assises ensemble. Max et Abbey se tenaient de l'autre côté de l'allée, près de Sarah et du mannequin. Une voix amplifiée bourdonnait de façon inintelligible.

– Hum... hum... hmm... hum.

Tout en bas, le petit homme blanc était penché sur son micro, son front dégarni d'une blancheur éclatante. Des lunettes à la monture sombre tranchaient sur le visage familier.

Un cri enterra ses premiers mots. C'était un son atroce, ample et strident. Aussitôt, d'autres voix se joignirent à la première.

– Assassins !

– Lumumba. Lumumba.

– Meurtriers.

– Salauds de racistes.

Les cris retentissaient au-dessus de la tête des spectateurs éberlués, qui se levaient en s'agrippant les uns aux autres et en se poussant vers l'allée.

On alluma les lumières. Stevenson retira ses lunettes et leva les yeux vers le balcon. Sous l'effet du choc, sa bouche s'entrouvrit et son menton tomba.

Près de moi, un homme s'écria :

– Enfants de putes ! Suppôts du Ku Klux Klan !

Un autre lança :

– Assassins !

Les diplomates africains semblaient aussi inquiets que leurs homologues blancs. J'étais secouée, moi aussi. Nous n'avions pas prévu une émeute. Au moyen d'un geste spectaculaire, mais

silencieux, nous avons eu l'intention de nous lever, le visage voilé, en signe de deuil. Rien de plus.

– Tueurs d'enfants !

– Esclavagistes !

Les Blancs de l'auditoire, terrorisés, tentaient d'échapper aux Noirs vociférant. Aux niveaux supérieur et inférieur, les gardiens de sécurité firent irruption dans la salle.

Les lumières criardes, la bousculade et les cris perçants étaient accablants. Les genoux flageolants, je m'assis dans le fauteuil le plus proche.

À côté de moi, dans l'allée, une femme invectivait les gardiens :

– Bas les pattes, salauds de Blancs !

Les gardiens hurlaient :

– Sortez ! Sortez !

La femme répondit :

– Me touchez pas, saletés de Belges !

En bas, les diplomates se levèrent et sortirent dans l'ordre, à la queue leu leu.

Lorsque les cris perçants cessèrent, j'entendis le son de ma propre voix qui criait :

– Tueurs ! Meurtriers ! Assassins !

Dans l'allée, deux femmes avaient maille à partir avec un gardien. Carlos, qui avait sauté sur le dos d'un Blanc, le fit crouler au sol. Une Noire trapue tenait un Blanc habillé en civil par les revers de son veston.

– Qui tu veux tuer ? Qui tu veux tuer ? Tu me connais pas, sale chien. Tu sais pas à qui t'as affaire.

Éperdu de peur, l'homme semblait hypnotisé, et la femme le secouait comme un vieux chiffon mou.

Les diplomates avaient disparu. Hormis les gardiens, il n'y avait plus un seul Blanc en vue. Le balcon nous appartenait. Comme dans les cinémas ségrégationnistes du Sud, nous étions perchés dans le nid de la buse.

Rosa vint me chercher. Je me levai et lui emboîtai le pas. Nous pressâmes les nôtres de regagner la sécurité de la rue. Les Noirs défilèrent fièrement devant les gardiens, traversèrent le hall et débouchèrent sous le soleil.

La foule, grossie par les retardataires et d'autres policiers, avait changé d'humeur. Les personnes restées à l'extérieur avaient eu vent du chahut. Désormais, les Noirs recherchaient le désordre extravagant, tandis que les agents de la paix voulaient avoir le dernier mot. « Retournons à l'intérieur. » « Allons montrer à ces salauds que nous sommes sérieux. » « Les Nations unies ? Pff. Ce sont les Blancs unis, oui. Retournons-y. »

Des policiers étaient campés sur les marches, les yeux étincelants. La loi leur interdisait d'entrer dans l'immeuble des Nations unies, mais ils étaient déterminés à nous empêcher d'y pénétrer de nouveau.

Certains injuriaient les policiers muets et furieux.

« T'as tué Lumumba, toi aussi, sac à merde. » « Je donnerais cher pour te revoir dans la 125^e Rue. » « Pose ton arme et viens que je te botte le cul. »

Carlos arriva au pas de course.

– Nous allons au consulat belge. Marchons ensemble.

La voix de Rosa résonna.

– 46^e Rue. Immeuble Associated Press. Allons, vite.

La foule s'avança au milieu d'un couloir formé de policiers qui s'étendait jusqu'à la rue. Devant, quelqu'un chantait :

– *And before I'll be a slave, I'll be buried in my grave...*

Le *spiritual* ondulait, tantôt haut, tantôt bas. Les paroles étaient reprises, laissées en plan, jamais abandonnées.

– *And go home to my God and be free³.*

Du haut de leur impressionnante monture, des policiers à cheval nous regardèrent traverser la 1^{re} Avenue en chantant. Nous nous engageâmes dans la 43^e Rue. Rosa et moi marchions côte à côte au sein du dernier groupe.

– C'est ce cri qui a tout commencé. Je me demande qui c'était.

Rosa fronça les sourcils et rit en même temps.

– Amece. Et elle a failli tuer Jean. Autour de nous, les marcheurs chantaient.

No more slavery

No more slavery

*No more slavery over me*⁴.

Rosa poursuivit :

– Amece dit qu'elle a jeté un coup d'œil en bas. À la vue de Stevenson, elle a pensé à Lumumba. Elle s'est penchée pour faire une caresse à sa fille, mais Jean a sursauté et Amece a crié. Malheureusement, elle avait le bras autour du cou de Jean. Alors quand Jean s'est débattue, Amece a resserré son étreinte en continuant à crier. Personne n'allait faire du mal à son bébé. Donc, elle criait.

Rosa rit un bon coup.

– Personne, sauf Amece elle-même, évidemment. Elle a failli étouffer Jean.

La foule avançait en chantant.

Six policiers à cheval grimpèrent sur le trottoir et défilèrent parmi les retardataires. Les gens s'écartaient devant les bêtes qui fonçaient sur eux.

Incapable de s'enfuir, un homme noir maigre et nerveux s'était fait coincer contre un mur. Je m'élançai vers lui en distribuant des taloches aux chevaux, en enfonçant mes coudes dans leurs flancs.

– Pousse-toi de là. Allez, fous-moi le camp.

Aplati contre le mur, l'homme, ignorant les chevaux, fixait les policiers.

– Viens, mon frère. Viens.

Nous nous frayâmes un chemin au milieu des bêtes agitées. Rosa avait forcé le groupe à s'arrêter.

Elle souriait largement, l'air incrédule.

– Et moi qui pensais que tu avais peur des animaux, Maya Angelou ! On aurait dit que c'étaient les chevaux qui avaient peur

de toi !

Elle avait raison. Je n'avais jamais eu d'animal de compagnie. Je n'entendais rien à l'idiotie futée des chats et des chiens ; en fait, les animaux me terrorisaient. Les événements de la journée m'avaient transformée. L'aventure me grisait.

Nous approchions du carrefour de la 46^e Rue et de la 6^e Avenue, et je pensai à un bulletin télévisé en provenance d'Amérique du Sud. Pour l'heure, des policiers armés jusqu'aux dents et des manifestants en colère semblaient neutraliser la scène. Sous les rayons d'un soleil étincelant, aucun visage ne restait dans l'ombre, et les membres des deux groupes s'étudiaient d'un air méfiant, se laissaient déporter d'un côté, puis de l'autre. Les mains des policiers ne s'éloignaient jamais de leur arme, et des agents habillés en civil parlaient dans des talkies-walkies grésillants. Les manifestants noirs se massèrent sur le trottoir en grondant et en brandissant des pancartes cornées et déchirées. Les voitures de police étaient garées en double file dans la rue et un capitaine déambulait au milieu de ses hommes. Tout en parlant, il lançait des regards obliques en direction de la foule, dans le dessein, eût-on dit, d'en deviner l'humeur et les intentions.

Lorsque Rosa s'enfonça parmi les manifestants qui agitaient nerveusement les pieds, un policier décoré de multiples rubans s'avança vers moi.

– Vous êtes une des organisatrices ?

Sous l'effet de la colère, son visage rose était ponctué de plaques rouges incandescentes.

Dans le Sud, il y a un dicton : *Si un Blanc te demande où tu vas, dis-lui d'où tu arrives*. Je répondis donc :

– Je suis avec le peuple.

– Où est votre permis ? Il vous faut un permis pour manifester.

Trois hommes noirs, apparus comme par enchantement, s'interposèrent entre le policier et moi.

– Qu'est-ce que tu lui veux, à cette dame noire ? demanda l'un d'eux.

– Attention à ce que tu fais, mon pote, dit un autre. Faut surtout pas l'ennuyer, la dame.

Aussitôt, d'autres hommes en uniforme encerclèrent mes protecteurs, et des Noirs, constatant qu'il y avait du grabuge, rompirent les rangs et vinrent encercler les nouveaux arrivants.

Je devais montrer de l'assurance. Regardant le policier blanc dans les yeux, je dis :

– Un permis ? S'il n'en tenait qu'à vous, les Blancs, nous serions dans la même situation que nos frères d'Afrique du Sud. Il nous faudrait un permis pour respirer.

Un homme installé près de moi ajouta :

– Nan. Nous n'avons pas de foutu permis. Alors dégainez et commencez à tirer parce que nous, on bouge pas d'ici.

Les policiers, qui n'auraient pas demandé mieux que de répondre à l'invitation de l'homme, grognèrent en remuant comme des chevaux furieux. Le commandant les rappela.

– C'est bon, les gars. C'est bon, j'ai dit. Retournez à vos postes.

Il y eut un bref instant au cours duquel s'échangèrent des regards remplis de haine. Puis les policiers retournèrent dans la rue et nous allâmes rejoindre les manifestants noirs qui s'agitaient sur le trottoir.

Rosa vint me trouver.

– Carlos est à l'intérieur, dit-elle en plissant les yeux. Il paraît qu'il est entré il y a une demi-heure. Le consulat belge est au onzième étage. Les policiers lui ont peut-être mis la main au collet.

J'étais au courant du sort que les policiers réservaient aux Noirs, et cette connaissance se dressa dans mon esprit à la manière d'un spectre. Petit et beau garçon, Carlos me faisait penser à mon frère. Bailey était aux mains des forces de l'ordre. En ce moment même, il se faisait peut-être rouer de coups ou violer. J'eus devant les yeux l'image terrifiante de Bailey à la merci d'une bande de fous, mais je ne pouvais strictement rien pour lui.

Pour Carlos, c'était une autre paire de manches.

– J'y vais. Toi, continue de les faire défiler.

J'examinai les visages autour de moi.

Vus m'avait un jour dit : « En cas d'ennuis, ne demande jamais l'aide de Noirs de la classe moyenne. Ils ont l'impression d'être du

côté du système.

Cherche plutôt un tsotsi. C'est un mot xhosa qui veut dire truand, voyou, ex-détenu. Il est déjà en colère, celui-là, et il sait qu'il n'a rien à perdre. »

Parcourant la foule des yeux, je trouvais celui qu'il me fallait. Mince comme un fil et de la couleur du chocolat noir, l'homme était plus grand que moi. Une balafre profonde allait de sa narine gauche au lobe de son oreille, et une autre de la naissance de ses cheveux à son sourcil gauche.

Je lui fis signe et il s'avança vers moi.

– Je m'appelle Maya, mon frère. Je crois que Carlos Moore est là-dedans quelque part. C'est un des organisateurs de la manifestation. Les policiers lui ont peut-être mis la main au collet. Tu sais ce que ça veut dire ?

Il hocha la tête d'un air sagace.

– Ouais, ma sœur, ouais.

– J'ai l'intention de partir à sa recherche et j'ai besoin que quelqu'un vienne avec moi.

Il opina du bonnet une fois de plus et attendit.

– Ça risque d'être dangereux. Tu m'accompagnes ?

Son visage resta impassible.

– Ouais, sœur Maya. Ouais. Allons-y.

Il me prit par le coude et m'entraîna dans l'escalier.

– Comment tu t'appelles ? lui demandai-je.

– Appelle-moi Buddy, répondit-il.

La voix de Rosa s'éleva au-dessus du tumulte au moment où nous franchissions la porte à tambour.

– Fais attention à toi, Maya !

Le hall grouillait de policiers, de gardiens et de Blancs agités. Même si mon accompagnateur m'entraînait rapidement vers les ascenseurs, j'eus le temps de consulter le répertoire de l'immeuble. Au-dessus de la ligne où figurait le consulat belge, au onzième

étage, on lisait les mots AMERICAN BOOK COMPANY, 10^e ÉTAGE. Un policier gras et rubicond nous barra le chemin.

– Où allez-vous comme ça ?

Le *tsotsi* prit la parole.

– C'est pas de tes affaires.

Je lui flanquai une bourrade dans les côtes et, sur un ton mielleux, répondis :

– Je vais à l'Américan Book Company.

Le policier et le *tsotsi* se dévisagèrent d'un air entendu. Entre les deux hommes, la haine créait une sorte de courant électrique.

– Et toi, où tu vas ?

– Moi ? J'accompagne la dame. Jusqu'au bout.

Le défi n'échappa pas au policier, qui plissa les yeux. Me sentant malgré tout protégée, j'avais l'impression d'être une petite fille. Le grassouillet représentant de la loi nous suivit jusque dans l'ascenseur, et j'appuyai sur le bouton du dixième étage en tenant la main de l'homme noir. L'ascension fut rapide et tendue. Nous sortîmes dans le couloir et nous nous retournâmes pour fixer la tête de l'homme jusqu'à la fermeture des portes.

– Bon, trouvons les escaliers, dis-je.

Au bout du couloir, nous aperçûmes l'écriteau qui annonçait la sortie.

– Sors et laisse la porte se refermer, Buddy. Ensuite, essaie de la rouvrir.

Il obéit. Je fis un pas de côté et il rouvrit la porte sans difficulté.

– Montons.

Au pas de course, nous gravîmes les marches jusqu'au onzième étage. Buddy saisit la poignée, mais la porte refusa obstinément de bouger.

– C'est ce foutu Blanc. Il nous a pris de vitesse. Reste là.

Il gravit un autre étage. Je l'entendis grogner.

– C'est verrouillé ici aussi.

Il redescendit lourdement.

– Qu’est-ce qu’on fait ?

J’avais du mal à mettre de l’ordre dans mes idées. Depuis le début, mon plan était flou : aller jusqu’au onzième et tirer Carlos d’affaire. Je n’étais pas allée plus loin. Bêtement, je dévisageai Buddy, qui attendait ma réponse. Après quelques secondes, je recouvrai la parole.

– Il n’y a rien d’autre à faire que de redescendre dans la rue. Je suis désolée.

Je m’attendais à lire du dégoût ou du mépris sur le visage de mon complice, mais il ne trahit aucune émotion.

– Comme tu veux, ma sœur. En route.

Nous redescendîmes jusqu’au dixième. Je poussai sur la porte, qui résista. Sans doute avais-je haleté puisque Buddy me poussa de côté et saisit la poignée.

– Laisse-moi faire.

Il s’arc-bouta contre la surface métallique, qui resta hermétiquement fermée. Sous l’effet de la panique, mon sang s’accéléra. Je m’étais jetée dans la gueule du loup, comme une idiote. D’un instant à l’autre, les policiers ouvriraient la porte et me feraient sauter la cervelle. Personne ne verrait rien ; personne ne volerait à mon secours. En pensée, je vis mon fils dans sa salle de classe. Qui lui annoncerait la nouvelle ? Comment réagirait-il ? Mon mari de fraîche date recevrait un télégramme en Inde. Que penserai-t-il d’une femme assez frivole pour se suicider ? Et puis ma pauvre mère... L’homme qui m’accompagnait – et que, sous l’effet de la peur, j’avais complètement oublié – me saisit par les épaules.

– Ma sœur, ma sœur. Pas besoin d’avoir peur. J’suis là.

Il me libéra. Nous restâmes immobiles au bord du palier.

– Pour arriver jusqu’à toi, ils vont devoir me passer sur le corps.

Buddy dévala une volée de marches. Je l’entendis s’arrêter au neuvième, descendre, s’arrêter de nouveau, descendre encore, et ainsi de suite. Au bout d’un petit moment, il cria :

– J’ai trouvé une porte ouverte, sœur Maya. Viens.

C'était au sixième. Mon cœur battait la chamade et j'eus du mal à reprendre mon souffle. À la vue du couloir et de l'ascenseur, je ressentis ce que les esclaves en fuite avaient dû éprouver en mettant les pieds au Canada. Dans le hall de l'immeuble, je fus gagnée par l'embarras. La main posée sur l'avant-bras de l'homme, je l'obligeai à se retourner.

– Excuse-moi, Buddy. J'ai complètement paniqué, là-haut. Je vais parler de toi à mon mari.

Il me regarda fixement, puis secoua la tête.

– Dans ce pays, ma sœur, un nègre risque tout le temps sa peau. C'est rien. Dis juste à ton mari qu'un homme noir aurait donné sa vie pour toi. C'est tout.

Il me prit par le coude. Passant devant les policiers qui attendaient toujours, nous gagnâmes la porte. Je me jetai dans les bras de Rosa.

– Qu'est-ce qui s'est passé, ma chérie ? Carlos est apparu juste après ton entrée. Nous étions sur le point de partir à ta recherche.

Elle me serra fort.

– Il faut que je te présente un de nos frères, Rosa.

Je me retournai, mais Buddy avait disparu dans la foule qui se clairsemait.

– Vous avez été là-dedans pendant presque vingt minutes.

C'était renversant. J'avais été intrépide, déterminée et audacieuse. J'avais été idiote, irresponsable et mal préparée. Mon corps avait été pris de panique, mon esprit immobilisé par la peur. Un inconnu avait affiché le courage de Vivian Baxter et la générosité de Jésus. Tout cela en vingt minutes.

Des journalistes de la radio et de la télévision se promenaient parmi les derniers manifestants.

Dans un micro, une femme déclara :

– Oui, nous sommes en colère. Vous autres, Blancs, vous nous tirez dessus comme si nous étions des lièvres. Ça, pour être en colère, nous sommes en colère.

Derrière elle, un homme ajouta :

– Lumumba était au Congo. Le Congo est en Afrique et nous sommes africains. Vous pigez ?

Les membres de la CAWAH avaient convenu de ne pas faire de déclarations publiques. Nous nous détournâmes donc des journalistes qui s'approchaient de nous. Le défilé avait pris fin. Les gens s'éloignaient d'un pas lourd, les épaules voûtées, sûrs que la manifestation n'avait rien donné. Les troupes de Josué avaient crié et hurlé, scandé et vociféré en direction des murailles, mais Jéricho tenait encore debout, inchangée.

Ce soir-là, j'allai manger et regarder les informations télévisées chez Rosa. Nous vîmes des gens se faire expulser sans ménagement de l'immeuble des Nations unies et des manifestants marcher bruyamment dans la 46^e Rue.

De profil, des visages en colère défilaient à l'écran en lançant des accusations. Lorsqu'un inconnu bien habillé apparut et, sur un ton pompeux, s'attribua l'entière responsabilité de la manifestation, Jean le traita de profiteur et éteignit l'appareil.

L'excitation de la journée et la capacité de la CAWAH à mobiliser les habitants de Harlem nous laissèrent sans voix pendant quelques minutes. Lorsque la faculté de la parole nous revint, nous discutâmes de la suite des choses. Les événements montraient clairement que Harlem était dans tous ses états et que la rage de ses habitants échappait au contrôle de la NAACP, de la SCLC et de la Ligue urbaine. Si elle n'était pas canalisée vers l'extérieur, cette furie risquait de se retourner contre nous. Il y aurait une augmentation du nombre d'agressions à coups de couteau ou de revolver. Pour alléger la tension, les Noirs, essayant tant bien que mal d'échapper à une vie de misère, s'entretueraient.

– Les Musulmans noirs.

Nous sourîmes, Rosa et moi, parce que l'idée nous était venue à toutes deux en même temps. Évidemment, les Musulmans, avec leur exquise discipline et leur point de vue intransigeant sur les relations entre Noirs et Blancs, sauraient maîtriser et utiliser le ferment de révolte qui couvait à Harlem. Nous devions nous adresser à Malcolm X et lui refiler le problème. Il serait intéressant de voir comment il s'en sortirait. Délestées de cette responsabilité, nous éprouverions un soulagement considérable.

Le lendemain, Guy trépignait.

– Tu es incroyable, m'man. Je te jure. J'aurais tellement voulu être là. Ah, si seulement j'avais pu voir la gueule de Stevenson. Ah, c'est fantastique.

John Killens téléphona.

– Pourquoi ne pas m'avoir dit que vous prépariez une émeute ? Je suis toujours partant pour une émeute. Tu le sais bien, hein, mon ange ?

Lorsque je lui expliquai que nous attendions seulement une poignée de personnes, il grogna et affirma que nous avions cédé au travers des Blancs : sousestimer la communauté noire.

Deux jours plus tard, Rosa et moi entrâmes au Muslim Restaurant. Obtenir rendez-vous avait été extrêmement simple. J'avais téléphoné à la mosquée et demandé si M. Malcolm X avait une demi-heure à consacrer à deux dames noires. Après une brève attente, on m'avait communiqué une heure et une adresse. J'eus plus de mal à mettre de l'ordre dans mes pensées : en nous voyant, Malcolm serait consterné par notre présomption.

Nous dîmes à une serveuse que nous avions rendez-vous avec Malcolm X. Elle hocha la tête et disparut derrière une porte au bout du long comptoir. Nerveuses, nous restâmes plantées au milieu de la salle. Un moment plus tard, Malcolm franchit la porte du fond. Son aura était aveuglante, et sa force masculine m'atteignit dans ma chair. On aurait dit le tourbillon d'une tempête de sable qui s'avancait vers moi. Ma peau se contracta, mes pores se bouchèrent. À peine si mon cerveau eut la force d'enregistrer son approche. Jamais encore je n'avais été remuée à ce point par une présence humaine.

Voir Malcolm X à la télévision ou même l'entendre parler sur une estrade ne m'avait pas préparée à le rencontrer en personne.

– *Salaam aleikum*, mesdames.

Il avait la voix musicale d'un baryton noir. Rosa lui serra la main, et j'arrivai tout juste à hocher la tête d'un air idiot. De près, Malcolm faisait penser à une arche rouge géante s'ouvrant sur l'éternité. Il avait les yeux perçants et les cheveux de la couleur des braises incandescentes. Il nous invita à nous asseoir et commanda

du thé à une serveuse intimidée, qui apporta des tasses en tremblant.

Rosa se maîtrisait mieux que moi, et c'est donc elle qui expliqua notre mission. Le son de sa voix me libéra des griffes du mutisme. Je me joignis à elle, et nous débitâmes notre boniment tour à tour, à la manière des membres d'un duo de vaudeville parfaitement rodé :

– Nous, de la CAWAH...

–... la Cultural Association of Women of African Heritage...

–... voulions protester contre la mort de Lumumba, alors nous avons...

–... organisé une petite manifestation, et nous nous attendions à mobiliser...

–... une cinquantaine de personnes à tout casser...

–... mais les gens sont venus par milliers...

–... ce qui nous fait dire que les habitants de Harlem sont en colère et qu'ils sont plus favorables à l'Afrique et aux Africains...

–... qu'ils l'avaient laissé voir jusque-là...

Malcolm était calé sur sa chaise, le menton penché. Nous avions droit à toute son attention. Il se redressa brusquement.

– Nous sommes au courant, mais les Musulmans n'y sont pour rien. Des journalistes du *New York Times* m'ont téléphoné et je leur ai dit : « Les Musulmans ne manifestent pas. » À vous, je dirai que vous êtes dans l'erreur.

Nous nous regardâmes, Rosa et moi. Malcolm X, le leader le plus radical du pays, était notre seul espoir. S'il désapprouvait notre action, c'est que nous n'avions rien compris.

– Vous faites fausse route, dit-il en nous regardant droit dans les yeux. Les habitants de Harlem sont en colère, c'est vrai. Et ils ont d'amples motifs de l'être. Seulement, vous ne libérerez personne en envahissant le siège de l'ONU, en scandant des slogans ou en brandissant des pancartes, et vous n'empêcherez pas non plus les démons blancs de tuer d'autres leaders africains. Ni d'ailleurs d'autres leaders noirs américains.

– Mais...

Rosa s'emportait.

– Que faut-il faire ? Rien ? Je ne suis pas d'accord.

Elle avait plus de cran que moi.

– L'honorable Elijah Muhammad nous enseigne que l'intégration est un leurre. Un leurre ayant pour but d'endormir l'homme noir. Nous devons nous dissocier de l'homme blanc, de l'homme blanc immoral et de la religion des Blancs. C'est une hypocrisie pratiquée par des chrétiens hypocrites.

Il poursuivit. Les chrétiens blancs étaient coupables. Les prêtres catholiques portugais avaient aspergé d'eau bénite les navires des négriers et demandé à Dieu de protéger les équipages et leurs cargaisons pendant la traversée de l'Atlantique. Les Américains propriétaires d'esclaves ont utilisé la Bible pour prouver que Dieu souhaitait l'esclavage, et même Jésus-Christ recommandait aux esclaves d'obéir à leur maître. Tant et aussi longtemps que l'homme noir se tournerait vers le Dieu des Blancs pour obtenir la liberté, il serait condamné à l'esclavage.

Je m'efforçai de dissimuler ma déception.

– Merci. Merci de votre temps, monsieur X. Zut, je ne sais même pas comment vous appeler. Comment doit-on s'adresser à vous ?

– On me connaît sous le nom d'imam Malcolm. Mon nom de famille est Shabazz. Appelez-moi imam Malcolm.

Rosa s'était levée. L'irritation se lisait sur son visage.

– Je sais que vous êtes déçues, dit Malcolm.

Sa voix s'était adoucie. Pendant un moment, le prêcheur islamique s'effaça.

– Laissez-moi vous dire ce qui va arriver. D'ici midi, certains dirigeants noirs vont agir comme Pierre dans votre Bible chrétienne. Ils vont vous renier. Dans leurs déclarations à la presse, ils ne se contenteront pas de désavouer votre action. Ils vont ajouter que vous êtes dangereuses et probablement communistes. Ces nègres – il avait utilisé le mot de façon sarcastique – se croient différents de vous ; ils s'imaginent que les Blancs les aiment en raison de cette différence. Ils vous vendront et vous revendront en esclavage. Il y a des choses que nous, de Nation of Islam, ne ferons jamais. Nous ne demanderons jamais aux gens de Harlem de défiler

où que ce se soit. Nous n'enverrons pas des hommes, des femmes et des enfants noirs manifester devant des démons blancs armés et affolés, et nous ne vous renierons pas. Nous allons faire deux choses. Nous proposerons la religion de l'islam, celle du prophète Mahomet et de l'honorable Elijah Muhammad. Et nous ferons une déclaration à la presse. Je dirai que la manifestation d'hier est symptomatique de la colère qui gronde dans ce pays. Que les Noirs, par ce geste, ont indiqué qu'ils ne diront pas toujours « oui, monsieur » et « s'il vous plaît, monsieur ». Et qu'ils n'accepteront pas toujours de se faire cracher dessus dans les snacks pour avoir le privilège de manger des hot-dogs et de boire du Coca-Cola.

Il se leva. L'audience était terminée. Soudain, il semblait froid et distant, vidé.

– *Salaam aleikum*, dit-il.

Puis il alla retrouver quelques hommes qui l'attendaient devant le comptoir.

À la sortie du restaurant, les brumes de la défaite nous enveloppèrent. Le désespoir noir restait réel, les meurtres se poursuivraient et nous avions épuisé nos dernières munitions. Lorsque nous nous dûmes au revoir en nous embrassant dans le métro, nous étions loin d'exulter, Rosa et moi.

Ce soir-là, la radio, la télévision et les journaux confirmèrent les prévisions de Malcolm.

Des dirigeants noirs conservateurs dénoncèrent notre initiative. « Cette manifestation disgracieuse, organisée par des éléments irresponsables, ne traduit absolument pas l'humeur de la communauté noire au sens large. » « Rien de bon ne peut résulter d'un manque de respect aussi flagrant envers l'ONU. »

« C'était une action indigne et superflue. »

Malcolm X tint parole. « Les Noirs disent aux Blancs que le moment est venu de choisir entre les urnes électorales et les urnes funéraires, affirma-t-il. Ils savent qu'il est inutile de demander justice à leur ennemi. Et les Blancs sont sans contredit les ennemis des Noirs. Sinon, comment expliquer notre présence dans ce pays ? »

Vus était de retour à New York, un peu plus lourd et plus distant. Les caris indiens s'étaient révélés irrésistibles, et les pourparlers qu'il avait menés, bien que couronnés de succès, avaient soulevé des questions auxquelles il devait répondre sur-le-champ. Il quittait la maison tôt le matin et rentrait à la nuit tombée. Guy était tout aux mystères qui envoûtent les garçons de quinze ans. Les filles et leur anatomie si ingénieuse. Le délicieux supplice de leur démarche. La douloureuse certitude qu'aucune d'entre elles n'accepterait d'être étreinte ni touchée. Hormis le réfrigérateur, le téléphone était son seul véritable lien avec la vie. Un matin, je me rendis compte que la dernière conversation que j'avais eue avec un de mes semblables remontait à des semaines. Quand Max m'invita à lire un scénario avec Abbey, j'acceptai avec joie. Il avait composé de la musique pour accompagner la pièce de Jean Genet intitulée *Les Nègres*. Au printemps, elle ouvrirait *off-Broadway*. À mon arrivée à leur appartement, je trouvai un petit groupe de musiciens qui accordaient leurs instruments près du piano. On me présenta les membres de l'équipe de production.

Sidney Bernstein, le producteur, était un petit homme frêle. D'un air timide, il parcourait la pièce du regard, les yeux dans le vague. Énergique et passionné, le metteur en scène, Gene Frankel, tournait la tête à gauche et à droite, par à-coups : il me fit penser à un oiseau de proie perché au sommet d'un promontoire. Max Glanville, le régisseur, un Noir grand et solide, était à son aise. Son calme contrastait vivement avec l'agitation de ses deux collègues. Frankel se déclara prêt à entendre la musique, sa voix trahissant une certaine impatience.

Sidney sourit et déclara que rien ne pressait.

Nous nous assîmes face à face, Abbey et moi, une copie du texte annoté à la main. Nous nous répartîmes les rôles également. Lorsque résonnèrent les premières mesures, nous

commençâmes à lire, à contretemps, sur la musique ou, lorsque les notes occupaient l'avant-plan, dans les intervalles. Nous ne connaissions pas la pièce. Comme la structure en était extrêmement complexe et la langue tortueuse, nous lisions sur un ton monocorde, sans même tenter de produire des effets dramatiques. Les dernières notes s'égrenèrent enfin. La soirée avait paru interminable. Gene Frankel fut le premier à se lever. Il fonça sur Max, lui serra la main et, en le regardant droit dans les yeux, dit :

– Bien, bien. Excellent. Nous devons y aller. C'est d'accord. Merci, mesdames. Merci. Très bonne lecture.

Frankel tourna sur lui-même à la manière d'un chaton pourchassant sa queue.

– C'est bon, Sidney ? Allons-y. Glanville ?

Il pivota de nouveau.

– Les musiciens ? Ah oui. Merci, les gars. C'était très bien.

Une seconde plus tard, il était à la porte, la main sur la poignée. Sidney alla serrer la main des musiciens et gratifia chacun d'un léger sourire. Il nous remercia, Max, Abbey et moi.

– La musique était parfaite.

Glanville examina ses associés blancs d'un air narquois et nous sourit. Son regard signifiait qu'il partait avec eux uniquement parce qu'il ne pouvait pas faire autrement et qu'il était certain que nous comprendrions.

– Très bien, tout le monde. Merci. Merci, Max. Tu auras bientôt de nos nouvelles.

Lorsque la porte se referma, je ris, en partie sous l'effet du soulagement. Max me demanda ce qu'il y avait de drôle. La pièce et les producteurs, répondis-je.

– Tu veux dire que tu n'as rien compris ?

Soudain très en colère, il se mit à m'engueuler. Les *Nègres*, dit-il, c'était plus qu'une bonne pièce. C'était une grande

pièce, l'œuvre d'un Blanc qui avait passé beaucoup de temps en prison. Genet comprenait l'impérialisme et le colonialisme, l'effet corrosif de ces maux sur la bonté naturelle des gens. Il était essentiel que les nôtres voient *Les nègres*. Tous les Noirs des États-Unis devraient y assister. En tant que femme noire mariée à un Sud-Africain et mère d'un enfant noir, j'aurais foutrement intérêt à comprendre la pièce au lieu de m'en moquer. Et pourquoi ridiculiser les deux Blancs ? Ils allaient monter le spectacle. De quel droit me payais-je leur tête ? Je devais faire preuve d'un peu de bon sens.

Les musiciens emballèrent bruyamment leurs affaires. Assise en silence, Abbey observait Max. Je me levai et récupérai mon sac à main. J'attendrais au moins d'être à la porte avant de me mettre à chialer.

– Bonsoir.

– Merci, Maya. Merci d'avoir lu avec moi, lança Abbey.

J'étais presque devant l'ascenseur lorsque j'entendis en même temps le bruit d'une porte et la voix de Max.

– Attends, Maya.

Il s'avancait vers moi. Je crus qu'il se repentait de m'avoir parlé aussi durement.

– Prends ça.

Il me tendait un paquet.

– Lis.

Il aboyait presque.

– Lis le texte et arrange-toi pour comprendre. Ensuite, on verra si tu as encore le goût de rire.

Je pris le manuscrit et il tourna les talons pour rentrer chez lui.

Vus étudiait ses communiqués politiques, Guy faisait ses devoirs et je lisais *Les nègres*. La troisième fois, je commençai à voir plus clair dans la langue tortueuse et mythique de l'auteur, et le sens de la pièce m'apparut clairement. Selon

Genet, le colonialisme s'effondrerait sous le poids de son ignorance, de son arrogance et de sa cupidité. Ensuite, les opprimés prendraient la place de leurs anciens maîtres. Ils ne se montreraient ni plus braves ni plus miséricordieux. Bref, ils ne vaudraient pas mieux qu'eux.

Je n'étais pas d'accord. Les Noirs ne seraient jamais comme les Blancs. Nous étions différents. Plus respectueux, plus charitables, plus pieux. De façon tout à fait irresponsable, les Blancs parquaient leurs parents âgés dans des établissements où, abandonnés aux soins de purs étrangers, ils mouraient seuls ; en revanche, nous accueillions généreusement chez nous nos tantes et nos oncles âgés, nos grands-parents et nos arrière-grands-parents, frêles mais utiles, séniles mais considérés comme des maillons importants de la famille naturelle.

Notre charité était légendaire. Pendant la dépression des années 1930, les clochards blancs descendaient des trains de marchandises pour trouver refuge dans les quartiers noirs. Ils frappaient à la porte des derniers embauchés et des premiers congédiés, mais jamais on ne refusait de leur ouvrir. Les migrants recevaient des petits gâteaux secs, des restes de haricots ou de la purée de maïs – bref, tout ce que les familles noires avaient sous la main. Pendant des siècles, nous avons élevé et nourri, souvent du lait de nos seins, les enfants d'hommes et de femmes qui nous méprisaient. Nous avons fait la cuisine pour une nation de racistes. Et malgré les innombrables occasions qui s'étaient offertes à eux, rares étaient les serviteurs noirs qui avaient empoisonné les familles blanches. C'était de la miséricorde, ou alors je ne comprenais pas le sens du mot.

Sur le plan de la foi, nous étions chrétiens. Nous mettions en pratique les enseignements du Christ. Nous tendions l'autre joue si souvent que notre tête donnait l'impression de tourner sur notre cou, un peu comme le faisaient les ancêtres des feux de signalisation. Combien de fois faudrait-il que nous pardonnions ? Sept fois soixante-dix, dit Jésus. Nous pardonnions comme si nous étions nés pour le pardon. Notre

musique religieuse montrait que nous étions intimement convaincus de l'existence de quelque chose de plus grand que nous, d'extérieur à nos enveloppes charnelles ; ce quelque chose, ce Dieu, comme son fils, Jésus, était toujours présent et pouvait être convoqué « au cœur même de la nuit », ou encore « quand le soleil se levait pour traverser le ciel du matin ». Par nos chants, nous faisons descendre les anges du paradis et ils s'entassaient par milliers sur la tête d'une épingle. Nous demandions à Jésus de « faire le tour » de notre lit de mort et de nous conduire dans « le giron d'Abraham ». Nous Lui confiions nos tourments et goûtions par avance le jour où nous serions de ceux qui marcheraient à Ses côtés. Nous arpenterions alors les rues dorées du paradis, gavés de lait et de miel, chaussés des souliers qu'on nous avait promis. Là, nous nous reposerions dans les bras de Jésus, qui nous bercerait et dirait : « Tu as travaillé à ma vigne. Tu es fatigué. Tu es maintenant chez toi, mon enfant. Et je suis content de toi. » Fervents croyants, nous l'étions sans contredit.

Les Nègres traduisait la conception qu'un Blanc étranger se faisait de gens qu'il ne comprenait pas. Genet transposait la méchanceté et la cruauté des siens sur une race dont il ne savait rien, et dont les représentants ployaient sous le poids de multiples fardeaux : leur propre insuffisance conjuguée à la culpabilité et à l'avidité de l'homme blanc. Je rangeai le manuscrit dans un placard. J'en avais terminé avec M. Genet et ses conclusions de Blanc borné.

Deux jours plus tard, Max Glanville me téléphona.

– Nous avons besoin de toi dans la pièce, Maya.

La pièce ? J'avais jeté par-dessus bord Genet et son petit drame mal fichu.

La voix de Glanville résonna dans le combiné.

– Il y a deux rôles et nous ne savons pas trop lequel te conviendrait le mieux. Alors nous aimerions que tu viennes faire un bout d'essai.

Je le remerciai en lui disant que ce n'était pas pour moi, puis je raccrochai. Je rendis compte du coup de fil à Vus : j'étais toujours à la recherche de sujets de conversation à introduire à table. Sa réaction me piqua au vif.

– Les Américains sont lents d'esprit ou terriblement arrogants, dit-il en riant. Incapables d'imaginer qu'il existe, au-delà du leur, un monde où la tradition dicte les comportements. Comment croire que la femme d'un leader africain puisse monter sur une scène ?

Il rit de nouveau.

– Tu imagines la femme de Martin King, de Sobukwe ou de Malcolm X debout sur une scène, offerte à la vue d'hommes blancs ?

Devant cette idée absurde, il secoua la tête.

– Non, non. Il est exclu que tu puisses te produire en public.

J'avais déjà refusé la proposition de Glanville, mais, face à l'attitude de Vus, je bouillais intérieurement. J'étais une bonne actrice. Exceptionnelle, non, mais tout à fait compétente. Avant l'entrée de Vus dans ma vie, l'argent que je gagnais grâce au jeu avait payé mon loyer et nous avait nourris et vêtus, mon fils et moi. En donnant à Vus mon corps et ma loyauté, je n'avais pas renoncé à tout droit sur ma vie. Je ne ressentais rien pour *Les Nègres*, pièce qui n'avait pas réussi à obtenir mon adhésion. Pourtant, la domination exercée par Vus m'irritait profondément. Je ne dis rien.

On avait proposé un rôle à Abbey. Je lui avouai que Vus ne m'autoriserait pas à monter sur scène. Max, dit-elle, jugeait la pièce importante. Puisque Vus avait du respect pour lui, peut-être les deux hommes devraient-ils avoir un petit tête-à-tête. Abbey raccrocha. Quelques instants plus tard, Max rappela. Il voulait parler à mon mari.

J'entendis Vus raccrocher dans le salon. Il entra dans la cuisine.

– Je dois rencontrer Max pour une conférence.

Pour Vus, la moindre rencontre était une conférence, la moindre conversation une discussion au sommet. Je hochai la tête en continuant de laver la vaisselle.

À son retour, Vus demanda à voir le manuscrit. J'allai le chercher dans le placard et le lui remis. Guy et moi jouâmes au Scrabble sur la table de la salle à manger, tandis que Vus lisait sous une lampe du salon. De loin en loin, il venait se chercher à boire. Puis il retournait à sa lecture des *Nègres*.

Guy alla se coucher. Vus était toujours plongé dans sa lecture. Je savais qu'il revenait sur certains passages. Lorsque je lui souhaitai bonne nuit, il leva à peine les yeux.

Plus tard, il me tira d'un profond sommeil en me secouant par l'épaule.

– Réveille-toi, Maya. Il faut que je te parle.

Il s'assit au bord du lit, les pages froissées étalées à côté de lui.

– C'est une pièce remarquable. Si on veut encore de toi, tu dois absolument accepter d'y jouer.

Je me réveillai comme ma mère en avait l'habitude – sur-le-champ et complètement.

– Je ne suis pas d'accord avec les conclusions de l'auteur. Les Noirs ne deviendront pas comme les Blancs. Jamais.

– Tu es si jeune, Maya, si jeune.

Il me traitait avec condescendance, comme si j'étais la petite bergère et lui le vieil homme du Kilimandjaro.

– Ma chère épouse, c'est du racisme à l'envers. Les Noirs sont des humains. Ni plus ni moins. Si nous agissons différemment, c'est en raison de nos antécédents, de notre histoire.

J'attrapai une cigarette sur la table de chevet, prête à embarquer dans la discussion. Je citai notre respect des autres, notre miséricorde, notre foi religieuse. Sa réplique m'arrêta sur ma lancée.

– Nous sommes des êtres humains. La cause du racisme et sa conséquence principale, c’est le refus des Blancs de nous considérer comme tels.

– Ce que dit la pièce, rétorquai-je, c’est que les Noirs, si on leur en donne l’occasion, deviendront aussi cruels que les Blancs. Je me refuse à le croire.

– C’est tout à fait possible, Maya, et nous devons nous en défendre avec la plus grande vigilance. Tu vois, ma chère épouse – il parlait tout doucement en penchant sur moi son corps massif –, la plupart des révolutionnaires noirs, des radicaux noirs et des militants noirs ne souhaitent pas vraiment le changement. Ce qu’ils veulent, c’est prendre la place des Blancs. La pièce ne fait que souligner un tel risque. Et les nôtres doivent faire face à la tentation. Il faut absolument que tu joues dans *Les Nègres*.

Une fois couché, il continua de parler et je m’endormis dans ses bras.

Le lendemain matin, Abbey et moi nous rendîmes au théâtre St. Mark’s, dans la 2^e Avenue. Les acteurs étaient assis en silence dans la salle sombre, tandis que Gene Frankel faisait les cent pas sur la scène. Max Glanville nous avait vues entrer. Il nous fit signe et s’avança vers nous. Il interrompit Gene dans ses déambulations et lui murmura quelques mots à l’oreille. Frankel leva la tête et nous chercha des yeux.

– Maya Make. Maya Angelou Make. Abbey Lincoln. Avancez, je vous en prie.

Nous prîmes place dans la première rangée.

Glanville vint s’asseoir près de nous.

– Nous aimerions que tu lises le rôle de Neige, Abbey. Quant à toi, Maya, nous hésitons encore entre la Reine blanche et la Reine noire.

– La Reine noire, bien sûr, dis-je.

– Lis un peu des deux, d’accord ?

Il se leva et revint quelques instants plus tard, un manuscrit ouvert à la main.

– Lis ce passage.

Il feuilleta le document.

– Et les répliques soulignées ici.

Je montai sur la scène basse et, sans lever la tête, commençai à lire. Le passage était court. Bientôt, j'attaquai les répliques soulignées et récitai un autre monologue sans la moindre intonation.

La fin de ma prestation fut saluée par quelques applaudissements clairsemés. Une voix rauque que je connaissais bien retentit :

– Tous les rôles sont à toi, bébé.

Une autre ajouta :

– Maintenant, fais voir tes jambes.

Godfrey Cambridge était affalé dans un siège de la troisième rangée, à côté de Flash Riley.

J'allai les rejoindre et nous nous mîmes à parler du *Cabaret de la liberté*, tandis que, sur la scène, Frankel, Bernstein et Glanville marmonnaient entre eux.

– Lumières ! cria Frankel.

D'un coup, le théâtre fut éclairé. Il s'avança jusqu'au bord de la scène.

– Mesdames et messieurs, je vais faire les présentations, et je vous prierais d'annoter votre texte en conséquence. Godfrey Cambridge joue le rôle de Diouf. Roscœ Lee Browne, celui d'Archibald. James

Earl Jones, Village. Cicely Tyson, Vertu. Jay Riley, le Gouverneur. Raymond St. Jacques, le Juge. Cynthia Belgrave, Bobo Michèle. Maya Angelou Make, la Reine blanche. Helen Martin, Félicité, ou la Reine noire. Lou Gossett, Ville de Saint-Nazaire. Lex Monson, le Missionnaire. Abbey Lincoln, Neige.

Charles Gordone, le Valet¹. Max Roach est le compositeur, Talley Beatty le chorégraphe et Patricia Zipprodt la créatrice des costumes. Ethel Ayler est la doublure d'Abbey et de Cicely, et Roxanne Roker est celle de Maya et d'Helen.

Je regardai autour de moi. Nous nous sourîmes, Ethel et moi. Des années plus tôt, pendant la tournée européenne de *Porgy and Bess*, nous avons été amies.

– Nous avons en main une pièce géniale, et nous allons vous faire travailler comme des forcenés.

Les répétitions débutèrent dans une atmosphère joviale de terrain de jeux. Au bout de quelques jours, elles avaient la gravité d'une guerre de tranchée. Des amitiés et des cliques se formèrent rapidement. Roscoe Lee Browne jouait le personnage principal. Après une semaine, il dominait aussi la distribution en dehors de la scène. Fort heureusement, il avait une présence d'esprit à la hauteur de sa diction exquise et de ses manières pointilleuses. Il était imperturbable. Fort comme un taureau, James Earl Jones, bel homme à la pigmentation beige, décochait à Frankel des regards féroces, lisait sur ses lèvres, étudiait la naissance de ses cheveux, son menton, son cou et les lobes de ses oreilles. Puis James Earl se refermait sur lui-même en donnant l'impression de claquer la porte.

Jeune et élancé, Lou Gossett montait sur scène et en redescendait à la vitesse d'une fusée, innocent et enthousiaste. Malgré son impétuosité juvénile, il possédait à merveille l'art d'écouter. Il tendait l'oreille, et ses yeux doux brillaient. Son corps tout entier respirait l'attention.

Godfrey et Jay « Flash » Riley se disputèrent le titre de comique de la troupe. Lorsque Riley l'emporta, Godfrey se métamorphosa. Fini, les pitreries. Il devint un acteur terne, méticuleux.

La délicate Cicely, belle comme une rose noire, était sérieuse et distante. Assise au fond, la tête penchée sur le texte, elle réservait sa chaleur à son personnage et ses sourires à la scène. Lex et Raymond (garçon à la gueule d'ange) étaient de vieux amis. Ils étudiaient leurs rôles ensemble et se

faisaient crouler de rire en lisant de façon outrée. Helen et Cynthia étaient des professionnelles consommées. Je compris tout de suite qu'elles auraient mémorisé avant les autres leurs répliques, la mise en place du metteur en scène et la chorégraphie de Talley. Charles Gordone, petit homme mince à la peau tirant sur le jaune, se moquait gentiment de tout le monde, y compris de lui-même.

La mise en scène de Frankel suscita des résistances. En tant que Blanc, disaient certains, il ne pouvait pas comprendre les motivations des Noirs. D'autres faisaient preuve d'une docilité frisant la servilité, à un point tel qu'on songeait parfois au personnage de Stepin Fetchit².

Chaque jour, nous retrouvions la tension en entrant au théâtre. Tel le brouillard matinal, elle enveloppait la salle.

Abbey et moi, unies par la solidarité d'une amitié éprouvée, lisions et étudions ensemble. À midi, nous mangions dans un restaurant voisin, parfois en compagnie de Roscoe, et discussions des événements politiques de l'heure. Nous avions tous plus d'une corde à notre arc. Abbey était chanteuse de jazz, j'étais militante. Roscoe, s'il avait joué Shakespeare et enseigné le théâtre, avait également été champion de sprint et cadre chez un important fabricant d'alcool. D'entrée de jeu, nous avions convenu de l'importance des *Nègres*, mais la pièce n'était pas notre seul sujet d'intérêt.

Mon mariage ne datait que de quelques mois. Vus demeurait pour moi une énigme, et le mystère était sexuellement excitant. J'étais amoureuse. Les résultats scolaires de Guy s'étaient améliorés, mais il était rarement à la maison. Lorsque je proposai d'inviter les parents de ses amis à venir manger chez nous, il se paya ma tête.

– C'est de l'histoire ancienne, tout ça, m'man. Nous ne sommes plus à Los Angeles. Nous sommes à New York. Ça ne se fait pas.

Il rit de nouveau lorsque je lui rappelai que les New-Yorkais avaient des parents et que les parents mangeaient, eux aussi.

– Je n’ai jamais rencontré les parents de la plupart de ces types. Écoute, m’man. Certains d’entre eux ont dix-sept ou dix-huit ans. De quoi j’aurais l’air si je leur disais : « Ma maman aimerait rencontrer ta maman » ? D’un vrai fou.

Je consacrais tout mon temps à la pièce, et la Guilde des écrivains de Harlem l’accepta. Je devais malgré tout assister aux réunions et continuer d’écrire. À la fin de la première semaine, Frankel avait arrêté les grandes lignes de sa mise en scène et Talley enseignait sa chorégraphie aux acteurs. On s’affairait à la construction du décor. Quant à moi, j’apprenais mon texte, tant bien que mal.

Raymond, Lex, Flash, Charles et moi jouions les « Blancs ».

Nous portions des masques aux traits outrés et évoluions sur une plateforme suspendue à près de trois mètres au-dessus de la scène. Sous nos pieds, les « Nègres », le reste de la troupe, simulaient le viol et le meurtre d’une Blanche (Godfrey Cambridge masqué) par un Noir (joué par Jones). En guise de représailles, nous, les représentants du pouvoir impérial – la royauté (la Reine blanche), l’Église (Lex Monson), la loi (Raymond St. Jacques), l’armée (Flash Riley) et le libéral équivoque (Charles Gordone) –, fondions sur l’Afrique pour faire payer leur crime aux Nègres. Après un duel opposant les deux Reines, les Noirs triomphaient et liquidaient les Blancs un à un. Puis, dans une imitation sarcastique des « Blancs » vaincus, les vainqueurs noirs gravissaient la rampe et prenaient position sur la plateforme où avaient trôné jusque-là leurs anciens maîtres.

La pièce nous enchantait. Nous ne faisons que jouer, d’accord, mais nous étions des acteurs noirs en 1960. Sur notre petite scène new-yorkaise, nous représentions les affrontements qui se produisaient tous les jours dans les rues de l’Amérique. Les Blancs, qui se trouvaient bel et bien au-dessus de nous, nous haïssaient, nous craignaient et menaçaient notre existence même. Derrière leur masque, les Noirs faisaient la grimace aux maîtres qu’ils détestaient et enviaient tout à la fois. Nous nous débarrasserions du joug des Blancs, qui nous forçait à nous agenouiller en permanence.

Je commençai à apprécier mon rôle. J'utilisais la Reine blanche pour tourner en dérision les Blanches méchantes et les Blancs brutaux qui, trop souvent, nous avaient fait souffrir, les miens et moi. Toutes les postures affectées et les attitudes hautaines que j'avais observées nourrissent mon personnage.

Genet avait raison au moins sur un plan. Les Noirs n'avaient aucun mal à jouer les Blancs. Pendant des siècles, nous avons étudié leurs visages, les angles de leurs corps, leurs intonations et même leurs odeurs. Souvent, notre survie dépendait de l'interprétation que nous faisons du rire d'un Blanc ou du geste dédaigneux de la main d'une Blanche. En revanche, les Blancs savaient depuis toujours qu'ils ne risquaient rien en comprenant mal les Noirs. Ils étaient à l'abri, isolés de nos préoccupations. Ils pouvaient, quand bon leur semblait, tirer le rideau racial qui nous séparait. Ils pouvaient s'offrir des aventures sexuelles, gonfler nos familles d'enfants mulâtres illégitimes, faire fortune en exploitant notre musique et transformer nos hommes en eunuques, puis, l'instant d'après, regagner en toute impunité leur oasis de sécurité. Le cliché selon lequel les Blancs ne savaient rien de nous était non seulement fondé, mais compréhensible. Pour notre part, nous connaissions les Blancs avec la précision chirurgicale d'un scalpel.

Je me drapais dans des gestes que je haïssais et ma Reine blanche promenait des regards lourds de mépris sur les sales Nègres puants qui, quoique innocents à la manière des bêtes, n'en étaient pas moins honnis.

De toute évidence, les autres acteurs puisaient dans la pièce une motivation comparable. C'était une parodie si cruelle de la société des Blancs que je la croyais destinée à faire un four. Les Blancs n'étaient pas masochistes au point d'apprécier un spectacle qui les ridiculisait et les insultait. Quant aux Noirs, ils fréquentaient peu les théâtres.

Ami de Gene Frankel, James Baldwin assista fréquemment aux répétitions. Il riait aux éclats et goûtait fort nos interprétations. J'eus souvent l'occasion de bavarder avec lui.

Je lui présentai Vus et les deux hommes se plurent immédiatement.

Le soir de la générale, des invités noirs – amis, proches et investisseurs – s’esclaffèrent et battirent des pieds pendant toute la représentation. Leur réaction, me dis-je, est toute naturelle. Ils étaient liés à nous en tant que Noirs, qu’ils soient investisseurs ou sympathisants.

Vus et Guy sourirent, m’assurèrent que j’étais la meilleure. J’acceptai leurs compliments sans faire de chichis.

Le matin de la première, la troupe se réunit dans le foyer. Le trac était palpable et contagieux. Je cherchai Abbey du regard, mais elle n’était pas encore arrivée.

Nous entrâmes dans la salle obscure.

– Tous devant, sans exception, cria Gene Frankel depuis la scène.

Il semblait encore plus nerveux que nous, qui devions pourtant affronter le public. Je ricanai doucement. Roscoe Browne se tourna vers moi. Son visage était tout le portrait de l’innocence.

Nous prîmes place dans les premières rangées, tandis que Frankel faisait les cent pas. S’arrêtant soudain, il balaya les acteurs des yeux.

– Nous n’avons pas de musique, dit-il d’une voix tremblante. Pas de musique. Et Abbey Lincoln ne jouera pas. Max Roach a retiré sa musique.

Il nous lança les nouvelles à la figure et nous donna un moment pour les assimiler.

Dans la première rangée, nous échangeâmes des regards inquiets.

– La doublure d’Abbey est prête. Elle a répété toute la matinée.

Nous vîmes Ethel assise d’un air posé, côté jardin.

– Nous pouvons continuer, ajouta Frankel. Nous devons continuer. Mais il y a une chanson et une danse, et nous n'avons pas une foutue note.

Des geignements et des gémissements s'élevèrent. Nous avions déployé tant d'efforts... Les longues soirées, les matinées de labeur acharné, les interminables trajets en métro, l'absence de temps pour notre famille, la chorégraphie complexe de Talley, la mise en place exigeante du metteur en scène...

Max Roach était un génie, un musicien responsable et un grand ami. Il avait forcément ses raisons.

Je sortis téléphoner d'une cabine.

Max répondit d'une voix de trombone à coulisse.

– Les salauds n'ont pas respecté leur parole. Nous nous étions entendus, et ils sont revenus sur ce qui avait été convenu.

– Et Abbey ne sera pas de la distribution ?

– Ça, c'est sûr, merde.

– Si je reste, tu m'en voudras, Max ?

– Absolument pas. Mais pas question que ma femme monte sur cette foutue scène.

Frankel nous avait fait part de sa décision de donner la représentation, avec ou sans musique.

– Dis, Max, tu m'en voudrais de composer des airs ? lui demandai-je. Il n'en faudrait que deux.

– Je m'en fiche complètement. Du moment que ces fumiers n'utilisent pas ma musique.

– Je suis encore ta sœur.

Max était un frère attentif, mais il pouvait aussi se transformer en ennemi violent.

– Ouais, ouais, tu es ma sœur.

Il raccrocha brusquement.

Si je m'arrêtais pour réfléchir, je risquais de me dégonfler. Chez nous, on disait : « Suis ta première idée. »

Depuis les coulisses, je fis signe à

Ethel. Nous nous dirigeâmes vers le foyer. Elle avait une formation musicale, et j'avais composé de la musique pour mon album et pour Guy. Ensemble, nous réussissions sans mal à écrire la musique de deux chansons. Ethel avait le maintien des femmes à qui la beauté sourit dès le berceau. Des années d'adoration familiale, les compliments des étrangers et l'envie des femmes moins favorisées par la nature lui conféraient une bonne dose d'assurance.

– Bien sûr, Maya. C'est possible. Seulement deux chansons, non ? Mettons-nous vite au piano.

Sur la scène, Frankel était en grande conversation avec Talley et Glanville.

– Nous allons composer la musique.

– Quoi ? – Nous nous en occupons cet après-midi.

J'ajoutai :

– Et nous l'enseignerons à la troupe.

Frankel faillit sauter dans les bras de Sidney Bernstein.

– Tu as entendu ?

Bernstein sourit en agitant gaiement la tête.

– J'ai entendu. J'ai entendu. Si elles disent qu'elles peuvent le faire, c'est qu'elles en sont capables. Ce sont de gentilles filles. De gentilles femmes. Qu'elles se mettent au travail.

La silhouette frêle de Sidney tremblait d'excitation.

– Dis aux autres de sortir. Qu'on leur laisse la salle.

Frankel opina du bonnet.

Nous nous serrâmes sur le banc du piano, Ethel et moi. La complicité qui s'était créée entre nous à l'époque de *Porgy and Bess* tenait toujours. Nous nous mîmes tout de suite d'accord : des airs en *do*, sans dièses ni bémols, seraient faciles à retenir.

Ethel joua une mélodie dans le registre supérieur et j'ajoutai des notes. Nous récitions les paroles et adaptions la mélodie en conséquence. Au bout d'une heure, nous avions les deux airs. Les acteurs rentrèrent de leur pause. Réunis autour du piano, ils écoutèrent nos mélodies. Aux premiers rires, je me retournai, prête à défendre notre travail, mais, à la vue des acteurs, je me rendis compte qu'ils riaient d'aise. Ethel Ayler et moi n'avions pourtant rien fait d'extraordinaire. Nous avions simplement montré que les Noirs devaient être débrouillards, futés et drôlement rapides. Ce soir-là, la pièce débuta dans une atmosphère de mépris souverain. Le théâtre devint un sanctuaire sardonique où nous contemplions les saints blancs d'un air hautain, où nous crachions sur les dieux blancs. Dans la salle, la plupart des Noirs furent amusés par nos élucubrations blasphématoires, même si quelquesuns marquèrent leur désapprobation en toussant et en grognant. Notre audace les plongeait dans l'embarras.

Ils auraient préféré que les nôtres cachent leur colère derrière des masques et que, fidèles à leur habitude, ils fassent preuve de retenue.

Les Blancs, cependant, adorèrent *Les Nègres*. À la fin, les spectateurs se levèrent en bloc et applaudirent à tout rompre en criant : « Bravo ! Bravo ! » Les acteurs s'étaient entendus pour ne pas saluer, ne pas sourire. Nous fixions les visages blêmes. Nous ne jouions plus des rôles écrits par un Français à des milliers de kilomètres. Nous étions des Noirs courageux qui regardaient leurs ennemis blancs dans le blanc des yeux. Notre impudence décupla l'enthousiasme des spectateurs. Des applaudissements sonores résonnèrent longtemps après que nous eûmes quitté la scène.

Nous regagnâmes nos loges en hurlant. Si les Blancs n'avaient pas saisi le sens de la pièce, c'est qu'ils étaient d'une insensibilité frôlant l'engourdissement. Si, en revanche, ils avaient compris et, malgré tout, apprécié, c'est qu'ils étaient gravement dérangés, ce dont nous nous étions toujours doutés.

Dans un cas comme dans l'autre, nous avions fait un tabac et nous étions heureux.

Les Noirs comprenaient et adoraient la pièce, mais, chaque soir, le nombre de Blancs qui prenaient place dans la salle surpassait celui des Noirs dans une proportion de quatre pour un, ce qui était proprement déconcertant. Les Blancs ne venaient pas dans le Lower East Side de New York à seule fin de se faire dire qu'ils étaient méchants, injustes et inéquitables. Depuis trois cents ans, des orateurs noirs beaucoup plus éloquents que Genet criaient haut et fort que nos conditions de vie étaient intolérables. David Walker en 1830 et Frederick Douglass en 1850 avaient étalé au grand jour l'angoisse et la douleur des Noirs des

États-Unis. Avec colère, passion et conviction, Martin Delaney et Harriet Tubman, Marcus Garvey et le Dr Du Bois, Martin Luther King et Malcolm X avaient expliqué que nous menions une existence précaire, au bord de l'abîme, et que, si nous tombions, l'édifice dans lequel on nous refusait une place risquait de s'écrouler.

En 1960, les Blancs américains auraient donc dû savoir l'essentiel sur les Noirs américains.

Pourquoi, dans ce cas, s'entassaient-ils dans le théâtre St. Mark's et regardaient-ils, bouche bée, des acteurs noirs leur lancer à la figure des mots obscènes, porteurs de significations qui l'étaient encore plus ? La question m'habitait, à la manière d'un grain de sable coincé entre deux dents. Elle ne me faisait pas souffrir, mais, par sa ténacité, elle m'irritait. Un mois après le début des représentations, j'eus enfin la réponse. Ce soir-là, les acteurs avaient enfilé leurs vêtements de ville et s'étaient réunis dans le foyer, où les attendaient des amis. Une Blanche d'une trentaine d'années, soignée et bien habillée, m'attrapa par la main.

– Maya ? Madame Make ?

Son visage ruisselait de larmes. Elle avait le nez tout rouge. Je la pris immédiatement en pitié.

– Oui ? – Oh, madame Make.

Elle se mit à sangloter. Je lui demandai si elle voulait venir dans ma loge. L'invitation eut sur elle l'effet d'une compresse d'eau froide.

Elle secoua la tête.

– Non, non. Rien de tel. Bien sûr que non. Ça va mieux.

Sur son visage, les effets de la congestion se dissipaient. Lorsqu'elle reprit la parole, sa voix était plus nette.

– Je tenais simplement à vous dire... Je voulais simplement vous dire que j'ai vu la pièce cinq fois.

Elle attendit.

– Cinq fois ? Mais nous jouons depuis seulement quatre semaines.

– Oui, mais bon nombre de mes amis...

Elle maîtrisait ses émotions.

–... nous sommes nombreux à avoir vu la pièce plus d'une fois. Une femme de mon immeuble vient deux fois par semaine.

– Pourquoi ? Pourquoi revenez-vous ?

– Eh bien, commença-t-elle en se redressant, nous vous soutenons. Nous savons où vous voulez en venir, je veux dire. Il y avait du bruit tout autour de nous, mais nous formions une sorte de bulle, un microcosme de la société américaine. Une Blanche et une Noire conversant entre elles.

– Combien de Noirs vivent dans votre immeuble ?

– Aucun, pourquoi ? Ça ne veut pas dire que...

– Combien d'amis noirs avez-vous ? À part votre bonne, évidemment ?

– Ah, je vois, fit-elle en exécutant deux ou trois pas en arrière. Vous m'insultez.

Je ne la lâchai pas.

– Dans la peau d’un personnage, sur la scène, je peux le faire, mais pas dans la vraie vie, c’est bien ça ?

Elle posa sur moi un regard chargé d’une haine telle que je sentis mon cœur se flétrir. Je lui tendis la main.

– Ne me touchez pas.

Sa voix était si stridente qu’elle attira l’attention de quelques curieux. Roscœ apparut comme par enchantement. Jouant toujours son personnage, il s’inclina profondément devant moi.

– Je vous salue, ma Reine.

La femme se retourna, mais je la retins par la manche.

– Vous voulez que je vienne chez vous ? Vous voulez être mon amie ?

Elle se dégagea brusquement.

– Vous autres, ah, vous autres ! cracha-t-elle.

Et elle s’éloigna.

– Tu veux bien me dire ce qui s’est passé ? demanda Roscœ.

– C’est une de nos admiratrices. Elle vient au théâtre et se laisse maudire et maltraiter. Sa façon à elle de contribuer à notre lutte.

Roscœ secoua lentement la tête.

– Mon Dieu, encore une.

Le sujet était clos.

Le rouge à lèvres n'était pas le mien. Le parfum non plus. Je posai la chemise de Vus sur la chaise et suspendis dans le placard le costume qu'il avait accroché à la poignée de la porte. Puis j'attendis qu'il sorte de la douche.

Il n'avait jamais été question d'infidélité entre nous. Je n'y avais simplement pas pensé. Et là, pour la troisième fois, les vêtements de Vus portaient des traces du maquillage d'une autre femme, et je devais envisager cette possibilité.

Il entra dans la chambre en nouant la ceinture de sa robe de chambre en soie à motif cachemire.

– Tu viens prendre le petit déjeuner avec moi au resto, ma chérie ? J'ai rendez-vous au centre-ville. Nous pourrions aller dans Broadway et...

– Qui est cette femme, Vus ? Ou plutôt, qui sont ces femmes ?

Il se tourna vers moi et laissa tomber ses mains le long de son corps. Son visage avait toute l'expressivité d'une planche.

– Quelles femmes ? De quoi parles-tu ?

Les yeux ronds que j'aimais tant s'étaient durcis et se blindaient contre moi.

– Ne dis pas de bêtises, tu veux ? fit-il.

Je n'élevai pas la voix. J'avais posé la question parce que j'étais la fille de ma mère et que j'avais la réputation d'être courageuse et franche. Je ne tenais pas à obtenir une réponse honnête. J'aurais préféré un démenti formel ou une explication tirée par les cheveux.

– Le rouge à lèvres... Il est fuchsia. Donc pas à moi. Et cette fois-ci, le parfum, c'est *Tweed*. Je n'en ai jamais porté.

– Ah, fit-il en souriant.

Ses belles lèvres s'entrouvrirent, révélant brièvement une rangée de dents égales.

– Ah, mais tu es jalouse, ma chérie.

Il s’avança vers moi, me prit par les mains et m’obligea à me lever. Il me tint serré contre lui, son ventre plaqué sur le mien. Il se moquait gentiment de moi.

– Ma tendre épouse me fait une petite scène de jalousie.

Sa voix et son corps grondaient. Il me libéra et me regarda dans les yeux.

– Il n’y a pas d’autres femmes, ma chérie. Tu es la seule femme dans ma vie. Tu es tout ce que j’ai toujours voulu, tout ce que j’ai.

C’était en plein ce que je voulais entendre, mais, en tant que Noire américaine, j’avais une tradition à honorer et des obligations à respecter. Je le regardai à mon tour droit dans les yeux.

– Si tu tombais amoureux d’Abbey, de Rosa ou de Paule, je comprendrais, Vus. Je serais blessée, mais pas insultée. Ces femmes-là n’agiraient jamais dans l’intention de me faire du mal. L’amour est comme un virus. Il peut frapper n’importe qui n’importe quand. Mais si tu me trompes avec de jeunes écervelées, tu risques d’avoir mal. Très mal, même.

Vus se dégagea. Nous étions face à face, mais il s’était replié sur lui-même.

– Ne me fais jamais de menaces. Je suis africain. Je n’ai peur de rien et il n’y a rien pour me faire fuir. Ne me pose plus jamais de questions. Tu es ma femme. C’est tout ce que tu as besoin de savoir.

Il s’habilla et sortit sans réitérer son invitation.

Je parcourus l’appartement en soupesant mes options. La séparation ? Impossible. Mes amies m’avaient presque toutes prévenue contre ce mariage, et j’étais trop orgueilleuse pour leur donner raison. Si nous déménagions encore une fois, Guy ne me le pardonnerait jamais, et je risquais de perdre la seule personne qui m’aimait vraiment. Si je prenais Vus en flagrant délit d’adultère, je lui ferais sauter la cervelle ou je lui ferais

avaler de la chaux bouillante dans son sommeil. Pas de poison : il mettrait trop de temps à agir.

J'accrochai son costume près d'une fenêtre ouverte et nettoyai la tache de rouge à lèvres sur sa chemise.

Triste ironie du sort, j'étais plus heureuse dans le théâtre poussiéreux que dans mon joli appartement de Central Park West. Malgré les différences culturelles, Guy et Vus étaient en train de forger une solide amitié. Mon fils s'employait à comprendre « papa ». Il cherchait à savoir ce que signifiait grandir en Afrique pour un jeune Noir. Heureux de l'intérêt de Guy, Vus acceptait ses manières de garçon libre et curieux, pourtant étrangères aux siennes. Lorsque Guy mettait en doute les déclarations de son beau-père, celui-ci se donnait la peine d'expliquer : jamais un jeune Africain ne demanderait à un adulte de justifier telle ou telle décision. Les jeunes Africains acceptaient poliment les propos des adultes, puis ils partaient à la recherche des réponses qui leur convenaient. Vus et Guy s'assoyaient ensemble, riaient, bavardaient, jouaient aux échecs. Ils appréciaient les repas que je leur préparais, mais lorsque j'attirais leur attention sur les fleurs fraîches posées sur la table ou sur la robe que j'étreignais, ils réagissaient tous les deux de la même manière.

– C'est joli, ma chère épouse.

– Adorable, m'man. Vraiment.

– Grâce à ta mère, nous vivons dans une maison très agréable, hein, Guy ?

Ils me traitaient comme une sorte de bonne aimable et compétente.

Guy avait tout oublié des années au cours desquelles je l'avais encouragé à me poser des questions, à contester les règlements que je lui imposais, à discuter de mes moindres conclusions. En l'absence d'un père qui eût fait contrepoids à mon autorité, Guy avait le droit de m'interroger et moi l'obligation de lui répondre. Désormais, Vus l'initiait à l'art d'être africain, et Guy était un élève appliqué. L'ambivalence

me déchirait. Le doute me tiraillait. D'un côté, j'avais la nostalgie de notre ancienne intimité et de sa dépendance, mais je savais qu'il avait besoin d'une figure paternelle, d'un homme dans sa vie. Ayant moi-même grandi dans une maison sans père, je n'avais aucune idée de ce qu'un homme pouvait bien enseigner à ses filles, et encore moins de ce qu'il pouvait transmettre à ses fils.

Ce que je savais, en revanche, c'est que Guy me traitait d'une façon nouvelle et déplaisante. Il ne scrutait plus mon visage à la recherche de signes d'approbation et il ne cherchait plus d'indices de colère dans ma voix. Il s'amusait en compagnie de Vus et prenait conseil auprès de lui. C'était ce que j'avais souhaité. Dans mon for intérieur, pourtant, je devais admettre que j'étais devenue pour mon fils une sorte d'accessoire commode et fiable. Un être sans importance.

À la maison, Vus lisait des journaux américains, européens et africains. Il découpait des articles, les photocopiait et les envoyait à des collègues vivant à l'étranger. Il passait ses matinées aux Nations unies, où il accrochait des délégués au passage, conspirait avec d'autres combattants africains pour la liberté et tentait de convaincre la presse que, par rapport à la révolution sud-africaine à venir, la guerre d'Algérie, vieille de sept ans, avait l'air d'un pique-nique organisé par l'église du coin. Il s'entretenait avec tous ceux qu'il croyait influents – banquiers, avocats, hommes d'Église et courtiers. Je décidai d'accepter que les taches qui maculaient ses cols de chemise et les parfums suaves qui imprégnaient ses vêtements s'expliquaient par de brefs contacts avec les secrétaires de ces hommes puissants.

Je pris l'habitude de partir tôt pour le théâtre. Je rentrais chez moi à contre-cœur.

Dans les coulisses, Roscoe Lee Browne et moi jouions une pièce à deux personnages qui pimentait au moins un peu ma vie de plus en plus terne. Nous nous exprimions surtout par le silence, et nos contacts physiques se limitaient à de chastes baisers sur la joue. Plus pittoresque que beau, Roscoe me faisait des avances dénuées de la promesse ou de la menace

d'une vraie intimité. Les autres membres de la troupe semblaient ne rien voir de ma douleur ; Roscoe s'en rendait compte, mais il était beaucoup trop discret pour me poser des questions gênantes.

Assise dans ma loge, où je faisais des mots croisés ou peaufinais un poème, j'entendais son pas léger derrière la porte.

– Mes hommages, très chère. Il y a quelque chose qui t'attend.

Je bondissais dans l'espoir de l'apercevoir, mais le couloir était toujours désert, à l'exception d'un joli petit bouquet posé contre le mur ou d'une simple fleur emmaillotée dans du papier vert et fin.

Par sa constance et sa délicatesse, Roscoe était le héros idéal de mes fantasmes et le contrepoids indispensable de ma vie réelle. Avec lui, c'était le plaisir sans la faute, l'excitation sans la responsabilité. Si nous nous étions embrassés ou que nous avions abordé ensemble les tourments de mon mariage, ne fût-ce qu'une seule fois, les rites secrets de notre idylle auraient croulé sous le poids de la banalité. Avec un peu de chance, un seul fantasme a le pouvoir de transformer un million de réalités.

Ma paranoïa contenue m'empêcha de comprendre la gravité d'un coup de fil que je reçus un soir.

Je décrochai et une voix masculine gutturale chuchota à mon oreille :

– Maya Make ? Vusumzi Make ne rentrera pas.

La déclaration me prit au dépourvu, mais je ne paniquai pas.

– Pourquoi vous a-t-il chargé de me faire ce message ? Pourquoi n'a-t-il pas téléphoné lui-même ? Qui êtes-vous ? L'homme répondit :

– Vusumzi ne rentrera plus jamais.

Puis il raccrocha.

Je fis les cent pas dans le salon en me remémorant la conversation. L'anglais de l'homme était laborieux, mais je n'arrivais pas à situer son accent, pourtant prononcé. Vus connaissait d'innombrables étrangers. L'homme en question pouvait venir de n'importe où. Vus connaissait aussi de très nombreuses femmes. Peut-être un diplomate africain soupçonnait-il Vus de coucher avec son épouse. S'il avait téléphoné, c'était moins pour menacer Vus que pour attiser mes soupçons. Eh bien, il avait gaspillé son temps et son argent. Quand je partis pour le théâtre, Vus n'était pas encore rentré.

Le souvenir du coup de fil resta présent en moi, pendant que je disais mes répliques. Helen Martin et moi avions engagé le duel final lorsque je m'avisai que Vus était peut-être en danger. Peut-être le mari en colère lui avait-il déjà fait la peau. Il avait peut-être été pris sur le fait, abattu, poignardé. Je terminai la pièce, et seul Roscœ remarqua ma distraction. Chaque fois que je me tournais vers lui, il haussait le sourcil, pinçait les lèvres ou m'interrogeait du regard.

Après le dernier salut, je m'élançai vers ma loge, mais Roscœ me rattrapa dans le couloir, juste derrière la scène.

– Ça va, Maya ?

L'inquiétude que je lus sur son visage déclencha mes larmes.

– C'est Vus. Je me fais du souci.

Il hocha la tête.

– Ah bon. Je vois.

Il ne voyait rien du tout et il était hors de question de le mettre au courant. Nous entrâmes dans le foyer, par où il fallait passer pour atteindre les loges, et Vus surgit parmi les spectateurs.

– Bonsoir, ma chérie.

Il était intact et magnifique.

Roscœ sourit et les deux hommes se serrèrent la main.

– Monsieur Make, dit-il, notre Reine est une actrice de grand talent. Ce soir, elle s’est surpassée.

Il s’inclina devant moi avant de s’éloigner. Vus désapprouvait les épanchements en public. Je le serrai donc brièvement dans mes bras et allai me changer.

Je ne pus cacher mon soulagement. Dans le taxi, je caressai sa grosse cuisse ronde. La tête sur sa poitrine, je respirai son odeur débordante de vie.

– Tu es très amoureuse, ce soir.

Il s’esclaffa. Le grondement était de la musique à mes oreilles.

À la maison, il nous prépara à boire. Nous nous assîmes sur le beau canapé et il me prit la main.

– Tu es très nerveuse. Je te sens agitée. Il s’est passé quelque chose au théâtre ?

Je lui parlai du coup de fil et son visage se métamorphosa. Il se mit à mâchouiller sa lèvre inférieure, le regard lointain, absent.

Je feignis un rire désinvolte.

– J’ai cru qu’un mari trompé t’avait pris en flagrant délit et que peut-être...

Je m’interrompis. J’étais ridicule, même à mes propres oreilles. Vus était loin, très loin.

Lorsqu’il prit la parole, son ton était froid, ses mots encore plus précis que d’habitude.

– Nous devons changer de numéro de téléphone. Je m’étonne qu’ils aient mis si longtemps à me retrouver.

Je ne comprenais pas. Il m’expliqua.

– C’était quelqu’un de la police sud-africaine. Ça fait partie de leurs méthodes. Des types téléphonent aux femmes des combattants pour la liberté et leur disent que leur mari ou leurs enfants ont été tués.

Il grogna.

– Ils ont mis beaucoup de temps à remonter jusqu’à toi. Pour un peu, je me vexerais. Ça veut dire qu’ils ne me prennent pas très au sérieux.

Il tourna vers moi son tronc massif.

– Dès demain, j’exige un nouveau numéro. Et j’intensifie ma campagne.

Plus que tous les discours, l’incident me rapprocha des réalités de la politique sud-africaine. La voix résonnait dans mes oreilles, à la manière de la mélodie inepte d’un jingle publicitaire.

Au moment où je m’y attendais le moins, la voix disait : « Maya Make ? Vusumzi Make ne rentrera plus jamais. »

Je voulais rester près de Vus, le suivre pas à pas. Mon angoisse l’accompagnait partout : dans la rue, dans les taxis et jusque dans l’immeuble de l’ONU. À la maison, je n’étais satisfaite que si nous nous trouvions dans la même pièce. Vus tentait de me rassurer, mais en vain. L’angoisse m’habitait et, à la manière de gouttes de sueur, me poissait les paumes. J’avais beau m’essuyer, elle revenait sans cesse.

Je reçus le deuxième coup de fil deux semaines plus tard.

– Maya Make ? Votre mari est mort. Vous le saviez ?

La voix était différente, mais l’accent identique.

– Il s’est fait trancher la gorge.

Je raccrochai le plus violemment possible. Puis je relevai le combiné et, dans le bourdonnement de la ligne, hurlai toutes les obscénités de mon répertoire. « Espèce de sale menteur. Salaud de raciste, suppôt d’apartheid, chien puant de tueur de bébé ! » Lorsque j’eus terminé, j’avais épuisé ma réserve de gros mots dans toutes les combinaisons possibles et imaginables. Mis au courant, Vus fit de nouveau changer notre numéro. Il craignait que les méthodes de la police ne m’aient totalement désarçonnée. Pourtant, la situation risquait de se

poursuivre, voire de s'aggraver. Si les coups de fil persistent, me dis-je, je ferai le nécessaire et je n'en parlerai à personne.

La présence d'un père avait des effets visibles sur mon fils. Toute sa vie, Guy avait fait preuve, en matière vestimentaire, d'une insouciance frôlant l'indifférence. Sous l'influence de Vus, il s'intéressa à son apparence. Vus lui fit faire sur mesure deux costumes trois-pièces en tweed. Il acheta à mon fils de quinze ans de magnifiques chaussures et des chemises à col boutonné. Guy réagit comme s'il espérait une telle élégance depuis toujours.

Les coups de fil reprirent. On me dit que je pouvais venir récupérer la dépouille de mon mari à Bellevue ou qu'il avait été abattu à Harlem. Chaque fois que j'étais seule à la maison, je fixais l'appareil comme s'il s'agissait d'un cobra enroulé sur lui-même. En décrochant, je ne disais pas « Allô ». J'attendais le son de la voix. Si j'entendais les mots « Maya Make », je commençais à expliquer posément que l'Afrique du Sud serait un jour libérée et que les Blancs racistes avaient intérêt à savoir nager ou encore à se munir de radeaux bien approvisionnés parce que les Africains allaient les jeter à la mer. Après, je raccrochais doucement en me disant : « Je les ai bien eus. » En général, je pouvais, pendant environ une heure, me féliciter de mon admirable sang-froid. Puis le serpent s'immisçait de nouveau dans mes pensées. Je reprenais alors le téléphone pour essayer de remonter jusqu'à Vus.

Son ami Mburumba Kerina, de l'Organisation du peuple du Sud-Ouest africain (SWAPO), vivait à Brooklyn. Je téléphonais chez lui et Jane, sa femme noire américaine, me répondait.

- Salut, Jane. Maya à l'appareil.
- Tiens, salut, Maya. Comment vas-tu ?
- Bien. Et toi ?
- Rien à signaler.

Puis elle fracassait l'espoir que j'avais de trouver Vus chez elle.

- Et Vus, ça va ?
- Il va bien. Et Mburumba ?
- Il se porte à merveille. On devrait se voir bientôt, tous les quatre.
- Bonne idée. On se rappelle. Entre-temps, porte-toi bien.
- Toi aussi.

Au revoir.

- Au revoir.

Jane ne sut jamais combien je lui enviais son assurance surnaturelle. Plus jeune que moi, elle avait rencontré Kerina à l'époque où elle travaillait comme guide au siège de l'ONU. Ils eurent le coup de foudre et se marièrent. Elle s'habitua à la vie fébrile de femme de combattant pour la liberté aussi facilement que si elle avait épousé le pasteur de l'église baptiste d'un village.

Lorsque, après quelques coups de fil, je finissais par joindre Vus, j'inventais, pour justifier de telles interruptions, toutes sortes de prétextes farfelus. « Allons manger après la pièce. » « Rentrons à la maison après la pièce. » « Allons boire un verre dans un bar après la pièce. »

Maître incontesté de l'intrigue, Vus n'était sans doute pas dupe de mes pauvres stratagèmes, mais il avait l'élégance de faire semblant. Un après-midi, je répondis au téléphone et fus plongée dans une crainte et ensuite dans une fureur telle que je perdis momentanément le sens de l'ouïe.

- Maya Make ?

La voix de la femme blanche conservait quelques intonations du Sud.

- Oui, c'est moi.

Je me dis que c'était sans doute une journaliste ou une critique de théâtre qui souhaitait s'entretenir avec Maya Angelou Make, l'actrice.

– C’est au sujet de Guy.

Je passai vite de l’attente agréable à l’appréhension.

– Vous téléphonez de l’école ? Que se passe-t-il ?

– Non, je vous appelle du Mid-town Hospital. Navrée de vous l’apprendre, mais il y a eu un grave accident. Il vaudrait mieux que vous veniez tout de suite. Au service des urgences.

Elle raccrocha. Je saisis mon sac et mes clés, claquai la porte et dévalai l’escalier. Une fois sur le trottoir, je m’avisai que je ne connaissais pas l’adresse de l’hôpital. Heureusement, un taxi s’était arrêté à un feu rouge. Je courus jusqu’à la voiture et demandai au chauffeur s’il savait où se trouvait le Mid-town Hospital. Il fit signe que oui et je montai.

– Vite, s’il vous plaît. Mon fils a eu un accident.

Je consultai ma montre. Il était onze heures et Guy était à l’école. Je pouvais donc écarter l’hypothèse d’un accident de la circulation. Une bagarre entre gangs de jeunes, peut-être. Le chauffeur se faufilait au milieu des voitures, provoquant un concert de coups de klaxons et de crissements de pneus, mais j’eus l’impression que le trajet et le temps s’éternisaient.

Je réglai la course sans regarder les billets que je sortis de mon sac, puis je courus jusqu’aux portes du service des urgences. D’un air las, une jeune infirmière noire me vit arriver.

– Oui ?

Je lui dis que mon fils avait été blessé. Était-ce grave ? Pouvais-je le voir ? Je lui dis son nom et elle consulta une liste en suivant les noms du bout de l’index. Puis elle passa à la page suivante. Nulle trace de Guy. Je lui dis que j’avais reçu un coup de fil. Elle répondit qu’il n’y avait pas de Guy Johnson parmi les patients de l’établissement. Étais-je sûre du nom de l’hôpital ? En pensée, j’entendis la voix de la femme : « Je vous appelle du Mid-town Hospital... »

Elle mentait. Elle appartenait au service sudafricain. Les pensées assaillirent ma conscience, comme autant de coups

violents au cœur. Pour la première fois depuis que j'avais entendu les mots « C'est au sujet de Guy », je fus capable de réfléchir.

D'une cabine, je téléphonai à l'école. Au bout de quelques minutes, on me rassura : Guy était en classe d'histoire.

Je remontai Central Park West en direction de l'appartement, trop en colère pour savourer mon soulagement. Je songeais aux êtres immoraux et avides qui s'approprient par la force la terre d'un peuple et refusent à leurs semblables le droit d'exister du seul fait de leur couleur. Par principe, je m'étais opposée au régime raciste parce qu'il était hideux, violent, avilissant et meurtrier. Mon mari avait ses raisons de vouloir provoquer la chute du gouvernement Verwoerd, et je l'avais soutenu dans sa lutte. Mais, tandis que je marchais sous les arbres verts en humant l'arôme des jeunes fleurs printanières, je sentis un élan de haine me serrer la gorge et me comprimer la poitrine. Briser sans raison un cœur de mère était le geste le plus ignoble que je puisse imaginer. Désormais, j'en faisais une affaire personnelle. Ethel Ayler, qui partageait la vedette dans une nouvelle production de Broadway, dut quitter Les nègres. Le soir de sa dernière prestation, nous bavardâmes dans les coulisses.

– Tu sais, Maya, Sidney devrait nous payer notre musique.

J'étais d'accord.

À trois ou quatre reprises, nous avions tenté d'arracher quelques sous au producteur, mais, chaque fois que nous avions demandé à être rémunérées pour les deux chansons, il avait éclaté de rire et nous avait invitées au restaurant. Maintenant qu'Ethel s'en allait, nous décidâmes de risquer une ultime tentative. Après nous être changées rapidement, nous nous précipitâmes dans le foyer, où nous trouvâmes Sidney Bernstein debout tout seul.

Nous nous dirigeâmes vers lui.

– Vous savez que c'était mon dernier soir, Sidney, dit Ethel. Je commence à répéter Kwamina demain.

Se tournant, Sidney gratifia son interlocutrice d'un petit sourire insipide.

– Ouais. Mes félicitations, Ethel. J'espère que vous ferez un malheur.

– Elle aussi, Sidney, dis-je. Entre-temps, elle aimerait parler d'argent. Nous n'avons toujours rien reçu pour la musique du spectacle.

Il souleva le menton et me regarda droit dans les yeux, sans faire le moindre effort pour dissimuler son mépris.

– Lâchez-moi, voulez-vous ? Vous n'avez rien composé du tout. Je vous ai vues. Vous vous êtes assises au piano et vous avez improvisé quelques notes.

Ethel et moi le regardâmes, puis nous échangeâmes un regard. Sur ces entrefaites, les gens que Sidney attendait étaient arrivés. Ensemble, ils descendirent les escaliers en riant.

Je vis Ethel faire un effort pour se donner une contenance. Elle pinça les lèvres, et le vide se fit dans ses yeux. Lorsqu'elle haussa les épaules, je crus deviner ce qu'elle allait dire.

– C'est un imbécile, Maya. Oublie-le.

J'avais vu juste. Sa trousse de maquillage dans la main gauche, elle me salua élégamment de la droite.

– Ne t'en fais pas pour rien, Maya. Gardons le contact.

Elle s'éloigna. Comme un succès sur Broadway l'attendait, elle pouvait se permettre de faire fi de l'attitude injuste de Sidney Bernstein. Moi, non. Et l'idée que je n'avais rien composé du tout, que je m'étais simplement assise au piano et que la musique était apparue comme par magie, enrayait les rouages de mon cerveau.

Vus et James Baldwin m'attendaient au pied des escaliers. Je leur fis donc part de ma confusion.

Que fallait-il comprendre ? Le fieffé salaud était comme tous les autres voleurs arrogants qui s'appropriaient le travail des artistes noirs sans même se donner la peine de dégainer une arme. Rien ne me forçait à faire partie de la production des *Nègres*.

Vus acquittait toujours la majorité des factures. Je ne dépendais donc pas de mon boulot pour vivre. Comme je n'avais pas d'ambitions théâtrales, je n'avais pas à craindre que les producteurs salissent mon nom, sur Broadway et *off*-Broadway. Vus et Jim gardèrent le silence pendant ma tirade, puis

Vus me saisit par les épaules et enfonça ses pouces dans les muscles tendres à la base de mes bras. La douleur me fit oublier Sidney Bernstein, Ethel Ayler, la musique et *Les Nègres*. Je cessai de pleurer et il me libéra.

– Tu ne remettras plus jamais les pieds dans ce théâtre, ma chérie. Pour toi, c'est la chute du rideau.

Je me tournai vers Jim Baldwin. L'affirmation de Vus était aussi choquante que la rebuffade de Bernstein. Jim comprendrait que je ne pouvais pas m'arrêter sur un coup de tête. En tant que membre d'Equity, le syndicat des gens du théâtre, je devais donner un préavis de deux semaines. Pourtant, Jim ne dit rien. Même si nous étions à portée de main, il nous observait, Vus et moi, comme si nous étions des acteurs et qu'il était assis à l'écart dans un lointain auditorium.

– Je ne peux pas me retirer sur un coup de tête, dis-je. Mon syndicat risque de porter des accusations contre moi. Bernstein pourrait me poursuivre en justice et...

Vus fit quelques pas sur le trottoir et héla un taxi. Je chuchotai à l'oreille de Jim :

– Dis-lui, toi, que c'est impossible. Explique-lui. Il ne comprend pas.

Jim sourit. L'éclat de ses grands yeux trahissait son amusement.

– Il comprend, Maya. Il en sait un bout sur ce que Bernstein t’a fait. Ne t’inquiète pas. Tout ira bien.

Nous nous entassâmes sur la banquette arrière et Vus se pencha vers le chauffeur.

– Conduisez-nous au bureau de la Western Union le plus proche.

Après un moment d’hésitation, l’homme mit le contact et nous emmena dans Broadway. Pendant le trajet, Vus et Jim, penchés sur moi, me donnèrent raison : les Blancs faisaient preuve d’une incroyable arrogance. Il était ironique de penser que le producteur d’une pièce dénonçant la cupidité des Blancs puisse se montrer aussi gourmand. Dans les mines d’Afrique du Sud comme dans un théâtre libéral de New York, c’était toujours la même histoire. Les Blancs voulaient tout. Ils croyaient avoir droit à tout. Qu’ils convoitaient tous les biens de la terre était en soi troublant. Mais ils cherchaient aussi à s’approprier l’âme et la fierté des gens, et c’était franchement inexplicable.

Nous entrâmes dans le bureau de la Western Union. Jim et moi bavardâmes pendant que Vus remplissait un formulaire.

Il tendit le message au préposé. Lorsque l’homme eut fini de le copier, Vus paya et reprit le formulaire. Il s’avança vers nous et lut à haute voix : « Mrs. Maya Angelou Make ne jouera plus *Les Nègres* et ne reviendra pas au théâtre St. Mark’s. Elle refuse d’être complice de sa propre exploitation et de celle des siens. Rideau ! Signé : Vusumzi Linda Make, Congrès panafricain, Johannesburg, Afrique du Sud, aujourd’hui pétitionnaire à l’ONU. »

Vus poursuivit :

– Tu n’entendras plus jamais parler de ces genslà, ma chérie. À moins que Bernstein ait envie de se retrouver avec un incident diplomatique sur les bras.

Jim s’esclaffa.

– Tu vois, Maya ? Je t’avais bien dit de ne pas t’en faire.

Nous sortîmes du bureau et, bras dessus, bras dessous, entrâmes dans le bar le plus proche.

Le Xhosa replet, le New-Yorkais longiligne et la grande Sudiste burent toute la nuit en échangeant des histoires sur le thème familial de la violence des Blancs et de la vulnérabilité des Noirs. Contre toute attente, nous rîmes beaucoup.

Je passai la journée du lendemain à côté du téléphone. Sous l'effet conjugué de la gueule de bois et de la révolution que représentait pour moi l'abandon du spectacle, je me sentais alerte et fin prête à affronter Bernstein, Frankel, Glanville ou quiconque oserait poser des questions au sujet du télégramme de Vus. Mais personne n'appela.

Les militants blancs et noirs commençaient à opprimer la conscience de la nation. À Monroe, en Caroline du Nord, Rob Williams affrontait la haine des Blancs et encourageait les hommes noirs à s'armer et à protéger leur foyer et leur famille. Mae Mallory, une amie qui avait participé à la manifestation de l'ONU, était partie rejoindre Rob. Julian Mayfield, auteur de *The Big Hit* et de *Grand Parade*, consacra un article cinglant à la prise de position de Williams et se rendit dans le Sud pour lui apporter son soutien. Stokely Carmichael et James Foreman fondèrent le Comité de coordination des étudiants non violents, nouveau groupe issu des mouvements de résistance du Sud qui transportait la lutte pour la liberté dans des hameaux et des villages où la haine affichée par les Blancs était tenace et où les Noirs avaient accepté depuis longtemps l'idée de leur infériorité. On voyait encore Malcolm X à la télévision nationale. Les journaux étaient remplis d'hommages à Martin Luther King et d'éditoriaux saluant son idéologie non violente. Dans la population blanche, le nombre de libéraux augmentait. À bord d'autocars, des étudiants blancs accompagnaient des étudiants noirs jusque dans les châteaux forts racistes du Sud. C'étaient les fameux « voyages de la liberté ».

Ralph Bunche, l'ambassadeur des États-Unis à l'ONU, avait obtenu le prix Nobel de la paix en récompense de son travail de médiateur dans le cadre du conflit palestinien. Lorsque son fils se vit interdire l'adhésion au club de tennis de Forest Hills, réservé aux Blancs, M. Bunche réagit avec perspicacité. Le représentant universellement respecté, dont la peau était si claire qu'il pouvait passer pour blanc, déclara : « Tant et aussi longtemps que le plus humble métayer du Sud ne sera pas libre, je ne le serai pas non plus. »

La pièce d'Ossie Davis intitulée *Purlie Victorious* ouvrit sur Broadway. La femme du dramaturge, Ruby Dee, qui incarnait la petite Lutie Belle, faisait hurler de rire les Blancs, à qui elle renvoyait pourtant l'image de leur ignorance et de leur

cupidité. *Soul Clap Hands and Sing* de Paule Marshall fut publié et les lecteurs eurent droit à de beaux récits d'espoir, de désespoir et de défaite. Dans *And Then We Heard the Thunder*, John Killens soulignait la situation ironique de soldats noirs se battant pour un pays blanc au sein d'une armée ségrégationniste. *La Prochaine Fois, le feu*, de James Baldwin, offrit un avertissement implacable : le racisme est meurtrier, mais aussi suicidaire. À Little Rock, Daisy Bates conduisit neuf enfants aux portes d'une école secondaire ségrégationniste, et le gouverneur de l'Arkansas, Orval Faubus, ordonna à la police locale de les empêcher d'entrer. Le président Dwight Eisenhower dut envoyer l'armée pour rétablir la paix.

Harry Belafonte et Miriam Makeba donnaient des concerts destinés à financer la lutte pour la liberté. Max et Abbey présentaient leur *Freedom Now Suite* partout au pays.

Guy était totalement absorbé par l'école, SANE, la culture éthique et les filles. Vus multipliait les allersretours entre les États-Unis et l'Afrique de l'Est, l'Afrique de l'Ouest, Londres et l'Algérie, et moi je restais à la maison. Je n'avais pas de travail, et je vivais de l'argent de poche que me donnait Vus. J'avais quitté la SCLC si abruptement que j'étais gênée de lui proposer mes services, ne fût-ce qu'en tant que bénévole. Je n'étais ni musulmane ni étudiante : il n'y avait donc pas de place pour moi au sein de l'organisation de Malcolm X ou du Comité de coordination des étudiants non violents. Je me détachai de mes amis et même de la Guilde des écrivains de Harlem.

Vus rentra enfin d'un de ses voyages prolongés. Comme d'habitude, il avait des cadeaux pour Guy et moi et des récits qui nous laissaient tremblants d'excitation et éperdus d'admiration. Il m'avait apporté un chemisier et un sari en soie orange. En enroulant le vêtement autour de ma taille et en le drapant sur mes épaules, il fit preuve de délicatesse et d'assurance. Je ne lui demandai pas où il avait appris la technique. J'étais en voie de devenir une parfaite épouse africaine.

Nous entrâmes dans le hall du Waldorf-Astoria, où régnait un calme intimidant. Des hommes blancs en smoking tenaient par le coude des femmes blanches habillées avec élégance ; ensemble, ils glissaient sur la moquette sans faire de bruit. Accrochée au bras de Vus, vêtue de mon sari orange, j'étirais le cou, au point d'ajouter quelques centimètres aux cent quatre-vingttrois que je faisais déjà. Vus m'avait enseigné un peu de xhosa, et je parlais cette langue cliquetante avec force et précision. Dans l'ascenseur, je sentis dans mon dos les yeux des Blancs. J'étais une Africaine dans un bastion du pouvoir blanc, et mon roi noir saurait me protéger.

Des invités noirs et bruns vêtus à la mode africaine, évoluant au rythme de la musique Highlife du Ghana, égayaient la suite de l'ambassadeur de la Sierra Leone. Vus m'entraîna vers l'ambassadeur, qui trônait au milieu d'un groupe de femmes, près de la fenêtre.

En apercevant Vus, l'homme se fendit d'un large sourire.

– Ah ! Monsieur Make. Soyez le bienvenu. Mesdames, je vous présente Vusumzi Make, un frère révolutionnaire d'Afrique du Sud.

Vus sourit et s'inclina. La lumière se réfléchit sur ses pommettes. Ses cheveux jetaient des éclats.

Il se redressa.

– Votre Excellence, permettez-moi de vous présenter ma femme, Maya Angelou Make.

L'ambassadeur me saisit la main.

– Elle est splendide, Make.

L'homme s'inclina à son tour.

– Nous avons beaucoup entendu parler de vous en Afrique, madame Make. M. Make a rendu un fier service au continent. Soyez la bienvenue.

Je serrai la main de l'ambassadeur et celle de chacune des femmes. Je me rendis alors compte que la foule s'était dispersée. Vus était près d'une table où un barman en uniforme

préparait des cocktails. L'ambassadeur dansait avec une jolie petite femme vêtue d'une robe très courte. Je restai près de la fenêtre. Un serveur me tendit un plateau. Je choisis un verre de vin et me penchai pour contempler les lumières de New York.

Des langues étrangères tourbillonnaient autour de moi. Soudain, le parfum d'une épice que les Noirs de l'Arkansas connaissent sous le nom de « piment oiseau » se fit oppressant. J'arrêtai un serveur et m'emparai d'un verre de scotch. Vus avait pris la place de l'ambassadeur. À présent, c'est lui qui dansait avec la petite femme sexy en la serrant de trop près et en la regardant trop profondément dans les yeux. Je trouvai le serveur au milieu d'un groupe d'invités hilares, pris un autre scotch et me dirigeai vers la fenêtre pour boire et réfléchir.

Je m'étais fait coiffer pour la fête et je portais mon plus joli ensemble. Je parlais très bien le français et l'espagnol et je pouvais discuter avec intelligence d'un grand nombre de sujets. Je connaissais à fond la politique nationale, et je me débrouillais en politique internationale. J'étais mariée à un combattant pour la liberté africain et, discrètement, j'avais aspergé mon corps de parfum français. Pourtant, personne ne m'adressait la parole. Je m'offris un autre verre.

En bas, dans la rue, la lueur des lampadaires avait commencé à s'embrouiller, mais je voyais bien que Vus dansait toujours avec la femme. Si la soirée avait été organisée par des Afro-Américains ou même si quelques Afro-Américains y avaient assisté, j'aurais su exactement comment réagir. Même chose s'il n'y avait eu que des femmes africaines. Mais Vus était en train de me montrer sans équivoque qu'il y avait, pour une femme, une manière particulière et absolue d'aborder un Africain. Quant à moi, je savais m'adresser à un mari africain, mais ignorais comment engager la conversation avec un parfait inconnu. Ce que je savais, en revanche, c'est que je commençais à être ivre. Si je mangeais quelque chose, je réussirais peut-être à freiner l'effet rapide de l'alcool sur mon cerveau et le reste de mon corps. Je mis le cap sur la cuisine.

Je faillis entrer en collision avec l'ambassadeur, qui exécuta un pas de côté et me sourit.

– J'espère que vous vous amusez bien, madame Make.

– Merci, Votre Excellence.

Je poursuivis ma route.

Penchée, une Noire en robe d'intérieur sortait des plaques à biscuits du four. En se redressant, elle m'aperçut et prit une voix et une expression neutres.

– Vous désirez, m'dame ?

Elle avait un accent du Sud prononcé.

– Je me demandais si je pourrais avoir quelque chose à manger. N'importe quoi.

– Nous allons bientôt servir, m'dame.

– Vous êtes la femme de l'ambassadeur ?

Compte tenu de sa mise, la question pouvait paraître incongrue, mais, parfois, les invités arrivent avant que la maîtresse de maison, croulant sous la tâche, n'ait eu le temps de se changer.

La femme pouffa de rire.

– Moi ? Mon Dieu, non. Ambassadrice, moi ?

Elle rit, la bouche grande ouverte, en remuant la langue.

– Non, m'dame. Je suis une négresse, une cuisinière.

Elle se retourna vers le four. En proie à l'hilarité, elle tressautait.

– Moi ? marmonna-t-elle.

J'attendis qu'elle se tourne de nouveau vers moi.

– Je peux vous donner un coup de main ? Je suis cuisinière, moi aussi.

Son rire se tarit. Elle m'examina, parcourut des yeux mes cheveux, mes boucles d'oreilles dorées, mon collier, ma robe

et mes mains.

– Non, ma jolie. Tu sais peut-être faire la cuisine, mais t'es pas une cuisinière.

Je tirai une chaise et m'assis à la table du coin repas. À propos de ma profession, elle avait vu juste, mais nous étions toutes les deux noires, américaines et femmes.

– Je suis la femme d'un Africain, mais il est en train de danser un slow avec une salope quelconque. Et personne ne m'a dit un mot. Alors...

Elle posa les mains sur ses hanches et secoua la tête.

– Les hommes changeront jamais, ma jolie. Toi, t'as b'soin d'un petit remontant.

C'était en réalité la dernière chose qu'il me fallait. Elle tendit la main à côté du réfrigérateur et sortit une flasque de gin de son sac à main. Elle en versa une généreuse rasade dans une tasse à café. Je la pris tandis qu'elle se servait. Nous trinquâmes.

– Nous, les femmes, il faut qu'on se serre les coudes. Tu piges, ma jolie ?

Elle avala le gin, grimaça, et je suivis son exemple.

– Reste là, calme-toi.

Sans cesser de me parler par-dessus son épaule, elle se tourna vers une casserole dans laquelle une sauce bouillonnait.

– Qu'est-ce que t'as l'intention de faire ? Reste un peu, si tu veux, mais, tôt ou tard, tu vas devoir aller lui dire ta façon de penser. En attendant, le gin est là. Sers-toi.

Je ne me le fis pas dire deux fois.

À l'aide d'une louche, la cuisinière remplissait de chili un grand bol chinois quand Vus entra dans la cuisine. La vapeur et les brumes de l'alcool embuaient ma vision. En l'apercevant, je me mis à rire. Il me faisait penser au djinn d'Aladin, en plus gros.

Peut-être la bouteille de gin de la cuisinière était-elle une lampe, et je l'avais sans contredit frottée.

Planté devant moi, Vus demanda ce qui me faisait rire. Mais chaque fois que je prenais une bouffée d'air dans l'intention de le lui expliquer, il semblait grossir, comme si sa taille, inexplicablement, était liée à ma respiration. Le rire comprimait ma poitrine et je n'arrivais pas à parler.

Vus sortit de la pièce et la cuisinière s'approcha de moi.

– C'était ton mari ?

Je hochai la tête, riant toujours.

– Ben, ma p'tite, t'as intérêt à te bouger les fesses. Il est gras. Quand un homme gras se met en colère... aïe. Africain ou pas Africain, ça change rien. J'connais pas un seul homme gras qui aime qu'on s'moque de lui.

Elle me tendit mon sac à main. Sa voix m'avait dessoûlée, au moins un peu. Lorsque j'essayai de lui expliquer ma réaction, je fus de nouveau prise de fou rire.

– Vas-y, ma p'tite, avant que cet homme-là r'vienne. J'ai vu sa tête. C'était pas drôle du tout.

Ses conseils finirent par remonter jusqu'à mon cerveau. Je me levai, la remerciai, sortis de la cuisine et traversai le salon. Dans le couloir, j'appuyai sur le bouton de l'ascenseur. Au moment où les portes s'ouvraient, Vus surgit comme un diable de l'appartement, m'aperçut et fondit sur moi en me sommant de l'attendre. Nous entrâmes tous les deux dans l'ascenseur à moitié rempli.

Vus m'entreprit aussitôt. J'étais sa femme, la femme d'un leader africain, et je lui avais fait honte. Je m'étais soûlée dans la cuisine, en compagnie de la cuisinière. Il avait tenté de me raisonner et je m'étais payé sa tête. Jamais une Africaine n'aurait soumis son mari à un tel déshonneur. Je regardai les autres passagers, mais les visages blancs s'étaient détournés. Ils faisaient comme si nous n'existions pas, Vus et moi. Au rez-dechaussée, ils sortiraient de l'ascenseur. Là, nos bruits et nos ombres disparaîtraient à tout jamais.

L'ascenseur s'arrêtait pour laisser monter d'autres personnes, mais Vus ne s'interrompait pas pour autant. En bas, les gens se dispersèrent comme des flocons de neige. La tête bien haute, je me dirigeai vers la sortie. Vus me suivait en continuant son interminable diatribe. J'avais apporté la honte sur lui, son nom, sa famille. Quelle déception ! Quel manque de respect envers un fils de l'Afrique !

Décidant de ne pas sortir, après tout, je fis brusquement demi-tour et fonçai vers les ascenseurs. La voix de Vus, qui n'avait été jusque-là qu'un bourdonnement monocorde, s'éleva d'un cran.

– Où vas-tu comme ça ? Pas chez l'ambassadeur, j'espère. Je te l'interdis formellement. Tu es ma femme. Nous rentrons à la maison.

Devant un ascenseur, je pivotai sur moi-même et mis le cap sur la réception. Dans mon sillage, Vus s'égosillait toujours.

Les préposés, habillés comme des croquemorts de riches, me lancèrent de longs regards affligés. Je passai devant eux d'un air hautain. Vus chercha à agripper mon bras, mais il ne fit qu'effleurer ma manche. Je me dégageai et marchai plus vite. Lorsque j'arrivai devant les portes pour la deuxième fois, je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. La sueur poissait le visage de Vus. Exécutant un virage oblique, j'évitai de justesse un petit groupe de Blancs qui entraient dans le hall et j'accélérai le pas. Vus soufflait de plus en plus fort. Ses phrases me faisaient l'effet de brèves explosions.

– Arrête ! Espèce de folle ! Idiote ! Imbécile !

J'étais peut-être tout cela, mais jamais il ne me rattraperait. J'amorçai un sprint. Je courais autour des fauteuils, obligeant les clients à redresser les jambes. Moins d'un demi-mètre derrière, Vus suivait lourdement. Soudain, j'aperçus le visage d'un employé de l'hôtel, inquiet et essoufflé. Nous aurions pu être deux nageurs en train de s'ébattre dans une piscine à l'eau claire. Il me suffit d'un sursaut d'énergie pour distancer Vus.

– Bas les pattes ! cria-t-il. C'est ma femme.

Il avait insisté sur le possessif.

Un homme noir habillé de façon conventionnelle me bloquait le passage. Je courus droit vers lui, mais, au dernier instant, je changeai de cap. Il serra son attaché-case contre sa poitrine. Après mon passage, je l'entendis soupirer, soulagé.

De retour devant les ascenseurs, je jetai un coup d'œil derrière moi. Vus était toujours sur mes talons. Le préposé le suivait de près. Derrière lui, un policier en uniforme et un homme en costume gris, que je pris pour le directeur, fermaient la marche. La présence du représentant de la loi me donna un nouvel élan. Jamais une meilleure occasion ne s'offrirait à moi. Si je n'avais pas à éviter les balles et que nous nous affrontions à armes égales, lui et moi, je réussirais à semer un policier new-yorkais. Je calai mon sac à main sous mon bras et détalai.

Des cris retentirent dans le hall :

– Arrêtez-la !

– Bas les pattes ! hurlait Vus.

– Qui est-ce ? se demandaient certains.

Attroupés sous le chandelier de cristal, des clients nous virent passer en courant.

– Allez au diable, tous ! répliquai-je.

Une section de la porte à tambour était libre. Je fonçai. Puis, au moment où j'émergeais sur le trottoir, j'entendis un bruit sourd. Par une fenêtre de côté, je constatai que Vus, le préposé et le policier avaient culbuté et, par terre, formaient une masse compacte. Au même instant, je vis une femme sortir d'un taxi. Avant qu'elle n'ait eu le temps de refermer la portière, je sautai à bord.

Comme il était hors de question de rentrer chez moi, je donnai au chauffeur l'adresse de Rosa sur Riverside Drive.

Je bus du café noir tandis que Rosa riait au récit de ma course folle dans le hall du Waldorf-Astoria. Je dégrisai vite. Ma conduite avait été impardonnable. J'avais prouvé à tous

ces Blancs que les Noirs étaient dépourvus de la moindre dignité. J'avais fait honte à mon mari, qui risquait sa vie pour les nôtres. Il avait eu raison de me traiter d'idiote. Rosa riait, mais, pour moi, l'épisode n'avait plus rien de drôle.

Le lendemain matin, Vus téléphona, puis il passa me prendre.

Il avait acheté des fleurs pour Rosa et du parfum pour moi. Nous nous embrassâmes ; il me déclara son amour. Il ne fit pas allusion à ma conduite honteuse et je ne dis rien de son flirt vulgaire. Nous étions tout à fait réconciliés.

Un après-midi d'hiver, des shérifs adjoints débarquèrent chez moi, armés et solennels. Je leur donnai l'assurance que j'étais bien Mrs. Make. L'un d'eux me tendit un papier, tandis que l'autre punaisait un avis sur la porte. Ils s'acquittèrent de leur tâche avec la précision que seules confèrent des années d'entraînement et s'en allèrent sans me donner le temps de poser la moindre question. Dans le couloir, je lus le document, puis l'avis. On nous expulsait pour cause de non-paiement du loyer. Nous disposions de vingt-quatre heures pour vider l'appartement. En cas de refus, les adjoints du shérif descendraient nos meubles dans la rue.

Guy était encore à l'école et Vus à l'ONU. Calmement, je me préparai du café et m'assis à la table de la cuisine pour réfléchir. Jamais encore je n'avais été jetée à la rue. Mise au courant, ma mère piquerait une des crises dont elle avait le secret. Mon fils serait rouge de honte et encore moins sûr de lui qu'avant. Mes amies me prendraient en pitié, tandis que mes ennemis secoueraient la tête, un petit sourire narquois aux lèvres.

Je relus le formulaire. J'avais en main le troisième et dernier avis, ce qui signifiait que Vus avait reçu les deux autres sans m'en parler. C'était donc entièrement sa faute. J'avais joué l'épouse entretenue. Ce n'était pas ce que j'avais voulu, mais j'avais accepté le rôle que le mariage m'imposait. Je finis par

me convaincre que j'étais sans reproche. Vus était seul responsable de la vie que nous menions, Guy et moi.

J'aurais pu emprunter de l'argent aux Killens, à ma mère ou à Rosa, mais, selon l'avis d'expulsion, il était trop tard pour payer les arriérés. La seule solution, c'était de déguerpir.

J'allai chercher des cartons au supermarché. À mon retour, j'eus l'impression que l'avis avait grandi. Il couvrait la porte, du sol jusqu'au plafond. Après l'avoir lu encore une fois, j'entrai et commençai à emballer nos affaires. Je rangeai tous nos vêtements dans des valises et dans la malle que j'avais apportée de la Californie. Dans les placards, je pris les casseroles et les poêles les plus potables et les mis dans des cartons. Vus avait choisi les meubles – le canapé de luxe, les lits confortables et les chaises. À lui donc de statuer sur leur sort.

J'entendis un bruit de clé frénétique dans la serrure et la porte s'ouvrit avec fracas. Guy et Vus étaient arrivés en même temps. Ils se marchaient sur les pieds dans le vestibule.

Guy ouvrit le bal.

– Tu as vu, m'man ? Tu as vu le...

Assise sur le canapé, je les regardai se dépêtrer. Vus entra dans le salon, Guy sur ses talons.

– Tu as parlé à quelqu'un ?

Drôle de question. Comme je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire, je secouai la tête. Quand Guy me demanda ce que nous allions faire, je compris que, même si j'avais abdiqué mes responsabilités et que mon fils semblait accepter l'autorité de Vus comme chef de famille, c'était vers moi qu'il se tournait au moment critique.

Vus demanda à Guy d'aller dans sa chambre. Pour la première fois depuis des mois, Guy scruta mon visage. Je lui fis signe d'obéir et, à contre-cœur, il entra dans sa chambre en ayant soin de laisser la porte entrouverte.

Vus s'assit avec une lourdeur que son embonpoint n'expliquait pas seul.

Sa première déclaration me sembla aussi étrange que la question qu'il avait posée auparavant.

– J'ai beaucoup d'argent. Alors il n'y a rien à craindre.

Dans quelques heures, nous serions à la rue. Comme si le fait de ne pas avoir d'endroit où dormir n'était pas suffisant, notre adresse et notre numéro de téléphone ne nous appartiendraient bientôt plus. En fait, nous étions sur le point de perdre tout ce qui nous associait à notre communauté, sauf nos noms, et Vusumzi Make, planté en face de moi, disait : « Il n'y a rien à craindre. »

Les fines rides autour de ses yeux se creusèrent et il commença à tirer violemment sur les poils de son menton. Je lui proposai un verre ou un café, mais il ne m'entendit pas. Je ne réitérai pas ma proposition.

Au bout de quelques minutes, il se leva pesamment, ramassa son attaché-case et se dirigea vers la porte. En se tournant dans ma direction, mais sans me regarder dans les yeux, il dit :

– Je te répète qu'il n'y a rien à craindre.

Sur ces mots, il sortit et referma la porte sans bruit.

Guy surgit de sa chambre, mort d'inquiétude.

– Qu'est-ce qu'on va faire, m'man ? C'est marqué que nous avons vingt-quatre heures pour quitter les lieux. Où allons-nous ? Que se passe-t-il ? Qu'est-ce que tu as fait ?

À la vue de mon beau et grand garçon, je me remémorai un incident ancien.

Par un superbe dimanche matin, Tosh, mon mari à l'époque, Guy, alors âgé de sept ans, et moi roulions à bord de notre camion. Nous rentrions de notre virée hebdomadaire à la décharge municipale de San Francisco, où Tosh et Guy avaient jeté des déchets de bureau et des ordures sur une pile de détritiques qui se consumaient en permanence en dégageant une fumée âcre. Sur le chemin du retour, nous étions d'humeur

radieuse, et Guy fit des jeux de mots qui amusèrent Tosh au plus haut point. Je me sentais en sécurité : mon mari m'aimait et il avait du travail. Mon fils, qui était en bonne santé et brillant, recevait l'amour et les réprimandes que je jugeais nécessaires. Que pouvait attendre de plus une jeune Noire sans instruction ? C'était le paradis terrestre.

Au coin de Fulton et de Gough, nous attendions le feu vert. Soudain, une voiture emboutit le côté droit du camion. Je fus projetée vers l'avant, ma tête heurta le pare-brise et mes dents se fracassèrent contre le tableau de bord. En reprenant connaissance, je sentis l'haleine de Tosh sur mon visage. Il murmurait. Je lui demandai où était Guy. Lorsque la voiture nous avait frappés, expliqua Tosh, j'avais saisi mon fils et refermé les bras sur lui. Il était debout sur le trottoir, indemne.

Je sortis du camion et m'avançai vers Guy, que des passants s'employaient à consoler. Lorsque je me penchai sur lui, il jeta un coup d'œil à mon visage meurtri et, au lieu de se blottir dans mes bras, se mit à hurler, à me frapper, à me repousser.

Tosh dut le cajoler pour le convaincre de monter dans le taxi. Pendant des jours, il fit la tête en évitant mon regard. Chaque fois que je me retournais pour surprendre ses yeux rivés sur moi, je frissonnais à la vue des accusations haineuses que j'y lisais.

Nous n'étions pas responsables de l'accident. Tosh était au volant, et c'était moi qui avais subi les blessures les plus graves. Mais j'étais sa mère, la créature la plus puissante du monde, celle qui pouvait toujours arranger les choses. Pourquoi, dans ce cas, les avais-je aggravées ? J'aurais pu prévenir l'accident. Je n'aurais pas dû laisser notre camion se trouver à cet endroit à ce moment précis. Sans cette négligence, je n'aurais pas eu le visage lacéré, les dents cassées. Quant à mon fils, il n'aurait pas eu la peur de sa vie.

Aujourd'hui, huit ans plus tard, Guy se demandait comment j'avais pu, moi, manquer à mes devoirs, le soumettre à pareille humiliation. Avais-je cru que le fait d'être mariée me

dispensait de garder la Terre sur son axe et de préserver l'ordre du monde ?

Il serrait et desserrait les poings, comme s'il pressait et relâchait les questions, les pressait et les relâchait de nouveau. Je restai silencieuse, savourant une satisfaction modeste mais agréable. Son allégeance était allée à Vus, et je n'avais eu droit qu'aux miettes de son attention. En pleine crise, j'étais de nouveau la personne qui comptait le plus à ses yeux. Lorsqu'il se rendit compte que je n'allais pas parler, il s'assit sur le canapé, à côté de moi. Soudain, j'étais sans voix. Si, à son retour dans la pièce, je lui avais fourni une explication ou soumis quelques propositions, nos vies se seraient poursuivies indéfiniment, suivant les mêmes rythmes. Seulement, j'avais attendu trop longtemps.

J'observai mon fils. En s'asseyant, il m'ouvrit ses longs bras et dit :

– Ça ira, m'man. Nous en avons vu d'autres, toi et moi.

Je me mis à pleurer. Mon adolescent grandissait.

Vus rentra à la nuit tombée. Il avait vendu nos meubles et engagé des déménageurs. Dans la matinée, ils passeraient prendre nos affaires et les déposeraient dans un hôtel où il avait retenu – et payé – un meublé. Il avait également amorcé les démarches qui nous conduiraient en Égypte. C'est à moi qu'il annonça la nouvelle, mais il gratifia Guy d'un clin d'œil et d'un geste de la tête. Mon fils dévisagea Vus d'un air inexpressif et dit :

– C'est extra, papa.

Puis il alla dans sa chambre.

Pendant trois semaines, dans un hôtel qui sentait le renfermé, situé dans une rue perpendiculaire à Central Park West, nous menâmes une vie étrangère à tout ce que j'avais connu jusque-là. Des retraités, malades et rejetés de tous, arpentaient les couloirs d'un pas lent en marmonnant avec passion. De jour comme de nuit, ils traînaient leurs savates sur la moquette usée à la corde du hall. Sans jamais lever les yeux,

ils poursuivaient inlassablement leur parcours en longeant les murs dans l'air froid et humide.

Guy prit l'habitude de parler à voix basse, et Vus et moi chuchotions, même dans notre chambre. Nos allées et venues étaient furtives, discrètes. Pendant cette période, seule Rosa me rendit visite. Je ne tenais pas à ce que les autres découvrent que nous vivions dans la clandestinité en compagnie de taupes pathétiques.

Je me disais sans cesse que nous n'en avions que pour trois semaines. On peut résister à un supplice ou jeûner pendant trois semaines. Mieux valait quitter New York sans tambour ni trompette, sans dire au revoir. Vus partit préparer notre arrivée, tandis que Guy et moi allâmes à San Francisco. J'avais besoin de voir ma mère. J'avais besoin de l'entendre dire une fois de plus que notre vie est telle que nous la voulons et que chacun est responsable de lui-même. Je devais l'entendre dire : « J'épelle mon nom F-E-M-M-E parce qu'il ne faut pas confondre femme et femelle, pas plus qu'on ne doit prendre des vessies pour des lanternes, même si on a très envie de pisser. »

À l'aéroport, je la trouvai usée, même si elle portait trop de poudre noisette et tellement de rouge à lèvres que, au moment où nous nous embrassâmes, nos lèvres firent un bruit de succion. La joie que lui procurèrent nos retrouvailles fut de courte durée.

En route, elle confirma les soupçons que j'avais eus en la voyant. Elle pilotait gauchement sa grosse voiture et débitait des banalités. Vivian Baxter était profondément troublée.

Elle installa Guy dans son ancienne chambre, au rez-de-chaussée de la grande maison victorienne, et me conduisit dans la cuisine, où, au-dessus de verres d'alcool généreux et peu dilués, nous commençâmes à parler.

Elle m'avait envoyé par la poste une photo de son nouveau mari. C'était un bel homme à la peau brun foncé. Dans sa lettre, elle m'avait chanté ses louanges en long et en large. Ils avaient fait de la voile ensemble, batifolé sur les plages de

Tahiti et de Fidji, sans oublier les bars de Sydney. Leur mariage avait l'apparence d'une partie de plaisir : deux amoureux à bord d'un bateau lancé sur une mer étale. Assise à la table de la cuisine de ma mère, je compris, aux propos qu'elle me tenait, que le navire prenait l'eau et qu'elle tentait par tous les moyens de le garder à flot.

– Il est bourré de bonnes intentions, mon bébé, et il cherche à bien faire, mais c'est la bouteille, tu comprends ? Il n'arrive tout simplement pas à se contrôler.

Elle rafraîchit nos scotchs. Son visage était triste, sa voix chevrotante. Son mari avait entrepris un long voyage et la solitude lui pesait.

Au cours des semaines suivantes, notre relation se transforma d'une façon que je n'aurais jamais pu imaginer. Nous changeâmes de rôle. Vivian Baxter s'en remit à moi, chercha soutien et conseil auprès de moi. Et moi, sans réfléchir, je commençai à jouer la judicieuse, la perspicace, la mère, en somme. Guy était décontenancé par le nouvel ordre des choses. Poli jusqu'à la raideur, il souriait moins et se drapa dans une majesté empreinte de gravité qui convenait particulièrement mal à un adolescent.

Vus téléphona du Caire : des billets d'avion nous attendaient dans une agence de voyages de la ville. Je ne pus cacher mon soulagement.

Lorsque je dis à maman que nous partirions bientôt, elle émergea de son cafard le temps de célébrer avec nous pendant quelques heures. Elle était heureuse, dit-elle, de compter sur mon soutien, mais aussi d'avoir élevé une femme capable de faire face à une crise. Elle me rappela qu'il y avait trop de vieilles femelles et pas assez de vraies femmes. Elle était fière de moi. C'était son cadeau d'adieu.

Avant notre départ, elle nous donna l'assurance qu'elle allait venir à bout de ses difficultés. Nous ne devions pas nous faire de souci pour elle. Facile à dire. Pendant tout le voyage, de San Francisco à Los Angeles, de Los Angeles à Londres et de Londres à Rome, j'eus l'impression d'avoir ma mère sur les

genoux. Ce n'est que lorsque nous décollâmes de l'aéroport de Fiumicino que je commençai à penser à l'Égypte, à Vus et à la vie que mon fils et moi entamions. L'aventure serait-elle couronnée de succès ? Je ne me posais même pas la question. Déjà, je m'en rendais bien compte, elle était passionnante.

Notre avion se posa au Caire par un après-midi sans nuages. Dehors, le Sahara formait une mer beige ondulante, infinie. Guy et moi franchîmes la douane. Du regard, nous cherchions Vus de l'autre côté d'une vitre en verre dépoli. Des hommes aux pieds nus vêtus d'une chemise de nuit sale marchaient à côté de nous, parlaient arabe, posaient des questions. Nous secouâmes la tête, haussâmes les épaules, fîmes signe que nous ne comprenions rien à ce qu'ils racontaient, et ils éclatèrent de rire et se tapèrent sur les cuisses, pliés en deux. Ces rires étrangers nous perturbaient. Serrés l'un contre l'autre, épaule contre épaule, Guy et moi entrâmes dans l'aérogare principale.

C'était une salle caverneuse, presque déserte, et je ne voyais Vus nulle part. Dans sa version toute personnelle de l'anglais, un portier nous demanda si nous voulions un taxi. Je secouai la tête. J'avais de l'argent, près de mille dollars en chèques de voyage, mais on ne me prendrait pas à monter dans un taxi dans une ville inconnue. Puis, j'éprouvai un choc sourd en me rendant compte que Vus ne m'avait pas donné d'adresse : je n'aurais pas pu partir en taxi, même si je l'avais voulu.

À la pensée de Guy, je retins juste à temps le hoquet d'horreur qui me montait aux lèvres.

– Qu'est-ce qu'on va faire, m'man ? Tu as donné à papa l'heure de notre arrivée, non ?

– Évidemment. Viens, allons nous asseoir là-bas.

Je ne relevai pas le ton accusateur de sa voix, mais j'en pris bonne note. Nous avons traîné nos bagages au milieu d'un groupe de portiers et de concierges hilares lorsque deux hommes noirs élégants, vêtus à l'occidentale, s'approchèrent.

– Sœur Maya ? Sœur Make ?

Je hochai la tête, muette de soulagement.

– Bienvenue au Caire. Guy ? Bienvenue.

Nous nous serrâmes la main et ils nous dirent leurs noms, qui comportaient de multiples syllabes. Vus, qui était en réunion avec un dignitaire haut placé, nous rejoindrait dès que possible. Il leur avait demandé de venir nous chercher et de nous conduire à son bureau.

Ils nous firent monter dans une Mercedes-Benz délabrée comme s'ils installaient un couple royal dans un carrosse d'apparat. Mon fils et moi nous montrâmes à la hauteur. Nous ne dîmes pas un mot lorsque, aux abords du Caire, le chauffeur fit une embardée pour éviter un chameau, même si je ne pus m'empêcher de pousser Guy du coude à la vue des magnifiques villas blanches d'Héliopolis. Les rues – les somptueuses voitures européennes, les vaches aux amples cornes, les taxis zigzagants, les piétons par milliers, les chèvres, les mules, les chameaux, les limousines et surtout les incroyables flopées d'enfants – formaient une symphonie chaotique, riche en images et en sons.

Au centre du Caire, les larges avenues éclatèrent de couleurs, de gens, d'activités et d'odeurs, avec une violence telle que je fus incapable de garder mon sang-froid.

Je touchai l'homme assis devant moi sur le siège du passager et lui demandai :

– Qu'est-ce qui se passe ? C'est jour de congé ?

Il regarda par la fenêtre ouverte, se tourna vers moi et secoua la tête.

– Vous voulez parler de la foule ?

Je fis signe que oui.

– Non, répondit-il en souriant. Au Caire, c'est toujours comme ça.

Guy était si ravi qu'il rit tout haut. En observant la scène, je me demandai si nous serions heureux de vivre dans une atmosphère de Mardi gras perpétuel.

Des hommes émaciés, vêtus de longues robes en lambeaux, fouettaient et invectivaient des mules lourdement chargées.

D'élégantes limousines circulaient au milieu des crottes de chameaux. Dans l'ombre des gratte-ciel, les bêtes glissaient d'un pas léger en balançant leur large croupe d'un air désinvolte. Deux par deux ou en compagnie d'hommes, des femmes bien mises ignoraient superbement leurs sœurs, enveloppées de la tête aux pieds dans de lourds et volumineux voiles noirs. Des enfants couraient à gauche et à droite, piaillaient sous les roues de charrettes brinquebalantes, évitaient de justesse les roues des taxis. Des vendeurs à la criée brandissaient leurs marchandises en interpellant les passants. De jeunes garçons proposaient des boissons aux fruits. Aux carrefours, des hommes faisaient la cuisine, penchés sur des braseros. Dans la voiture, l'air, qui sentait les épices, le crottin, les gaz d'échappement, les fleurs et la transpiration, était presque visible. Après un trajet qui nous sembla durer des heures, nous entrâmes dans un quartier relativement paisible. Après avoir garé la voiture, les deux hommes qui nous avaient accueillis

nous firent traverser un jardin bien entretenu jusqu'à un immeuble de bureaux blanchi à la chaux. Ils déposèrent nos bagages près de la porte du vestibule et, après nous avoir serré la main et donné l'assurance que Vus ne tarderait pas à arriver, nous laissèrent sur place.

Des Africains allaient et venaient, nous saluaient au passage. Au moment où mon corps allait céder à l'épuisement, Vus entra par les portes ouvertes. Il poussa un cri en nous voyant et se précipita pour nous prendre dans ses bras. Il souriait sans retenue, tellement qu'on lui aurait donné dix ans. Là, à ce moment précis, je ne doutai pas que nous serions follement heureux. Le Caire serait le théâtre des ébats de deux amoureux contemporains.

Vus me libéra et serra Guy dans ses bras sans cesser de rire. On aurait dit un père Noël sexy à la peau brune, dont les largesses et l'amour nous étaient réservés.

– Allons chez nous. C'est juste de l'autre côté de la rue.

Je dis quelques mots à Guy en montrant les bagages. Vus secoua la tête.

– On vous les montera.

Nous traversâmes le jardin en sens inverse, bras dessus, bras dessous, jusqu'au 5, Ahmet Hishmat.

Nous suivîmes Vus dans l'escalier du vaste immeuble à la façade de marbre. Au milieu des marches, un Noir aux vêtements crasseux sourit en s'inclinant.

– Bonjour, monsieur Make, dit-il.

Vus déposa des pièces dans la main tendue de l'homme et lui dit quelques mots en arabe. Au moment où nous nous engagions dans le couloir sombre et frais, Vus nous apprit que l'homme, qui s'appelait Abou, était le *boabab* ou portier, et qu'il s'occuperait de nos valises. Au bout du couloir, il déverrouilla une porte sculptée et nous entrâmes dans un luxueux salon. Un canapé en satin aux rayures rouges et or retint d'abord mon attention.

Au-dessus d'un autre canapé aux riches textures, une tapisserie discrète était accrochée au mur. Au milieu de la pièce, une table basse recouverte d'une exquise marqueterie reposait sur un antique tapis oriental.

Vus demanda à haute voix ce que je pensais de la pièce et Guy fit de petits bruits appréciatifs, mais j'avais du mal à imaginer qu'un propriétaire puisse meubler un appartement loué d'objets aussi précieux.

À quelques pas de là, Guy cria :

– Viens voir, m'man !

Me prenant par le coude, Vus me conduisit dans la pièce suivante, où des fauteuils et un canapé de brocart Louis XVI étaient posés sur un autre tapis. La salle à manger était remplie de meubles français anciens. Dans les chambres, il y avait des lits énormes, des armoires, des coiffeuses et d'autres tapis orientaux.

Pour me donner une contenance, je souris. Dans la cuisine vide, je repris enfin mes esprits.

Un réchaud encrassé de suie était posé sur une tablette, à côté d'une pile d'assiettes, d'ustensiles bon marché et de verres grossiers.

Vus toussa, embarrassé.

– C'est l'appareil dont les Égyptiens se servent pour faire la cuisine, expliqua-t-il. Un réchaud à méta. Euh... Je n'ai pas encore eu le temps d'arranger la cuisine. De toute façon, les cuisinières coûtent une fortune. Je me suis dit que j'attendrais ton arrivée.

– Tu veux dire que toutes ces cochonneries nous appartiennent ?

Sans doute avais-je crié. Guy, coincé dans la petite pièce avec nous, me fit les gros yeux, et Vus me décocha un regard hautain et courroucé.

– J'ai tenté d'aménager une maison confortable pour toi, au point de négliger mon travail. C'est vrai, j'ai différé des affaires importantes du PAC à seule fin de décorer cet appartement. Et toi, tu dis que ce sont des cochonneries ?

Il tourna les talons et sortit. Guy secoua la tête, écœuré par mon ingratitude et ma grossièreté, puis il s'élança à la suite de Vus. Leur départ silencieux réussit à me plonger dans la honte. Vus était généreux. En fait, je n'avais jamais vu de meubles pareils, sinon dans les annonces publicitaires de magazines chics ou dans les foyers de vedettes de cinéma blanches. Mon mari nous élevait, mon fils et moi, à des hauteurs où l'air était raréfié. Et au lieu de le remercier, je me montrais revêche et indifférente.

Le sentiment profond que j'avais de n'être bonne à rien m'avait toujours empêchée d'acheter de beaux objets, des meubles de prix, des tapis hors du commun. C'était du reste ce que voulaient les Blancs. J'étais noire et donc forcément indigne de posséder des armoires à l'élégant placage français ou encore des tapisseries sur lesquelles des cavaliers livraient

leurs antiques batailles, racontées en fils de soie. Dorénavant, je cesserais de me déprécier. Tout autant que Lady Astor, je méritais d'avoir de belles choses et de poser mes longs pieds noirs sur des tapis d'Orient. Vus tenait à ce que son épouse ait le train de vie d'une princesse, et il n'était pas moins homme (je dus passer outre à mon complexe d'infériorité et m'enfoncer cette vérité dans la tête) que Rockefeller ou Kennedy.

Les valises avaient été déposées au milieu du premier salon. J'entendis Vus et Guy bavarder sur le balcon. J'allai les trouver avec un sourire si chaleureux qu'il eût suffi à faire fondre les neiges de l'Everest.

– C'est la plus belle maison que j'aie vue de toute ma vie, dis-je.

Vus hocha la tête et me sourit comme si j'étais une enfant récalcitrante qui, après avoir piqué une crise idiote, retrouvait ses bonnes manières. Guy sourit aussi. Comme il s'y attendait, sa mère se ressaisissait. Nous contemplâmes le dos d'un homme : il désherbait ce qui, nous apprit Vus, était notre jardin privé. Nous avons un portier et un jardinier. La nouvelle était surprenante, mais je réussis tant bien que mal à l'assimiler.

Au cours de nos premières semaines au Caire, nous fûmes présentés aux combattants pour la liberté de l'Ouganda, du Kenya, du Tanganyika, de la Rhodésie du Nord et du Sud, du Basutoland et du Swaziland. Des diplomates de pays ayant déjà accédé à l'indépendance s'arrêtaient à la maison pour faire la connaissance de la femme américaine de Vus Make, un peu dépassée par les événements.

En compagnie de sa femme, Kebidetch Erdatchew, Jarra Mesfin, de l'ambassade éthiopienne, arriva tôt et repartit tard. Le chargé d'affaires du Liberia, Joseph Williamson, et sa femme A.B. nous invitèrent à la Résidence.

J'étais l'héroïne d'un roman grouillant de femmes endiamantées, d'hommes élégants, d'intrigues, d'espions internationaux et de dangers. D'opulents tissus, des parfums exotiques et le zèle de serviteurs attitrés menaçaient d'effacer

jusqu'au souvenir de l'enfance que j'avais menée en Amérique en tant que citoyenne de second ordre.

Vus, Guy et moi déjeunâmes près de la pyramide de Gizeh, où nous vîmes des chameliers tourner autour du sphinx. Dans l'air poussiéreux, des radios de voiture réglées au maximum égrenaient des notes plaintives.

J'avais embauché comme cuisinière et femme de ménage une vieille et courtaude Soudanaise du nom d'Omanadia. En effet, Vus avait déclaré que ma réticence à l'idée d'avoir une servante à demeure s'expliquait non pas par un esprit démocratique, mais bien plutôt par un snobisme bourgeois, qui avait pour effet de priver d'un emploi une femme qui en avait le plus grand besoin. Quoi qu'il en soit, elle faisait la cuisine et surtout savait se servir du petit réchaud à méta qui demeurerait mon unique cuisinière.

Guy était inscrit au collège américain de Mahdi. Tous les jours, il effectuait en bus le trajet de vingt-cinq kilomètres qui séparait la maison de son école. Peut-être tenait-il à en mettre plein la vue à ses pairs et à ses nouveaux professeurs, ou encore avait-il été piqué au vif par le choc culturel, mais, quelle qu'en soit la raison, il réussissait exceptionnellement bien. Inutile de le houspiller pour qu'il fasse ses devoirs. Qui plus est, l'humeur sombre qui l'avait habité au cours des derniers mois à San Francisco et à New York avait complètement disparu. Au Caire, il se montra discipliné, joyeux et loquace. Bref, il était de nouveau mon fils. Nous nous lançâmes un défi, à savoir qui de nous deux retiendrait le plus de mots d'arabe et parlerait la langue avec l'accent le plus authentique.

On organisa en ville un Congrès de la solidarité afro-asiatique et Vus se dit que j'aimerais y assister.

L'immense salle me coupa le souffle. Sur de longues tables légèrement inclinées, on avait placé des écouteurs et des micros. Des hommes de toutes les couleurs, habillés de costumes nationaux variés, déambulaient dans les allées et conversaient bruyamment dans des langues aux sonorités

étranges à mes oreilles. La disposition des fauteuils, les micros et les multiples nationalités présentes me firent penser à l'Assemblée générale de l'ONU, et mon cœur se mit à battre à tout rompre. Je m'accrochai à Vus. Hostile aux manifestations d'intimité en public, sauf s'il en était l'instigateur, il se dégagea, mais resta assez près de moi pour chuchoter :

– Ces gens-là ne te rendent pas nerveuse, au moins ?

Je me redressai et pris au moins autant de recul qu'il l'avait fait.

– Penses-tu. Il m'en faut plus que ça.

C'était évidemment une fanfaronnade. Je rentrai la tête et me faufilai parmi les hommes. Vus m'agrippa par le bras.

– J'aimerais te présenter un de tes compatriotes.

En me retournant, j'aperçus un jeune homme mince vêtu d'un costume bien taillé. Il me souriait. Il était tout d'un bloc, avec les yeux en forme d'amande, le visage long et délicatement ovale, le sourire allongé et mince. Sa peau était de la couleur des amandes légèrement grillées. Vus dit :

– Maya, je te présente David Du Bois. Il est journaliste au Caire. C'est un de mes bons amis. David, je te présente Maya, ma femme.

Les premiers mots de David me firent l'effet d'un baume sur une plaie dont j'ignorais l'existence.

– Enchanté, Maya Angelou Make. J'ai beaucoup entendu parler de vous. L'Égypte tout entière se réjouit de votre arrivée. Il paraît que vous chantez ?

La voix d'un Noir américain d'âge adulte a d'indéniables textures. Elle a un lustre d'onyx poli ou une rugosité noueuse, raboteuse. Elle peut rappeler les sonorités graves d'une contrebasse, être aussi aérienne et lyrique qu'une flûte. Un Noir qui parle d'une voix monotone le fait exprès, dans l'intention de vous instruire.

J'avais oublié l'amour que je portais à ces rythmes.

– Merci, répondis-je. Je suis heureuse d’être là.

Nous nous sourîmes et nous embrassâmes. Peut-être avait-il envie depuis longtemps d’entendre une voix de Noire américaine.

À la maison, les cocktails se multipliaient. Vus devait nouer des contacts, mais aussi distraire les intéressés, sans parler de leurs femmes et de leurs amis. Lorsqu’il était au Caire, l’appartement bourdonnait d’activité. Pour nos amis musulmans, j’appris à préparer de grands repas sans porc et à servir des punches aux fruits non alcoolisés. Aux Africains et aux Européens, nous offrions du jambon rôti, du riz au jambon, des épinards aux lardons, des pois verts au jarret de porc, le tout arrosé de scotch et de gin.

Bientôt, j’observai d’indéniables liens entre les voyages de Vus et notre calendrier mondain. À son retour d’Algérie, pays indépendant et ouvertement anticolonialiste, il était de bonne humeur et déambulait dans l’appartement d’un air insouciant. À ces moments-là, il avait envie d’être seul à la maison avec Guy et moi. Il décrivait le succès de la révolution algérienne comme si le soulèvement d’une durée de sept ans et demi s’était produit en Afrique du Sud et non à l’extrémité septentrionale du continent. Les yeux brillants, le visage immobile, Guy l’écoutait nous parler fièrement de ses conversations avec Ben Bella ou Boumediene. Ses séjours au Ghana étaient suivis de comptes rendus des exploits du gouvernement de Nkrumah et de conversations à la bonne franquette. Nous jouions au Scrabble et écoutions de la musique tous les trois. Dans notre chambre à l’éclairage tamisé, il me prenait délicatement dans ses bras. Mon corps devenait alors le moulin à prières qui accueillait ses suppliques. Nos ébats étaient de hautes célébrations, riches et sacrées, une communion sacramentelle.

Lorsque, en revanche, il se rendait en Afrique australe, sans passeport ni papiers, et abandonnait les costumes taillés sur mesure et les chaussures faites à la main au profit des sandales

et des rudes étoffes des membres de tribus, à seule fin de rejoindre des groupes de fugitifs en rade, il rentrait au Caire gonflé à bloc, éveillé, tendu, les yeux injectés de sang. Au sujet de ce qu'il avait vu et des endroits qu'il avait visités, il se montrait vague.

À peine rentré, il se ruait sur le téléphone.

– Tu es libre ce soir ? Viens à la maison. Ma femme va nous préparer un des repas afro-américains dont elle a le secret. Nous allons bien boire et bien manger. Allez, je t'attends.

Il répétait l'invitation à plusieurs reprises avant de me demander si je pouvais fricoter quelque chose en vitesse. Des invités envahissaient l'appartement, mangeaient et buvaient à profusion, parlaient fort et repartaient. À l'occasion de ces rassemblements, David Du

Bois et moi trouvions parfois un petit coin tranquille. Là, nous nous entretenions des nôtres.

Les affectations journalistiques de David s'étendaient à l'Europe, à l'Afrique et à l'Asie. Le mariage ayant élargi mes horizons, je m'intéressais désormais à la politique changeante de ces régions-là. Tandis que, autour de nous, les conversations portaient sur les inquiétudes suscitées par l'Inde et Goa, Tshombe et l'Union minière propriété d'une société belge, le Liban et la crise au Moyen-Orient, nous nous demandions comment les parents noirs de l'Amérique pouvaient laisser leurs enfants aller à l'école au milieu de femmes et d'hommes blancs qui crachaient et hurlaient des injures. Quels seraient les effets sur la psyché de ces petits le jour où des policiers en uniforme lâcheraient des chiens sur eux pour les empêcher de se rendre en classe ?

Tôt ou tard, nous cessions de nous apitoyer sur nous-mêmes en nous disant que les nôtres survivraient. Il suffisait de constater les progrès qu'ils avaient déjà accomplis. Puis, tout doucement, nous fredonnions de vieux spirituals. (David insistait toujours pour commencer par son préféré : *Glory, Glory, Hallelujah, When I Lay My Burden Down.*) L'exhibitionnisme était sûrement pour quelque chose dans

notre volonté de chanter dans une pièce remplie de personnes en train de bavarder, mais nous obéissions également à une motivation plus profonde. Les paroles et la mélodie avaient le pouvoir de nous ramener dans un territoire aussi familier que le giron maternel. Longtemps, très longtemps auparavant, nous étions venus d'Afrique, d'accord, mais les sonorités de l'Amérique noire, plus fraîches dans notre mémoire, nous étaient également plus précieuses.

Lorsque David et moi poussions la note, les diplomates et les politiciens, les femmes en chaleur et les hommes en cavale, les pique-assiettes et les révolutionnaires cessaient de sermonner, de flirter, d'opiner du bonnet, d'implorer, de pontifier et d'expliquer et se tournaient vers nous. D'abord sans enthousiasme, sachant que les mélodies que nous fredonnions avaient été composées par des représentants du dernier grand groupe de personnes réduites à l'esclavage, les invités se joignaient à nous, uniquement par politesse. Après quelques mesures, la musique imposait ses propres exigences. Impossible de résister à sa remarquable humanité. J'ignorais ce que pensaient les invités. Leur esprit m'était étranger, mais l'allégeance à nos chants se peignait clairement sur leurs visages. Vus, conscient de l'attention de ses camarades, rendait hommage à notre survie et, en unissant sa voix aux nôtres, nous aidait, David et moi, à renouer des liens avec un passé amer et magnifique.

Par un superbe après-midi d'été, Omanadia vint me trouver sur le balcon.

– Madame ?

J'avais fait la sieste dans la chambre fraîche. Je me sentais détendue et d'humeur indulgente.

– Oui, Omanadia ?

Si elle voulait prendre le reste de sa journée, elle pouvait toujours courir. J'avais besoin d'être gâtée encore un peu.

– J'ai encore une fois arrêté l'homme aux tapis, madame. Vous dormiez.

– Quel homme aux tapis ?

J'étais éveillée, à présent, bien qu'un peu sonnée.

– L'homme qui encaisse pour les tapis. Il n'a rien reçu depuis deux mois. Même chose pour les deux hommes qui viennent au sujet des meubles.

Elle rit d'un air malicieux.

– Les autres servantes de la rue me préviennent, alors je n'ouvre pas la porte.

En raison de son âge et de sa langue bien pendue, Omanadia était la terreur et le chouchou des boutiquiers, des jeunes servantes et des portiers. Elle était au fait de toutes les rumeurs et savait pratiquement tout sur les habitants du quartier.

– Combien devons-nous, Omanadia ?

Elle tentait de se maîtriser, mais ses yeux brillaient.

– Combien, madame ? M. Make serait fâché si je vous le disais. C'est lui, l'homme.

– Combien, Omanadia ?

Elle utilisa ses doigts comme un boulier. Nous avons payé seulement le dixième du coût des tapis. Nous devons plus de

la moitié du prix des meubles des chambres à coucher. Nous n'avions encore rien versé pour les serviettes et les draps brodés. Les comptes des meubles du salon et de la salle à manger étaient en souffrance. Pour le loyer, nous avions deux mois de retard. Je la remerciai et lui dis de prendre le reste de la journée.

Le spectre du shérif adjoint de New York était à la porte, tapi derrière les lourdes draperies. Presque invisible, il attendait son heure dans mon jardin parfaitement entretenu. À New York, l'expulsion avait été pénible, mais, au moins, j'étais chez moi et j'avais des amis à qui je pouvais demander de l'aide. Et il y avait toujours ma mère. Nous aurions pu rentrer à San Francisco, mon fils et moi. Mais si on nous jetait à la rue au Caire, au milieu des enfants misérables, sans domicile fixe... Vers qui nous tournerions-nous ? Jeune, pauvre et sans ressources aux États-Unis, j'avais refusé l'aide sociale. Je n'allais tout de même pas me résigner à cet expédient dans un pays qui avait du mal à nourrir sa propre population.

Je devais trouver du travail.

J'appelai David. Lorsqu'il sut que j'étais aux prises avec un problème urgent, il me donna rendez-vous dans un salon de thé du centre-ville.

Le restaurant était lumineux : chandeliers en cristal, comptoirs en bois d'acajou astiqués avec soin et femmes ornées de bijoux buvant du café turc dans de minuscules tasses en porcelaine. Bref, tout le contraire de ma pitoyable histoire.

David avait choisi une table au centre de la salle clinquante. Il tira ma chaise et je résolus de mentir – la fameuse crise n'était qu'un prétexte que j'avais inventé de toutes pièces pour sortir de la maison ou encore j'avais besoin d'un coup de main pour planifier le menu d'un banquet. Il commanda du whisky et je papotai sur les soirées organisées par les ambassades, un repas pris à l'ombre des pyramides, mes progrès spectaculaires en arabe, l'adaptation de Guy à sa nouvelle école.

Je remarquai alors qu'il n'avait pas souri une seule fois. Quand je cessai enfin de pérorer, il demanda :

– Et alors, cette urgence, c'était quoi ?

– Rien du tout, en fait.

Nous n'avions pas encore eu le temps de forger une amitié. Et voilà que j'allais me servir de lui simplement parce qu'il était noir américain, comme moi. « Nous sommes de la même couleur, mais ça ne fait pas de nous des cousins », disait ma mère. Notre différence commune ne m'autorisait nullement à lui demander une faveur.

– C'est à propos de Vus ?

Il me regardait droit dans les yeux. Je me dis : « Faut-il donc que tout soit toujours ramené à Vus ? »

– Je m'ennuie un peu à la maison sans rien faire. J'ai travaillé toute ma vie. Je me disais que tu saurais peut-être où je pourrais trouver du boulot. Juste de quoi m'occuper.

Il se détendit et sourit.

– Tu veux du travail ? Au Caire, les femmes de la bonne société ne travaillent pas. Je pensais que tu étais au courant. Pourquoi ne pas devenir membre d'une organisation féminine ? Ou alors, forme un club de femmes de diplomates. Tu pourrais aussi écrire des articles pour des journaux noirs américains. *L'Amsterdam News* ou quelque chose du genre. Tu n'as rien à faire ?

Il pouffa de rire.

– Et moi qui croyais que c'était sérieux, ma belle.

J'étais plus que sérieuse. J'étais désespérée. Avec mes grands airs, j'avais donné à David l'impression d'être une de ces femmes frivoles que je méprisais.

– Je suis sans le sou, David. Tout ce que nous avons a été acheté à crédit. Le loyer est en retard, les frais de scolarité de Guy n'ont pas été payés. Je n'ai pas assez d'argent pour rentrer

chez nous et je ne peux pas rester ici à moins de trouver du travail.

Le sourire disparut et il hocha la tête.

– D'accord, d'accord. Je me disais que c'était quelque chose du genre. Je peux peut-être, seulement peut-être, te trouver du travail. Je vais faire de mon mieux. Et Vus, dans tout ça ? Il va t'autoriser à travailler ?

– L'important, c'est que je dégote quelque chose. Je m'occupe du reste. J'en ai trop bavé. Pas question de me laisser arrêter maintenant. J'ai été friturière, serveuse, stripteaseuse, collectrice de fonds. Et ce n'est que le début.

David secoua la tête.

– Les femmes noires, je te jure... Bon, bon. Parfait, buvons encore un coup. Cet après-midi même, je vais téléphoner à une de mes connaissances.

Je quittai le restaurant enhardi par l'alcool et par une conversation truffée de vantardises, aussi sûre de moi qu'une femme entretenue glissant des baklavas au miel entre ses lèvres peintes en rouge.

Deux jours plus tard, David m'accompagna chez Zein Nagati, président de la Middle East Feature News Agency. M. Nagati, bel homme de très forte taille portant un costume en tweed fripé, me fit penser à un professeur d'université.

Il parlait rapidement, sans jamais se répéter, comme s'il avait l'habitude de s'adresser à des secrétaires qui notaient ses paroles en sténo.

Il avait créé un magazine appelé l'*Arab Observer*. Ce n'était pas à strictement parler un organe officiel du gouvernement égyptien, en ce sens qu'il ne relevait pas directement du ministère de l'Information. Cependant, sa ligne éditoriale serait en tous points conforme à la politique nationale. Il s'apprêtait à embaucher un maquettiste hongrois et avait déjà douze journalistes en service. Du Bois avait dit de moi que j'étais une journaliste chevronnée, la femme d'un combattant africain pour la liberté et une administratrice hors pair.

Rédactrice en chef adjointe, ça me dirait ? Il me mit en garde : comme je n'étais ni égyptienne, ni arabe, ni musulmane et que, par surcroît, je serais la seule femme du bureau, je risquais de ne pas avoir la vie facile. Il mentionna un salaire, et j'eus l'impression d'avoir découvert une mine d'or. Puis il se leva et me tendit la main.

– Très bien, madame Make. Vous commencez lundi. Je serai là pour vous présenter à vos collègues. Du Bois vous fera visiter. *Salaam*.

Il saisit son attaché-case, s'inclina devant moi, serra la main de David et sortit.

Je brûlais de dire quelque chose, mais j'étais tombée dans une tranchée aux parois raides et boueuses.

Lorsque je repris un semblant de connaissance, je me rendis compte que David parlait.

– Ce n'est pas si difficile. Je vais te donner un coup de main. Téléphone-moi quand tu veux. Tu as fait des reportages et tu as administré des bureaux. De toute façon, tu voulais du boulot.

Il proposa de me faire voir son bureau, qui se trouvait dans le même immeuble, puis de m'emmener manger. Je le suivis docilement, mais je ne garde aucun souvenir de son bureau ni des personnes que nous avons sans doute rencontrées. Nous allâmes au Hilton du Caire, mais on aurait aussi bien pu me servir des sandwiches à l'air et une salade de nuages. J'étais obnubilée par les antécédents exagérés que David avait fait miroiter à M. Nagati sur la foi des mensonges éhontés que je lui avais racontés. La boule que j'avais dans la gorge, celle qui m'empêchait de manger, s'expliquait par le souci suivant : quelle ruse me faudrait-il employer pour dire la vérité à Vus et conserver à la fois mon mari et mon travail ?

En me déposant rue Ahmet Hismat, David me tapota l'épaule.

– Tu te rends compte, cocotte, que nous sommes les deux seuls Noirs américains à travailler dans les médias au Moyen-

Orient ?

Je le gratifiai d'un sourire bidon et sortis de la voiture, écrasée par le poids de mes nouvelles responsabilités.

Lorsque je me trouvais devant une situation inédite, aux États-Unis, je savais agir. J'avais fait en grande partie ma propre éducation en passant de longs jours et de longues soirées dans les bibliothèques. J'avais transmis à mon fils de vagues connaissances glanées dans des livres empruntés. En Égypte, cependant, je devais affronter seule mon dilemme. L'ambassade américaine disposait de collections en langue anglaise. Mais après les mots durs que j'avais eus en présence d'Africains sur la politique raciste des États-Unis, il était hors de question que je mette les pieds à cet endroit. Je palpai les livres que Vus et moi avions apportés : *Africa and World Peace* de George Padmore, *Les Âmes du peuple noir* de Du Bois, des recueils de poèmes de Langston Hughes et de Paul Laurence Dunbar, *Personne ne sait mon nom* de Baldwin.

Le livre de Baldwin me donna du courage. *Personne ne savait mon nom*. Ou plutôt, on m'avait appelée par toutes sortes de noms : Marguerite, Ritie, Rita, Maya, Bébé, Chienne, Pute, madame, fille et épouse. En Égypte, je serais désormais connue sous le nom de « rédactrice en chef adjointe ». Ce titre, je le mériterais, même si je devais pour cela travailler comme une esclave. Bon, pas tout à fait, mais presque.

Guy rapporta à la maison un nouvel avis de retard de paiement et je lui dis que j'avais fait le nécessaire. Preuve de la confiance absolue qu'il avait en moi, les interrogations qui se lisaient sur son visage disparurent aussitôt.

Vus rentra le dimanche matin, reposé et superbe. Personne d'autre que lui ne terminait un voyage en avion de dix heures frais comme une rose. À la vue des cadeaux qu'il nous avait rapportés – un collier zoulou pour moi, un jeu d'échecs pour Guy –, nous nous exclamâmes. Nous nous offrîmes un copieux repas, puis Guy partit au cinéma en compagnie de camarades de son école.

Dans notre chambre, nous passâmes une heure délicieuse à apprivoiser de nouveau nos corps. Ensuite, j'apportai du thé et des gâteaux au salon. Vus vint me rejoindre en robe de chambre et en pantoufles.

Je m'avançai prudemment.

– J'ai pris le thé avec David Du Bois.

– Ah bon ? Il va bien, au moins ?

– Je lui ai demandé de me trouver du travail.

Vus crachota, puis il s'essuya la bouche avec une serviette en papier.

Sa réaction me prit ensuite entièrement au dépourvu. Il se mit à rire. Il poussa d'abord quelques ricanements avant de s'esclaffer de bon cœur, puis s'étouffa de nouveau. Il finit par reprendre contenance. Ses premiers mots furent :

– Vous, les femmes noires... Qui sait comment vous prendre ?

Il riait avec un peu plus de retenue.

– Noire et Américaine... Tu crois que tu peux débarquer au Caire et trouver du boulot, juste comme ça ? C'est de la folie pure, la preuve que tu as le culot d'une femme noire et l'arrogance d'une Américaine. Je dois dire, ma chère épouse, que ce ne sont pas des qualités très seyantes. Ne fais pas la moue, Maya. Tu sais que je t'adore. Ce sont seulement des attributs qui ne te conviennent pas. Je t'ai donné le livre de Gamal Nasser, non ? Tu ne l'as pas lu ? La République arabe unie est déterminée à relever le niveau de vie de ses citoyens, sur les plans politique et économique. Comme tu es ma femme et étrangère par-dessus le marché, tu ne trouveras jamais de travail. D'ailleurs, je subviens à tes besoins. J'aime bien que tu t'occupes de Guy et de moi, et...

Il se frotta tendrement le menton.

–... peut-être aurons-nous un enfant, un petit frère pour Guy.

Retentit alors en moi un cri muet, de ceux qui embrasent les veines, déchirent les muscles et pincent les nerfs, tandis que le corps, lui, ne bronche pas.

Nous n'avions jamais évoqué la possibilité d'avoir des enfants. J'avais un fils. C'était comme si j'avais donné à mon corps l'ordre d'en rester là. J'avais beau ne pas recourir à des contraceptifs, je n'avais été enceinte qu'une seule fois.

Il triturait toujours son menton, tirait sur les rares poils qui le parsemaient.

– Le loyer est en retard, Vus. Nous avons reçu la visite d'encaisseurs qui réclament le paiement des meubles et des tapis. L'école de Guy a déjà envoyé deux avis. J'ai renvoyé le jardinier et je paie Omanadia à même l'argent que tu me donnes pour la nourriture. Il faut que je travaille.

– Je veille toujours à ce que tout le monde soit payé, non ?

Je ne répondis pas et n'évoquai pas non plus notre expulsion à New York. Il éleva la voix.

– Je ne gaspille pas mon argent. Tu le sais. Je reçois seulement une allocation pour le bureau et mes frais de subsistance. Les déplacements coûtent cher. Même chose pour les services des imprimeurs. Je sois soigner mon apparence. Toi aussi. Nous sommes des combattants pour la liberté. Pas des mendiants.

Je devais faire preuve d'adresse et de ruse. Au moment où j'élaborais ma stratégie, je doutais d'être assez futée pour parvenir à mes fins.

– Tu dis avoir besoin de moi, Vus. D'une femme, et pas uniquement d'une maîtresse de maison. Ta lutte est aussi la mienne. Je ne peux pas me contenter de tenir maison et de servir à dîner à des réfugiés.

Il allait m'interrompre, mais je le pris de vitesse.

– Si je travaillais, tu pourrais utiliser ton allocation pour le bureau. Tu pourrais publier un bulletin mensuel plutôt que trimestriel. Nous aurions de quoi acheter des manteaux chauds

pour les nouveaux fugitifs. Mon salaire suffirait à payer les dépenses de la maison.

Il écouta, les yeux brillants, puis la lumière s'éteignit.

– Tu es une femme hors du commun, ma chérie. Excuse les mots durs que j'ai eus pour toi. Tu n'es pas arrogante. Tu es au contraire réfléchie. Ton idée est bonne. Mais c'est impossible. Tu ne trouveras jamais d'emploi au Caire.

– J'en ai déjà un, Vus. Rédactrice en chef adjointe de l'*Arab Observer*. Je commence demain.

Sur son visage, je vis l'incrédulité se muer en colère, puis en fureur.

– Tu as accepté du travail sans m'en parler ? Te prends-tu donc pour un homme ?

Se levant, il se mit à faire les cent pas sur le tapis luxueux. Sa tirade le conduisit du canapé à l'entrée, puis au grand fauteuil. Après, il vint se camper devant moi. Là, il attaqua mon insolence, mon indépendance, mon irrespect, mon arrogance, mon ignorance, mon mépris de l'autorité, mon insensibilité, mon effronterie et ma mauvaise éducation. Assise, je le regardais et je l'écoutais, perdue dans mes pensées. Il avait raison. De ce déluge de mots ressortait un portrait assez juste de ma personne. Je me rendis également compte que j'avais peut-être dépassé les bornes. Un Noir américain n'aurait pu s'accommoder d'une épouse aussi impétueuse, et encore moins un mari africain ayant macéré toute sa vie dans une tradition où il importe à l'homme de préserver au moins un semblant d'autorité. J'avais tout fait de travers. J'aurais dû montrer à Vus que j'étais déprimée et mélancolique. Il m'aurait forcée à avouer les causes de mon humeur chagrine. À force de manigances, j'aurais pu m'arranger pour que l'idée d'un passe-temps pour sa chère épouse vienne de lui. Un petit boulot à temps partiel, peut-être. Un peu de secrétariat l'après-midi. Au sentiment que j'avais d'avoir tout bousillé s'ajouta la certitude choquante de ne plus être amoureuse.

Je n'aimais plus l'homme qui, dans son langage coloré, déversait sur moi sa fureur. Les dernières bribes de mystère s'étaient évanouies. J'avais éprouvé pour lui une attirance physique telle que, à son approche, la sueur s'accumulait là où deux parties de mon corps se touchaient. Il était à présent à portée de main, mais l'excitation avait disparu. C'était seulement un homme gras qui, debout devant moi, me réprimandait.

À la longue, sa colère s'épuisa, son énergie vacilla. J'attendis qu'il fasse marche arrière et se laisse tomber dans le fauteuil face au mien. Après m'avoir abreuvée de reproches, il était vidé, et j'étais pour ma part paralysée par l'extinction de mon amour. Nous restâmes là à nous regarder, à contempler le sol et les tapisseries, à nous regarder de nouveau.

Il rompit le silence. D'une voix douce, il dit :

– Téléphone à David. Dis-lui que tu as agi en femme américaine, mais que je suis de retour et que je t'ai rappelé que tu étais une épouse africaine.

Je savais que ni les menaces ni les cajoleries ne me feraient renoncer à cet emploi. Je répondis sur un ton soyeux :

– J'ai donné ma parole. Pas seulement à David, mais aussi à M. Zein Nagati. C'est un ami de Gamal Abdel Nasser. Il sait que je suis ta femme. Il dit que le journal a besoin de moi. Si je me désiste maintenant, ta réputation risque d'en souffrir.

Vus se releva.

– Tu vois ? Tu vois que ton entêtement d'Américaine risque de porter préjudice à notre lutte ?

Il s'efforçait de mobiliser la même fureur qu'auparavant, mais il était déjà trop fatigué. Il alla dans la chambre et revint tout habillé. Il passa devant moi et sortit en claquant la porte.

Je restai à réfléchir dans le joli salon. J'avais un fils à élever et une splendide maison. J'avais un emploi pour lequel je n'étais pas qualifiée. J'avais un mari en colère que je n'aimais plus. Et j'étais au Caire, en Égypte, où je n'avais pas d'amis.

On sonna à la porte. Je crus que c'était Vus qui avait oublié ses clés. Dans la lumière diffuse, David Du Bois me souriait. J'esquissai à mon tour un léger sourire. C'était comme si la délivrance m'était apparue en personne.

– Je me suis dit que tu étais peut-être un peu nerveuse pour demain, ma belle. Alors je suis venu te dire que tout ira bien.

Assis dans le salon, nous parlâmes avec légèreté du journalisme et de nos attentes respectives. J'avais envie de me délester de mes ennuis, de lui dire que je n'avais plus envie d'être rédactrice en chef adjointe et que, par surcroît, mon mari s'opposait fortement à mon projet d'être autre chose qu'une épouse soumise.

Vus nous surprit au milieu de nos bavardages inoffensifs. Lorsqu'il aperçut David, son visage s'illumina et il sourit d'un air ravi.

Les deux hommes se donnèrent l'accolade et Vus appela David « mon frère ». Sans doute David remarqua-t-il que Vus ne m'adressait pas la parole.

– Tu dois être drôlement fier de ta femme, Vus, dit-il. À propos du poste, je veux dire.

Tiède soudain, Vus se retira en lui-même.

– Le poste...

Il répéta le mot comme s'il ne l'avait encore jamais utilisé.

Se tournant vers moi, David lut sur mon visage une détresse que je ne me donnai nullement la peine de dissimuler. Il s'adressa alors à Vus :

– Pendant ton absence, Maya m'a téléphoné. Je l'ai invitée au salon de thé. C'est là qu'elle m'a dit que tu travaillais trop, que tu brûlais la chandelle par les deux bouts, qu'elle commençait à se faire du souci pour ta santé. En sa qualité d'épouse, elle se sentait l'obligation de prendre sur ses épaules une partie de ton fardeau. À ses yeux, aucun homme ne peut sans aide accomplir tout ce que tu fais.

Vus se détendait. Ses épaules reprirent leur position habituelle, et un lent sourire dérida un peu son visage.

Les mots de David avaient peu à peu raison de l'hostilité de Vus.

– Elle sait que la plupart des Africains dans ta situation n'autoriseraient jamais leur femme à travailler. Mais tu es un révolutionnaire, seul t'importe le triomphe de l'Afrique et tu es prêt à tout pour arriver à tes fins.

Vus hocha la tête.

– C'est vrai. C'est vrai.

David était convaincant, persuasif et menteur en diable. Vif et créatif, il me soutenait en véritable frère.

Lorsque Vus et moi nous couchâmes, je fus surprise de constater que le fait d'être dans les bras d'un étranger ne diminuait en rien mon plaisir physique.

Vus insista pour m'accompagner jusqu'aux bureaux qu'occupait l'*Arab Observer* au centre-ville. À notre entrée dans l'immense salle aménagée en loft, David nous fit signe depuis un coin éloigné. Il salua Vus d'abord, moi ensuite. En premier lieu, il présenta Vus à mes collègues, puis les hommes se serrèrent la main, prirent des nouvelles de leur santé et remercièrent Dieu en arabe. Ils me laissèrent en marge de leur cérémonie à la manière d'un enfant abandonné à la porte d'un orphelinat. Lorsqu'ils eurent terminé de se saluer, de s'incliner et de sourire, David me fit signe de m'avancer et je fus présentée à mon tour.

Même si je sentis peu de cordialité chez mes nouveaux collègues, je me détendis un peu : les hommes, au moins, n'étaient pas ouvertement hostiles. C'était un début. La présence de Vus leur montrait que je n'étais pas une effrontée remettant en question leur monde masculin. J'appartenais à un homme qui, poussé par la gêne financière, mettait sa femme au travail. En présentant Vus d'abord, David s'était conformé au rituel établi et avait dissipé l'hostilité avant même qu'elle n'ait le temps de se manifester.

Même si la décision de Vus de m'escorter m'avait plongée dans une fureur sans nom (mon père ne m'avait jamais accompagnée à l'école, au premier jour de la rentrée), je dus admettre que mon mari m'avait rendu un fier service.

On me fit voir mon bureau et un serviteur nous apporta le café qu'il avait préparé sur un réchaud installé près de la fenêtre. Une fois la cérémonie terminée, Vus serra une fois de plus toutes les mains, me gratifia d'un geste de la tête et sortit. David s'attarda quelques minutes, puis il échangea à son tour des poignées de main.

– Tu as créé une bonne impression, dit-il doucement en prenant la mienne entre ses doigts. Je te téléphone plus tard.

Je n'avais rien dit, rien fait ; je n'avais donné aucun signe d'intelligence ni de talent. Était-ce pour cela que les hommes réagissaient favorablement ?

L'ignorance me cloua sur ma chaise pendant au moins une heure. En détournant les yeux, des hommes dont j'avais oublié ou mal saisi le nom passaient devant mon bureau, des feuilles à la main. Le serviteur m'apporta tasse sur tasse d'un café sucré et épais que je bus docilement.

Soudain, il y eut un bruissement de feuilles, un martèlement de pieds et une pétarade de machines à écrire. M. Nagati était arrivé. Hochant la tête en direction des journalistes à présent affairés, il fonça tout droit vers mon bureau.

– Madame Make ?

Je me levai.

– Vous vous en sortez ? Vous avez vu David ? Les présentations ont été faites ? Bien.

Il éleva la voix. Il prononça quelques mots en arabe et les employés s'agglutinèrent autour de lui. Une fois de plus, je restai en marge du cercle formé par les hommes. Je ne comprenais rien de ce qu'il racontait de sa voix explosive. Il passa à l'anglais sans changer de ton.

– Madame Make ?

On aurait dit qu'il me donnait l'ordre d'enfiler mon grand uniforme et de me mettre au garde-à-vous.

– Oui, monsieur Nagati ?

Je me glissai dans le couloir. Le grand homme baissa les yeux sur moi, s'efforça de sourire, n'y réussit pas.

– Voici le responsable des nouvelles britanniques. Ceux-ci s'occupent, dans l'ordre, des nouvelles européennes, des nouvelles soviétiques, des nouvelles américaines et des nouvelles asiatiques. Vous vous chargerez de l'Afrique. Vous lirez leurs textes et ils liront les vôtres. À partir de la semaine prochaine, l'*Arab Observer* sera un hebdomadaire. Le magazine est imprimé dans le sous-sol de l'immeuble. Venez avec moi que je vous présente les typographes.

Sans ajouter un mot, il détala. Je mis quelques secondes à comprendre que j'étais censée le suivre.

Nous entrâmes dans la pièce faiblement éclairée et poussiéreuse qui occupait le sous-sol. Élevant la voix, M. Nagati se mit à hurler en arabe. Des hommes vêtus de djellabas sortirent de l'ombre. Aussitôt, des lumières vives révélèrent les moindres recoins.

En anglais, il précisa que j'étais Mrs. Make, la nouvelle rédactrice en chef adjointe. Les hommes me serrèrent la main et me souhaitèrent la bienvenue en arabe. Je souris en priant pour que M. Nagati reste dans l'immeuble pour l'éternité ou, à tout le moins, qu'il me raccompagne jusqu'à l'étage. Nous prîmes congé des imprimeurs et mon employeur parla jusqu'à la porte de l'immeuble. Le magazine devait être prêt pour la distribution la semaine suivante. Il devait être beau et élégant, rempli d'informations exactes et pertinentes. Mes collègues n'avaient jamais travaillé avec des femmes, sauf peut-être des secrétaires, mais ils étaient instruits et capables. À propos de secrétaires, il en enverrait quelques-unes au cours des prochains jours.

– Au revoir, madame Make. Je suis sûr que vous vous en tirerez très bien.

Il poussa la porte et disparut. Pour ma part, je restai plantée là, la bouche grande ouverte, comme pour avaler un essaim de mouches.

Je me forçai à regagner mon bureau. J'avais au moins appris que j'avais hérité des affaires africaines.

Il me fallait des journaux, des magazines, des revues et des monographies. Une carte géante et un dictionnaire anglais ne seraient pas non plus de trop. Maintenant que je ne désirais plus Vus, j'avais besoin de lui, des informations qu'il avait accumulées au fil des ans dans sa tête bien rangée. Il connaissait les tribus, les dirigeants, la topographie, le climat et la situation politique de tous les pays du continent.

Deux journalistes, le porteur de café et moi arrivâmes à mon bureau en même temps. Le serveur déposa sa petite tasse et repartit aussitôt. Les deux journalistes approchèrent des chaises, je m'assis, ils me répétèrent leurs noms et nous commençâmes à discuter plutôt confortablement. Tacitement, nous convînmes que les présentations initiales ne comptaient pas. Ils proposèrent de me faire voir le télex et de me montrer où trouver des renseignements pour étoffer les communiqués de presse. Je pouvais aussi transporter mon bureau dans la pièce adjacente, où il y avait une bibliothèque contenant des centaines de livres en anglais. Le sourire prit naissance dans mon estomac, derrière mes genoux ou sous les ongles de mes orteils. Il déferla en vagues harmonieuses, inondant mon corps de chaleur et de bien-être. Je songeai à Frère Lapin. À l'instar de tous les petits Noirs du Sud, j'avais entendu des contes folkloriques depuis ma plus tendre enfance. Dans une salle de rédaction grande ouverte du Caire, un de mes préférés me revint en mémoire. Pendant des années, Frère Lapin vola des carottes dans un jardin, jusqu'au jour où le propriétaire – après maintes tentatives, après maints stratagèmes ingénieux mais infructueux – finit par l'attraper.

Sous l'effet de la colère, l'homme était rouge comme le sang. Il secoua le lapin, tant et si bien que sa queue faillit se détacher. « Je te tiens, lapin, dit-il. Et je te réserve le pire supplice imaginable. Le pire de tous, tu m'entends ? Je vais te

faire pleurer et crier, souhaiter que Dieu ne t'ait jamais insufflé la vie. »

Le lapin se mit à gémir : « Je vous en prie, monsieur. Ne me réservez pas le pire supplice imaginable. Tout, mais pas ça. Mais, de toute façon, à mon avis, vous ne connaissez pas le pire châtement. Alors je suis prêt. Allez. Faites-moi ce que vous voulez. » Le lapin se mit à trépigner et à grimacer. « Mais pas le pire supplice, je vous en supplie. » Le fermier lança au lapin un regard suspicieux. « Quel est donc le pire supplice ? » demanda-t-il. « Je ne vous le dirai pas », répondit le lapin.

Le fermier se mit à mentir : « Tu peux me le dire, petit lapin. Je promets de ne pas te le faire subir. »

Le lapin se détendit. Il demanda au fermier : « Si je vous le dis, vous jurez de ne pas me l'infliger ? »

La main sur le cœur, le fermier donna sa parole d'honneur.

Le lapin se détendit encore un peu plus. « Vous avez une grande marmite en fer noire, fermier. Vous pouvez la remplir de lard, allumer le feu et me faire cuire dans l'huile bouillante, et je n'en aurai cure. » Le fermier, l'air sceptique, laissa dire. « Vous pouvez aussi, dit le lapin, m'écorcher vif et transformer mon pelage en manteau pour votre petite fille, et je m'en moquerai. »

Le fermier fixait le lapin, incrédule. « Vous pouvez me couper les pattes et les donner à vos amis comme porte-bonheur, et j'en serai ravi. Non, le pire supplice... »

Le fermier s'enflammait. « Dis-moi, lapin, quel serait le supplice suprême. »

Le lapin commença à trembler et sa voix se fit si ténue que le fermier avait peine à l'entendre. « Vous voyez les ronces, là-bas ? » fit-il en montrant un massif d'orties. « Ne me lancez pas là-dedans, je vous en supplie. »

Le visage du fermier se durcit. « Tu es sûr qu'il s'agit du pire châtement imaginable ? » demanda-t-il au lapin. « Oui, fermier, oui. Les ronces me trouent la peau comme des aiguilles brûlantes, me piquent les yeux comme des épines, me

retiennent comme des chaînes et me lacèrent le corps comme des fouets. Ne me lancez pas dans les ronces, je vous en supplie. »

Le fermier saisit le lapin par les oreilles, le souleva haut dans les airs et se mit à le faire tourner au-dessus de sa tête. Pendant ce temps, il répétait : « Tu es sûr ? » Et le lapin répondait en pleurant : « Il n'y a pas de pire châtiment ! » Finalement, le fermier fit tourner le lapin à toute vitesse, visa les ronces et lâcha sa proie. Frère Lapin atterrit sur ses pattes. Il avait les yeux secs et brillants. Il dressa les oreilles et salua le fermier de la patte. Il lui sourit, découvrant ses dents, blanches comme du babeurre. « Enfin chez moi. Enfin. Dieu merci, je suis de retour chez moi. »

Je souris doucement pendant que les hommes tiraient et poussaient mon bureau vers la bibliothèque. Lorsqu'ils sortirent et que je me retrouvai seule au milieu des tablettes remplies de livres aux titres et aux auteurs inconnus, je me sentis comme Frère Lapin au milieu des ronces.

Pendant deux semaines, je travaillai dans cette pièce. J'utilisais tous mes temps libres pour puiser sur les tablettes des informations sur le journalisme, l'écriture, l'Afrique, l'imprimerie et l'édition. La plupart des livres, œuvres d'auteurs morts depuis belle lurette, avaient été publiés des années auparavant en Grande-Bretagne. Pourtant, j'y dénichais parfois des faits utiles.

L'arrivée des secrétaires me força à revenir dans la salle de rédaction, en compagnie de mes collègues masculins, mais, entre-temps, j'avais eu le temps d'acquérir un semblant de jargon journalistique. Je commençai à agencer des nouvelles sorties tout droit du télex et à y ajouter quelques bribes d'informations générales obscures et vaguement pertinentes. Puis je changeais le titre du texte et je me l'appropriais.

Je restai à l'*Arab Observer* pendant plus d'un an et mon ignorance s'atténua peu à peu. Abdoul Hassan m'apprit à écrire un article d'opinion si subtil que le lecteur finissait par se persuader que l'opinion était la sienne. Eric Nemes, le maquettiste, me fit comprendre que la position d'un article sur la page, la police de caractères utilisée et même la couleur de l'encre étaient aussi importantes que le soin apporté à l'écriture. David Du Bois m'initia à l'art de choisir

un sujet et de persévérer jusqu'à avoir en main tous les détails. Vus me fournissait des renseignements sur les États africains nouvellement indépendants et politiquement flous. J'eus droit à une augmentation de salaire de M. Nagati, au respect de mes collègues et à quelques compliments de la part d'inconnus.

Les jours de semaine débutaient par un petit-déjeuner en famille que nous servait Omanadia. Vus lisait le journal, Guy avait le nez plongé dans un livre et je parcourais les papiers que j'apportais toujours à table. Lorsque, à la porte de l'immeuble, nos chemins se séparaient, je me disais souvent

que nous ne savions plus communiquer. Fini le plaisir que nous prenions autrefois à être ensemble.

La vie de Guy devenait de plus en plus compliquée. Il devait composer avec la sexualité adolescente, l'énigmatique langue arabe, un corps qui donnait l'impression de monter à l'assaut des nuages et un foyer sans joie. Pour se défendre, il s'enterrait dans les livres ou se lançait à corps perdu dans les rues folles et trépidantes du Caire.

Pour qu'il passe plus de temps à la maison, je lui proposai d'organiser des soirées à l'intention de ses amis arabes. Il refusa poliment, mais avec froideur, en affirmant que ni lui ni ses camarades ne tenaient à être enfermés entre quatre murs. Ils préféraient de loin les souks et les ruelles, la vieille ville et la grande place al-Tahrir, et je ne devais surtout pas me faire de souci pour lui, car il allait bien.

Aucun de nous n'arrivait à cacher son malheur aux autres. Nous avions été trop proches pendant trop longtemps. Dans une atmosphère de respect mutuel, nous acceptions de tels simulacres de contentement. Vus travaillait deux fois plus fort.

Le nombre d'hommes qui s'échappaient d'Afrique du Sud augmentait sans cesse. Certains s'arrêtaient en Rhodésie du Nord, où ils vivaient dans la clandestinité jusqu'au jour où des dispositions étaient prises pour leur permettre d'aller plus loin. Quelques-uns trouvaient refuge en Éthiopie, mais il fallait encore les déplacer, et Vus avait pour tâche de trouver des nations amies disposées à accueillir les fugitifs désormais apatrides. Ils avaient tous besoin de vêtements, de nourriture, d'un logement. Certains souhaitaient s'initier au métier des armes, d'autres réclamaient une formation médicale ou juridique. Le dévouement de Vus à leur endroit ne se démentit jamais.

Même si notre mariage était désormais sans magie, je continuais d'admirer Vus et de l'apprécier. J'irais jusqu'à dire que je l'aimais. Seulement, je n'étais plus amoureuse de lui. Il avait du reste des aventures, comme il m'en donnait de multiples preuves. Sans fournir d'explications, il rentrait tard

la nuit, les paupières lourdes, empestant le parfum. Il lui arrivait même de découcher. Je ne disais rien. J'avais mon travail, ma maison et deux amies : A.B. Williamson, l'épouse ronde et jolie du chargé d'affaires du Liberia, et Kebidetch Erdatchew, l'épouse du premier secrétaire de l'ambassade d'Éthiopie. *A priori*, nous n'avions rien en commun, sinon notre sexe et la couleur de notre peau. Kebidetch était mince, petite et mariée à un fils de la maison royale des Sélassié. Belle comme de l'or ancien et aussi discrète qu'une chambre forte, elle accréditait la croyance populaire africaine voulant que l'Éthiopie abrite les femmes les plus splendides du continent.

Sa beauté était légendaire. Un jour, à Addis-Abeba, le majestueux Jarra Mesfin l'entrevit au passage par la fenêtre d'une voiture et, sur la foi de ce seul regard furtif, décida qu'il la retrouverait, la séduirait, l'épouserait. La cour qu'il lui fit et leur mariage subséquent inspirèrent des chants populaires repris en chœur dans les rues et les cafés de l'Éthiopie. Sept ans plus tard, ils échangeaient encore des regards langoureux dans des pièces bondées. Ils n'avaient pas d'enfants et vivaient à Zamalek dans un appartement luxueux et paisible, en compagnie d'un vieux serviteur qu'ils avaient emmené de chez eux.

A.B.(Banti pour les intimes) avait grandi dans la région défavorisée de Grand Bassa, au Liberia. Sa famille l'avait envoyée parfaire son éducation à Monrovia, la capitale. Son air mutin, sa bonne humeur et son esprit vif lui assurèrent de nombreux amis et un mariage avec un jeune avocat qui entreprenait son ascension professionnelle.

Ils vivaient dans la résidence de l'ambassadeur en compagnie de leurs trois enfants, de la sœur cadette de Banti, de la fille adolescente d'une amie, de deux servantes libériennes, d'une gouvernante, d'un blanchisseur égyptien, d'un portier et d'une cuisinière. L'immeuble était si bruyant qu'il donnait l'impression de frissonner. Des enfants turbulents jouaient au chat dans la cage d'escalier. Un gros tourne-disque diffusait de la musique Highlife d'Afrique de l'Ouest. Dans le

grand salon, des petites filles ricanaient en se disant à l'oreille des secrets de petites filles. Banti promenait sa silhouette ronde et courte dans la maison, et son rire pimenté ajoutait encore à la cacophonie aromatique.

Kebi, Banti et moi nous vîmes fréquemment à l'occasion de réceptions diplomatiques ou des soirées ruineuses que nous donnions à la maison. Longtemps, nous fûmes l'une pour l'autre de simples connaissances. Nous franchîmes le pas qui nous séparait de l'amitié lors d'une fête organisée à la résidence libérienne. Des invités occupaient les moindres recoins du rez-de-chaussée. Accompagnés de leurs épouses, des diplomates africains, asiatiques et européens côtoyaient des représentants officiels du gouvernement égyptien, venus eux aussi avec leurs femmes. Des serviteurs engagés pour l'occasion se faufilaient parmi les invités en brandissant des plateaux chargés de verres.

J'étais assise à côté d'une Yougoslave dans le petit salon lorsque j'entendis la voix de Vus s'élever au-dessus du tumulte dans une pièce voisine.

– Je parle au nom des Xhosas, des Zoulous, des Shonas et des Sothos. Vous êtes une bande d'idiots, d'idiots purs et simples.

Je bondis, puis, me rappelant mes bonnes manières, priai ma compagne de m'excuser. (À l'époque, Vus courtisait les Yougoslaves.) Je me frayai un chemin parmi les invités. Vus haussait encore le ton.

– Une nation idiote, cupide et étroite d'esprit. Vous êtes méchants et stupides. Stupides, vous m'entendez ?

J'arrivai à destination plus vite que je m'y attendais : au fur et à mesure que je m'avançais, les invités situés au cœur de l'action battaient en retraite, se dispersaient d'improbable manière. Vus faisait face à un Blanc qui, n'eût été ses yeux exorbités et ses joues rouges, aurait pu passer pour mort. Il était raide comme la pierre. On aurait pu penser qu'il avait rendu l'âme dans cette position et qu'on l'avait laissé à la vue de tous, telle une statue. En revanche, le mépris animait le

visage de Vus. Le bras droit levé, il enfonçait le bout de l'index dans la poitrine de son vis-à-vis.

– Dites-leur, dites aux sauvages de votre pays que notre Mère l'Afrique ne les laissera plus téter son sein.

Vus, je le savais, était ivre d'alcool, de rage ou d'un mélange incendiaire des deux. Autour de nous, le tumulte avait baissé de plusieurs crans. Les autres invités conversaient à mi-voix, sur un ton réprobateur. Je me sentais aussi impuissante que si j'avais été muette ou sous hypnose.

– Je parle au nom de l'Afrique australe. De l'Afrique du Sud-Ouest. Du Mozambique, de l'Angola...

–... et de l'Éthiopie.

Les mots, d'abord venus du fond de la pièce, gagnèrent en intensité, au fur et à mesure que s'avancait celui qui les proférait.

– Il parle au nom des Amharas, des Gallas et des Érythréens.

Se dégageant de la masse compacte des invités, Jarra apparut et alla se planter à côté de Vus. Il y eut un autre mouvement, et Kebi se rangea à côté de Jarra. Son initiative me donna le courage de m'approcher un peu plus de Vus, mais nos motivations étaient entièrement différentes. Par son geste, Kebi manifestait son soutien. Pour ma part, j'espérais simplement que ma présence inciterait Vus à se maîtriser. Nous étions tous les cinq au centre de la pièce, à la manière de tribus belligérantes s'affrontant dans une clairière. Entre nous, c'était l'impasse. La voix déjà haut perchée de Jœ Williamson s'éleva au-dessus de la rumeur.

– Mes frères, mes frères.

D'un pas gracieux, Jœ s'avança vers Vus et Jarra, tel un orgueilleux coq nain.

– Discuter est une chose. Soulever une émeute en est une autre. Dans un cas comme dans l'autre, le moment est mal choisi.

Sans changer de ton, il passa au patois libérien : – Dans mon pays à moi, Vieil Homme dit : « Dépêche, dépêche, arrive demain. Prends ton temps, arrive aujourd’hui. » Ou encore : « On va à la fête pour montrer ses dents. On va à la guerre pour montrer ses bras. »

Vus se tourna vers Jœ, et je retins mon souffle. Jœ était le doyen du corps diplomatique africain. Il soutenait Vus et tous les combattants pour la liberté. Il jouissait d’un très grand respect au Caire et je l’aimais beaucoup. Si Vus se retournait contre lui, je n’avais qu’à rayer son nom de la liste de nos connaissances : Vus avait la langue aussi acérée qu’une sagaie et Jœ était un homme fier. Vus sourit et secoua la tête.

– Frère Jœ, dit-il, on devrait faire de toi le président de tout le continent.

S’inspirant de Vus, Jarra se détendit.

– Parle au nom du reste de l’Afrique, Vusumzi, mais laisse l’Éthiopie tranquille. Cependant, ajouta-t-il en montrant Jœ du doigt, l’empereur fera peut-être de lui un ras.

Ils rirent.

Tous les invités semblèrent respirer en même temps. Subitement, on entendit de la musique. Les attroupements se disloquèrent. Vus, Jœ et Jarra s’éloignèrent ensemble. L’homme qui avait fait les frais de la sortie de Vus disparut. Seuls Kebi, Banti (qui s’était rangée derrière son mari) et moi restâmes au milieu de la pièce. Kebi nous regarda, leva les sourcils et haussa légèrement ses frêles épaules. Banti posa les mains sur ses hanches et sourit d’un air malicieux. On aurait dit trois fantassins au terme d’une guerre déclenchée en leur absence et laissés sur le champ de bataille après un armistice conclu sans eux. Je m’esclaffai. Banti et Kebi ricanèrent tout bas. Nous nous approchâmes et, en souriant, nous touchâmes les épaules, les bras, les mains et les joues. Notre amitié était née de la colère subite d’un homme, de la défense du premier par un quasi-inconnu et de la médiation fine et humoristique d’un troisième. Au cours des dix-huit mois qui suivirent, nous fûmes inséparables.

Je ne sus jamais ce qui avait provoqué l'explosion. En réponse à mes questions, Vus, à la maison, dit :

– Il avait tort. Il a été trop lâche pour dire le fond de sa pensée.

– Il t'a insulté ? Il a offensé notre race, je veux dire ?

– Pas directement. Comme la plupart des racistes blancs, il s'est montré paternaliste. J'aurais préféré une gifle à sa condescendance. J'aurais pu riposter de la même manière.

J'étais parfaitement d'accord. En compagnie de Noirs, certains Blancs, écartelés entre le racisme profondément enraciné en eux et les prescriptions de la politesse, offensent sans le savoir les Noirs qui les entendent. Les formules stéréotypées (« Certains de mes meilleurs amis... ») et d'autres tentatives maladroites de courtoisie provoquent chez les Noirs des débordements de fureur que les Blancs ne peuvent ni comprendre ni éviter.

À cause des différences culturelles et de mon incapacité à parler couramment l'arabe, j'avais du mal à me lier aux Égyptiennes. Les secrétaires n'avaient ni le courage (il faut dire que, en tant que rédactrice en chef noire américaine faisant un mètre quatre-vingt-trois, je ne me fondais pas exactement dans le décor), ni le temps (nombre d'entre elles avaient accepté l'emploi pour venir en aide à des parents, à des sœurs ou à des frères dans le besoin), ni l'envie (certaines, déjà fiancées, travaillaient pour constituer leur trousseau) de répondre à mes avances amicales.

J'avais entendu parler de Hanifa Fathy, et le respect avec lequel on prononçait son nom ne m'avait pas échappé. Hanifa Fathy, la poète. Ensuite, Hanifa, la femme d'un juge. En Égypte, il était rare de ne pas faire de l'état civil d'une femme son principal titre de gloire.

Lorsque nous nous rencontrâmes enfin à l'occasion d'un colloque, j'eus la surprise de la trouver jolie. Je n'avais jamais rien entendu sur son apparence. Elle portait ses cheveux brun

clair assez longs, à la Lauren Bacall, et ses traits féminins prononcés me firent aussi penser à l'audacieuse actrice américaine. Lorsque nous nous serrâmes la main (elle avait la poigne solide), elle déclara tout de go qu'elle lisait mes articles dans l'*Arab Observer* et qu'elle avait depuis un moment la ferme intention de m'être présentée. Elle me proposa de venir chez elle, où se réuniraient quelques Égyptiennes – universitaires et enseignantes –, et j'acceptai volontiers.

Dans le salon à la mode d'Hanifa, je rencontrai des Égyptiennes qui avaient fait leurs études de doctorat en Europe, de même que des peintres et des actrices de talent, mais elles me semblaient trop instruites et trop orientées vers la carrière pour s'accommoder des rapports légers de l'amitié. Hanifa, en revanche, était chaleureuse et pleine d'esprit. Nous passions nos samedis après-midi à papoter dans la véranda du country club du Caire.

À défaut de combler mon désir de romantisme, mon mariage m'accablait de structures et d'obligations. Même si je travaillais dix heures par jour, mon salaire me glissait entre les doigts comme le sable dans un sablier. Nous étions perpétuellement à court d'argent. Vus avait soif de vêtements, de voyages et de soirées. Guy réclamait des habits et de l'argent de poche. J'avais besoin de tout, moi aussi. Ou plutôt, je voulais davantage de choses, des choses dont je m'étais toujours passée.

La situation était plutôt décourageante, mais je n'arrivais pas à me défaire d'une sorte de gaieté qui s'assoyait sur mes genoux, se hissait sur mes épaules ou s'étalait sur les paumes de mes mains. Après tout, je vivais au Caire, en Égypte, je travaillais et je subvenais à mes besoins. Mon fils se portait bien. Il y avait David Du Bois, Banti, Kebi et Hanifa. J'avais un frère et trois sœurs en puissance. Bref, je ne pouvais pas me plaindre.

Banti donna une soirée amusante, à laquelle seules des femmes avaient été invitées. On célébrait l'anniversaire d'une grande femme médecin libérienne. Des domestiques en uniforme servirent des plats recherchés et toutes sortes de

boissons. Le salon était décoré comme pour une grande réception de l'ambassade, et un trio de musiciens jouait des airs familiers.

Des épouses et des secrétaires des ambassades africaines, quelques Égyptiennes et moi savourions le sentiment de notre importance. Nous mangeâmes, bûmes, et la moitié des invitées finirent par danser en solitaire sur le parquet bien astiqué de Banti. Chacune reproduisait les pas de son pays. Kebi, les mains sur les hanches, traçait de tout petits motifs du bout des pieds, soulevait une épaule, puis l'autre, suivant un balancement sensuel. Banti et Mrs. Clelland de l'ambassade du Ghana dansèrent à la manière Highlife. Elles sautillaient avec légèreté, les genoux un peu pliés, poussant leur postérieur un peu à gauche, un peu à droite, puis juste derrière elles. Quant à moi, je combinai twist et swim. Pour ma peine, j'eus droit à des rires et à des applaudissements de la part des non-danseuses restées sur les côtés.

La soirée tirait à sa fin lorsqu'une jeune femme entra en scène, vêtue du costume traditionnel de l'Afrique de l'Ouest. La longue jupe imprimée et le chemisier assorti ceignaient un corps éblouissant. Elle avait de larges épaules, de gros seins fermes, des hanches ondulantes et une taille fine et juvénile. Les autres danseuses s'assirent et laissèrent toute la place aux mouvements de la splendide jeune femme. Elle pivotait sur elle-même, faisait de grands gestes des bras, jouait des coudes et trépignait, encouragée par les cris et les rires des spectatrices.

– Trémousse-toi, ma belle. Trémousse-toi.

– Vas-y, petite. Montre-nous.

– Ha ! Ha !

Elle prenait un air narquois, entendu, émoustillé. Ses larges hanches frémissaient comme si un oiseau, prisonnier de son bassin, cherchait à s'envoler.

Le ravissement des invitées me fit penser au plaisir que prennent les Noires américaines plus âgées à voir d'autres

femmes exhiber leur sexualité. Lorsque, des années auparavant, je dansais en me trémoussant, des femmes avaient l'habitude de me tapoter les hanches en disant : « C'est ça, bébé. Secoue-toi un peu. Vasy ! » Leur exultation était pure et sensuelle ; elles rayonnaient d'approbation. Les vieilles voyaient dans la sensualité d'autres femmes un prolongement de la leur et se remémoraient leur jeunesse. Les jeunes pensaient à leurs derniers ébats ou, devant un étalage de sexualité féminine, escomptaient avec plaisir leur prochaine rencontre amoureuse.

Je fus heureuse de constater que les Africaines et les Noires américaines avaient ce point en commun.

Lorsque la musique et la danse prirent fin, je rejoignis les invitées qui, faisant cercle autour de la jeune femme, la caressaient et la cajolaient en riant.

– Je viens du nord du Nigeria, dit-elle.

Elle avait la voix douce. Par respect pour le rang et l'âge des femmes de l'assemblée, elle gardait les yeux baissés.

– Je suis une jeune fille célibataire pourvue d'une bonne dot. J'habite chez des amis égyptiens et je suis venue ici pour apprendre l'arabe.

Elle s'appelait Mendinah. De toute évidence, elle était à la recherche d'un mari.

Nous la complimentâmes sur sa beauté et lui souhaitâmes la bienvenue au Caire. Bonne chance, lui dis-je en secret.

À son retour d'Addis-Abeba, une semaine plus tard, Vus voulut savoir s'il y avait du nouveau. David, lui appris-je, avait trouvé une nouvelle façon d'arrondir mes fins de mois. J'avais accepté d'écrire des commentaires pour Radio Égypte, et je toucherais quatre livres pour un compte rendu et une livre de plus pour ceux que je lirais moi-même.

Guy, qui avait obtenu des résultats acceptables à ses derniers examens, avait gentiment passé plus de temps à la maison en l'absence de Vus. Je parlai aussi à Vus de la soirée des femmes et de Mendinah. Il accueillit les nouvelles sans broncher et me parla sèchement de son voyage. Les noms autrefois exotiques ne me faisaient plus le même effet qu'avant et Vus avait depuis longtemps cessé de me régaler du récit de ses exploits périlleux. La routine quotidienne reprit de plus belle. Le jour, nous travaillions. Après une soirée passée dans la plus grande impassibilité, il nous arrivait, de loin en loin, de faire l'amour.

Au sein du corps diplomatique africain, une rumeur se répandit : Mendinah était une salope, une dévergondée, une pute, une catin briseuse de foyer. Les Africaines qui l'avaient tant admirée eurent l'impression qu'on leur versait de l'huile bouillante dans le creux de l'oreille. Elle avait sollicité un tête-à-tête avec quatre ambassadeurs. Trois d'entre eux avaient déclaré à leur épouse légitime que la jolie jeune femme avait offert ses faveurs en échange d'une somme d'argent. Au bout de quelques semaines, à force de lascivité, elle avait creusé un fossé entre les membres du corps diplomatique et leurs femmes. La seule mention de son nom plongeait les épouses dans l'inquiétude, et mes amies serrèrent les rangs pour faire rempart contre la dangereuse intruse.

Aucune femme ne l'invitait plus chez elle. Si elle cognait à une porte, on la renvoyait. Dans la rue, on ne lui adressait pas la parole. Le sort des maris qui avaient succombé à ses

charmes serait décidé dans l'intimité du foyer, mais l'affront fait aux épouses africaines devait être sanctionné en public.

Deux mois s'écoulèrent. Dans la communauté africaine, Mendinah disparut, perdit son nom. C'était comme si elle n'avait jamais existé. Puis un soir, une Égyptienne, amie très proche des femmes africaines, organisa une réception. Nous arrivâmes en retard, Vus et moi. Dans le petit salon, nous trouvâmes Banti, Kebi et sept dames déjà installées sur les canapés, leurs robes multicolores d'un éclat lumineux contre leurs peaux foncées. Elles saluèrent Vus, qui leur rendit la pareille avant d'entrer dans le grand salon, où d'autres invités conversaient debout. Je m'arrêtai et échangeai des politesses avec mes amies et d'autres femmes que j'en étais venue à connaître et à apprécier.

Dans le brouhaha de nos propos anodins, on entendit soudain :

– Bonsoir, madame Make.

La voix avait une familiarité troublante. Levant les yeux, j'aperçus Mendinah sous une porte voûtée ouvrant sur un couloir, à côté d'un tourne-disque.

Je hochai sèchement la tête et elle souleva le bras de l'appareil. La musique se tut. Lorsqu'elle fit pivoter vers moi son corps fabuleux, je détectai de la ruse dans son visage et aussi un soupçon de cruauté.

– M. Make a cherché à me joindre toute la journée, madame Make. Il a téléphoné partout pour avoir mon numéro.

Ses mots et ses intentions étaient impitoyables. Pendant quelques secondes, mon cœur refusa de s'acquitter de ses fonctions naturelles.

Sa voix me transperça.

– Lorsqu'il a enfin réussi à me trouver, il a dit qu'il devait absolument me voir. C'était très important.

Elle parcourut du regard les femmes assises. En serrant les dents, je m'accrochai à la fermeté de ma grand-mère depuis

longtemps disparue.

– J’ai refusé de le laisser venir chez moi.

Ses yeux revinrent aussitôt sur moi.

– Puis il a dit que c’était en rapport avec vous, que vous aviez besoin de quelqu’un pour vous donner un coup de main au magazine. Je cherche du travail, vous savez.

Une fois de plus, elle nous balaya du regard, les Africaines et moi.

Rien ne se produisit. Aucun ange ne descendit du ciel pour m’accompagner au paradis, comme je le méritais pourtant. Personne ne me toucha l’épaule pour me tirer de ce paralysant cauchemar. Personne ne bougea. Je me creusai les méninges, mobilisai l’adresse, le doigté et l’habileté dont j’étais capable, et je m’avançai.

– Mendinah ?

J’avais parlé d’une voix douce mais hautaine. Elle me regarda droit dans les yeux.

– C’est moi, madame Make.

Son ton trahissait l’insolence.

– Et tu étais disposée à travailler pour moi ? dis-je. Pour un salaire très élevé ? Avec, peut-être, une allocation de logement et ta propre voiture ? Ça t’aurait dit ?

La ruse déserta son visage. Soudain, elle redevint une petite fille. Elle aurait pu être ma jeune sœur. Elle avait baissé sa garde. Profitant de sa vulnérabilité, j’attaquai.

– Hélas, le poste a déjà été comblé. Dans le cas contraire, chère Mendinah, poursuivis-je, toujours à voix basse, tu n’aurais pas fait l’affaire. Tu es une ignorante et une dévergondée.

Je la gratifiai d’un sourire mauvais et entrai dans le grand salon.

Par chance, des chaises étaient alignées le long d'un mur. J'allai vite m'asseoir. En moi, il n'y avait plus trace de force ni d'orgueil. J'avais l'estomac creux, la tête qui me tournait. Je restai assise bien droite, du seul fait d'une habitude qu'on m'avait inculquée très tôt. Banti et Kebi accoururent, s'assirent de chaque côté de moi et me prirent les mains en murmurant des paroles de consolation :

– Tu as été merveilleuse, ma sœur, merveilleuse.

C'était Banti.

– J'ai été fière de toi, Maya, dit Kebi en me serrant la main entre les siennes.

– On aurait dit la reine mère.

– Une princesse.

– Ne pleure pas. Pas maintenant. Tu as réglé le problème. C'est fini.

Banti se pencha sur moi, m'obligeant à regarder son visage grave.

– Tu seras vengée, ma sœur. Pas de souci. Tu sais ce que dit Vieil Homme de mon pays ?

De l'anglais normatif, elle était passée au parler campagnard chantant du Liberia.

– Vieil Homme dit : « Fais des misères à Jésus-Christ et Dieu te donnera de la merde. »

Elle accentua son affirmation d'un geste de la tête.

Je fus frappée en même temps par l'humour et le blasphème. J'étais à la fois choquée et amusée. Il était si incongru de caser dans la même phrase Dieu, Jésus-Christ, la vengeance, la vertu et le mot « merde » que, sous l'effet de la surprise, j'oubliai l'humiliation que Mendinah m'avait fait subir.

Rongées par l'inquiétude, mes deux amies, l'air solennel, hochaient la tête pour bien marquer qu'elles approuvaient la sagesse du Vieil Homme. Au bout d'un moment, je leur fis un

signe de la tête, souris et me levai. Vus était seul, près d'une fenêtre, à l'autre bout de la pièce.

– Ah, ma chérie. Charmante soirée, n'est-ce pas ?

– Tu connais la fille qui fait jouer des disques là-bas, Vus ?

Il se retourna et regarda Mendinah, dont le profil tranchait distinctement sur le mur blanc.

Il secoua la tête.

– Je ne sais pas. Non.

Il répéta le même geste. La perplexité assombrissait son regard.

– Tu la connais, Vus. Pas la peine de mentir. Ne me mens pas, au moins.

Il se tourna vers moi, une illumination soudaine lissant son visage.

– Tiens, c'est vrai. N'est-ce pas cette Mendinah dont tu m'as parlé ?

Pour un peu, je l'aurais giflé pour qu'il éclate comme du pop-corn.

Je m'éloignai. Je ne savais pas comment Dieu réagirait si quelqu'un s'en prenait à Son Fils unique ni ce qui arriverait si je me défaisais de l'attitude soumise de l'épouse compréhensive pour laisser libre cours à la féminité de la Noire américaine.

Le trajet silencieux jusqu'à la maison me parut interminable. Vus conduisait lentement, laissant la vieille voiture brinquebalante choisir son propre rythme.

Une fois dans l'appartement, je jetai un coup d'œil dans la chambre de Guy. Il dormait. De ce côté, au moins, tout était en ordre. Je devais maintenant faire face à mon amoureux, à mon amour d'autrefois. Dans le salon, il déplaçait des meubles. J'entrai dans notre chambre et restai immobile dans le noir, sans savoir par où commencer.

– Maya, Maya, ne te couche pas tout de suite.

Je sortis dans le couloir. Le gros homme était calmement assis. Il avait placé un fauteuil face au sien.

– Assieds-toi, Maya. Je veux te parler de Mendinah. De Mendinah et de toutes les autres.

Sur le coup, je me sentis soulagée. Au moins, je n’aurais pas à amorcer la conversation. Une peur abyssale succéda à cette brève accalmie. S’il m’obligeait à accepter son infidélité, je n’aurais d’autre choix que de le quitter. En la cautionnant, je ne ferais qu’aggraver le crime. On m’avait parlé d’hommes qui emmenaient des femmes à la maison, qui les accueillaien dans le lit conjugal. Si c’était ce que Vus avait en tête, je devrais récupérer mon fils et prendre la route encore une fois.

Nous étions assis face à face. Nos genoux se touchaient.

– Je suis un homme. Un Africain. Ni primitif ni cruel. Une nation d’intrus et la plupart des Blancs du monde contesteraien ces affirmations, mais j’aimerais revenir sur chacune.

Je me dis que la nuit serait longue.

– Un homme a besoin d’une certaine quantité de gratifications sexuelles. En tant que femme, tu en as beaucoup moins besoin et moins envie. Tu ne peux pas comprendre.

– C’est un mensonge, Vus. Tu n’es pas une femme.

Au nom de quoi saurais-tu ce dont j’ai besoin ?

– Je ne tiens pas à débattre d’une question que je ne peux pas prouver, mais disons qu’il s’agit d’une vérité tacitement admise. Laisse-moi continuer. En tant qu’Africain, j’ai le droit, au sein de ma société, d’épouser plus d’une femme.

– Pas chez moi, pas dans la société où nous nous sommes connus.

– J’ai fait ta connaissance aux États-Unis, admit-il en souriant, mais nous sommes à présent en Afrique.

Voulait-il dire par là que la géographie avait une incidence sur ses gonades ? Je lui rappelai qu'il avait été infidèle à New York.

Il prit un air choqué.

– Tu n'en as aucune preuve.

Sur ce point, il avait presque raison. Je n'avais que le souvenir de parfums tenaces et de traces de maquillage sur ses vêtements.

Devant mon silence, il se détendit et se cala dans son fauteuil, écartant ses larges cuisses.

– Pour un Africain, l'acte sexuel n'a d'importance que dans le moment présent. Ce n'est pas lui qui cimente la famille. Le sexe fait du bien et allège la tension. On peut ensuite passer à autre chose.

– Et l'Africaine, dans tout ça ? demandai-je d'une voix douce empreinte de sarcasme. Elle n'a pas besoin de plaisir et de jouissance, elle ?

Il fronça les sourcils, offensé.

– Ne t'ai-je pas toujours donné satisfaction ? T'ai-je déjà laissée en état de manque ? Certains soirs, j'étais physiquement vidé et distrait par mon travail, mais je me suis toujours acquitté de mon devoir conjugal. Je te mets au défi de prétendre le contraire.

Je perdais l'avantage. Le fardeau de la preuve et la culpabilité étaient en passe de tomber sur mes épaules, où ils n'avaient franchement rien à faire.

– Je ne t'aime plus, Vus.

C'était la plus stricte vérité. Seulement, j'avais parlé moins dans l'intérêt de jouer franc-jeu que de reprendre la haute main.

Il ne broncha pas.

– Je suis au courant, ma chère. Depuis longtemps. Moi-même, je n'ai plus d'inclination romantique pour toi.

Cependant, nous nous respectons et nous nous admirons mutuellement. Nous avons l'avantage de partager les mêmes buts : la lutte pour la liberté, la fidélité envers notre Mère l'Afrique.

Il s'interrompt un instant et ajouta d'une voix plus douce :

– Et l'avenir de Guy comme Africain.

À ce moment précis, je sentis mon cœur se durcir. Je ne prêtais aucune foi aux insanités que Vus avait débitées à propos de l'infidélité de l'Africain, et je ne lui permettrai pas d'inculquer de telles fables à mon fils.

– Et Mendinah ? Parle-moi d'elle. Explique pourquoi tu t'es servi de mon nom, alors que tu voulais seulement l'attirer dans ton lit ?

– Je suis désolé. Sincèrement désolé.

Son esprit vif le servit encore une fois à merveille.

– Mais je t'ai entendue dire que tu aurais voulu avoir une autre femme noire au bureau.

Pendant les discussions, il y a toujours des moments au cours desquels mes pensées, à force de tourbillonner, semblent se figer en demi-cercles solides. Aucune repartie spirituelle ne me vient alors à l'esprit. Je suis muette jusqu'au moment où les remous s'apaisent. J'arrive alors à mettre des mots bout à bout, à constituer une première phrase. J'en étais là. Dans mon esprit, les idées se bouscullaient comme des enfants affolés jouant au chat. Vus était africain ; ses valeurs étaient différentes des miennes. Parmi les gens que je connaissais, mes parents, mes amis, la promiscuité sexuelle était l'ultime coup porté à un mariage. Elle faisait s'effondrer la confiance, pilier de la relation. Elle comportait aussi des dangers physiques. De ces gratifications clandestines momentanées résultaient parfois des maladies vénériennes. Tromper l'autre était déloyal et, pour tout dire, inamical. Les hommes africains n'étaient d'ailleurs pas seuls en cause. Depuis le début de l'histoire humaine, toutes les sociétés avaient été aux prises avec ce mal. La Bible judéo-chrétienne interdisait l'adultère

aux deux sexes. Habituellement, cependant, c'étaient les femmes qui payaient le prix le plus élevé : elles perdaient leurs cheveux aux mains d'un coiffeur brutal ou leur vie sous les pierres d'une communauté offensée. Aux États-Unis, les hommes blancs, grâce à l'esclavage et à l'oppression raciale, ont dépossédé les hommes noirs de leur nom, de leur langue, de leur pouvoir, de leur femme, de leurs filles, du sentiment inné de leur valeur, de leur confiance en eux-mêmes.

Parce qu'ils n'avaient pas réussi à tuer la sexualité des Noirs, les Blancs se mirent à l'envier, à la porter aux nues, à l'adorer et à la craindre. Certains Noirs, constatant qu'il leur restait au moins une chose que leurs ennemis ne pouvaient pas leur enlever, prirent l'habitude de se définir, y compris à leurs propres yeux, comme des maîtres ès relations sexuelles, possesseurs de grosses bites, de pénis artistes et d'un insatiable appétit sexuel. Goulûment, les Blancs s'inclinèrent, dévorés par l'envie. Dans leurs fantasmes intimes et plus rarement en public, les Blanches se languissent des membres énormes. Certaines Noires admettent volontiers que les Noirs ont un appétit vorace et donnent toute liberté à leurs maris et à leurs amants. D'autres, au moyen de couteaux, d'armes à feu, d'eau bouillante, de poisons et de cours de divorce, ont montré qu'elles n'acceptaient pas l'attitude généralisée.

– Mendinah. On la présente comme une croqueuse d'hommes. Les femmes comme elles sont bonnes pour une fois, deux à la rigueur.

Vus parlait depuis un certain temps. Soudain, je me remis à écouter le timbre monocorde de sa voix.

– Les hommes qui m'ont parlé d'elle la considèrent comme un réceptacle joli mais provisoire.

Je hochai la tête, sûre de moi. J'avais enfin trouvé les mots.

– Je te quitte, Vus. Je ne sais ni quand je partirai ni où j'irai. Mais je m'en vais, c'est décidé.

Sur ces mots, je me levai pour aller me coucher. Le visage de Vus ne se départit pas de son masque impassible.

Au bureau, je reçus un coup de fil de Banti qui me prit au dépourvu. Le lendemain de l'incident provoqué par Mendinah, je m'étais arrêtée chez elle, tôt le matin, pour lui faire part de mon intention de quitter Vus. Elle m'avait fait une réponse de femme dont le mari est fidèle : « Tu as été plus grande que nature, ma sœur. Tout le monde admire ta patience. Je te jure que tu n'as plus rien à prouver. » Décidée, délestée du poids de la complaisance et soutenue par une amie, j'étais arrivée au bureau d'excellente humeur.

– Dis donc, ma sœur, nous aimerions que tu passes à la maison, ce soir, Jœ et moi. Après dîner. Vers neuf heures. Ça te va ?

J'acquiesçai. La journée passa comme un éclair. La machine à écrire accouchait de grands paragraphes bons à tirer ou presque.

Ce soir-là, Vus ne rentra pas à la maison. Nous mangeâmes donc seuls, Guy et moi. Puisqu'il lisait, il fut heureux d'apprendre que j'avais rendez-vous et que, par conséquent, il aurait la maison à lui tout seul.

Un serviteur ouvrit la lourde porte de la résidence de l'ambassadeur libérien. J'entrai dans le vestibule et entendis un concert de voix basses. Banti ne m'avait pas recommandé de m'habiller pour une réception. D'ailleurs, l'humeur des invités n'était pas à la fête. Je passai devant le portier. Deux enjambées de plus et j'étais à la porte du salon. Une multitude de visages me fixaient.

C'était une soirée d'anniversaire surprise, me dis-je, décalée de plusieurs mois et dépourvue de gaieté.

Une vingtaine de personnes étaient assises sur des chaises disposées en demi-cercle. Kebi, Jarra et Banti étaient ensemble. J'examinai à la hâte les visages familiers et eus le sentiment d'être tombée, par pure malchance, sur un rituel secret ou encore un dangereux tribunal fantoche.

Personne ne souriait. Pas même mes amis. Ce moment de gêne me parut durer une éternité. Puis la voix haute et

mélodique de Jœ Williamson annonça sa présence.

– Nous t’attendions, sœur Maya. Entre, entre. Abdoul va t’apporter à boire. Entre et mets-toi à côté de frère Vus.

Je suivis des yeux la direction qu’il avait vaguement indiquée. Vus était assis, grave et raide, au centre de la rangée de chaises. Déconcertée et totalement mystifiée, je pris le parti de sourire et d’obéir à l’injonction de Jœ. Je trouvai une place libre à côté de mon mari. Le sourd bourdonnement des voix se poursuivit. Je me penchai sur Vus et chuchotai à son oreille :

– Quoi ? Qu’est-ce qui se passe ?

Il posa sur moi un regard empreint d’un grand calme.

– C’est pour toi, uniquement pour toi.

Son ton ne trahissait que la lassitude.

– Frères, sœurs, fit Jœ en s’avançant au milieu de la pièce, vous connaissez tous les motifs de votre présence en ce lieu. On me tendit un verre de scotch.

– Notre sœur venue de l’autre côté des mers et des siècles envisage de quitter notre frère sud-africain.

Et merde. Vus était au courant, j’étais au courant et j’avais mis Banti au parfum à peine quelques heures plus tôt. J’examinai les femmes et les hommes africains réunis dans la pièce et je me rendis compte qu’ils avaient déjà appris la nouvelle. Pas d’yeux exorbités, pas de serremments de mâchoires.

– Notre sœur et son fils sont revenus chez eux en Afrique. Nous savons tous qu’elle a travaillé très fort et qu’elle se sent africaine.

L’affirmation fut suivie d’un murmure d’approbation.

– Notre frère sud-africain mène la lutte en notre nom à tous. Tous les jours, il monte au front. Tous les soirs, Vusumzi Make sort armé et menace la forteresse de l’oppression des Blancs.

Un autre grondement d’approbation s’éleva et flotta dans l’air.

– Moi, qui suis votre frère à tous, ai convoqué le palabre. En dehors de la petite communauté réunie ici, Vus et Maya n’ont pas de famille en Égypte. Je vous invite donc tous à examiner l’affaire, à en soupeser le pour et le contre.

La panique m’embrouillait l’esprit, me paralysait les jambes.

– Je demande aux personnes assises de ce côté-ci de parler au nom de Maya et aux autres de défendre Vus.

Je réussis à me débarrasser du choc en secouant la tête. Je me levai.

– Désolée, Jœ, mais je refuse d’être traduite en justice. Je m’en vais.

Au milieu des protestations, Jœ s’adressa à moi.

– Tu vas rester en Afrique, ma sœur. Tu as un fils et un nom. Si tu subis l’épreuve du palabre, le résultat sera connu dans toute l’Afrique. Tu sais, Maya, que les nôtres, pour ce qu’ils ont vraiment besoin de connaître, ne comptent ni sur les journaux ni sur les magazines. Il y a ici des Ghanéens, des Maliens, des Guinéens, des Nigériens, des Éthiopiens et des Libériens. Tiens bon et assieds-toi, ma sœur.

Des années plus tôt, j’avais compris que tout ce que j’avais à faire, au fond, c’était rester noire et mourir. Rien n’était plus intéressant que le premier état et rien ne serait plus durable que le second. Aux moments les plus critiques, je me remémorais ces constats. Je regagnai ma place et m’assis à côté de Vus, qui n’était plus qu’un inconnu noir et corpulent.

Sans cesser de parler, Jœ Williamson disposa une table au centre du demi-cercle.

– Les personnes assises à droite de Maya défendront notre frère. Celles qui sont à gauche de Vus soutiendront notre sœur. Et n’oubliez pas, mesdames et messieurs, que nous sommes leur seule famille au sein de cette terre pour eux étrangère.

Je regardai à ma droite et mon cœur bondit. Mes amis – Banti, Kebi, Margaret Young, une Nigériane très proche, et

Jarra – prendraient le parti de Vus. Je me tournai. De l'autre côté, il y avait trois coureurs de jupons notoires, quelques vieux bonshommes indifférents et trois femmes que je connaissais à peine. Mon camp me fit l'effet d'être nul, complètement nul.

Jœ prit place et s'adressa à moi :

– Expose tes griefs, ma sœur. Raconte ta version de l'histoire.

Les Noirs américains ne dévoilent pas volontiers leur âme en public. Dans les églises d'autrefois, les paroissiens avaient l'habitude de se lever et de se plaindre des torts que leur avaient fait subir d'autres membres de la congrégation, mais c'était de l'histoire ancienne. De ces affrontements, il ne restait que des histoires grivoises.

Un jour, à l'église, Mrs. Jackson prit la parole. « Révérend, mes frères et mes sœurs, j'accuse Miss Taylor de raconter partout en ville que mon mari a une verrue sur ses parties privées. » Les « oui, oui » de la congrégation résonnèrent comme un roulement de tambour. Miss Taylor se leva à son tour. « Je tiens à rectifier mes propos. Je n'ai jamais affirmé que M. Jackson a une verrue sur ses parties privées. Ce serait un fieffé mensonge. Je n'ai rien vu de tel. Tout ce que j'ai dit, c'est que j'ai cru en sentir une. »

Jamais encore je n'avais lavé mon linge sale en public. Je restai donc raide et immobile.

– Raconte ta version des faits, ma sœur, répéta Jœ. Pourquoi notre frère est-il un mari insupportable ?

Je me tournai vers Jœ, puis vers mes amis les plus chers, ligüés pour la défense de Vus. Banti, Kebi et Margaret connaissaient tous mes griefs. Les fois où j'avais pleuré dans leurs bras et posé ma tête sur leurs genoux ne se comptaient plus. Elles restaient là, le visage impassible, comme des étrangères. Je regardai du côté de mes supporters. Ils avaient l'air froids, indifférents et bizarres. J'étais seule, une fois de plus. Comme j'étais déjà noire, je n'avais plus qu'à mourir.

– L’homme fourre son machin dans tous les orifices qui se présentent à lui. Je suis fidèle ; lui ne l’est pas.

Quelques toussotements résonnèrent de mon côté. Les troupes de Vus s’agitèrent en se raclant la gorge.

– Je me casse le cul comme une esclave.

(Les Africaines n’employaient presque jamais de gros mots en société mixte, mais je n’étais pas à proprement parler africaine. Après tout, on m’avait fait venir ici pour déballer mon sac et j’étais une Noire américaine. L’évocation de l’esclavage était une ruse de ma part. Les ancêtres des autres participants avaient été épargnés ou avaient négocié la vente des miens. Je le savais ; eux aussi. Cette situation me conférait un léger avantage.)

– J’investis dans notre ménage. À dix heures, je me rends à la station pour lire un texte. En échange, je reçois une livre. Vus dépense comme si nous étions riches. Il exige que je lui sois fidèle ; à son retour, il empeste le parfum bon marché et le con de pute.

Les participants n’avaient peut-être jamais entendu le mot, mais ils en saisirent le sens. Je me régalai de leur inconfort. C’étaient eux qui l’avaient cherché.

Joe Williamson tapa dans ses mains.

– Très bien. Notre sœur Maya a parlé. Au tour de la défense de Vus.

Aussitôt, je fus bombardée de questions.

– Es-tu propre de ta personne ?

– As-tu déjà refusé à ton mari l’exercice de ses droits conjugaux ?

– Toi qui es américaine, sais-tu préparer de bons petits plats africains ?

– Jures-tu ? Adoptes-tu des comportements malséants ?

– Cherches-tu à dominer ton homme ?

– L’obliges-tu à avoir des rapports sexuels quand il est fatigué ?

– Lui obéis-tu ? L’écoutes-tu attentivement ?

Je répondis avec franchise et insolence. Plus vite on me rejetterait, plus vite ce singulier rituel prendrait fin. Je serais libérée ou punie.

Quand j’eus terminé, Jœ se tourna vers mes défenseurs. Ils interrogèrent Vus mollement, sans y mettre du cœur.

– Tu l’aimes ?

– Tu as subvenu à ses besoins ?

– Tu l’as satisfaite ?

– Elle avait un enfant quand tu l’as épousée. As-tu tenté de lui en faire d’autres ?

– Tu veux encore d’elle ?

Vus répondit franchement et posément.

Après, il y eut un léger flottement, Jœ ayant décrété une nouvelle tournée. Nous restâmes assis, un verre glacé à la main.

Jœ se mit à faire les cent pas. Délicat, sûr de lui, viril.

– Il me semble, frères et sœurs, que Maya est dans son droit. Ses objections surpassent les explications de notre frère. À mon avis, notre frère a perdu le palabre.

Il se tourna vers les partisans de Vus.

– Vous êtes d’accord ?

Des têtes firent signe que oui. Pour la première fois, ce soir-là, je vis l’amitié et le sourire réapparaître sur le visage de mes confidentes

Jœ se planta devant Vus.

– Frère Vus, il est décidé que tu es dans ton tort et que sœur Maya est dans son droit. Es-tu d’accord ?

Vus baissa la tête en signe d’acquiescement.

En s'inclinant, Jœ prit acte de la réponse et poursuivit.

– Tu dois offrir à boire à toutes les personnes ici réunies. Tu dois nous apporter une chèvre ou un agneau que nous découperons en morceaux.

La déclaration provoqua une cascade de rires. Les mots que Jœ prononça ensuite y mirent fin aussi sec.

– Et notre sœur a le droit de te quitter.

À la manière de particules de smog, le silence s'abattit sur les participants.

Jœ se tourna vers moi.

– Tu t'en es bien tirée, ma sœur. Tu as survécu à un palabre africain et tu en es sortie victorieuse. Tu peux partir, maintenant.

Vidée par le rituel, je ne fus qu'à demi heureuse d'entendre Jœ dire que j'étais libre de partir. J'ignorais qu'il me fallait la permission.

Jœ s'approcha de moi, tellement que je distinguais le blanc de ses yeux.

– Maintenant que tu as gagné, ma sœur, maintenant que les ressortissants de six pays se sont mis d'accord pour dire que tu as le droit de quitter ton mari, sans faute de ta part, maintenant que tu es en position de force, nous nous déclarons à ta merci.

Le groupe laissa fuser un rire jubilatoire.

– Nous te demandons si, du haut de ta droiture, tu consentirais à donner une autre chance à cet homme.

Je jetai un coup d'œil à Banti, qui me souffla la réponse d'un geste de la tête. Kebi m'adressa un petit sourire. Margaret Young, mon amie nigériane, haussa ses sourcils parfaits. Je devais dire oui. Je n'avais pas encore décidé où j'irais ni arrêté de date, mais, si Jœ disait vrai – ce que je croyais – et que je faisais preuve de miséricorde, mon nom serait béni dans toute l'Afrique.

– Reste six mois, ma sœur. Donne-lui encore six mois.

Je regardai Vus. Il avait l'air angoissé. Je compris sur-le-champ que son inquiétude avait trait à sa réputation, et non à moi. Il ne m'avait jamais sciemment ni délibérément maltraitée. Je pouvais bien lui accorder un sursis de six mois.

– Je reste, dis-je.

Les chaises raclèrent le sol. Vus me prit dans ses bras.

– Tu es une femme généreuse, me souffla-t-il à l'oreille. Ma femme.

Joe Williamson s'écria :

– C'est l'heure de la fête ! Nous attendons le veau gras. En attendant, buvons et mangeons en l'honneur des retrouvailles de notre frère et de notre sœur. Trinquons à la santé de notre Mère l'Afrique, qui a besoin de tous ses enfants.

Guy obtint son diplôme d'études secondaires et partit faire un trekking dans le Sahara en compagnie de quelques amis égyptiens. Mon amitié avec Kebi et Banti était encore plus forte qu'avant. D'autres femmes furent embauchées par mon bureau, et certaines jugeaient ma présence incongrue et inacceptable. Je baragouinais à peine l'arabe, je fumais sans me cacher, je n'étais pas musulmane et, par-dessus le marché, j'étais américaine. Le jour de l'affrontement entre le président Kennedy et Khrouchtchev dans le dossier de l'indépendance de Cuba, pendant que le spectre de la guerre planait au-dessus de nos têtes comme une dette en souffrance, personne ne m'adressa la parole. Les hommes m'ignoraient, comme si, par suite d'une distorsion spatiotemporelle, nous étions revenus aux premières heures de mon association avec l'*Arab Observer*. Les femmes étaient ouvertement hostiles. Si elles avaient des documents à me faire suivre, elles recouraient au garçon qui préparait le café ou au coursier. Des mesures adoptées à des milliers de kilomètres par des hommes qui ignoraient jusqu'à mon existence et dont je n'aurais pu attendre aucune sympathie avaient une incidence sur ma quiétude personnelle, faisaient de moi une créature odieuse. Kennedy était américain ; moi aussi. Je ne trouvais pas les mots pour expliquer qu'il y avait une grande différence entre les

Noirs américains et les Américains tout court. Je me rongais les sangs, comme tout le monde. Au bureau, je rasais les murs.

Nous déployions de vaillants efforts, Vus et moi, mais nous ne fûmes ni l'un ni l'autre en mesure d'insuffler une vie nouvelle à notre mariage. Il prenait du poids à vue d'œil ; moi, je maigrissais. Nous fîmes notre couche de l'indifférence : nos rapports sexuels se résumaient à de brèves et insatisfaisantes séances de friction.

Je m'étais engagée à rester six mois de plus, et nous avions tous les deux le sentiment que le temps s'éternisait.

Banti et Kebi inventaient toutes sortes de prétextes pour me faire livrer des paniers de nourriture et des cartons d'alcools. Elles disaient invariablement avoir trop acheté ou manquer de place.

Je devins dépendante de notre amitié. Je passais presque toutes mes soirées en compagnie de l'une ou l'autre de ces femmes, qui étaient comme mes sœurs, et parfois des deux. Elles me faisaient des récits amusants de leur vie domestique, me parlaient de leur famille, de leur mari adoré, des enfants, de leur Dieu de miséricorde et, parfois, de leurs fantasmes. Il n'était jamais question de Vus.

Au bout de cinq mois, je commençai à réfléchir à mon avenir et aux études de Guy dans une école africaine. L'université du Ghana avait la réputation d'être le meilleur établissement d'enseignement supérieur du continent. Je me dis que j'aurais beaucoup de chance s'il pouvait y poursuivre ses études. Je ne connaissais personne au Ghana, mais j'avais Jœ Williamson comme frère. J'allai le voir.

– Je m'en vais, Jœ.

Il ne manifesta aucune surprise.

– Je veux partir en Afrique de l'Ouest. Je veux que Guy fréquente l'université du Ghana et j'ai besoin de travail. Il hocha la tête.

– Et j'ai besoin de ton aide.

Il hocha de nouveau la tête. Il s'attendait à ma décision, dit-il, et s'était préparé en conséquence. Le ministère de l'Information du Liberia était disposé à m'embaucher sur la foi d'un livre blanc sur le Liberia que j'avais préparé pour la République arabe unie. Se levant de son bureau, il vint me serrer dans ses bras.

– Tu seras un atout pour le Liberia, ma sœur.

Vus accepta mon départ avec un soulagement non dissimulé. Nous avions usé notre mariage à la corde : il était temps de passer à autre chose. Il acheta des billets d'avion de United Arab Airlines. Il avait au Ghana des amis qui nous hébergeraient pendant quelques jours. En cas d'ennuis, je pourrais toujours compter sur lui. Je pouvais faire transporter au Liberia tous nos meubles, désormais payés en entier.

J'acceptai les billets, mais pas les meubles. Les draps porteraient encore l'empreinte tiède de mon corps lorsque d'autres femmes investiraient l'appartement. Il sourit et me serra dans ses bras.

Dans la mesure où il est possible d'atteindre un garçon fier et distant de dix-sept ans, j'avais mis Guy au courant de ma situation. Il savait que, depuis un an, j'étais malheureuse. Après le palabre, je lui avais dit que je resterais au Caire encore six mois et qu'il aurait le temps de finir son année scolaire.

Il voulait organiser une fête. Tous ses amis viendraient. Pourrions-nous lui laisser la maison pendant quelques heures, Vus et moi ? Et Omanadia pourrait-elle préparer du poulet, de l'agneau et du riz comme elle seule en avait le secret ? Il emprunterait peut-être quelques disques aux Williamson. Et ne pourrait-il pas servir un peu de bière à ses invités ? Devant sa bonne humeur exubérante, je me rendis compte qu'il avait été profondément affecté par notre foyer sans joie. Il y avait longtemps que je n'avais pas vu son grand sourire innocent ni autant d'éclat dans ses beaux yeux foncés.

Banti et Jœ organisèrent une soirée d'adieu. Kebi et Jarra préparèrent un authentique repas éthiopien pour une foule animée. David Du Bois nous invita dans un chic restaurant situé près des pyramides. Je déjeunai avec Hanifa Fathy et ses amies. Puis l'heure du départ sonna enfin.

Dans l'avion, Guy me tint la main. Penché sur moi, il murmura :

– Ça ira, m'man. Ne pleure pas. Je t'aime, m'man. Plein de gens t'aiment.

Je ne tentai même pas de lui expliquer que je ne pleurais pas à cause du manque d'amour et surtout pas à cause de la désaffection de Vus. Je pleurais mes ancêtres. En Égypte, je n'avais jamais vraiment eu le sentiment d'être en Afrique. Notre route nous avait conduits par-delà le Sahara, et je voyais par le hublot des arbres, des buissons, des rivières et des forêts denses. Tout avait commencé ici. Les enfants pauvres abandonnés dans des voitures ou dormant pêle-mêle dans des logements infestés de rats. La terrifiante plainte de ma grand-mère qui scandait : « *Bread of Heaven, Bread of Heaven, feed me till I want no more*¹. » Les jours d'intoxication et les nuits d'ivresse d'hommes qui n'avaient jamais connu l'espoir. La solitude de femmes qui ne seraient jamais appréciées et qui n'auraient jamais droit à un soupçon d'honneur. Ici, là, sur les rives de ce fleuve, des gens furent enlevés, ligotés, enchaînés, forcés de marcher pendant des semaines en portant sur leurs épaules le double fardeau d'un collier de fer et d'une insondable terreur. Dans ce vaste bosquet d'arbres qui, vu des airs, avait l'apparence d'une plaque de mousse, des garçons et des filles avaient été traqués comme des bêtes, capturés et attachés ensemble. Agneaux sacrifiés sur l'autel de la cupidité. Les lynchages orgiaques de l'Amérique avaient pris naissance dans ces vastes savanes-là.

Les maux de mon pays, les regards chargés de haine des Blancs, les rejets odieux fondés sur la couleur de la peau, les moqueries, les droits bafoués, les lamentations et les gémissements sonores inspirés par la perte d'un monde, la sécurité inaccessible – ce long et terrible voyage vers la misère, qui se poursuivait toujours, avait débuté ici, sous le ventre de l'avion. Guy se levait de temps en temps pour m'apporter des mouchoirs en papier. Je n'osai pas lui faire part de mes réflexions. Si j'ouvrais la bouche, je n'arriverais plus à la refermer. Mes cris transperçeraient l'air et je me mettrais à courir dans les allées comme une folle.

Je serrai mes lèvres pour les souder l'une à l'autre. La seule manifestation de ma détresse, c'étaient les larmes brûlantes qui, comme du miel, glissaient sur mes joues.

Bruyant comme un terrain de jeux pour adultes, l'aéroport d'Accra avait des airs de carnaval. Des voyageurs solitaires portant des costumes ou des robes à la mode de New York étaient entourés par des hordes de proches emmaillotés dans des tissus floraux ou de riches soies à motifs de l'étoffe *kente*. Au milieu de la multitude des langues, l'air se muait en nuages de sons vigoureux. La vue de tant de Noirs remua en moi de profondes émotions. Les couleurs étaient absentes de ma vie depuis trop longtemps. Nous nous sourîmes, Guy et moi. Puis, en nous retournant, nous eûmes une vision qui nous laissa bouche bée. Trois hommes noirs vêtus de l'uniforme d'une compagnie aérienne – casquette à visière, pantalon blanc et veston à épaulettes – passèrent devant nous. Des pilotes noirs ? Des commandants noirs ? Nous étions en 1962. Dans notre pays, berceau de la démocratie – qui, selon notre hymne national, était aussi « la terre de la liberté et la patrie des braves » –, les Noirs employés dans les aéroports ravitaillaient les appareils, nettoyaient les cabines ou transportaient la nourriture. Il y avait aussi des porteurs qui couraient à gauche et à droite pour quelques sous de pourboire. Guy me poussa du coude et je vis les membres d'un autre équipage africain s'avancer d'un pas insouciant en direction de la porte qui ouvrait sur le tarmac.

Mon fils irait à l'université au Ghana. Mon *toby* (mot que les Noirs du Sud utilisent pour désigner un talisman) ne m'avait pas trompée. Guy pourrait explorer son intelligence et ses habiletés, à l'abri de la discrimination raciale.

Nous franchîmes les douanes et fûmes heureux de voir des Noirs fouiller nos sacs. Notre chauffeur de taxi était noir. La nuit sombre me sembla amicale. Si les phares révélaient la présence d'un piéton, j'apercevais un visage noir. Lorsque nous parvînmes devant l'adresse que nous avait donnée Vus, le nœud qui me serrait l'estomac, d'aussi loin que je me souviens, s'était défait. Je me rendis compte que je n'avais pas vu un seul visage blanc depuis une heure. C'était une sensation aérienne, extrêmement étrange.

Nous nous étions arrêtés devant un bungalow blanc construit de manière anarchique qui, dans la nuit noire, semblait étrangement phosphorescent. Guy cogna à la porte et un homme petit et réservé nous ouvrit. Il nous souhaita la bienvenue et se présenta. Puis Walter Nthia, après nous avoir serrés dans ses bras, nous montra nos chambres, au fond. Je me hâtai de le rejoindre au salon. Je tenais à ce qu'il sache que nous n'entendions pas nous incruste. Il me suffirait tout au plus d'une semaine pour m'occuper de l'inscription de Guy à l'université et lui trouver une chambre sur le campus. Ensuite, je partirais pour le Liberia, où un poste m'attendait au ministère de l'Information. Walter déclara que frère Vus était la fierté du PAC et que ma réputation m'avait précédée. Nous pouvions rester aussi longtemps que nous voulions. Économiste au service du gouvernement ghanéen,

Walter était divorcé et vivait seul. Il n'était pas mondain, mais il avait invité quelques Sud-Africains et Noirs américains établis au Ghana à venir nous accueillir.

Les visiteurs arrivèrent ensemble. Il y avait un Yoruba grand et mince accompagné de son épouse canadienne, qu'on me présenta sous les noms de Richard et d'Ellen, un Sud-Africain dont je ne parvins pas à déchiffrer le nom, et trois Noirs américains. Frank, avec sa peau cuivrée, son sourire aux dents espacées et ses yeux pétillants, me serra dans ses bras comme si nous étions cousins. Vickie Garvey était petite et jolie. Ses cheveux noirs étaient bouclés, elle avait la poigne solide et vous regardait droit dans les yeux. Alice Windom gagna mon cœur à l'instant où je posai le regard sur elle. Elle avait l'accent du Midwest. Quand elle riait, on aurait dit qu'elle toussait légèrement. Sa peau brun foncé était mouchetée de noir ; de ses yeux noirs, elle vous dévisageait sans ciller. Je n'avais jamais vu de jambes plus jolies que les siennes.

Nous bûmes le gin qu'ils avaient apporté, et je leur parlai de l'Égypte. Tout de suite, je me rendis compte que, en raison de mon mari et de mes amis, je savais plus de choses sur le Liberia, l'Éthiopie, l'Afrique du Sud et la Tanzanie que sur Le Caire. Ils s'intéressaient tous à la politique. Lorsqu'ils

évoquaient le président du Ghana, l'*osagyefo* Kwame Nkrumah, leurs yeux brillaient et ils n'avaient que des compliments à la bouche.

– Pourquoi partir au Liberia ? C'est un pays tellement arriéré. Restez plutôt au Ghana.

La question et l'invitation d'Alice firent l'unanimité.

– Oui. C'est au Ghana que ça se passe.

– Kwame Nkrumah est l'homme plus homme. Le fer plus fer.

Guy, qui saisit tout de suite, expliqua :

– C'est un homme sans égal. Fait d'un fer si dur qu'il coupe le fer.

Frank tapa Guy sur l'épaule.

– Tu es futé, petit frère. Heureux de savoir que toi, au moins, tu vas rester.

Vickie me demanda si je connaissais Julian Mayfield et si je savais que sa femme et lui habitaient à Accra. Dans l'appartement de Paule Marshall, Julian, James Baldwin, Rosa Guy, John Killens et moi avions passé des nuits à discuter, à boire, à nous expliquer et à nous lamenter jusqu'à l'aube.

Alice annonça que nous étions attendus chez Julian le lendemain soir.

Richard et Ellen participèrent peu à la conversation, sinon pour nous inviter, Guy et moi, au piquenique qu'ils organisaient le surlendemain. Tout le monde serait là, dirent-ils. L'homme ne m'avait guère charmée et sa femme était sèche comme une biscotte. Je déclinai leur invitation en précisant que nous étions trop fatigués. Guy, cependant, s'interposa.

– Maman a répondu pour elle-même. Pour ma part, j'accepte volontiers.

Dans la pièce, tout le monde, moi la première, savait que je m'étais montrée impolie. Mon fils avait beau être costaud, plus

que toutes les personnes réunies dans la pièce, je l'avais traité comme s'il était encore un petit garçon. Dans le silence qui s'ensuivit, Richard et Ellen proposèrent à Guy de venir le chercher tôt le matin du pique-nique. Il n'avait rien à apporter. Il devait seulement être prêt.

Frank promit de passer nous prendre, Guy et moi, pour nous conduire chez Julian le lendemain. Lorsqu'ils s'en allèrent, je me sentis un peu envieuse. Ils vivaient dans un pays passionnant à une époque enivrante. Kwame Nkrumah était un héros africain. Il avait réussi le maillage du marxisme et du socialisme inné à l'Afrique, et il était aussi adulé par les Noirs du monde entier que détesté et craint par les Blancs au pouvoir. Cependant, Joe Williamson avait usé de son influence pour m'obtenir un poste à Monrovia, et je lui avais donné ma parole. J'avais aussi promis qu'il serait fier de moi. Bref, je ne pouvais plus infléchir le cours de mon destin.

Julian Mayfield avait une tête à faire tomber une jeune fille en pâmoison. Il était grand, large d'épaules, noir, spirituel, beau et marié. Médecin de son état, Anna Livia Cordero Mayfield était une magnifique Portoricaine aux yeux foncés. De petite taille, elle avait la force d'un train emballé dévalant une pente.

Nos retrouvailles furent joyeuses. Nous ressassâmes de vieilles histoires et nous en racontâmes de nouvelles. Anna Livia me donna les noms des personnes que je devais rencontrer à l'université. Julian promit de m'y accompagner. Nous finîmes la soirée en hurlant de rire au récit des moyens que Julian avait pris pour déjouer les groupes de militants racistes et, par des chemins détournés, trouver un asile en Afrique. Les invités furent enchantés par l'intelligence et l'impudence de Guy, même si je ne partageais pas leur point de vue, et Julian me dit que je pouvais partir au Liberia le cœur en paix : il aurait mon fils à l'œil. À l'intention de Guy, il ajouta :

– Écoute-moi bien, mon garçon : les jeunes Ghanéens appellent « mon oncle » et « ma tante » tous ceux qui sont de six mois leurs aînés. Je vais veiller sur toi. Seulement, tu as

beau être bâti comme une armoire à glace et revenu de tout, ne va jamais faire l'erreur de m'appeler « oncle Julian ». Je serai comme ton grand frère, un point c'est tout.

Nous rîmes de bon cœur, nous donnâmes l'accolade et nous fixâmes de nouveaux rendez-vous.

Frank nous déposa chez Walter. Guy et moi nous dûmes sèchement bonne nuit. L'arrogance avec laquelle il s'était immiscé dans la conversation des adultes ne m'avait pas beaucoup plu. Il était pour sa part mécontent de mon mécontentement.

À mon réveil, le lendemain matin, je trouvai sa chambre vide. Richard et Ellen étaient venus le chercher, et Walter était parti au travail.

Je passai la journée à examiner les vêtements de Guy, à séparer ceux qui pouvaient être raccommodés de ceux qui n'étaient plus bons qu'à faire des torchons. J'accrochai ses deux beaux costumes en prévision de notre visite à l'université. Pour moi-même, je me contentai de déballer deux robes et des sousvêtements. Comme je partirais sous peu, je réservai pour plus tard les trois-pièces africains dont Banti m'avait fait cadeau. Si je les portais, m'avait-elle promis, je passerais pour une Libérienne là-bas.

Jusqu'à la tombée de la nuit, je fis la cuisine, mangeai, pliai du linge et examinai les livres de la bibliothèque de Walter. Vers six heures, je commençai à me sentir mal à l'aise, crispée. Comme si j'avais oublié un rendez-vous ou cassé un objet précieux. Dans la cuisine, je trouvai la bouteille de gin de Walter. J'avais l'habitude de boire en compagnie de mes semblables, mais l'idée de le faire seule m'avait toujours rebutée. Je remplis un petit verre jusqu'au bord.

Je sirotais l'alcool brûlant lorsqu'on sonna à la porte. Alice Windom était là, Frank derrière elle.

– Tiens, salut Maya. Nous sommes les premiers, j'ai l'impression. Les autres ne devraient pas tarder.

Je les fis entrer et leur servis un jus de fruits. Ni l'un ni l'autre ne buvaient d'alcool. Mon verre à moi était vide. Je le remplis.

Nous prîmes place dans le salon, détendus. Frank, incapable de détacher les yeux du visage d'Alice, de son corps et de ses jambes, évoquait de loin en loin le pique-nique.

– Il y avait beaucoup à manger. Beaucoup. Pas vrai, Alice ?

Sans sourire, elle bougea les muscles de ses joues et dévoila une petite partie de ses dents.

– On s'est bien amusés. Pas vrai, Alice ?

Elle gratifia la pièce d'une autre grimace amicale.

– À quelle heure Guy va-t-il rentrer ? demandai-je.

– Nous les avons doublés à Winneba, répondit Alice. Richard a trop bu, alors c'est Guy qui était au volant. Ils devraient être ici dans quelques minutes.

Mon esprit s'apaisa. Si Guy conduisait, tout irait bien. Il avait appris dans les rues bondées du Caire, à bord d'une Citroën poussive. Il saurait se débrouiller. Aucun doute possible.

Des pneus crissèrent dans l'allée.

– Tiens, c'est sûrement eux, dit Alice.

Insensible aux océans que j'avais franchis, le vieux talisman de l'Arkansas palpita contre ma peau. Immédiatement, je me levai et allai prendre le passeport de Guy. De l'autre côté du minuscule couloir, je trouvai le mien, pris de l'argent et attendis qu'Alice ouvre la porte.

Il y eut un bref échange. Puis une voix retentit : – Où est sa mère ? Sa mère n'est pas là ?

Je glissai nos passeports et les livres anglaises dans mon soutien-gorge et m'avançai. Ellen était dans le salon, ébouriffée et couverte de sang. En me voyant, elle se mit à crier :

– Ce n’était pas notre faute, Maya. Personne d’autre n’a été blessé et d’ailleurs il est encore en vie.

Je compris le sens et la portée de son compte rendu hystérique et je poursuivis ma route jusqu’à ce que son visage maculé de rouge soit juste sous mon nez. J’étais issue d’une race habituée à la violence et à la perte.

– Où est mon fils, Ellen ? Il faut que j’y aille tout de suite.

Je me contrôlai comme le faisait ma grand-mère quand lui parvenait la nouvelle d’un lynchage. Ellen sanglotait contre l’épaule d’Alice.

– Il est à l’hôpital de Korle Bu. Je jure qu’il respirait encore.

Dans la voiture, je demandai à Ellen de cesser de gémir. Il ne n’agissait ni de sa vie ni de celle de son fils. Nous fîmes rapidement le trajet. Seuls les reniflements et les grognements d’Ellen rompaient le silence par intermittence.

Le service des urgences baignait dans une lumière aveuglante. Je m’engageai dans le couloir et finis dans une sorte de tunnel blanc que fermait une unique civière, posée contre un mur éloigné. Je m’avançai et vis mon fils, étendu de tout son long sous les draps blancs. Sa peau aux riches accents dorés avait la couleur des cendres. Il avait les yeux fermés, la tête inclinée de curieuse manière.

Je me dégageai de la poigne d’Alice et intimai à Ellen l’ordre de cesser ses bêtes gémissements. Elles firent un pas en arrière et je contemplai mon fils, qui était toute ma vie. Je l’avais eu à dix-sept ans. J’avais quitté la maison de ma mère avec lui quand il avait deux mois et, à l’exception de l’année que j’avais passée en Europe et du mois où une folle me l’avait volé, nous ne nous étions jamais quittés. Ma vie adulte gisait devant moi, raide comme une planche de pin, dans un pays étranger, du sang croûté sur son visage et coagulé sur ses vêtements.

Richard s’approcha de moi et me saisit par les épaules. Je me retournai et faillis suffoquer : son haleine empestait le whisky éventé et les dents cariées.

– Ce n’était pas notre faute, Maya.

Les mots étaient sortis de ses lèvres humides et dégoulinantes, à peine audibles.

Je perdis mon sang-froid. Je tendis mes griffes vers sa gorge, ses yeux, son nez, mais, avant que j’aie pu frapper, je sentis des mains me caresser le dos, me retenir par la taille.

– Un peu de patience, ma sœur, je t’en prie.

En me retournant, je me trouvais en face d’un homme et d’une femme inconnus, vieux, au visage doux, empreint de sagesse.

– C’est ton fils ? poursuivirent-ils.

Je fis signe que oui.

– Nous l’avons trouvé au bord de la route, ma sœur. Nous l’avons conduit ici.

Leur bonté fissura mon armure. Je criai et ils me prirent dans leurs bras.

– Regarde-le, ma sœur. Il respire toujours.

Ils m’obligèrent à faire face à la longue silhouette de mon fils. Sa poitrine se soulevait calmement.

– Remercie Dieu, ma sœur.

La femme me tenait toujours par la taille et l’homme s’agrippait à mes mains.

– Il a été frappé par un camion. Sa voiture était immobilisée, le moteur éteint. Si elle avait été en mouvement, ton fils serait mort.

– Nous sommes arrivés et les passagers l’avaient tiré de la voiture et allongé au bord de la route.

– Nous avons vu l’accident. Alors nous nous sommes arrêtés et nous l’avons conduit à Korle Bu.

– Maintenant, remercie Dieu qu’il soit encore vivant.

Je posai les yeux sur mon fils inconscient.

– Merci, mon Dieu. Et merci à vous aussi.

Ils me serrèrent dans leurs bras et s’approchèrent de mon bébé. Sur ces entrefaites, une infirmière était apparue.

– Qui est responsable, ici ? – Moi. Je suis sa mère.

Elle était efficace, sans la moindre trace de tendresse.

– Vous êtes tous deux noirs américains ?

Je fis signe que oui en me demandant si notre lieu de naissance aurait au Ghana un effet aussi négatif que la couleur de notre peau dans notre pays d’origine. À toute vitesse, elle déballa son petit boniment :

– Il faut lui faire des radiographies. Un de nos techniciens est noir américain, lui aussi. Je vais le faire venir. Mais avant, vous devez l’inscrire au bout du couloir et effectuer les paiements à la caisse.

Je répugnais à l’idée d’abandonner Guy dans le couloir. Je me tournai vers les deux vieux, mais ils avaient disparu.

– Je reste avec lui, Maya, dit Alice en posant la main sur mon bras.

Ses traits étaient assez solennels pour me convaincre de son sérieux, mais pas au point d’aggraver mon hystérie.

Je m’acquittai des formalités, puis me dirigeai en toute hâte vers l’attroupement qui s’était formé autour de la civière de mon fils. Nous nous présentâmes, le technicien et moi. Il orienta la civière vers une porte.

Nous entrâmes. Richard, l’ivrogne, sa femme effacée et contrite, Alice et d’autres dont je ne remettais pas le visage se pressaient contre le mur. Le technicien renvoya tous les visiteurs, sauf Alice et moi.

– J’ai besoin d’aide pour le tenir et le positionner. Même s’il est inconscient, il faut lui faire des radios sur tout le corps. Alice et moi fîmes glisser Guy sur une table. Malgré son poids, nous le bougeâmes, le retournâmes, posâmes ses bras le long de son corps, arrangeâmes ses jambes et positionnâmes sa

tête jusqu'à ce que les moindres parcelles de sa personne aient été exposées à l'œil sinistre de la machine à rayons X. Ensuite, nous le glissâmes de nouveau sur la civière. Je fis signe au technicien.

– Pendant combien de temps sera-t-il inconscient ?

– Je ne peux pas vous répondre. Je pense qu'il est en état de choc. Ou encore dans le coma. Revenez demain matin. Les radios seront prêtes et il y aura peut-être du nouveau.

À la porte, deux infirmières s'emparèrent de la civière et emmenèrent Guy. J'allais m'élancer à leur suite quand Alice me toucha le bras.

– Laisse. Ils vont bien s'occuper de lui. C'est leur travail.

Je regardai la civière emporter l'être qui m'était le plus proche au monde.

Je rentrai chez Walter et préparai du café. J'en bus tasse sur tasse. Pour refroidir le liquide brûlant, je le coupais de gin. Alice entra chez elle, Walter se coucha. À l'aube, je dénichai un annuaire et appelai un taxi.

À la lueur du jour, l'hôpital avait un aspect normal. On me désigna la chambre de Guy, j'entrai, il me reconnut et je me sentis tout de suite beaucoup mieux.

– Salut, m'man. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Sa voix était faible, sa peau jaune citron.

Je lui parlai de l'accident, mais il sombra de nouveau dans l'inconscience avant la fin de mon récit. Je restai assise pendant une heure en tentant, par la seule force de ma volonté, de le réveiller. J'épongeais son visage en me servant du coin de sa taie d'oreiller. Je me demandais s'il allait mourir, si j'allais survivre, où j'irais et ce qui me retiendrait ici-bas si mon fils disparaissait.

Un médecin m'appela dans le couloir.

– Vous êtes Mrs. Angelou ? (Sur les formulaires, j'avais utilisé mon ancien nom.)

– Oui. Comment va-t-il, docteur ? Il va s'en tirer ?

– Il a une jambe et un bras cassés, des lésions internes, peut-être. Mais il est jeune. Je pense qu'il se remettra.

Je passai la journée dans la chambre de Guy à l'observer reprendre et perdre à nouveau connaissance. Si je sautai enfin dans un taxi pour me rendre chez Julian, c'est uniquement parce que les infirmières m'avaient signifié sans équivoque que je devais partir. Les heures de visite étaient les mêmes pour tous. Pas d'exception.

Anna Livia ouvrit et je m'écroulai dans ses bras. Elle était au courant. Lorsque je repris mon calme, elle me dit qu'elle irait voir Guy dans la soirée, même si Korle Bu n'était pas son hôpital. De mon côté, je devais dormir. Elle me déposa chez Walter. La porte de la chambre de Guy avait un aspect sinistre. J'y cognai quand même dans l'espoir de l'entendre dire : « Oui, m'man. Je suis occupé. J'arrive. »

Je m'assis au bord du lit. L'instant d'après, me sembla-t-il, Walter me secouait par l'épaule.

– Sœur Maya, sœur Maya, c'est le Dr Cordero au téléphone.

D'un pas titubant, je suivis Walter dans le couloir. Je ne connaissais ni le Dr Cordero, ni l'homme qui m'avait réveillée, ni la maison dans laquelle j'avançais d'un pas chancelant.

– Allô ? Maya Angelou à l'appareil.

Vus répondait toujours au téléphone en utilisant son nom au complet.

– C'est Anna Livia, Maya. J'ai fait faire d'autres radios. On vient tout juste de les développer. Je suis encore à Korle Bu. C'est plus grave que les médecins l'avaient cru. Guy a le cou cassé.

L'accident, mon fils si pâle, sa peau horriblement poisseuse, mon amour pour lui – tout afflua à mon cerveau d'un seul coup.

– À trois endroits. J’ai ordonné son déplacement. Il aura le tronc, le bras et la jambe dans le plâtre. Tu es là, Maya ?

Je n’étais nulle part. Nulle part où j’avais déjà été, en tout cas.

– Oui, évidemment, répondis-je.

Elle avait des contacts dans un hôpital militaire, m’expliqua-t-elle. Dès que le plâtre aurait durci, Guy y serait conduit. Il était plutôt tendu. Mieux valait attendre qu’il soit calmé avant de venir le voir.

– J’arrive, dis-je.

Elle était bien intentionnée, mais elle ne connaissait pas mon fils. Elle ne savait rien du garçon effronté qui vivait chaque jour avec la blessure du rejet de son père, du jeune homme qui avait connu l’insolence des Blancs et l’insécurité des constants changements d’école, d’un océan à l’autre, et avait dû s’adapter à un nouveau continent et à de nouvelles cultures. Un être dont la seule certitude était que « m’man », utile ou non, n’était jamais loin.

– J’arrive.

Pendant que le plâtre séchait, j’attendis dans les couloirs, la cour et la cantine de l’hôpital, puis j’accompagnai mon fils dans l’ambulance qui le conduisait à l’autre établissement. Du plâtre encore humide se dégageait une odeur aigre, mais mon fils sous sédation avait l’air d’un ange à la peau jaune pâle vêtu d’une longue robe blanche.

Au fur et à mesure que l'état de santé de Guy s'améliorait, Accra devint à mes yeux une ville proprement extraordinaire. Le marché de Makola m'entraînait dans son giron aux parfums entêtants et me gardait prisonnière pendant des heures. Devant leurs étals, des Noires vendaient des arachides, du beurre d'arachide, du batik, des ustensiles, de la crème de beauté Pond's, du lait en conserve, des sandales, des pantalons pour hommes, des piments, de la sauce piquante, des tomates, des assiettes, de l'huile de palme, du beurre de palme et du vin de palme.

À côté de ce centre commercial en plein air, tout en cris et en musiques tonitruantes, en parfums et en enfants courant en tous sens, où s'affrontaient des clients chicaneurs et des vendeuses inflexibles, les grands magasins de l'Amérique étaient incolores et déserts.

Sans relâche, je faisais le tour de Flagstaff House et du Parlement, où des Noirs discutaient de l'avenir de leur pays. La seule proximité d'un tel pouvoir me grisait. Lorsque Guy fut tiré d'affaire, j'écrivis à ma mère. Si j'avais tardé à lui donner des nouvelles de l'accident, expliquai-je, c'était parce qu'elle n'aurait rien pu faire, sinon m'aider à me ronger les sangs.

Elle m'envoya une importante somme d'argent. Si j'avais besoin d'elle, je n'avais qu'un mot à dire, et elle serait en Afrique avant que je m'en rende compte.

Guy serait à l'hôpital pendant un mois. Ensuite, il devrait rester en convalescence à la maison pendant trois mois. Je m'installai au YWCA, puis j'écrivis à Jœ et Banti Williamson. Plus question pour moi de me rendre au Liberia. Anna Livia m'autorisa à utiliser sa cuisine : j'y préparais les repas de Guy. Pour me rendre à l'hôpital, je faisais du stop, trouvais des gens pour m'amener ou prenais le *mamma lorry* (un taxi collectif). Mon argent fondait comme neige au soleil. Je devais trouver

du travail. Guy sortirait bientôt de l'hôpital et j'avais besoin d'une maison où l'accueillir.

Julian me suggéra d'aller voir Efuah Sutherland, poète, dramaturge et chef de file du mouvement théâtral ghanéen. Elle me reçut cordialement. Sous un auvent de sa maison, nous prîmes le café en contemplant la pelouse en pente de sa cour intérieure.

Oui, elle avait entendu parler de moi. Et elle était au courant de l'accident de mon fils. En Afrique, les nouvelles voyageaient vite.

Efuah avait la peau très noire et son corps mince était drapé de lin blanc d'une grande finesse. Au repos, son visage avait la beauté froide d'un buste de Néfertiti ; quand elle souriait, elle ressemblait à une petite fille espiègle dépositaire d'un délicieux secret.

Je lui expliquai que je devais trouver du travail et lui résumai mon expérience. Elle m'obtint un rendez-vous avec J.H. Nketia, professeur d'ethnomusicologie qui dirigeait l'Institut des études africaines. M. Nketia réunit les membres de son personnel : Joseph de Graaf, professeur d'art dramatique, Bertie Okpoku, professeur de danse, et Grace Nuamah, maîtresse de danse.

Il me présenta. Ils auraient une discussion, ajouta-t-il, et me feraient bientôt part de leur décision.

Efuah me téléphona avant la fin de la semaine. On m'offrait un poste d'adjointe administrative à l'université du Ghana. Comme je n'avais pas de diplôme universitaire, mon embauche ne passerait pas par les canaux habituels : en clair, je gagnerais moins que les autres étrangers. Je toucherais le salaire des Ghanéens, c'est-à-dire un peu plus de la moitié de ce que recevaient les expatriés. (J'appris par la suite que les non-Ghanéens avaient besoin de cet argent supplémentaire : ils payaient tout deux fois plus cher que les habitants du pays.)

J'allais ouvrir la bouche, mais Efuah me prit de vitesse :

– Un de nos professeurs est en congé pour une période de six mois. Tu peux avoir sa maison.

Je poussai un cri de reconnaissance et la voix calme d'Efuah caressa mes oreilles :

– J'ai des enfants, moi aussi, ma sœur.

Elle raccrocha.

Je récupérai la malle que j'avais laissée chez Walter, les valises que j'avais entreposées au YWCA et le sac dans lequel je gardais mes articles de première nécessité, et je m'installai dans une maison agréablement meublée du campus.

Guy, lorsque je passai le prendre à l'hôpital, me fit penser à un gros arbre sur le point de tomber. Il avait encore grandi de deux ou trois centimètres et, à cause de l'inactivité, pris un peu de poids. Le plâtre, qui lui couvrait la tête et descendait jusqu'à ses épaules comme une cagoule de moine, était gris de poussière, mais il devait le conserver encore trois mois.

Pour célébrer son retour, je préparai du poulet rôti farci, notre plat préféré. Il était d'humeur radieuse. Il avait survécu. Selon Anna Livia, il se remettait bien. À l'hôpital, il s'était fait quelques amis. Bientôt, il commencerait l'université. Le lendemain, j'apportai ses diplômes et ses bulletins au bureau du registraire, où on m'apprit sans ménagements que mon fils n'était pas admissible. L'université du Ghana avait adopté le modèle britannique. Elle n'admettait que les étudiants ayant terminé leurs classes de première ou, comme on le disait aux États-Unis, leurs études de premier cycle. On me congédia de façon péremptoire.

C'était inacceptable. Je ne tolérerais pas que Guy souffre davantage.

Conor Cruise O'Brien était vice-président de l'université, et le *nana* Kobina Nketsia IV, un grand chef, l'ex-vice-président. Je pris rendez-vous avec M. O'Brien et Efuah me présenta le *nana*.

Je suppliai, gémis et geignis, déclarai que je ne demanderais ni bourse d'études ni aide financière. Je paierais les frais de

scolarité et les livres. Pendant des semaines, je hantai des bureaux, tendis des embuscades dans des couloirs, accostai des hommes dans les allées du campus, jusqu'au jour où on décida qu'il était injuste de pénaliser les étudiants en provenance d'écoles américaines.

On avait prévu une série d'épreuves comportant trois volets. Guy devait se présenter à l'examen le lundi matin, à neuf heures.

Je le mis au courant. Comme il ignorait tout du mal que je m'étais donné, il accueillit la nouvelle avec désinvolture :

– D'accord, m'man. Je serai prêt.

Le lundi matin, mon bureau avait la texture d'une éponge et les papiers qui le jonchaient étaient pour moi inintelligibles. Je consultais ma montre toutes les cinq minutes. Efuah s'arrêta faire un brin de causerie, mais j'étais trop distraite pour lui répondre.

Finalement, je vis Guy traverser le campus à grandes enjambées, son casque de plâtre presque blanc sous le soleil. Je me forçai à rester assise. Il entra dans mon minuscule bureau, qu'il remplissait en entier.

– Fini.

Il avait bonne mine ; ses yeux ne trahissaient aucune inquiétude.

– Tu t'en es bien tiré ?

– Très bien. Je n'aurai pas les résultats avant deux ou trois semaines, mais je suis sûr de moi. Au fait, maman, tu savais que Conor Cruise O'Brien a dirigé le projet Congo de l'ONU ?

Oui, j'étais au courant.

– Eh bien, une des questions qu'on m'a posées était : « Quel est le rôle de l'Européen dans le développement de l'Afrique ? »

Il ricana de plaisir.

– Laisse-moi te dire que j’ai découpé ce monsieur O’Brien en petits morceaux. Au Caire, j’ai lu son livre *Mission au Katanga*. Il se pencha pour m’embrasser sur la joue.

– J’ai rendez-vous avec des amis dans la salle des étudiants.

Bouche bée, je le regardai s’éloigner d’un pas sautillant. J’avais léché des bottes, fait des bassesses et supplié pour le faire admettre et voilà que Monsieur Je-sais-tout, pour faire étalage de sa virilité, avait tout gâché. Je m’octroyai le plaisir morose de ressasser ma fureur.

Au bout d’une heure, lorsque je fus de nouveau capable de marcher sans que mes genoux fléchissent sous moi et de parler sans risquer de me mettre à hurler, je traversai le campus et trouvai M. O’Brien dans la salle des professeurs. Je lui souris, fin prête à m’humilier et à m’avilir. Après tout, les miens étaient passés maîtres dans l’art de traiter avec les Blancs.

Je tournai autour du pot.

– Monsieur O’Brien, Guy m’a parlé d’une des questions auxquelles il a répondu... Vous n’avez sûrement pas vu son examen, mais...

– Au contraire, Miss Angelou. Il a très bien répondu. Vous allez recevoir le formulaire d’inscription à votre bureau. L’université a besoin d’esprits comme le sien.

Je souris de nouveau et me retirai.

Tôt ou tard, j’allais devoir admettre que je ne connaissais pas les hommes et les garçons noirs, et certainement pas tous les Blancs.

Guy emménagerait au Mensa Sarba Hall. La chambre qui lui avait été attribuée dans la résidence me semblait trop sombre et trop petite, mais lui-même s’en déclara enchanté. Pour la première fois de sa vie, il allait vivre seul, loin de mes injonctions persistantes. Seul responsable de sa personne. Ma réaction était à l’opposé de son enthousiasme. J’étais chez ma mère lorsqu’il était né et, depuis, nous avons toujours été ensemble. Parfois, nous avons habité avec d’autres ou

d'autres avaient habité avec nous, mais il avait toujours été le centre de ma vie.

Il tira la vieille malle en direction de la porte, mais je l'arrêtai tout net.

– Je t'interdis de lever des objets lourds. Tu risques de te faire du mal. Sois prudent. Ton cou, tu sais...

Il déposa sa charge et se tourna vers moi.

– Je sais que je suis ton fils unique et que tu m'aimes, m'man.

Il avait le visage serein, la voix posée.

– Mais rappelle-toi une chose : c'est mon cou et c'est ma vie. Je vais la vivre pleinement ou pas du tout.

Il m'attira vers lui et me serra dans ses bras.

– Je t'aime, m'man. Tu vas peut-être enfin avoir l'occasion de mûrir un peu.

Un coup de klaxon retentit dans la rue. Guy ouvrit.

– Venez, les gars. Je suis prêt.

Deux jeunes Ghanéens bondirent sur le perron en criant et entrèrent en coup de vent. En me voyant, ils modérèrent leurs transports.

Je leur offris de la bière, un casse-croûte, n'importe quoi pour retarder leur départ. Ils refusèrent tous les trois. Ils devaient rendre la voiture à leur oncle et Guy était pressé d'entreprendre sa nouvelle vie.

Ils se partagèrent les affaires de mon fils, transportèrent des cartons et casèrent la malle dans le coffre d'une Mercedes-Benz flambant neuve. Guy me serra dans ses bras une fois de plus, puis ils s'entassèrent dans l'auto et démarrèrent.

Je fermai la porte et retins mon souffle dans l'attente de la vague d'émotion qui déferlerait sur moi, me renverserait, m'asphyxierait. Rien. Je ne me sentais ni affligée ni désespérée. Je ne me sentais ni seule ni abandonnée.

Je m'assis, attendant toujours. La première pensée qui me vint, parfaitement formée et riche de promesses, fut : « Au moins, maintenant, je vais pouvoir m'offrir une poitrine de poulet rôti à moi toute seule. »

**Pour en savoir plus
sur tous nos ouvrages
et sur l'actualité
du Livre de Poche :
www.livredepoche.com**



**le monde
entre vos mains**

[Le Livre de Poche](http://www.livredepoche.com)

Titre original :
THE HEART OF A WOMAN

© Maya Angelou, 1981.

© Librairie Générale Française, 2012, pour la traduction
française.

Couverture : © G. Paul Bishop.

Cette traduction est publiée avec l'aimable autorisation de
Random

House Publishing Group, une filiale de Random House,
Inc.

ISBN : 978-2-253-11057-6

Table

Couverture

Page de titre

Remerciements

The ole ark's a-moverin'

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

Page de copyright

Table des matières

1. [Couverture](#)
2. [Page de titre](#)
3. [Remerciements](#)
4. [The ole ark's a-moverin'](#)
5. [1](#)
6. [2](#)
7. [3](#)
8. [4](#)
9. [5](#)
10. [6](#)
11. [7](#)
12. [8](#)
13. [9](#)
14. [10](#)
15. [11](#)
16. [12](#)
17. [13](#)
18. [14](#)
19. [15](#)
20. [16](#)
21. [17](#)
22. [18](#)
23. [19](#)
24. [20](#)
25. [Le Livre de Poche](#)
26. [Page de copyright](#)
27. [Table](#)

Pagination de l'édition papier

1. [11](#)
2. [12](#)
3. [13](#)
4. [14](#)
5. [15](#)
6. [16](#)
7. [17](#)
8. [18](#)
9. [19](#)
10. [20](#)
11. [21](#)
12. [22](#)
13. [23](#)
14. [24](#)
15. [25](#)
16. [26](#)
17. [27](#)
18. [28](#)
19. [29](#)
20. [30](#)
21. [31](#)
22. [32](#)
23. [33](#)
24. [34](#)
25. [35](#)
26. [36](#)
27. [37](#)
28. [39](#)
29. [40](#)
30. [41](#)
31. [42](#)
32. [43](#)
33. [44](#)
34. [45](#)

- 35. [46](#)
- 36. [47](#)
- 37. [48](#)
- 38. [49](#)
- 39. [50](#)
- 40. [51](#)
- 41. [52](#)
- 42. [53](#)
- 43. [54](#)
- 44. [55](#)
- 45. [56](#)
- 46. [57](#)
- 47. [58](#)
- 48. [59](#)
- 49. [60](#)
- 50. [61](#)
- 51. [62](#)
- 52. [63](#)
- 53. [64](#)
- 54. [65](#)
- 55. [66](#)
- 56. [67](#)
- 57. [68](#)
- 58. [69](#)
- 59. [70](#)
- 60. [71](#)
- 61. [72](#)
- 62. [73](#)
- 63. [74](#)
- 64. [75](#)
- 65. [76](#)
- 66. [77](#)
- 67. [78](#)
- 68. [79](#)

- 69. [80](#)
- 70. [81](#)
- 71. [82](#)
- 72. [83](#)
- 73. [84](#)
- 74. [85](#)
- 75. [86](#)
- 76. [87](#)
- 77. [88](#)
- 78. [89](#)
- 79. [90](#)
- 80. [91](#)
- 81. [92](#)
- 82. [93](#)
- 83. [94](#)
- 84. [95](#)
- 85. [96](#)
- 86. [97](#)
- 87. [98](#)
- 88. [99](#)
- 89. [100](#)
- 90. [101](#)
- 91. [102](#)
- 92. [103](#)
- 93. [104](#)
- 94. [105](#)
- 95. [106](#)
- 96. [107](#)
- 97. [108](#)
- 98. [109](#)
- 99. [110](#)
- 100. [111](#)
- 101. [112](#)
- 102. [113](#)

103.	<u>114</u>
104.	<u>115</u>
105.	<u>116</u>
106.	<u>117</u>
107.	<u>118</u>
108.	<u>119</u>
109.	<u>120</u>
110.	<u>121</u>
111.	<u>122</u>
112.	<u>123</u>
113.	<u>124</u>
114.	<u>125</u>
115.	<u>126</u>
116.	<u>127</u>
117.	<u>128</u>
118.	<u>129</u>
119.	<u>130</u>
120.	<u>131</u>
121.	<u>132</u>
122.	<u>133</u>
123.	<u>134</u>
124.	<u>135</u>
125.	<u>136</u>
126.	<u>137</u>
127.	<u>138</u>
128.	<u>139</u>
129.	<u>140</u>
130.	<u>141</u>
131.	<u>142</u>
132.	<u>143</u>
133.	<u>144</u>
134.	<u>145</u>
135.	<u>146</u>
136.	<u>147</u>

137. [148](#)
138. [149](#)
139. [150](#)
140. [151](#)
141. [152](#)
142. [153](#)
143. [154](#)
144. [155](#)
145. [156](#)
146. [157](#)
147. [158](#)
148. [159](#)
149. [160](#)
150. [161](#)
151. [162](#)
152. [163](#)
153. [164](#)
154. [165](#)
155. [166](#)
156. [167](#)
157. [168](#)
158. [169](#)
159. [170](#)
160. [171](#)
161. [172](#)
162. [173](#)
163. [174](#)
164. [175](#)
165. [176](#)
166. [177](#)
167. [178](#)
168. [179](#)
169. [180](#)
170. [181](#)

171.	<u>182</u>
172.	<u>183</u>
173.	<u>184</u>
174.	<u>185</u>
175.	<u>186</u>
176.	<u>187</u>
177.	<u>188</u>
178.	<u>189</u>
179.	<u>190</u>
180.	<u>191</u>
181.	<u>192</u>
182.	<u>193</u>
183.	<u>194</u>
184.	<u>195</u>
185.	<u>196</u>
186.	<u>197</u>
187.	<u>198</u>
188.	<u>199</u>
189.	<u>200</u>
190.	<u>201</u>
191.	<u>202</u>
192.	<u>203</u>
193.	<u>204</u>
194.	<u>205</u>
195.	<u>206</u>
196.	<u>207</u>
197.	<u>208</u>
198.	<u>209</u>
199.	<u>210</u>
200.	<u>211</u>
201.	<u>212</u>
202.	<u>213</u>
203.	<u>214</u>
204.	<u>215</u>

205. [216](#)
206. [217](#)
207. [218](#)
208. [219](#)
209. [220](#)
210. [221](#)
211. [222](#)
212. [223](#)
213. [224](#)
214. [225](#)
215. [226](#)
216. [227](#)
217. [228](#)
218. [229](#)
219. [230](#)
220. [231](#)
221. [232](#)
222. [233](#)
223. [234](#)
224. [235](#)
225. [236](#)
226. [237](#)
227. [238](#)
228. [239](#)
229. [240](#)
230. [241](#)
231. [242](#)
232. [243](#)
233. [244](#)
234. [245](#)
235. [246](#)
236. [247](#)
237. [248](#)
238. [249](#)

239. [250](#)
240. [251](#)
241. [252](#)
242. [253](#)
243. [254](#)
244. [255](#)
245. [256](#)
246. [257](#)
247. [258](#)
248. [259](#)
249. [260](#)
250. [261](#)
251. [262](#)
252. [263](#)
253. [264](#)
254. [265](#)
255. [266](#)
256. [267](#)
257. [268](#)
258. [269](#)
259. [270](#)
260. [271](#)
261. [272](#)
262. [273](#)
263. [274](#)
264. [275](#)
265. [276](#)
266. [277](#)
267. [278](#)
268. [279](#)
269. [280](#)
270. [281](#)
271. [282](#)
272. [283](#)

273. [284](#)
274. [285](#)
275. [286](#)
276. [287](#)
277. [288](#)
278. [289](#)
279. [290](#)
280. [291](#)
281. [292](#)
282. [293](#)
283. [294](#)
284. [295](#)
285. [296](#)
286. [297](#)
287. [298](#)
288. [299](#)
289. [300](#)
290. [301](#)
291. [302](#)
292. [303](#)
293. [304](#)
294. [305](#)
295. [306](#)
296. [307](#)
297. [308](#)
298. [309](#)
299. [310](#)
300. [311](#)
301. [312](#)
302. [313](#)
303. [314](#)
304. [315](#)
305. [316](#)
306. [317](#)

307. [318](#)
308. [319](#)
309. [320](#)
310. [321](#)
311. [322](#)
312. [323](#)
313. [324](#)
314. [325](#)
315. [326](#)
316. [327](#)
317. [328](#)
318. [329](#)
319. [330](#)
320. [331](#)
321. [332](#)
322. [333](#)
323. [334](#)
324. [335](#)
325. [336](#)
326. [337](#)
327. [338](#)
328. [339](#)
329. [340](#)
330. [341](#)
331. [342](#)
332. [343](#)
333. [344](#)
334. [345](#)
335. [346](#)
336. [347](#)
337. [348](#)
338. [349](#)
339. [350](#)
340. [351](#)

341. [352](#)
342. [353](#)
343. [354](#)
344. [355](#)
345. [356](#)
346. [357](#)
347. [358](#)
348. [359](#)
349. [360](#)
350. [361](#)
351. [362](#)
352. [363](#)
353. [364](#)
354. [365](#)
355. [366](#)
356. [367](#)
357. [368](#)
358. [369](#)
359. [370](#)
360. [371](#)
361. [372](#)
362. [373](#)
363. [374](#)
364. [375](#)
365. [376](#)
366. [377](#)
367. [378](#)
368. [379](#)
369. [380](#)
370. [381](#)
371. [382](#)
372. [383](#)
373. [384](#)
374. [385](#)

375. [386](#)
376. [387](#)
377. [388](#)
378. [389](#)
379. [390](#)
380. [391](#)
381. [392](#)
382. [393](#)
383. [394](#)
384. [395](#)
385. [396](#)
386. [397](#)
387. [398](#)
388. [399](#)
389. [400](#)
390. [401](#)
391. [402](#)
392. [403](#)
393. [404](#)
394. [405](#)
395. [406](#)
396. [407](#)

¹ Allusion au Civilian Conservation Corps, créé dans les années 1930 pour donner du travail à de jeunes gens défavorisés. (Toutes les notes sont des traducteurs.)

² Héros mythique des Afro-Américains

¹ *Hommes forts.* « Nous suivîmes en riant comme d'habitude./Ils entendirent notre rire et s'étonnèrent. »

1 Spectacle annuel donné au Royaume-Uni en présence de la famille royale

2 Dirigeant de Nation of Islam, mouvement nationaliste et religieux des Noirs américains.

3 Pourrait se traduire par « oui à la liberté ».

¹ Pourrait se traduire par : « Conférence des leaders chrétiens du Sud.

1 « Je me sens parfois comme une enfant arrachée à sa mère. »

2 « Que tous élèvent la voix et chantent. »

3 . Roman à succès de Harriet Beecher Stowe, dont la version originale est parue au début des années 1850.

1 Directeur général de la NAACP.

2 Directeur général de la Ligue urbaine

¹ En réalité, Thomas Allen est *bail bondsman*, notion de *common law* qui n'a pas d'équivalent en français. Aux États-Unis, le *bail bondsman* est une personne qui, en échange d'une rémunération, se porte garante de la comparution d'un prévenu devant le tribunal et, en garantie, fournit de l'argent ou des biens. Le chasseur de primes, titre que nous avons retenu pour les fins de la traduction, intervient après, en cas de défaut de comparution

¹ Déformation d'un vers du poème « Bredoulocheux » de Lewis Carroll, qui figure dans *De l'autre côté du miroir*, traduction de Henri Parisot.

1 Soulèvement (1952-1956) contre la colonisation britannique au Kenya.

2 . « J'ai vu la lumière des étoiles (bis)/Que l'on mette mon corps en terre/Dans ma tombe/J'étirerai les bras. »

-
- 1 Cultural Association for Women of African Heritage
 - 2 Students Against Nuclear Energy (Étudiants opposés à l'énergie nucléaire).
 - 3 « Plutôt que d'être esclave, je préfère être dans ma tombe et retourner auprès de mon Dieu. »
 - 4 « Fini l'esclavage (bis)/Finis l'esclavage pour moi. »

1 On donne ici le nom des personnages de la pièce originale de Genet, et non ceux de la traduction anglaise, dont certains sont des adaptations.

2 Nom de scène de l'acteur Lincoln Theodore Monroe Andrew Perry, connu pour les rôles stéréotypés de Noirs serviles, paresseux et lents d'esprit qu'il a incarnés au grand écran. Stepin Fetchit est la contraction de « step and fetch it » (grouille-toi et va me chercher ça).

¹ Traduction anglaise des paroles d'un chant traditionnel gallois, *Cwm Rhondda*. En français : « Pain du Ciel, Pain du Ciel, nourris-moi jusqu'à ce que plus jamais je ne connaisse la faim. »